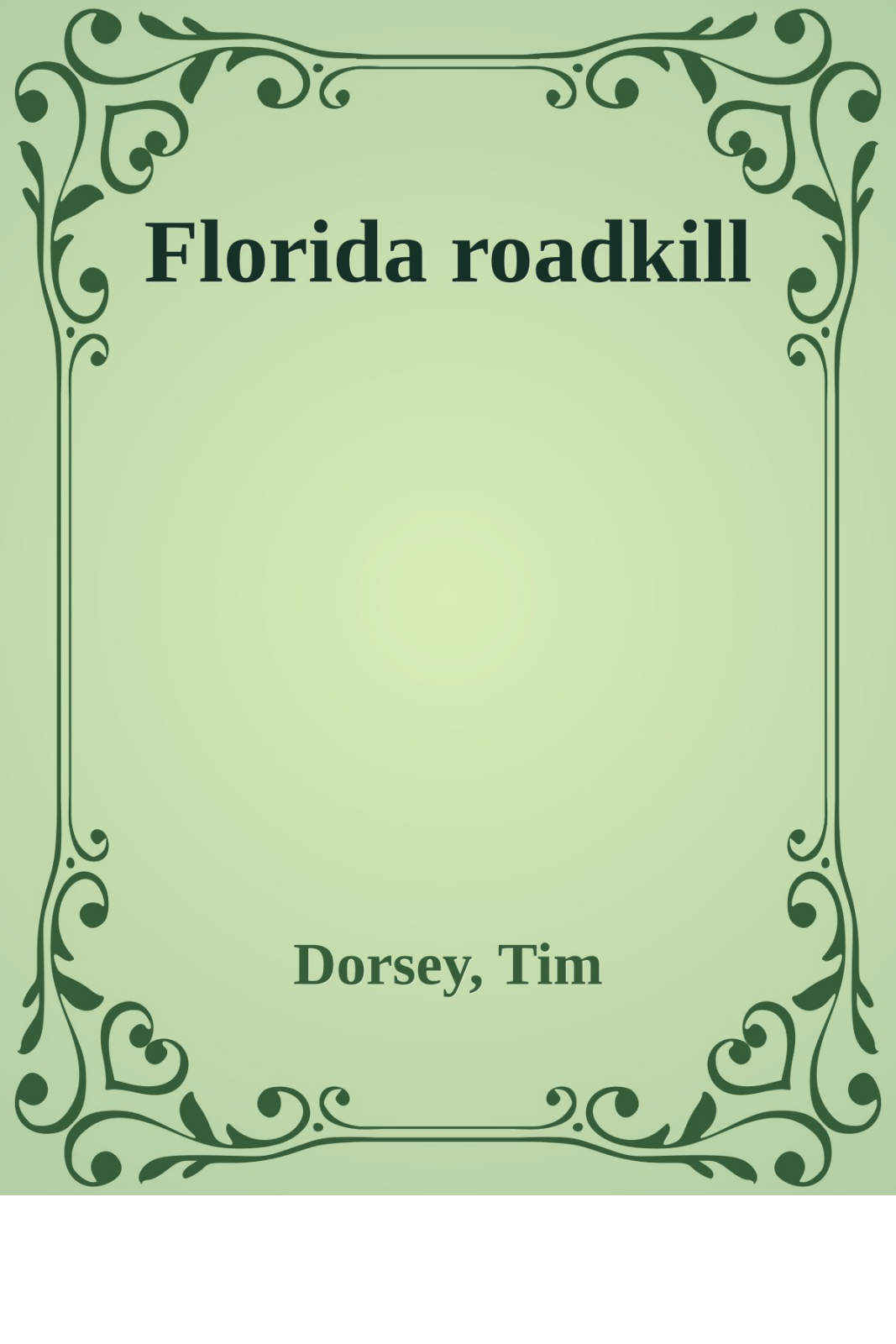


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Florida roadkill

Dorsey, Tim

VISIT...

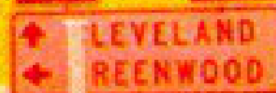
LANZAROTE
Caliente.COM

tim dorsey



1000
FEET

florida roadkill



rivages thriller

Tim Dorsey

Florida Roadkill

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laetitia Devaux

*Collection dirigée par
François Guérif*

Rivages / noir

Titre original : Florida Roadkill
William Morrow and Company, Inc., New York

© 1999, Tim Dorsey
© 2000, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction Française

ISBN : 2-7436-1120-0

ISSN : 0764-7786

Pour Janine, Erin et Kelly

Remerciements

Un salut respectueux à mon agent, Nat Sobel, et à mon éditeur, Paul Bresnick, qui comptent tous deux parmi les hommes les plus dangereux du monde de l'édition new-yorkaise.

« Le Soleil ne se lèvera, ni ne se couchera,
sans que je le remarque et l'en remercie. »

Winslow Homer

Prologue

La Floride a fière allure, même en pleine décrépitude.

De Loggerhead Key à Amelia Island jusqu'au Flora-Bama Lounge, la *Terre des fleurs* capture ses habitants dans la séduisante lumière de ses feux.

Un soir d'octobre 1997, des millions d'habitants veillèrent jusqu'à minuit passé pour voir l'équipe de base-ball de Floride du Sud remporter le septième match des World Series après prolongations.

Le lendemain :

Une costarde femme de chambre de Rio courait en rond sur le parking avec force pleurs et cris en portugais. Le gérant du motel, un Hondurien maigre et chauve, un mètre cinquante, soixante ans, l'air las, était appuyé dans l'embrasure du bureau. Pantalon marron et chemise de sport ocre avec sur la poche un écusson rose : « Jouez au loto de Floride ». Il avait la peau cuivrée et ridée, et il roulait des yeux en regardant la bonne hystérique vêtue de l'uniforme blanc des femmes de ménage, dont il finit par conclure qu'elle devait être attaquée par les insectes ou frappée de religion.

L'Orbit Motel, construit dans les années soixante, était un bâtiment carré sur deux étages autour d'une piscine. Sa façade donnait à l'est sur Cocoa Beach et l'océan Atlantique. Son enseigne placée sur l'A1A se composait d'un globe lumineux autour duquel tournait mécaniquement une capsule spatiale. Quant au Launch Pad Lounge, le bar placé près de la réception, il avait été transformé en Launch Pad Food Mart, une épicerie que le gérant tenait sans rechigner.

Pendant un quart d'heure, il n'y eut pas de prise possible sur la crise de nerfs de la femme de chambre. Le gérant se contenta de grignoter des cacahuètes bouillies. Puis, entre deux sanglots, elle finit par communiquer la raison de son tourment.

Une seule voiture de patrouille avec deux officiers de police à bord arriva quatre minutes après le coup de téléphone du gérant. La police de Cocoa Beach arborait un génie et une bouteille sur les portières de ses véhicules. Le gérant escorta les policiers vers la façade qui donnait sur l'océan et les fit accéder à la coursive par l'escalier en béton brut. La journée était chaude et moite mais il y avait de l'air au premier étage, et on percevait les bribes d'une conversation en provenance d'un bar tiki situé au bout de la jetée. Pendant que le gérant cherchait

la clé, les policiers observèrent à travers leurs lunettes de soleil à verres miroirs un surfeur solitaire vêtu d'une combinaison noire. Un yacht de croisière larguait les amarres pour Nassau et Freeport aux Bahamas. Pensée des deux flics : on aurait mieux fait de pas sortir boire un coup après les World Series, hier soir.

Le gérant tourna la poignée de porte de la chambre 214 et ouvrit la porte. Puis il fit en direction de la pièce un geste du genre : « Et voici la voiture neuve que vous avez gagnée ! »

La chambre était un vrai parc d'attractions pour policiers. Sur le mur opposé, près de la salle de bains, un test de Rorschach sous la forme d'une tache de sang et d'os d'un mètre quatre-vingts de diamètre. Solidement ligoté avec du cordage tressé, très droit sur une inconfortable chaise de motel, se trouvait un malchanceux et défunt inconnu bâillonné avec du chatterton, les yeux écarquillés. Le canon d'un fusil à pompe était attaché à sa gorge, et on aurait pu introduire une boule de croquet dans la blessure que la balle avait causée en ressortant par la nuque. Seule explication au fait que la tête reste droite, son menton reposait sur le canon de l'arme. Il portait une casquette de base-ball à l'emblème d'Apollo 13.

L'autre extrémité du fusil à pompe Benelli automatique de calibre 12 était fixée à un chevalet avec un second morceau de chatterton. Une ficelle reliait la détente à l'arbre d'un moteur électrique. Le long de la chaise du mort, pendait un fil de cuivre nu où était accrochée une navette spatiale modèle réduit. Autour du fil, se trouvait un anneau en métal découpé dans une canette de bière. Un deuxième fil allait de l'anneau à une batterie de voiture ; un troisième de la navette à un solénoïde et au moteur.

La télévision était branchée sur la chaîne de la NASA, qui diffusait en direct la sortie dans l'espace de deux cosmonautes au cours de leur troisième jour en orbite. Les flics jetèrent un coup d'œil à la pièce, se tapèrent réciproquement dans la main et éclatèrent de rire. Le premier passa un appel radio aux inspecteurs ainsi qu'aux techniciens du labo. Le second s'empara de la télécommande et chercha quelque chose de bien à la télé.

Clinton Ellrod traça des lettres bâtons en demi-cercle à la peinture blanche sur la vitrine de l'épicerie Rapid Response. Puis, de retour derrière sa caisse, il admira son œuvre à l'envers sur la vitre : « Félicitations, les Marlins ! ».

Avec l'efficacité d'un croupier, Ellrod attrapa deux paquets de pastilles Dorai à la menthe, détacha cinq tickets de loterie à gratter en forme de coquillage, tapa un pack de douze bières bon marché et fortement alcoolisées, et vendit des tennis taille trente-neuf pour dix-

huit dollars. Dehors, des ouvriers décrochaient l'enseigne de Rapid Response pour la remplacer par celle d'« Addiction World (1) ». Ils partirent déjeuner de bonne heure.

Dans les moments de répit, Ellrod révisait ses cours de l'université internationale de Floride. Et quand les noctambules l'avaient épuisé, il rêvassait en laissant son regard dériver de l'autre côté des vitres teintées et observait les voitures filer sur les badlands goudronnées de l'US 1 entre Coconut Drove et Coral Gable. Fast-food, centres commerciaux anémiques, guichets de banque protégés par des portes en acier blindé. Le commerce y tendait vers le désespoir, comme dans une ville frontière mexicaine ou le campement isolé d'une mine d'or au Brésil. À part quelques mauvaises herbes qui poussaient dans les fissures, l'asphalte recouvrait tout comme un glaçage. Mais Ellrod adorait les couchers de soleil, même à cet endroit. La lumière douce et chaude qui scintillait sur les voitures et l'orange bien concrète, tout au bout. Les actifs chargés de lourdes responsabilités cédaient alors la place à une faune qui, une fois la nuit tombée, trainait et se livrait à toutes sortes d'activités illicites.

Le Rapid Response se trouvait à quelques rues de Biscayne Bay. Sa porte d'entrée était franchie par des ouvriers du bâtiment qui remplissaient des gobelets d'un litre un tiers de « Tueur de soif », des écoliers en vêtements amples qui venaient piquer des trucs, des infirmières qui prenaient des bouteilles d'Évian dans le réfrigérateur vitré, des hommes d'affaires avec leur téléphone portable qui déplaient des plans qu'ils n'achèteraient jamais. Des Nicaraguayens, des Allemands, des rebelles tamouls, des séparatistes sikhs, des mules transportant de l'héroïne, des reines-du-lycée-devenues-putes-shootées, des convoyeurs de fonds, des détenus évadés, des chauffards en fuite, des V.R.P. en revêtements extérieurs, des rabbins et autres individus du même acabit ne se baignant jamais. Ellrod expliquait dix fois par jour où trouver les singes de Monkey Jungle.

Comme n'importe quel employé d'épicerie de Floride, il possédait une vigilance tout droit issue de la plaine de Serengenti, la vigilance de la plus savoureuse gazelle du troupeau. Il guettait les signes de danger potentiel chez les clients. Il élimina les deux gars plantés devant le présentoir de chips, un grand type athlétique et son copain plus petit à l'air sérieux. Incapables de choisir entre des Cheetos soufflées et des croustillantes, ils se bourraient de coups de poing amicaux.

Ellrod fit de la monnaie à un bookmaker en Rollerblades. Une limousine Mercedes S 420 noire s'arrêta. Trois Latinos en descendirent et claquèrent les portières. Ils portaient des costumes identiques en lin, des chemises ouvertes au col, et n'avaient ni poils de poitrine ni chaînes en or. Moustaches fines et bien taillées. Ils entrèrent dans le

magasin par ordre de taille décroissant et, toujours dans le même ordre, remplirent trois gobelets en polystyrène à la fontaine de soda.

Le gars à l'allure athlétique paya les deux paquets de Cheetos et son plein de super sans plomb avec un billet de vingt dollars. Puis son compagnon et lui roulèrent jusqu'au bout du parking de l'épicerie dans une Chrysler blanche, attendirent que le feu placé au coin arrête la circulation, et s'engagèrent sur l'US 1 en direction du sud.

Le plus grand des Latinos demanda le *servicio* à Ellrod, qui lui indiqua le fond du magasin. Ils entrèrent tous trois dans les toilettes pour une personne et refermèrent la porte. Ellrod se tourna vers le panneau de contrôle des pompes à essence qui sonnait. Il appuya sur un bouton, se pencha vers un micro gros comme un pamplemousse monté sur un col de cygne et annonça :

— La pompe 4 est ouverte.

— Putain, c'est pas trop tôt ! rétorqua le haut-parleur du tableau de contrôle.

Le pick-up arrêté devant la pompe n° 4 était peint en rouge métallique pailleté, monté sur des roues de tracteur et possédait une rangée de huit feux de brouillard ambrés au-dessus de la cabine. Sur l'autocollant à gauche du pare-chocs était écrit : « Les États-Unis à ceux qui parlent anglais ! » Celui de droite arborait la Bannière Étoilée et on y lisait : « Le dernier Américain de Miami aurait-il l'obligeance d'emporter le drapeau en partant ? »

Le propriétaire du pick-up entra dans le magasin. Ellrod remarqua qu'il atteignait 5,9 sur l'échelle des connards accrochée au montant de la porte. Il avait les cheveux coupés en brosse, à mi-chemin entre Sid Vicious et H.R. Haldeman, une barbe à la Vandyke et un visage brûlé par le soleil, arrondi en face de lune par le whisky Pabst Blue Ribbon. Il portait le maillot officiel de l'équipe de football des Dallas Cowboys.

— Qu'est-ce qui t'a pris tant de temps, crétin ! gueula-t-il.

— Ça fait dix-neuf dollars, répondit Ellrod d'un air indifférent.

Le type sortit des billets de son portefeuille. Son visage était couvert d'une épaisse patine de sueur.

Ellrod respira des effluves de whisky, d'oignon et d'odeurs corporelles.

— Je t'ai posé une question ! jeta le client. (Il leva les yeux de son portefeuille et vit l'inscription sur le T-shirt d'Ellrod.) UIF ? C'est quoi cette connerie ? Encore un groupe de rap de merde ?

Ellrod, qui était afro-américain, comprit quelle tournure prenaient les événements.

— L'université internationale de Floride, expliqua-t-il sans s'énervier.

— Toi et tes frérots, vous piquez les fringues de la fac, maintenant ?

— Je suis étudiant là-bas.

— Raconte pas de conneries, mon gars. Si t'es si malin, comment ça se fait que tu bosses ici ? (Le type désigna l'emplacement de parking réservé aux employés, où était garée la Datsun d'Ellrod, avec ses trois cent vingt mille kilomètres au compteur et un sac-poubelle en plastique en guise de vitre latérale arrière.) C'est ta voiture, hein ? Alors va pas me raconter que t'es étudiant, bordel ! J'ai même pas fini le lycée, et regarde mon engin !

Ellrod leva les yeux en direction de la pompe 4 et du monument roulant érigé aux crétins du monde entier. *Right Place, Wrong Time* passait sur la sono du magasin, et le morceau en était à : « C'est reparti pour un tour ».

— Tu me rends ma monnaie, espèce de connard de...

Et il le prononça. Le mot. Il resta en suspens entre eux, flottant au-dessus de la caisse enregistreuse comme un cumulo-nimbus électrisé.

Le type prit tout à coup conscience de ce qu'il venait de dire. Et se rappela quelque chose. Il avait utilisé ce terme un jour pour critiquer le type qui avait mal garé sa voiture sur le parking d'un Wendy's. Le minus d'un mètre vingt lui était tombé dessus comme un diable de Tasmanie. Lui-même s'en était tiré avec des côtes contusionnées, une mâchoire immobilisée par des broches et huit feux de brouillard en moins sur son camion.

Il fut pris de panique. Il bondit en arrière et pointa un cran d'arrêt sur Ellrod.

— Bouge pas, putain ! Tu sais très bien qu'entre vous, vous vous appelez tout le temps comme ça ! Alors m'emmerde pas avec ces histoires d'esclavage à la con !

Le plus grand des Latinos se trouvait juste derrière lui dans la file. Il tripotait un panneau publicitaire orné de petites lumières clignotantes en forme de balles d'AK 47.

— Hé, toi ! lança-t-il au conducteur du pick-up. Excuse-toi !

Le type pointa le couteau sur lui.

— Va te faire foutre, Julio ! T'as rien à voir avec ça ! Retourne voir tes fermes à guacamole et les singes tropicaux que vous appelez les mères de vos gosses !

Il ne vit rien venir. Un second Latino surgit par-derrière avec une bouteille de sauce barbecue à la moutarde et au miel aussi grosse qu'une quille de bowling qu'il tenait par le goulot. Il l'abattit sur le nez du type, le réduisant en miettes. Le sang gicla partout, comme si quelqu'un avait écrasé un sachet de ketchup d'un coup de talon.

Ellrod fut témoin de l'inauguration d'une toute nouvelle catégorie de violence. Ce qu'il avait pu voir jusque-là, y compris des meurtres, relevait des jeux de cour de récréation. Munis d'armes de fortune ramassées dans le magasin – une batterie à piles sèches, un

attendrisseur de viande et un désodorisant de voiture Parrot Gardens –, les Latinos se jetèrent sur le type au moment où il perdait l'équilibre. En dix secondes, ils lui avaient broyé les coudes, les rotules et les testicules.

Le plus grand des trois Latinos se dirigea vers la rôtisserie placée près de la machine à sodas. Une douzaine de hot dogs y tournait sur des broches depuis six heures. Ils étaient caoutchouteux et résistants à toutes fourchettes et couteaux ordinaires. Il prit deux broches, une dans chaque main, pointe vers le sol, comme des poignards. En le voyant, ses deux compagnons s'écartèrent du conducteur de pick-up qui gisait sur le dos. Le grand Latino bondit et enfonça les pointes dans le torse du type comme un péon qui plante des banderilles. L'une transperça le poumon droit, l'autre fit éclater un ventricule. Le conducteur se contorsionna et se tortilla par terre, puis fut pris des râles, deux hot dogs ratatinés et tremblotants dépassant de sa poitrine comme des antennes en forme d'oreilles de lapin.

Le grand Latino enjamba le type et s'approcha de la caisse. Puis il sortit un billet de dix dollars de son portefeuille en peau d'anguille et le tendit à Ellrod.

— Trois Coca et deux hot dogs Jumbo Meaty.

Les jambes d'Ellrod se dérobaient sous le comptoir, mais il parvint à rendre la monnaie. Il attendit trente secondes pour courir jusqu'à la vitrine, d'où il regarda la limousine s'engager dans la circulation de l'US 1 en direction du sud. Par les vitres baissées, il vit les trois types boire leur soda à la paille.

Sean Breen promenait le doigt sur la carte de l'American Automobile Association posée sur ses genoux, tandis qu'un flux constant de Cheetos croustillantes affluait à sa bouche via sa main libre. Assis au volant, David Klein réglait son sort au sachet de chips soufflées.

Quinze miles au sud de Miami. Sean annonça :

— Cutler Ridge. (Il releva la tête de la carte pour regarder par la vitre.) On ne se rend presque plus compte que le cyclone Andrew est passé par là. Tu aurais vu ça, il y a cinq ans. Cette tour de bureaux, là-bas. Tout l'intérieur était visible. La façade est n'existait plus.

Douze miles plus loin, ils atteignirent Florida City. L'autoroute arrivait du nord-est pour se déverser dans l'US 1. Fin de la civilisation continentale. La péninsule se prolongeait sur vingt miles encore jusqu'au pont des Keys de Floride, mais il ne restait plus qu'une route à deux voies au milieu des palétuviers. Le dernier édifice avant le désert, le Saloon de la Dernière Chance, arborait au-dessus de la porte, entre les roues d'un chariot bâché, une banderole « Allez les

Marlins ! »

Sean et David étaient d'accord sur le fait que le catch professionnel en Floride avait bien changé.

— Mon préféré, c'était Jack Brisco, déclara Sean. Avec sa clé de jambe n° 4.

— C'était le bon vieux temps, celui où les principes fondamentaux avaient encore de la valeur.

— Comme la prise du marchand de sable.

— Tu te souviens qu'il fallait administrer un antidote au type que le marchand de sable avait mis dans les vapes ?

— Ouais, et un jour, le catcheur masqué a refusé qu'on monte sur le ring pour donner l'antidote à son adversaire. Gordon Solie devenait fou dans la cabine du speaker, il hurlait : « Il va avoir une commotion cérébrale ! » Le type est tombé dans le coma, et il en est sorti une semaine plus tard pour remporter l'épreuve à combattants successifs.

Le visage de David redevint sérieux. Devant eux, il y avait une bosse sombre sur la chaussée. David se crispa tandis que l'objet passait sous la voiture, et respira de nouveau quand le châssis l'eut franchi sans le toucher. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Une tortue gaufree, annonça-t-il. Elle ne va pas s'en sortir.

Il se gara et retourna voir l'animal. Elle avait atteint la ligne médiane. Il attendit sur le bas-côté le moment où il pourrait s'avancer sur la route. La circulation était dense, mais une accalmie s'annonçait. Plus qu'une voiture, et il pourrait courir jusqu'à la tortue afin de la déposer sur l'autre bord.

Installé sur le siège du passager, Serge se pencha en avant et alluma l'autoradio de la Corvette 1972 jaune canari. Sa chemise de plage couverte de palmiers était assortie à la voiture. Ses lunettes de soleil à deux dollars avaient une monture rubis et un alligator à chaque coin. Les quatre premières stations de radio étaient espagnoles, puis il y eut du blues de Miami. Serge trouva la fréquence qu'il cherchait au moment où ils passaient devant le Saloon de la Dernière Chance.

I just want to celebrate... another day of living...

Serge haussa la voix à cause de la radio.

— Qu'est-ce que c'était, déjà, cette histoire du Coral Key State Park ? C'était un endroit hyper-dangereux ! Sans Flipper, y aurait eu un mort par semaine ! J'arrive pas à croire que personne n'a déposé de plainte.

— Les dauphins aiment bien porter des chapeaux, déclara Coleman, qui conduisait avec un joint au coin des lèvres.

Il avait sur la tête une perruque afro couleur arc-en-ciel et portait

des lunettes de soleil fantaisie avec des globes oculaires mobiles qui pivotèrent et s'entrechoquèrent quand il se tourna vers Serge.

... *I just want to celebrate... yeah ! yeah !...*

— C'est quoi ça, sur la route ? demanda Serge.

— Sais pas, répondit Coleman. On dirait qu'un truc est tombé d'une voiture, et que ce type essaie de le récupérer. Une espèce de boîte. Et non, c'est pas ton jour, mon pote !

Coleman déboîta sur la ligne médiane comme Jerry Lewis qui roule sur le chapeau de Spencer Tracy dans *Un monde fou, fou, fou*.

... *I just want to celebrate another day of living !...*

Et Coleman écrasa la tortue.

Tous deux se retournèrent en même temps et virent le type faire des bonds au bord de la route en levant les deux poings.

— Espèce de taré ! Pourquoi t'as fait ça ? gueula Serge. T'as tué un être vivant !

— Je croyais que c'était un casque, expliqua Coleman.

— Un casque ? On est dans les Keys, ici ! C'est pas *Le Commando du désert*, putain !

Serge arracha le joint des lèvres de Coleman -« File-moi ça ! » - et le jeta par la vitre. Puis il s'empara de ses lunettes à globes oculaires et les lança dans le sac de sport ouvert à ses pieds. Elles atterrirent sur les liasses de billets de cent dollars, près du Smith & Wesson .38.

— Arrête-toi, ordonna Serge. Je prends le volant.

À vingt miles à l'ouest de Key West, des îlots de palétuviers punctuaient les hauts-fonds couleur jade. Vers le Gulf Stream, le vert cédait brusquement la place à un bleu outremer glacial qui filait jusqu'à l'horizon. Il était midi, il n'y avait pas un bruit, pas un nuage, et le soleil était brûlant.

À l'extrémité du silence s'éleva un vrombissement semblable à celui d'un moustique. Il se maintint à un faible niveau sonore pendant un long moment, puis se transforma soudain en un grondement de moteur de haute précision qui rendait toute réflexion impossible. Un bateau cigarette de quarante pieds bondit et retomba dans la houle en s'approchant des bancs de sable plus près que de raison.

Des bandes orange et bleu-vert couraient sur la longueur du bateau de course, qui arborait le logo des Miami Dolphins sur l'un de ses flancs et un gros numéro 13 sur l'autre.

Aux commandes du bateau se trouvait Johnny Vegas, vingt-deux ans, bronzé, bien bâti et puant à plein nez à cause de l'eau de Cologne Maison Close à cent dollars les trente millilitres sur South Beach. Longs cheveux noirs raides flottant au vent, chaîne en or en chevrons autour du cou. Son T-shirt d'entraînement avait les manches coupées,

ainsi qu'un dessin humoristique sur le devant à propos de la taille démesurée de son sexe. Dans le dos, on pouvait voir une femme en bikini avec une cible dont le mille n'était autre que son entrejambe. Johnny portait les lunettes teintées et profilées des skieurs de descente.

Sa bouche hésitait entre le sourire resplendissant de mille feux d'un bouffeur de merde et une langue qu'il promenait sur ses gencives avec la nervosité d'un cocaïnomane. Il stockait sa came à l'intérieur d'un requin amulette en or vingt-quatre carats acheté à Key West, au coin de Southernmost Bong et de Hookah, dans une boutique très branchée drogue. L'amulette était maintenant accrochée à sa chaîne en or. Il appuya sur deux boutons près de l'allumage et *Smoke on the Water* jaillit de seize haut-parleurs étanches.

Johnny tirait ses revenus d'un capital généré par un programme d'assurance vie pour personnes du troisième âge visant tout citoyen ayant un jour connu, vu, entendu un ancien combattant, ou l'ayant lui-même été. Il faisait quotidiennement de la musculation dans son appartement de Bal Harbor, et cela se voyait : il ne ressemblait pas à monsieur Muscle, mais atteignait les quatre-vingt-six kilos pour un mètre quatre-vingt-cinq. Le week-end, il prenait son bateau pour aller draguer les minettes. Du coup, il avait le bronzage d'un joueur de beach-volley professionnel.

Certains s'offrent des maillots des Miami Dolphins avec le numéro de leur joueur préféré. Johnny avait personnalisé son hors-bord en hommage à Dan Marino, son quarterback favori, qui aurait bientôt sa statue de cire au musée des personnalités marquantes du XX^e siècle. Il découvrit bientôt que les gens s'imaginaient qu'il s'agissait en fait du bateau de Dan Marino, et que Johnny était l'un de ses amis intimes. Question à laquelle il répondait souvent par l'affirmative, ajoutant un : « Ça te dirait de monter à bord, petite ? »

En matière de filles, Johnny était très exigeant. Il ne prenait pas le tout-venant. Il s'intéressait à un genre bien précis : jeunes, très sexe, aimant picoler et vêtues de dos-nus. Dès qu'il se passait un truc un peu déjanté, on était sûr d'y voir son bateau.

Il allait de Fort Lauderdale à Islamorada, dans les Keys, là où les bateaux de vitesse pouvaient accoster sur les bancs de sable proches du littoral, pour y faire de sacrées fiestas. En temps normal, Vegas ne s'aventurait pas plus loin avec sa cigarette. Mais la cocaïne qu'il s'était procurée pour les World Series de la veille l'avait incité à descendre jusqu'au bout des Keys.

Dès son arrivée, il s'était retrouvé dans la partie commerçante de Key West, puis avait pris la direction de la mer. Tandis que l'hélice tournait dans le vide, Johnny caressa machinalement le talisman de coke qui pendait sur son sternum. Malgré l'air qui lui comprimait les

globes oculaires à cause de la vitesse de soixante nœuds, il s'efforçait de garder les yeux ouverts pour sauver la face devant la fille agrippée à son siège en cuir blanc. Même si en fait, le ventre plein de Captain Morgan, elle s'en foutait royalement.

Âgée de vingt ans sans doute, elle était étudiante à l'institut universitaire de Key West avec, comme matière principale, le flirt sur les bateaux de luxe où se déroulaient des fêtes bien pourvues en poudre blanche. Mince, très bronzée, cheveux châains rehaussés par des mèches plus claires, joli minois de Géorgie. Elle avait compris que tout se paie dans la vie le jour où un richissime homme d'affaires argentin l'avait passée par-dessus bord après qu'elle eut copieusement fait la fête sur son yacht et se fut pendue à son cou pour finalement lui répondre : « Désolée, mais j'ai un petit ami à la fac. »

Ce matin-là, Johnny passait au ralenti devant Mallory Square quand il l'avait repérée, assise au bord de la digue en bikini, les jambes dans le vide, avec dix heures d'avance sur la célébration du coucher de soleil.

Il avait tapoté sa narine gauche, et elle avait hoché la tête avec empressement avant de monter à bord. Ils s'étaient fait deux lignes sur les docks et avaient éclusé quelques verres d'alcool de contrebande en dépassant le phare de Sand Key.

Johnny comptait s'éloigner de Key West par le sud, rejoindre la haute mer, puis virer vers l'ouest. L'atoll Marquesas, inhabité, se trouvait à vingt-cinq milles au large et possédait une plage de sable idéale pour tirer son coup.

Ce serait une grande première pour lui. Parce que malgré le bateau, l'entraînement, la coke, l'eau de Cologne et le fric, il n'avait jamais réussi à s'en taper une. Jamais. Il y avait toujours un problème. Un incendie sur le bateau, une averse, un crabe enfoui dans le sable, une fouille surprise par les gardes-côtes, la barrière des langues, une overdose, sans oublier, avec une fréquence récurrente, la brusque et totale instabilité du cœur. Il y avait aussi eu l'immanquable fois où une sculpturale brunnette taille mannequin s'était avancée sur le ponton pour lui annoncer : « Je baise avec les types qui ont un bateau rapide. » Les voilà à trois milles de la côte, elle est seins nus, en train de retirer le bas, quand elle entend un bruit. Un hydroglisseur se pointe, un homme ouvre le cockpit, elle monte et le laisse en plan.

Cette fois, ce serait différent. Cette fois, avec — comment elle s'appelait, déjà ? L'un de ces prénoms composés, un truc qui sonne bien. Quelque chose qui se terminait par Sue. Betty Sue ? Peggy Sue ? Oh, et puis, rien à foutre : et encore un peu de coke pour tout le monde !

Même si tout laissait supposer le contraire, Johnny n'était pas un être odieux, juste immature, et les voisins plus âgés de sa résidence le

considéraient comme un animal domestique un peu bête mais gentil. Ils n'avaient par ailleurs aucune confiance en ses aptitudes de marin. Ils craignaient qu'un jour, il heurte une barrière de corail à fleur d'eau et valse à quatre-vingts nœuds dans le Gulf Stream pour se planter tête la première dans le sable, comme un javelot. Alors, ils lui répétaient sans cesse leurs conseils. Ne quitte pas l'eau bleue, tiens-toi à l'écart de l'eau verte. Encore et encore : eau bleue, bon, eau verte, pas bon.

Johnny et Machin-Sue filaient tout droit vers le sud en direction de l'atoll Marquesas dans une eau d'un vert prononcé qui tirait sur le jaune, voire le blanc, selon la profondeur. La mer était aussi claire qu'une piscine, et des bancs de sable et de corail défilaient à tribord. Entre deux îles, un bras de mer coupait à travers les hauts-fonds comme si quelqu'un avait déversé une rivière de Jell-O au citron vert. En baissant les yeux, Johnny vit l'ombre de son bateau filer tout près de lui au fond de l'eau. Il s'imagina qu'il était le Hollandais volant.

Le fond était mou, et le bateau creusa un sillon sur cent mètres, ce qui atténua la violence de l'échouage. L'arrêt projeta Machin-Sue à quatre pattes.

— On est coincés ? demanda-t-elle.

Le pont du bateau était aussi statique et immobile que le Nebraska.

— Ah non, non, pas ça ! s'exclama Johnny.

Il jeta l'ancre munie d'une bouée par-dessus la proue avec douze mètres de corde, c'est-à-dire onze et demi de trop. Les rouleaux inutiles flottèrent près de l'endroit où la fille était assise.

— Qu'est-ce que tu dirais d'une autre ligne de coke ? proposa Johnny pour faire diversion.

Il tapota l'amulette sur le tableau de bord en fibre de verre. Machin-Sue se resservit avec le Thermos spécial plan fête en titane, car elle avait renversé le verre d'alcool précédent sur le côté gauche de son soutien-gorge. Johnny retira sa chemise.

Funky Cold Medina jaillissait des baffles. Ils montèrent sur la proue et se mirent à danser n'importe comment, sans se tenir, en frottant leurs poitrines l'une contre l'autre. Johnny pensait à prendre son pied, à Machin-Sue, à la musique, et à la manière dont il allait enfin s'envoyer en l'air. Il ferma les yeux, se représenta sur l'écran de ses paupières la publicité pour les assurances vie des anciens combattants et sourit.

Il y eut un remous dans l'eau à bâbord. Ils se cassèrent tous deux la figure.

— Jésus, Harry et Joseph ! s'écria-t-il.

Ils se penchèrent vers l'eau bleue, là où leur bateau aurait dû se trouver. Ils s'attendaient à voir un ballot de drogue ou une aile d'avion, mais découvrirent une grosse masse informe couverte d'algues et d'une sorte de magma, un lamantin mort depuis plusieurs

jours ou une tortue caret.

Ils regardèrent fixement la chose pendant trente secondes, puis leur visages crispés se relâchèrent au même moment quand ils l'identifièrent : c'était un cadavre gonflé, distendu, avec une chaîne autour du cou. Machin-Sue poussa un cri prolongé à vous glacer le sang, que Johnny interpréta comme signifiant qu'elle n'était plus d'humeur à badiner.

Cela prit quelques minutes, mais Machin-Sue finit par se calmer. Elle se contentait désormais de renifler tandis que sa poitrine se soulevait faiblement. Johnny se dit : « Bon d'accord, il y a un vieux cadavre bouffi, pourri et plein de merde à quelques mètres, mais c'est quand même dans la poche ! » Il passa son bras autour de son épaule pour la consoler et commença à glisser une main en direction de ses seins.

Une procession de voitures de sport et de camping-cars s'étirait comme des capucettes entre Florida City et le pont-levis de Key Largo. En raison des excès de vitesse, des imprudences et des collisions de plein fouet, le département des Transports de Floride avait fait installer une série de panneaux et construit des voies de dépassement.

Sur l'un des panneaux, était écrit : « Soyez patient. Voie de dépassement dans deux kilomètres. » Juste à ce niveau, une Isuzu Rodeo qui tractait une yole Carolina se renversa en essayant de doubler une Ranchero. La Rodeo finit par se planter toute droite sur le talus gauche, mais la yole roula et se délesta de quatre caisses de Bud et de Bud Lite qui s'entrechoquèrent sur la route. La colonne ininterrompue de voitures qui filaient à toute allure se désorganisa comme une rangée de fourmis attaquée par une bombe insecticide. Une Mustang fit une embardée sur la gauche, tangua et s'immobilisa près de la chaussée, à moitié immergée dans l'eau. Une Mercury effectua un tête-à-queue vers la droite et glissa de biais en direction du bas-côté, arrachant au passage dix mètres de végétation en voie de disparition. Des automobilistes accoururent pour voir si les passagers de la Isuzu allaient bien, mais battirent en retraite quand le conducteur de la Mercury sortit un .45 en nickel de sa boîte à gants. Depuis le bord de la route, il ouvrit le feu sur la Rodeo, qui riposta avec un fusil militaire chinois SKS. Sur le pare-chocs de la Rodeo, un autocollant proclamait : « Raccroche et roule ! »

En arrière de la fusillade, les gens quittaient leurs voitures et allaient s'accroupir près de leurs pare-chocs, ou bien couraient se mettre à l'abri des palétuviers. Certains sautaient dans les bras de mer de Barnes et de Blackwater pour s'enfuir à la nage.

À vingt voitures de l'accident, Sean Breen et David Klein ouvrirent

leurs portières pour s'en servir de bouclier et se préparèrent à courir. À dix voitures de la fusillade, trois Latinos assis dans une limousine Mercedes blindée jouaient avec des gameboys Nintendo.

La voiture placée juste derrière le théâtre de l'accident était une Corvette jaune. Coleman et Serge regardaient le bateau planté au milieu de la route et la mousse de Budweiser qui jaillissait dans les airs.

Alors qu'ils approchaient de Key Largo, des percées dans les broussailles qui bordaient la route leur avaient permis d'avoir un premier aperçu des Keys. Des centaines de mètres de branches entremêlées défilaient avant de céder la place à une brèche de cinquante centimètres, procurant ainsi une vision subliminale sur les bras de mer. Iles à palétuviers sans nom au tracé long et bas impossible à confondre. Serge se dit que c'était cette image-là qui, en 1513, avait conduit les matelots de Ponce de Léon à baptiser ces îles *Los Martires*, les martyrs, parce qu'elles avaient la forme de cadavres allongés. À tort, réfléchit-il, assis au volant de sa Corvette toujours à l'arrêt. Mais il n'avait pas besoin de se défoncer pour planer. L'échange des coups de feu, qui faisait un boucan du diable, le tira de ses pensées.

— Prends-moi une bière, ordonna-t-il en regardant droit devant lui.

— D'accord, fit Coleman.

Il attendit quelques secondes qu'il y ait une pause dans la fusillade et se précipita sur la route, devant leur voiture, pour ramasser l'une des rares canettes dont la bière ne s'échappait pas par les soudures. Il remonta d'un bond dans la voiture et la tendit à son compagnon.

Qui le regarda fixement et lâcha :

— Je parlais de la glacière.

Le garde-côtes en chef, un jeune homme sérieux muni d'un bloc-notes galvanisé, avec des cheveux récemment coupés et un uniforme bien repassé, se tenait sur le pont arrière du bateau de Johnny Vegas. Il ne prononça aucun mot inutile en prenant sa déposition.

Johnny jeta un coup d'œil à l'alliance du type et remarqua qu'elle était plutôt fine et dépourvue de diamants. Le quartier-maître n'avait pas fait la moindre allusion à Dan Marino. Depuis un petit moment déjà, Johnny trouvait que les représentants de l'ordre ne lui témoignaient pas assez de respect. Non qu'ils soient grossiers ou condescendants. Pire : ils le traitaient comme quantité négligeable. « Il faudrait peut-être que je travaille mon image », se dit-il. Il décida de s'acheter un blouson d'aviateur.

Les gardes-côtes et la patrouille maritime de Floride étaient arrivés. Une équipe de quatre plongeurs se trouvait dans l'eau. Le cadavre

avait été sorti du Gulf Stream et reposait sur une table en acier inoxydable à la poupe du bateau des autorités. Un homme muni de gants de chirurgien examinait la dépouille. Un autre prenait des photos avec un Nikon.

Assis, l'air abattu, les coudes sur les genoux, le menton entre les mains, un reste de défonce pourrissant dans la tête, Johnny pensait à toutes les drogues qu'il avait jetées dans l'océan après avoir contacté les autorités par radio VHF. À bâbord, Machin-Sue était recroquevillée en position fœtale, enveloppée dans une serviette, toute tremblante. Par moments, elle se précipitait vers le plat-bord pour rendre encore un peu de son petit déjeuner ou des morceaux de pizza froide. Elle lança à Johnny un regard triste et implorant. Elle savait qu'elle avait perdu tout sex-appeal. Il secoua la tête d'un air impatient et ouvrit un compartiment étanche.

— Tiens, dit-il en lui tendant quelque chose. Prends une pastille à la menthe.

Il remit le menton entre ses mains et observa la flottille de bouts de pizza partiellement digérée que s'arrachaient les poissons tropicaux.

Un autre bateau s'approchait par l'est, un trimaran de quarante pieds. Un journaliste de Florida Cable News se tenait à l'extrémité de la coque centrale, un micro à la main, tourné vers la cabine et son cameraman. Dans son dos, cachés sous son costume, se trouvaient un câble et un harnais de sécurité. On aurait dit un acrobate spécialisé dans les ailes d'avion en pleine tournée de meetings aériens. Il filait toutes voiles dehors vers l'information.

Florida Cable News, une toute jeune chaîne de télévision, devait compenser son manque de moyens, d'expérience et de renommée par une bonne dose d'audace. La monnaie de la réussite, c'était le scoop, et la chaîne battait régulièrement toutes ses concurrentes régionales de Floride en diffusant des informations originales, prématurées ou non confirmées, voire totalement erronées.

Mais moins FCN faisait preuve d'exactitude, plus son taux d'audience augmentait. Un véritable culte était en train de se développer. Les gens regardaient la chaîne pour voir à quel point les faits avaient été massacrés. Ce que FCN possédait de plus proche d'une personnalité connue, c'était son correspondant Blaine Crease, un ancien cascadeur qui se taillait une réputation en ne relatant ses histoires inexactes que suspendu dans un harnais. Ballotté sur un bateau dans un harnais. Au sommet d'un camion de pompiers dans un harnais. Sautant à l'élastique dans une calomnie jamais égalée.

Sur le bateau des gardes-côtes, les premiers paris s'orientaient vers un règlement de comptes entre gangs. De temps en temps, en effet, des membres de la mafia surgissaient de bidons de deux cents litres dans la Miami River ou au large de Rickenbacker Causeway. Certains

penchaient plutôt pour la folie, se souvenant du psychopathe qui avait jeté trois femmes dans la baie de Tampa en 1989.

Ils s'interrogèrent sur l'unique bloc de ciment attaché à la chaîne passée autour du cou de la victime. Depuis les bidons de pétrole, on aurait pu penser que tout assassin professionnel savait quels moyens déployer pour maintenir un corps au fond de l'eau pendant la décomposition.

Un plongeur fit surface à l'arrière du bateau et recracha son régulateur. Il s'écria :

— On en a un autre !

Sean et David étaient ankylosés, en sueur et courbaturés à cause de leur longue station assise dans la voiture. En atteignant Key West, plutôt que de chercher une chambre d'hôtel, ils se rendirent directement dans un bar de Duval Street.

Ils arrivèrent dans l'interlude pourpre qui sépare le coucher du soleil de la tombée de la nuit et se garèrent dans une petite rue près de l'Expatriate Café. Le bar cultivait une atmosphère sinistre et hors-la-loi que l'on pouvait acquérir à la sortie sous forme de divers T-shirts et autres babioles. Les tables étaient disposées au milieu de palmiers céleri, et des arbres du voyageur à maturité se déployaient à chaque extrémité du patio. Elles possédaient de très petites lampes à faible éclairage surmontées d'abat-jour blancs. Au-dessus du bar était placardée une carte mondiale datant des années trente, une ancienne publicité pour la Pan Am ainsi qu'une rangée de photos de célébrités en noir et blanc : Ernest Hemingway en Espagne, Gertrude Stein à Paris, Humphrey Bogart à Casablanca, Roman Polanski en Suisse, Howard Hughes aux Bahamas, Eldridge Cleaver obligeant Tim Leary à faire la vaisselle en Algérie.

Sean et David prirent des tabourets au bar et commandèrent des bières pression. Une brève et soudaine averse tombée dans l'après-midi avait laissé sur le trottoir quelques flaques où se reflétaient les néons roses et verts. Les premiers accords à la guitare de *Whole Lotta Love* s'échappèrent par la porte ouverte du bar pour se répercuter dans la rue.

Leur bière à la main, Sean et David observèrent les piétons, les mobylettes et les voitures qui passaient sur Duval. Puis ils levèrent la tête vers le poste de télévision accroché au mur entre Bogart et Polanski.

« Bonsoir, vous êtes sur Florida Cable News. Notre information principale de ce soir... »

Serge désigna la télévision au-dessus de la machine à café.

« Notre information principale de ce soir : une tragédie au large de Key

West, où deux corps viennent d'être repêchés... »

Serge et Coleman se trouvaient dans un snack cubain exigu, assis sur des tabourets près de la vitrine. Le restaurant était situé dans Fleming, à une rue de Duval Street. Deux drapeaux, un américain et un cubain, flanquaient l'auvent bleu au-dessus de la porte.

Ils avaient commandé des toasts au fromage. Coleman avait demandé un *café con leche* et une bière. Serge, de l'eau fraîche. Ils regardaient la télévision en mâchonnant.

« Nous rejoignons maintenant notre correspondant Blaine Crease et son reportage exclusif. Blaine ? »

Blaine Crease tressautait devant l'horizon tandis que son trimaran filait vers les Marquesas.

« Merci, Natalie. Une macabre découverte a été faite aujourd'hui à une vingtaine de milles de Key West. Les plongeurs ont retrouvé deux corps non identifiables impliqués dans une sorte d'accident avec le hors-bord du quarterback de Miami, Dan Marino... »

Une grande photographie du visage souriant de Dan Marino envahit l'écran.

« On ignore si Marino en personne se trouvait à bord. Mais nous ne sommes pas parvenus à le joindre par téléphone, et le capitaine de son bateau refuse toute interview... »

Sur l'écran de télévision apparut un Johnny Vegas déprimé, qui regardait des morceaux de pizza flotter dans l'eau, puis leva les yeux vers la caméra et la chassa d'un geste furieux.

La voix de Blaine Crease poursuivait, par-dessus les images : *« Dieu seul sait à quoi pense ce pauvre jeune homme... »*

En réalité, Johnny pensait que si la fille arrêta de dégueuler, il pourrait peut-être encore la sauter. *« Je vous rends l'antenne, Natalie... »*

« Merci, Blaine. Une autre tragique nouvelle... » annonça la présentatrice souriante en se tournant vers une seconde caméra, pour ensuite froncer les sourcils. *« Nous nous rendons maintenant sur la Côte spatiale... »*

Un journaliste maigre au visage poupin reculait sur la plage, un micro à la main.

« Au moment où la navette tourne en orbite au-dessus de nos têtes, la police est confrontée à un meurtre mystérieux très terre-à-terre dans la capitale spatiale des États-Unis. Je me trouve à Cocoa Beach, où les autorités ont découvert un crime aussi déconcertant que sordide. La seule information officielle serait que la personne décédée est de sexe masculin, mais par d'autres sources, je sais que cet individu a été victime du dispositif le plus terrible au monde, un mécanisme à la Rube Goldberg (2)... » Coleman lança un regard inquiet à Serge, mais ne dit rien. Serge jeta l'un après l'autre trois billets de cinq dollars sur le comptoir, comme

s'il distribuait des cartes, et ils s'enfoncèrent à pied dans la nuit de Key West.

Onze mois avant les World Series, en novembre, le début de la saison touristique, les plages du côté de St. Petersburg étaient envahies de touristes à la mine de papier mâché.

Comme d'habitude, Sharon Rhodes savait que tous les regards étaient braqués sur elle tandis qu'elle avançait d'un air faussement timide le long des vagues en entortillant une mèche de cheveux sur l'un de ses doigts. Une partie de volley-ball s'interrompit. Des ballons de foot et des Frisbee retombèrent dans l'eau. Des types perdirent le fil de leur conversation avec leur épouse et plongèrent dans un état d'hébétude.

Elle était à elle seule le numéro de *Sports Illustrated* consacré aux maillots de bain. Un mètre quatre-vingt-deux, avec une cascade de cheveux blonds bouclés qui retombait sur ses épaules et les bretelles de soutien-gorge de son bikini noir. Elle avait un visage couleur lait concentré avec des pommettes hautes et un léger saupoudrage de taches de rousseur. Ses lèvres étaient charnues, boudeuses et cruelles, de celles qui font avoir des accidents de voiture aux hommes.

Elle s'arrêta en faisant mine de réfléchir, posa un index sur ses lèvres et le suçota. Les hommes étaient comme fous. Puis elle pivota d'un quart de tour et s'avança dans un mètre d'eau pour faire trempette. En ressortant, elle secoua ses cheveux blonds et bomba la poitrine.

Il n'y avait rien en Sharon qu'un homme ait envie d'aimer, de caresser ou de protéger. Cette fille, c'était du style : « Attache-moi et fais-moi mal. » Tout en elle criait au type : « Je détruirai tout ce qui t'est cher », et le type répondait : « Oui, vas-y. »

Wilbur Putzenfus essayait de cacher sa calvitie naissante en rabattant ses cheveux sur le haut de son crâne. Blanc et minable, ce guerrier du monde des affaires accusait un important retard social avec les femmes. Un Spiro Agnew (3) sans pouvoir. Soixante-dix kilos d'andouille ambulante décomplexée.

Sharon étala sa serviette de plage David Lee Roth près de lui et retira son soutien-gorge.

Wilbur observa Sharon grâce une série de regards à la dérobee qui auraient été plus discrets s'ils n'avaient pas transité par le viseur d'une caméra vidéo.

Quand Wilbur fut au bout de la cassette, Sharon se redressa sur ses coudes et lui glissa d'une voix grave et sensuelle :

— J’aime faire ça en public.

Wilbur était au bord de l’apoplexie.

Sharon remit son soutien-gorge et se leva. Puis elle se pencha, prit Wilbur par la main et essaya de le mettre debout, mais il avait du mal à actionner ses jambes. Bambi faisant ses premiers pas.

Elle l’entraîna vers le snack-bar et les douches. Près d’un buisson d’hibiscus se trouvait une planche de contreplaqué avec un trou où les touristes pouvaient passer la tête et se faire prendre en photo.

La planche était ornée d’un grand requin en train de dévorer un nageur par les pieds. Ce dernier avait un chapeau de paille, un appareil photo autour du cou, et tapait sur le museau du squalo.

Le buisson cachait l’envers du contreplaqué au public, mais il y avait un incessant défilé de gens sur la promenade en bois.

Sharon demanda à Wilbur de passer son cou par le trou. Il s’exécuta. Elle l’avertit que si jamais il retirait la tête, elle cesserait définitivement ce qu’elle allait lui faire. Puis elle lui descendit son maillot de bain écossais sur les chevilles, s’agenouilla et se mit à l’œuvre.

Plusieurs joueurs de volley avaient suivi Sharon comme de jeunes chiots. Ils jetèrent un coup d’œil de l’autre côté du contreplaqué, puis allèrent se planter sur la promenade et montrèrent Wilbur du doigt en s’esclaffant. La nouvelle se répandit rapidement.

Quand la salive commença à mousser autour de la bouche de Wilbur, il y avait une bonne centaine de personnes autour de lui. Ses yeux se déconnectèrent, roulèrent dans leurs orbites, et il émit les mêmes sons que Charlie Callas (4).

Finalement, au bord de l’orgasme, Wilbur aperçut la foule à travers ses yeux exorbités et cria entre deux profondes respirations :

— VEUX... TU... M’ÉPOUSER ?

Un « woui » s’éleva derrière le contreplaqué, une voix de femme qui parlait la bouche pleine. La foule applaudit.

Wilbur Putzenfus, cadre dans le service des réclamations d’une importante mutuelle de la baie de Tampa, n’était pas une proie de rêve, mais il avait les moyens d’offrir à son épouse une vie confortable. Son travail consistait à rejeter les réclamations déposées auprès de la Family First Health Maintenance Organization, « Votre santé nous intéresse ». En tant que chef du service, il s’occupait des cas les plus délicats, c’est-à-dire des adhérents qui exigeaient que la compagnie honore ses engagements.

Wilbur avait été promu à ce poste suite à une série de bassesses éthiques tout à fait désintéressées ayant révolutionné la mutuelle. De son propre chef, il avait lancé une étude secrète qui démontrait que

les procès perdus pour décès précoces coûtaient moins cher qu'une transplantation d'organe aux frais de la mutuelle.

— Par conséquent, nous devons cesser de couvrir les transplantations ? demanda l'un des directeurs au cours de la réunion de décision.

— Non, répondit Wilbur. Nous y perdrons des clients et des bénéficiaires. Il suffit de ne plus honorer les demandes de remboursement.

— On peut faire une chose pareille ? s'enquit le directeur.

— Messieurs, déclara Wilbur en attrapant la table de conférence à deux mains, les personnes dont nous parlons sont très malades et ont besoin d'un traitement médical urgent. Elles ne sont pas en état de parlementer avec nous.

— Magnifique, murmura-t-on autour de la table.

En tant que chef du service des réclamations, Wilbur ne s'occupait que des plaintes les plus difficiles et les plus justifiées, celles qui avaient franchi tous les obstacles précédents.

Si, dans sa vie privée, Wilbur était tout simplement un lâche, retranché derrière la sécurité relative d'un appel longue distance, il devenait un lâche vicieux. Il entamait chaque conversation avec la certitude que, quels que soient sa légitimité, le règlement de la mutuelle, les raisons invoquées, et surtout l'honnêteté de la requête, celle-ci n'aboutirait pas. S'il se trouvait pris au piège d'un débat hermétique, il répliquait par une rafale de logique byzantine. Si tout le reste avait échoué et qu'une réclamation risquait d'obtenir gain de cause, il sortait son arme secrète. Le coup, devenu légendaire dans le métier, avait été baptisé le gambit Putzenfus.

— Il y a manifestement une erreur de frappe sur la traite. Pourquoi ne pouvez-vous pas la rectifier ? demandait le détenteur de la police d'assurance.

— Je ne possède pas ce pouvoir.

— Qui le possède, dans ce cas ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Pourquoi ?

— Je ne suis pas autorisé à vous communiquer cette information.

— Quel est le numéro de téléphone de votre siège social ?

— Je n'ai pas la permission de vous donner ce numéro.

— Très bien ! Je le trouverai tout seul. Dans quelle ville se trouve votre siège ?

Silence.

— Vous êtes encore là ?

— Je ne suis plus autorisé à vous parler.

Clic.

La bague de fiançailles de Sharon avait été payée grâce à une

dialyse refusée. Les fleurs du mariage par des ordonnances renvoyées à leur expéditeur, et les boissons par des séances de rééducation ajournées. Le buffet subventionné par des scanners qui, s'ils avaient été effectués, auraient détecté un minuscule fragment osseux qui plus tard paralyserait un élève de CM1. Dans ce dernier cas, l'évidence médicale sautait à ce point aux yeux que Putzenfus considérait son refus comme une victoire morale.

La longue limousine blanche soulevait un nuage de poussière sur trois cents mètres. Elle filait à plus de cent à l'heure, ce qui était trop rapide pour la mince chaussée à quelques centimètres au-dessus de l'eau.

La zone côtière au nord de la baie de Tampa était trop spongieuse et trop rude pour qu'on y construise des immeubles. La limousine se trouvait en pleine cambrousse, et la vue en direction des marécages était dégagée sur plusieurs kilomètres. L'association incongrue des marais et d'une limousine filant à toute allure évoquait un président d'Amérique centrale ou une rock-star en pleine bringue.

— Tu es sûr que c'est la bonne route ? demanda Sharon depuis l'arrière de la voiture, le nez écrasé contre la fenêtre latérale.

Elle baissa la vitre électrique, posa la main sur sa tête afin de retenir son voile de mariée et tendit le cou pour mieux voir.

La demande en mariage de Wilbur remontait à deux mois, et il était désormais en train de lui révéler ses projets de noces enchanteresses. Sharon l'écouta en imaginant une nuit sur une île de rêve. Elle s'attendait à franchir l'Intracoastal Waterway sur l'un de ces nouveaux ponts aux arches miroitantes pour aboutir dans un cinq étoiles.

Pas dans un marécage.

Sharon se radossa au siège de la limousine, alluma une cigarette et jeta :

— Et merde.

Au moment où la limousine franchissait le pont de Pine Island, elle se gratta l'entrejambe à travers sa robe de mariée. Quand ils s'engagèrent dans McKethan Park, elle tendit l'oreille pour écouter la chanson choisie par Wilbur : *Endless Love*, de Diana Ross et Lionel Ritchie. Elle s'enfonça un doigt dans la gorge, geste international qui signifiait son profond dégoût pour tout ce truc.

« Si je ne prends pas de coke, jamais je ne vais pouvoir supporter ça... » pensa-t-elle.

Elle se glissa une gélule trafiquée dans le nez en grognant comme un cochon sauvage.

Une petite brise fraîche balayait de minuscules moutons près de la rive. Wilbur, en smoking blanc, attendait au point le plus au sud de l'île. La toile de fond liquide était encerclée de laîches et de sabals.

Une mouette rieuse le survola dans les dernières lueurs du jour, puis plongea dans l'eau et en ressortit avec une orphie.

Une Sharon échevelée sortit de la voiture et se dirigea vers Wilbur comme si elle allait relever sa boîte aux lettres. Aux anges, il leva les yeux sur l'amour de sa vie. Tout en mâchonnant un bubble-gum Bazooka, Sharon regarda la mouette s'éloigner avec son poisson, étonnée qu'elle se nourrisse d'autre chose que de Fritos.

Sharon se dit que la lune de miel à Disney World, ça craignait vraiment, et le répéta à Wilbur à chaque minute de leur visite. Elle passa son temps à sniffer de la coke dans le *Country Bear Jambaroo* et à *Tomorrowland*, fuma un joint dans le *Manoir hanté* et baisa avec un touriste à *Vingt mille lieues sous les mers*, derrière les rochers en plastique.

Wilbur trouvait quant à lui que leur lune de miel était tout simplement parfaite, un état dû en grande partie au régime régulier de pipes que Sharon lui administrait pour lui faire supporter tout le reste.

Alors qu'ils regagnaient Tampa par l'Interstate 4, Sharon déclara qu'elle ne se sentait pas bien et alla s'allonger sur la banquette arrière. La circulation ralentit jusqu'à ce que les voitures se retrouvent pare-chocs contre pare-chocs, en raison des travaux perpétuels autour de Plant City. Sharon lui demanda de baisser les vitres pour avoir davantage d'air.

— Aïe ! s'écria Wilbur quelques minutes plus tard en se frappant la nuque du côté gauche. Saloperie de moustiques !

La police redoutait la présence d'un second tireur dans le couloir de l'Interstate 4 entre Orlando et Tampa. Encore un fou caché dans les palmiers nains qui canardait les voitures au hasard. L'autopsie de Wilbur Putzenfus révéla que la balle, de très petit calibre, avait raté les artères et tous les organes vitaux. En d'autres circonstances, la blessure serait restée superficielle et sans gravité.

Malheureusement pour Wilbur, il fut soigné par l'intermédiaire de sa propre mutuelle. À son insu, son médecin, le docteur Sal Scalone, surnommé « le Boucher », bénéficiait d'une lacune de l'État de Floride qui négligeait de soumettre à un examen les praticiens ayant fait leurs études dans certaines contrées étrangères. Lacune qui s'appliquait à Scalone, dûment diplômé de l'île-nation de Costa Gorda.

Wilbur eut également la malchance d'être blessé le trentième jour du mois. Or, d'après le plan d'économies de Family First, Scalone pouvait encore remporter une loge pour assister au match des Buccaneers, récompense promise à ceux qui maintenaient leurs prescriptions mensuelles d'examen de laboratoire et de consultations de spécialistes en deçà d'un niveau raisonnable.

Mais il avait peu d'avance. Si peu qu'il avait demandé à sa secrétaire de comptabiliser ses points. Or ce jour-là à midi, Scalone était à deux dollars de rater ses places pour le match de foot. Et il lui restait une demi-journée de travail. Alors, il réagit comme n'importe quel bon médecin de Family First confronté à une telle urgence médicale. Il ordonna à ses secrétaires de fermer le cabinet et décida de se réfugier sur le parcours de neuf trous, bip et portable éteints.

Au moment où ils fermaient les portes, on rappela à Scalone qu'il avait oublié son dernier patient dans la salle n° 17. Il trouva Wilbur assis au bout de la table d'examen, ses jambes blanches et maigres se balançant impatiemment dans le vide. Il portait une blouse en papier qui s'attachait dans le dos et se tenait la nuque avec la main gauche.

Scalone examina la blessure et en arriva à la conclusion qui s'imposait : à moins de se contenter de mettre un pansement, les soins coûteraient plus d'un dollar quatre-vingt-dix-neuf.

Wilbur Putzenfus franchit la porte de son bungalow de Palma Ceia et s'endormit dans le salon en regardant ESPN. Il avait sur la nuque un pansement orné d'un visage souriant et du slogan : « Votre santé nous intéresse ».

Au cours des quatorze heures qui suivirent, un empoisonnement du sang et diverses bactéries se développèrent dans l'organisme de Wilbur. Sharon le conduisit aux urgences du Tampa Memorial, où fut émis un diagnostic réservé. Mais il n'était pas encore trop tard.

L'agent de Family First qui prit l'appel répondit à l'employée du service des admissions de l'hôpital qu'il était désolé, mais que Wilbur ne pouvait être soigné aux urgences sans accord de son médecin traitant, qui ne répondait ni à son bip, ni à son téléphone portable. Quand l'employée de l'hôpital haussa le ton en expliquant que le malade avait besoin de soins urgents, l'agent annonça qu'il en référerait à un supérieur. Puis elle eut droit au message de bienvenue préenregistré sur le poste du chef des réclamations, un certain Wilbur Putzenfus, avant d'être transférée sur une boîte vocale.

— Nous ne parvenons pas à obtenir l'autorisation de la part de sa mutuelle, déclara-t-elle à Sharon Putzenfus. Souhaitez-vous régler les frais vous-même ?

C'en fut ainsi fini de Wilbur Putzenfus.

La mutuelle Family First économisa cent quarante-trois dollars en examens de laboratoire et deux mille six cents dollars en soins. Son département assurance vie, qui couvrait également Wilbur, signa un chèque de cinq cent mille dollars à une M^{me} Putzenfus peu endeuillée qui, pour des raisons obscures, fit enterrer M. Putzenfus à Tahiti. Peu de gens assistèrent aux funérailles.

Le week-end de la mort de Wilbur Putzenfus, le dernier de janvier, huit mois avant les World Series, fut mouvementé pour les inspecteurs de Tampa. Le lendemain du jour où on enleva le corps de Wilbur de la chaise longue de son salon, le standard de police-secours reçut un appel émanant de la banlieue sud très huppée de Tampa, les Manatee Isles. L'adresse d'où provenait l'appel déclencha depuis le standard une salve de coups de fil secrets en direction des plus importantes demeures de la ville. Une équipe sept fois plus nombreuse que d'habitude fut dépêchée sur place.

Celeste Hamptons était paisiblement étendue sur la moquette de son salon, vêtue d'une robe de chambre mauve. Elle paraissait plus endormie que morte. Il y avait presque autant de personnes dans la pièce que de gens ayant assisté aux ventes de charité que les Hamptons organisaient au profit de l'hôpital, du musée et des campagnes politiques. Dix-neuf policiers en uniforme, onze inspecteurs. Deux équipes de techniciens venaient de capituler et examinaient le contenu du réfrigérateur dans la cuisine.

Se trouvaient là un représentant du cabinet du maire ainsi qu'un membre de la commission du comté, tous deux vêtus d'un costume gris souris, d'une chemise blanche et d'une cravate bordeaux à rayures diagonales. Le secrétaire adjoint à l'agriculture, en jean, arrivait du champ de foire de l'État, situé à l'est de la ville. Tout ce petit monde se faisait sermonner par un individu sans titre officiel, et qui avait omis de se présenter. Il portait un short blanc immaculé et une chemise de tennis bleu-vert ornée d'oranges navel. Des lunettes de soleil à cent dollars pendaient à son cou au bout d'un cordon en caoutchouc rose. Il tenait encore une raquette de tennis en graphite à la main, qu'il agitait en direction du secrétaire adjoint à l'agriculture. Aucun des flics en uniforme ou des inspecteurs ne le connaissait, mais ils calquèrent leur attitude sur les types de la mairie, qui se répandaient en « oui, monsieur » et « non, monsieur ».

— Je m'en tape que ça ressemble à un empoisonnement au cyanure, virez-moi ces connards ! Débarrassez-vous de ces flics ! Étouffez dans l'œuf l'enquête de la Criminelle !

Le type de l'agriculture lui assura qu'en aucune manière le pesticide à base de malathion ne provenait de ses hélicoptères Huey ou de ses avions DC-3 qui en répandaient dans toute la région afin d'exterminer les mouches méditerranéennes des fruits. Il supervisait

personnellement le terrain d'aviation de fortune installé sur le champ de foire. Qu'on le croie ou non, tout avait l'air de s'être produit exactement comme on l'avait expliqué à la police au téléphone.

Les hélicoptères et les avions étaient en activité depuis trois mois, c'est-à-dire depuis la découverte des insectes. Une poignée de mouches s'étaient reproduites dans les jardins de Tampa, et ces mouches appréciaient énormément la récolte d'agrumes de Floride.

Ce que personne n'ignorait à Tampa, c'est que la capitale de l'État écrasait la ville sous un milliard de dollars de crédits destinés à l'agriculture. Tampa était placée sous une version agrumesque de la loi martiale. Des hélicoptères avaient été dépêchés. Un vrai Saigon. Les Huey déversaient sur la région un produit qui ressemblait fort à une conserve de fraises Smucker et collait aux voitures de la même manière.

Les chefs de l'État avaient annoncé à ceux de Tampa qu'ils n'avaient pas besoin d'un accord local, et que ces derniers n'avaient qu'à fermer leur gueule. Ils répétaient comme un mantra rituel : « Le malathion est tellement inoffensif qu'on peut le boire. »

Les dirigeants locaux ainsi que des associations de citoyens *ad hoc* brandirent des analyses d'eau révélant la présence d'un taux de pesticide cent fois supérieur à la norme autorisée dans les rivières et les piscines d'enfants. Les résidents se lancèrent dans des fanfaronnades toutes bolcheviques. Tallahassee décida de changer de tactique et passa commande d'une campagne publicitaire détonante destinée à séduire les habitants de Tampa. Ils employèrent à cette fin Malley, « l'ours qui carbure au malathion ».

Mais ils n'avaient pas du tout prévu ce qui allait se passer.

Un téléphone de bureau sonna au champ de foire. Au même instant, à quinze miles de là, au Palma Ceia Country Club, un portable produisit des bruits assourdis dans un sac de tennis. Quand le secrétaire adjoint à l'agriculture apprit en détails ce qui s'était passé ce matin-là aux Manatee Isles, il s'agrippa le cœur. Le type du court de tennis, lui, lança sa raquette en graphite à cinq mètres en l'air et hurla : « Putain-croyable ! » Puis il referma son téléphone portable d'un coup sec et quitta le country club au pas de charge.

Dans le salon de Celeste Hamptons, le joueur de tennis fondit sur le secrétaire adjoint.

— Qui a eu la brillante idée de dire qu'on pouvait boire ce truc ?

— Mais on ne pensait pas que quelqu'un le ferait vraiment ! protesta le fonctionnaire de l'agriculture. Elle voulait prouver que c'était sans danger afin de soutenir ses amis du lobby des agrumes ! Son but, c'était de faire de la publicité pour le service public en buvant un gobelet à thé glacé rempli de ce machin !

Il désigna sur le comptoir un verre vide décoré d'une rondelle de

citron.

— Mais bordel de merde ! Elle sait qu'on est des menteurs ! s'exclama le joueur de tennis.

Le sac de tennis était orné des initiales CS, pour Charlie Saffron, P.D.G. de la New England Life and Casualty, dont le pouvoir réel dépassait sa fortune considérable. Il était du genre et-que-je-te-balance-des-tuyaux entre le monde de la politique et celui des affaires, et-que-je-te-tire-les-ficelles, et-que-je-te-serve-d'intermédiaire, connaissait tout le monde, ne laissait aucune trace écrite. Personne ne pouvait se passer de lui. Il était la fissure du système où disparaissait toute responsabilité et d'où surgissaient toutes les justifications possibles et imaginables.

Saffron regarda autour de lui et demanda :

— Où est Sid ?

Faisant ainsi allusion à Sid Hamptons, le mari, ancien membre du conseil municipal, accusé d'avoir reçu des pots-de-vin, jamais inculpé, démissionné, puis nommé président du détachement spécial d'enquête sur les détachements spéciaux du maire.

— Vous n'êtes pas au courant ? Il est mort il y a cinq mois. Un horrible accident dans l'escalier roulant de l'aquarium. Son lacet s'est pris dans le mécanisme.

— Un lacet dans un escalier roulant ? Je pensais que c'était le genre de connerie qu'on raconte aux gosses pour les faire tenir tranquilles !

— C'est ce que tout le monde croyait. C'est la première fois que ça arrive.

— Bon Dieu.

— Elle s'était remariée il y a une semaine. Avec un jeune Anglais. (Le type de l'agriculture désigna un gentleman en blazer bleu marine croisé et foulard taupe assis à la table de la salle à manger.) Il s'appelle... je l'ai noté quelque part. Voilà. Nigel Mount Batten.

Saffron s'avança jusqu'à la table et donna une grande claque sur la tempe du jeune homme.

— Aïïïïe !

Le type se frotta l'oreille droite. Les flics se retournèrent un instant, puis continuèrent à regarder le match de basket à la télévision.

— Écoute, espèce de sale tapette d'English ! grogna Saffron avant de changer de ton. C'est correct ? C'est comme ça qu'on dit ?

Mount Batten acquiesça d'un geste nerveux.

— Très bien, dit Saffron. Je ne voudrais quand même pas enfreindre le protocole international et provoquer une sorte d'incident diplomatique, espèce de fils de pute de colonisateur !

Il attrapa Mount Batten par les cheveux et lui tira la tête en arrière.

— Tout va très, très mal ici, déclara Saffron. Celeste était plus

comme qu'un mouton de poussière, mais elle ne m'a jamais semblé du genre à boire un verre d'insecticide !

Il enfonça un pouce dans l'œil de Mount Batten.

Un cri atroce obligea les flics à monter le son de la télévision.

— Je sais que c'est toi qui l'as tuée, espèce de sale petit crétin de Tory ! (Il se pencha sur Mount Batten avec une haleine exhalant encore le champagne qui avait accompagné son brunch.) Maintenant, écoute-moi bien ! On a en Floride des emmerdeurs qui peuvent foutre de sacrés coups de pied à ton cul royal ! Imagine un peu ce que mes amis vont te faire ! Je veux que tu disparaisses de mon État !

L'officier de l'agriculture l'interrompt et l'attrapa par le bras.

— Eh, s'il l'a vraiment tuée, on est tranquille. Laissez la Criminelle s'en charger. Inculper ce type. Comme ça, le programme sera lavé de tout soupçon.

Saffron tapa trois fois sur le crâne du fonctionnaire de l'agriculture avec ses phalanges.

— Allô ? Y a de la merde à la place du cerveau, là-dedans ? Y a quelqu'un ? Quel gros titre vous préférez ? « Une femme succombe à la guerre des mouches méditerranéennes » ou bien « Le soi-disant malathion utilisé comme arme du crime » ?

Le secrétaire adjoint soupira et enfouit les mains dans les poches de son jean. Mount Batten sauta de sa chaise et se précipita dans le salon en hurlant. Il brisa le ruban jaune de police qui barrait la porte comme si c'était une ligne d'arrivée et continua sur sa lancée.

*

Sharon Rhodes, veuve Putzenfus, grignotait un baklava en tripotant machinalement des luffas dans un grand panier en bois. La projection suivante de *L'Histoire de l'éponge* allait débiter, mais elle quitta le musée à pied et s'engagea dans une allée de Tarpon Springs. Elle passa devant le Zorba Restaurant, où l'on pouvait voir en vitrine la photo des danseuses du ventre de la soirée, puis près de Spring Bayou, où l'archevêque lance la croix dans l'eau le jour de l'Épiphanie pour que les jeunes Grecs aillent la repêcher.

Un bateau à éponges apparut, sa coque profondément enfoncée dans l'eau à cause de son chargement de touristes, et remonta Dodecanese Bayou en direction des docks. Un jeune Grec farouchement beau avec des traits anguleux et osseux ainsi que d'épais cheveux noirs se tenait debout à la proue. Il était vêtu d'un vieux scaphandre de plongée et portait le gros casque en cuivre sous le bras. Il venait de faire une démonstration aux touristes de Palatka, Lakeland, Winter Haven et Brooksville du métier de plongeur quand

Tarpon Springs était la capitale de l'éponge. Les passagers furent déversés dans la boutique de cadeaux afin d'y acheter des éponges souvenirs rectangulaires teintées en bleu, rose, vert et jaune.

Un touriste protesta en disant qu'il y avait exactement les mêmes au supermarché.

— Non, éponges spéciales, répondit le boutiquier. De l'ancien temps.

Sharon traversa Dodecanese Boulevard et entra dans une pâtisserie avec un café adjacent. Elle jeta un coup d'œil à sa montre et commanda un minuscule gobelet en polystyrène de café grec amer, noir comme l'encre. Une joyeuse musique grecque s'échappait des mauvais baffles stéréo. Inconsciemment, cela donnait envie à tout le monde de se mettre en rang pour danser en agitant un mouchoir. Sharon sirota son breuvage puis se dirigea vers les toilettes au fond du magasin.

Elle ouvrit la porte de l'unique cabine. Un homme se précipita sur elle et la poussa à l'intérieur. Elle se débattit et lui griffa les joues. Il lui administra deux claques, puis la projeta contre la paroi. Elle sentit sa tête rebondir.

Avec une violence de brute, il lui descendit d'un seul geste sa jupe et sa culotte sur les genoux. Elle lui cracha à la figure. L'insulta. Il la viola contre la paroi jusqu'à ce que les boulons de la cabine, qui était ancrée dans le ciment, cèdent. La paroi bascula sur le sol carrelé et heurta le lavabo, qui ne fut bientôt plus qu'un tas de porcelaine sur le sol. La porte s'effondra sur le sèche-mains.

Sharon se blottit dans ses bras.

— Tu m'as tellement manqué, dit-elle d'un ton câlin en l'embrassant tendrement.

— Toi aussi, tu m'as manqué, répondit Nigel Mount Batten.

Deux serveuses et un cuisinier surgirent pour voir ce qui se passait. Mount Batten désigna du doigt le château de cartes qui, quelques minutes plus tôt, constituait la cabine.

— Du travail de sagouin ! hurla-t-il. Vous allez entendre parler de mon avocat !

Il se fraya un passage au milieu de la petite assemblée, puis Sharon et lui quittèrent la pâtisserie bras dessus, bras dessous.

Mount Batten raconta à Sharon l'histoire du joueur de tennis. Dans ce genre de circonstances, expliqua-t-il, mieux valait ne pas chercher à obtenir la validation du testament et se contenter des six cent mille dollars de l'assurance vie. Avec le demi-million de Wilbur, ça leur faisait tout de même un pécule décent, avec pour seul investissement le fait d'avoir été séparés pendant deux mois.

— Au fait, lança Sharon, tu vises vraiment mal. Il a failli ne pas crever. J'ai dû l'emmener à l'hôpital, sinon ça aurait paru suspect.

Mount Batten eut un rire franc et sophistiqué. Ils atteignirent le parking de l'Ocean Crown Harbor Club Tower Arms, une résidence de trente étages en forme de cacahuète face à Clearwater Beach.

— Génial ! s'exclama-t-elle lorsqu'un ascenseur privé s'ouvrit sur un penthouse entièrement meublé.

Au bout de l'appartement, de l'autre côté des baies vitrées coulissantes qui donnaient sur la terrasse, la vue sur le golfe du Mexique ressemblait à celle qu'on avait d'un avion. Elle courut vers la chambre, poussa un cri de délice et se mit à sauter sur le lit rond géant.

— Seulement douze mille la semaine, cria Nigel depuis le salon. Tu vois cette demeure au nord ? C'est l'ancienne maison de Jim Bakker et de Jessica Hahn.

Sharon roula sur le dos dans le lit et alluma un joint avec le briquet en cristal de la table de nuit. Nigel sortit une bouteille de Chivas d'une vitrine en acajou. Ainsi commencèrent quarante jours et quarante nuits de débauche sans retenue. Ils se faisaient livrer des steaks et du vin de chez Bern, de l'autre côté de la baie, des cigares d'Ybor City, des costumes d'Hyde Park, ainsi que les meilleures drogues en provenance de quatre pays : brown tar, china white, yellow jackets, black beauties, Panama Red, Acapulco Gold, blue cheer et orange sunshine. Ils levaient des rupins de bas étage dans des boîtes privées et des adolescents dans les raves du centre-ville. Douze litres de cocktail au champagne s'écoulaient d'une fontaine électrique dans l'entrée. Nigel commanda un bac pas vraiment stérile à un hôpital, car les gens laissaient traîner leurs seringues et leurs préservatifs usagés. Un juge d'État se présenta. Au bout de deux jours, il fit remorquer sa Porsche cabriolet par une dépanneuse et s'installa à côté du chauffeur pour rentrer chez lui.

Ils louèrent un Bertram de soixante pieds en prévision d'une partie de pêche nocturne. Malgré une météo parfaite, ils s'échouèrent dans un coin perdu du comté d'Hernando sans avoir attrapé le moindre poisson. Quelqu'un avait son portable. Une limousine arriva sur une route de campagne déserte à cent mètres de là. Ils abandonnèrent le yacht, marchèrent jusqu'à la voiture et s'empilèrent horizontalement pour regagner Clearwater Beach.

Des étrangers traversaient leur existence. Nigel et Sharon en retrouvaient partout dans le penthouse : par terre dans la cuisine, derrière le bidet ou dans un placard, affalés sur un embauchoir ou en train de se masturber dans un manteau de chinchilla. De l'argent et des bijoux disparaissaient. Des sociétés de cartes de crédit téléphonaient pour signaler des dépenses dans le monde entier. Personne ne faisait les comptes.

Le trente-neuvième jour, Nigel et Sharon étaient à découvert de

trente mille dollars sur six cartes de crédit. Mais ils avaient d'autres préoccupations. Nigel avec son Chivas et sa lèvre supérieure recouverte de poudre, Sharon qui tétait constamment une pipe à crack en verre.

Le quarantième jour, Nigel est affalé sur le dos dans le canapé blanc géant, en train de se verser du whisky directement dans le gosier avec une saucière. Il regarde *McHale's Navy*. Le téléphone sonne. Nigel l'arrache à son socle d'un geste rageur. Observe le combiné par terre, d'où s'échappe une petite voix. Jette un coup d'œil à la table basse où gît une ligne de coke aussi grosse qu'un serpent. Louche vers le téléphone, puis vers la coke. Doit prendre une décision. Au terme d'une petite éternité, il attrape le combiné.

— Ouais, allô ?

C'était la New England Life and Casualty. Qui appelait pour confirmer qu'ils avaient reçu et accepté son formulaire d'assurance vie dûment signé pour une couverture de cinq cent mille dollars.

— D'accord, dit-il en raccrochant.

Son cerveau travaillait à une allure de brontosauve. Au bout d'une minute, en jaillit la phrase : « Mais je n'ai jamais demandé d'assurance vie. »

Il remarqua alors qu'il s'enfonçait de plus en plus dans le canapé. « Putain, je suis vraiment chargé », se dit-il. Il sentit quelque chose attraper ses chevilles. Passa du canapé au tapis.

Quand il baissa les yeux, Nigel vit Sharon agrippée à ses jambes. Il était de plus en plus amorphe.

— Sharon ? Qu'est-ce que... ?

Il regarda le plafond défiler au-dessus de lui et sentit le tissu élimé du tapis écrier frotter contre sa nuque.

Sharon avait longuement réfléchi, mais elle ne possédait ni l'imagination de Nigel, ni son habileté. Elle n'avait jamais eu à empoisonner quelqu'un au malathion ou à tirer sur l'autoroute. Le seul domaine où elle s'y connaissait vraiment, c'était les fringues de pute.

Nigel l'observait depuis le sol de la salle de bains. Il avait froid aux fesses. Il se rendit compte qu'il n'avait plus son pantalon. Sharon faisait remonter l'un de ses propres jeans très moulant sur ses jambes.

Une fois le pantalon boutonné, elle le hissa contre la porte, le fit glisser dans la baignoire dorée, l'assit dans la partie la moins profonde et fit couler l'eau. Il était à bout de forces. Son visage n'était qu'un immense point d'interrogation.

Quand la baignoire fut à moitié pleine, Sharon coupa le robinet et sortit de la salle de bains. Nigel entendait les dernières notes de *McHale's Navy* dans l'autre pièce.

Il resta inconscient une heure ou deux. Sharon venait de temps en temps jeter un coup d'œil et vider la baignoire. La dernière chose qu'il

pensa, peu avant minuit, fut : « Je ne sens plus mes jambes. »

Nigel aurait été fier d'elle. Il fallait laisser ça à Sharon : elle savait faire rétrécir un tissu. Vers la fin, Nigel se souvint lui avoir expliqué que comprimer la circulation du sang de quelqu'un était aussi efficace que de lui tordre le cou.

Le lendemain matin, quand l'équipe médicale arriva, ce fut pour trouver un Nigel raide mort dans la baignoire avec sur le visage une expression incrédule, comme s'il refusait encore un peu de croire que Sharon l'avait assassiné avec un Levis 501.

Le sud de Tampa est un polype de terre qui pend comme un ovule dans la baie. Vieilles fortunes, quelques nouveaux riches. Bungalows restaurés et grandes maisons de type méditerranéen, clubs de jardinage et associations de dames bénévoles. Bayshore Boulevard s'incurve sur la rive orientale pour passer devant une succession de manoirs. Le long de la balustrade se trouve la digue considérée comme la plus grande du monde, fréquentée par des joggers et des amateurs de skate-board vêtus de Lycra et munis d'écouteurs.

Un samedi après-midi de février, peu après que Wilbur Putzenfus eut été retrouvé mort, l'orthodontiste George Veale III tomba ou fut poussé d'un véhicule au milieu de la circulation de Bayshore Boulevard. C'était la deuxième fois en une heure.

En d'autres circonstances, l'incident aurait pu lui être fatal, mais cet après-midi-là, les véhicules avançaient à dix kilomètres heure, et le char de Veale était suivi par un serpent de mer géant. Il avait la tête enveloppée dans un grand foulard noir et un perroquet en plastique cousu sur l'épaule de sa chemise. Il avait ainsi commencé sa journée en tenue de pirate, mais entre-temps, le cache qu'il avait sur l'œil avait glissé sur son oreille, la fausse cicatrice s'était détachée de sa joue, et la moitié supérieure du perroquet avait disparu.

Les autres pirates crièrent à la flotte de s'arrêter. Les phares de frein du pick-up s'allumèrent. Le véhicule avait été transformé en goélette du XVIII^e siècle à l'aide de grillages et de papier crépon. Deux pirates bondirent sur la route, ramassèrent Veale et le jetèrent à l'arrière du bateau comme un tapis roulé. Il resta sans connaissance jusqu'à ce que la Gasparilla Parade atteigne Euclid Avenue.

Gasparilla est le festival annuel du patrimoine de Tampa, patrimoine qui n'est pas sans rapport avec l'alcool. Ce festival lié à la légende de José Gaspar, un pirate à l'authenticité contestée, est organisé par des sociétés secrètes bien nanties, avec affinités royalistes.

Officiellement, la société de Veale réservait un bon accueil aux minorités, mais en privé, ses membres déchiraient les demandes d'adhésion en rigolant. Deux heures après l'aube, Veale servait du Johnny Walker à deux membres de l'association de la « Too White Krewe (5) » ainsi qu'à lui-même.

Ils trinquèrent en se lamentant sur l'obligation pressante d'intégrer de nouvelles recrues avant le prochain Super Bowl de Tampa. Il n'y

avait pas moyen d'y échapper, et ils envisagèrent à haute voix les différentes possibilités. Un Noir acquis à la cause des Blancs, un Noir avec des idées de Blanc, un « pas assez noir » ? Et ce type qui avait aidé à faire réélire le sénateur ? Parfait, pensèrent-ils. Veale composa son numéro.

Dans le salon en lambris de chêne d'une demeure de Bayshore, les hommes se peinturluraient le visage avec des couleurs guerrières et s'armaient de coutelas en plastique. Sans cesser de boire. La fille mineure de l'hôte passa. Veale lui fit des avances, ce qui provoqua une petite bagarre dans le salon, que les autres convives réussirent à neutraliser avant que les épouses aient vent de l'histoire. Les protagonistes se réconcilièrent autour d'une nouvelle tournée.

Pour finir, ils se présentèrent devant leurs femmes, titubants et ébouriffés. Elles firent preuve d'une bienveillante irritation et froncèrent le nez en reniflant la fumée.

Le défilé partait de Gandy Boulevard, au nord, sous un ciel froid, humide et lourd de menace d'une pluie qui finalement ne tomba pas. Les habitants entassés le long de Bayshore hurlaient aux pirates de leur jeter des perles en plastique et des doublons en aluminium. Les pirates actionnaient leurs canons miniatures.

Le bateau de la *Tampa Tribune* prit feu, éjecta ses éditorialistes et fut exclu du défilé. Doc Gooden, le lanceur des New York Yankees, héros intermittent de Tampa dont il était originaire, agitait la main depuis un pavillon ambulant décoré avec des motifs de base-ball.

Avant même que la procession traverse Bay en direction de Bay Boulevard, Veale était redevenu un rustre fou furieux qui criait des insultes, projetait de toutes ses forces des perles sur la foule, buvait à même une flasque et se tripotait de manière indécente.

Il ne déparait pas du tout dans le tableau.

L'un des pirates renversa un liquide sur le côté droit du visage de Veale, ce qui fit couler la peinture. Il ressemblait désormais à la pochette d'un album de Peter Gabriel.

Sur Howard Avenue, il cria à un groupe d'adolescentes :

— Montrez vos seins, petites salopes !

Lorsque l'une d'elles s'exécuta, il se déchaîna et lui lança des opales en plastique à la figure.

— Oh ! Mon Dieu !

La jeune fille mit la main sur son œil gauche et l'une de ses amies partit lui chercher de la glace.

Du côté de Rome Avenue, Veale jouait avec les doublons. Il les attrapait par la tranche avec son index et les lançait comme on fait ricocher des coquillages à la surface d'un lac.

— Espèce de fils de pute ! cria-t-il en faisant rebondir un doublon sur le front d'un enfant de six ans qui se mit à saigner.

La mère hurla quelque chose en direction de la flotte et éloigna son enfant, mais Veale ne se rendit compte de rien. Il était à nouveau couché sur la route.

Quand il tomba de la goélette pour la troisième et dernière fois, la flotte ne put s'arrêter car la fanfare se trouvait juste derrière. La section des cuivres dut enjamber Veale. Une fois les musiciens passés, deux pirates transportèrent Veale jusqu'à l'un des manoirs de Bayshore et le roulèrent sous les buissons.

Les deux côtés des rues donnant sur Bayshore étaient encombrés de voitures, et les spectateurs continuèrent la fête jusque tard dans la soirée en revenant vers la ville. Ils piétinèrent au passage des parterres de fleurs et lancèrent des canettes de bière sur les pelouses des présidents de banque et des conseillers municipaux, petites insolences de paysans, histoire de remettre les pendules à l'heure. Un roturier se glissa dans les buissons et, sans qu'il s'en aperçoive, soulagea Veale de sa culotte.

Il se réveilla à la tombée de la nuit, face contre terre, sous la haie d'une maison qu'il ne reconnaissait pas, imprégné d'alcool et d'urine, et pensa aussitôt : « Mais j'ai une fête, ce soir ! »

Dont il était l'hôte. Il parcourut en titubant les deux rues qui le séparaient de chez lui, avec son épée en plastique qui traînait par terre.

Quand il fit son entrée tonitruante, la plupart des invités étaient arrivés. George Veale III, orthodontiste des mères de petits footballeurs, avait pour credo : « Par tranche de cinq mille dollars de soins dentaires, il y a dix mille dollars à se faire. » Il avait emprunté son deuxième credo à son agent immobilier : « Repérer, repérer, repérer. » Pas de Medicare dans ce coin-là. Le sud de Tampa était une galaxie monétaire de liposuction, de silicone, de centres d'amaigrissement et de Valium bars. Veale avait lâché dans ce ragoût une équipe de onze dentistes, tous en dessous de trente ans, payés au lance-pierres, qui pouvaient transformer la dentition parfaite d'un élève de CP en un sourire digne d'Alec Baldwin. C'était absurde, mais les parents faisaient la queue pour filer leur fric à Veale.

Il dégageait un bénéfice légèrement supérieur à huit cent mille dollars par an, un million si on comptabilisait diverses fraudes fiscales. Il avait assuré ses mains à hauteur de cinq millions de dollars.

Sa maison en U s'ouvrait sur San Clemente Street. À l'arrière, se trouvait un mur en stuc surmonté de deux rangées de tuiles espagnoles en terre de Sienne. Au centre, une grille en fer forgé noir donnait sur la cour. Un dattier des Canaries, pièce maîtresse du jardin paysagé, se dressait majestueusement contre le mur. Aux extrémités du U, des balcons jumeaux, eux aussi en fer forgé, dominaient la rue depuis le premier étage. Ils étaient agrémentés de bougainvillées

plantées dans des jardinières en terre cuite de cent cinquante litres en forme de panthère.

Veale pensait que tout le secret résidait dans le volume particulièrement élevé de sa voix. Il s'était fait pousser la barbe, comme un homme peu sûr de lui qui cherche à dissimuler son visage trop joufflu, mais s'offrait une manucure professionnelle. Il avait une queue de cheval légèrement grisonnante, une boucle d'oreille ornée d'un gros diamant et un peu de ventre. Il portait des costumes trois pièces sombres à rayures et conservait un coupe-cigares en platine dans sa poche de chemise. Chaque jour, en rentrant du travail, il retirait ses chaussures, ses chaussettes et sa veste, mais gardait son gilet. Il se versait deux doubles bourbons dans un verre à cocktail en cristal avec exactement cinq glaçons. Il tenait dans la même main son verre et un court et gros cigare Cohiba éteint. Dans l'autre, il attrapait la laisse de son pit-bull, Van Damme, et il allait et venait devant chez lui comme un entraîneur sur la ligne de touche, en parlant tout seul et en agitant le bout de son cigare. Il avait quarante-huit ans et il aimait la sensation de la pelouse de St. Augustine entre ses orteils.

Une bonne moitié des invités étaient des clients actuels ou potentiels, car Veale considérait qu'une fête n'en était pas vraiment une si elle ne préparait pas le terrain à des revenus futurs.

Les réjouissances avaient commencé sans lui. Au premier étage, l'un des fournisseurs faisait rire aux éclats son épouse, âgée de vingt-quatre ans. Dans une chambre voisine, un futur gendre faisait rire aux éclats sa fille de vingt-deux ans.

Un ara rouge, bleu et orange trônait dans une cage dorée placée devant le bar. Veale avait installé dans la cage des objets avec lesquels, selon lui, les aras s'amusaient au cœur de la forêt vierge : un trapèze et un petit monocycle. Le volatile n'y touchait jamais.

Des camarades pirates avaient apporté le canon de leur bateau, qui était maintenant installé sur le bar. L'un des membres de la société avait une culotte de fille sur sa coiffe de pirate. Deux femmes qui envoyaient leurs mômes chez Veale étaient appuyées au bar, occupées à descendre des Martini, à caqueter et à jeter leurs noyaux d'olive dans la gueule du canon.

Le bar entièrement en chrome et verre se trouvait dans le salon à l'une des extrémités de la piscine, qui commençait dans la maison, passait sous une baie vitré et se poursuivait dans le jardin. Elle était illuminée par des projecteurs sous-marins et contenait sept hors-d'œuvre ainsi que deux avocats tout habillés.

À chaque Gasparilla, quand il était complètement fait, Veale tirait un boulet de canon à blanc dans son salon, qui s'emplissait alors de fumée et d'une odeur de poudre brûlée. Cette année-là, il ne manqua pas à la tradition, mais les noyaux d'olives s'éparpillèrent comme les

plombs d'un fusil de chasse. L'ara traversa la baie vitrée et retomba dans la piscine.

Le spectacle d'un perroquet éventré dans le bassin vida la fête de ses invités. Veale entra en action. Fin saoul, il prit sa voiture et se rendit à un club exotique sur Dale Mabry Highway, où il s'offrit pour deux cents dollars de danse à califourchon avec une strip-teaseuse nommée Sharon.

David Klein fit la connaissance de Sean Breen en gym, au lycée de Tampa, l'année du bicentenaire. Après le cours, le slip de sport de Sean était étiré sur trois casiers. Avec Sean dedans, qui se balançait sur la pointe des pieds, au ras du sol. C'était le résultat d'une grosse partie de rigolade entre David et ses potes de l'équipe de football. Sean était si bon public qu'il rit tout du long. David laissa les autres partir et le libéra avec des ciseaux qui servaient d'habitude à découper les bandes Velcro.

Sean le remercia. Ils se rhabillèrent. David lui demanda pourquoi un gosse noir portait un nom aussi irlandais.

— Parce que je suis irlandais, répondit Sean le plus sérieusement du monde.

David imagina un petit farfadet noir et se mordit la lèvre pour s'empêcher de rire.

Sean demanda à son tour :

— Comment ça se fait qu'un athlète porte un nom aussi juif ?

David ne répondit pas immédiatement, et Sean lâcha :

— Hé, je rigolais ! C'était une blague, c'est tout.

— Y a pas de mal, fit David.

Il aimait déjà Sean.

La plupart des élèves en vogue du lycée de Tampa disposaient d'un certain crédit de popularité et devaient sans cesse repousser les couches inférieures pour ne pas perdre leur place. Le crédit de David était quasi illimité. Quarterback de l'équipe de football, roi de la fête annuelle, il avait la beauté brute et la supériorité physique d'un étudiant d'université. Il ne se mettait jamais en colère, mais souriait peu. Son laconisme et sa circonspection ne faisaient qu'accroître son charme. Il possédait une aura froide et pleine d'assurance que tous voulaient palper.

Les éternelles victimes adoraient voir David apparaître dans les couloirs. Ils le saluaient et lui criaient des conneries du style : « Super match ! » Ou : « T'es LE MEC ! » David répondait toujours à leur salut, et parfois pointait vers eux une main en forme de pistolet. Cela constituait l'événement de leur journée.

Quand deux gars de la ligne d'attaque de David voulurent s'amuser aux dépens de Sean avec une crème dépilatoire, David en coinça un contre un casier. Quand un secondeur fit une remarque raciste au sujet de Sean, David lui écrasa la figure par terre. Cela devint une règle non

écrite mais respectée de tous : Sean était intouchable.

Deux phénomènes scellèrent la légende de David. D'abord, il flirta avec presque chaque pom-pom girl. Pourtant, il ne les draguait pas : c'était elles qui lui couraient après. Il était sincère, très classe, faisait battre leur cœur, et refusait systématiquement un second rendez-vous. Les filles et David restaient discrets quant à leurs entrevues, mais les rumeurs se propageaient à la vitesse du cancer.

Le second phénomène était l'ingrédient essentiel à la légende d'un élève en vogue : un unique épisode public d'une violence hors norme.

Les parents de David et de sa sœur Sarah n'étaient pas spécialement de mauvais parents. Ils ne s'intéressaient pas à leurs enfants, voilà tout. Le frère et la sœur s'étaient ainsi soutenus l'un l'autre, ce qui les avait rendus inséparables. De deux ans la cadette, Sarah suivait David partout. Le regard de Sarah renvoyait à David une image idéale de lui-même. Et sous l'égide protectrice des compliments de Dave, Sarah devint tout simplement une fille équilibrée. Marchant sur les traces de son frère au lycée de Tampa, elle fut bientôt l'une des élèves les plus populaires de seconde année.

Un matin, Sarah partit tôt pour l'école, et David s'inquiéta de son absence au petit déjeuner. Il l'aperçut au milieu du couloir principal du lycée et l'appela. Les bras chargés de livres, elle s'enfuit vers les escaliers. Au moment où la cloche sonnait pour la première fois, David la rattrapa sur les marches. Elle tourna la tête, mais il eut le temps de repérer deux traces noires sous ses yeux lourdement fardés.

Il monta les escaliers quatre à quatre pendant que Sarah hurlait derrière lui.

Ce matin-là, les lycéens de sept classes se rappellent avoir vu David Klein ouvrir brusquement la porte de leur salle, les dévisager un à un, puis courir à la salle suivante. La huitième classe se souvient d'un David chargeant à travers la pièce en direction du dernier rang pour plaquer Frank Sturgeon sur son bureau. Les deux adversaires s'affalèrent contre le radiateur placé sous les fenêtres.

Frank faisait au moins huit centimètres et huit kilos de plus que David. En tant que défenseur central de l'équipe de football, il avait quelques longueurs de retard en terme de réputation scolaire. Mais il était aussi capitaine de l'équipe de catch, qui possédait sa propre sphère de popularité au lycée de Tampa. David considérait Frank comme un imbécile qui se promenait avec ses gros bras écartés à une distance très étudiée de son torse triangulaire. David avait été à peine poli quand Frank était venu chercher Sarah pour leur premier rendez-vous, deux semaines plus tôt.

David brisa la pommette de Frank et lui fit éclater l'arcade sourcilière, ce qui provoqua un jet de sang bien plus impressionnant que la blessure elle-même. Mais la sauvagerie de David était bien

réelle. Sonné, Frank rampa entre les tables. David le rattrapa par les pieds, le tira en arrière et le roua de coups, s'emparant des sacs et cartables à portée de sa main, tout ce qui pouvait lui servir à frapper Frank sur la tête et dans le dos. Deux entraîneurs adjoints de l'équipe de football accoururent et maîtrisèrent David, qui continuait à balancer des coups de pied dans les côtes de Frank.

David fut exclu une semaine, que l'entraîneur réussit à réduire à quatre jours pour qu'il ne rate pas la rencontre annuelle avec le lycée de Plant. « Tu es exclu de cours, mais pas d'entraînement ! » lui rappela-t-il.

Ce soir-là, deux cents élèves attendirent longtemps sur le parking, les yeux fixés sur la porte de la salle des casiers d'où devait sortir David pour se rendre à l'entraînement. Tout le monde, lui y compris, savait que six ou sept catcheurs seraient au rendez-vous. Il était hors de question qu'il ne franchisse pas la porte en question. On savait qu'il ne se défilerait pas. Mais vu la carrure des catcheurs, on savait aussi que personne ne lui viendrait en aide.

Vêtu du maillot n° 12 en lettres or et vert, David sortit au petit trot en tenant son casque par le masque. Malgré l'assemblée de deux cents personnes, la seule source de bruit était le cliquetis de ses chaussures cloutées sur le bitume.

Les catcheurs lui barraient la route conduisant au terrain. David s'arrêta et agrippa plus fort le masque de son casque. Il en amocherait au moins un. Les catcheurs l'encerclèrent.

Quelqu'un se coucha sur le klaxon d'une voiture. Plusieurs portières claquèrent.

La foule se retourna et s'écarta. Trois immenses Noirs de moins de trente ans sortirent d'une Oldsmobile. Ils retirèrent tranquillement leurs vestes de costume et leurs cravates, puis les plièrent.

Ils s'approchèrent et s'arrêtèrent aux côtés de David. Celui qui se trouvait tout près de lui demanda aux catcheurs :

— Sept contre quatre. Vous avez besoin de renfort ?

L'expression arrogante sur le visage des catcheurs disparut. Le type répéta, presque dans un murmure :

— David a mal au petit doigt, alors on va faire un tour chez vous, histoire d'obtenir quelques explications.

Les catcheurs ne tentèrent même pas une sortie élégante. Ils filèrent en direction de leurs voitures, crièrent quelque chose d'incompréhensible et se dispersèrent.

Le type qui avait parlé se tourna vers David. Il désigna l'Oldsmobile du doigt, près de laquelle se tenait Sean.

— Sean est le plus jeune de la famille. (Le type sourit pour la première fois.) Le plus petit, aussi. Il paraît que tu le protèges. (Il donna une bourrade à l'épaule de David.) Prends soin de toi.

David regarda Sean :

— J'en reviens pas.

Les autres élèves ne savaient pas trop quoi penser de tout ça. Sean, David et Sarah formèrent bientôt un trio inséparable. Sous l'influence de Sean, David gagna en ouverture d'esprit et il devint plus gai quand ils étaient ensemble.

La plupart du temps, ils allaient pêcher du côté du Gandy Bridge, le pont qui enjambe la baie jusqu'à St. Petersburg. Ils n'attrapaient jamais de poisson. Cela devint un rite, dont ils se rendirent compte au bout de vingt ans de parties de pêche infructueuses. Ils n'avaient sans doute pas fait plus de deux prises quand Sean demanda à David d'être le parrain de ses enfants.

Sean vantait régulièrement les joies de la paternité à David et essayait sans cesse de le caser avec l'une des jolies filles du bureau. Les rendez-vous ne se passaient jamais trop mal, mais le déclic ne se produisait jamais non plus.

— Au moins, elles sont mieux que certaines nanas que tu trouves tout seul, disait Sean.

David devait bien reconnaître que Sean avait raison. Il venait de récupérer sa voiture au garage. Il avait dû la faire entièrement repeindre car une femme l'avait bombardée d'œufs et rayée avec une clé avant de laisser un message larmoyant sur son répondeur en lui demandant pourquoi il ne l'appelait plus jamais, et ce qui clochait chez elle.

— C'est vraiment terrifiant, dit David à Sean.

— C'est vraiment terrifiant, se disait Susan Tchoupitoulas au même moment, à quatre cents miles de là.

Elle venait de rentrer chez elle et de refermer la porte sur un baiser d'adieu particulièrement répugnant.

Susan avait redouté ce baiser tout le temps du rendez-vous. Ce n'était pas la manière la plus agréable de passer une soirée. Plus stressant en tout cas que la plupart des planques qu'elle avait faites en tant que membre de la police de Key West.

Du haut de son mètre soixante-douze, Susan était plutôt grande, avec un petit côté garçon manqué qui ajoutait à son charme. Ses cheveux blonds frôlaient ses épaules. Le plus souvent, elle les attachait en une courte queue-de-cheval avec un simple élastique de caoutchouc. Alors que les arcanes de la mode new-yorkaise préféraient les visages chevalins et allongés, Susan était une beauté classique avec une figure ronde et la vitalité d'une Ingrid Bergman.

Elle avait beau être l'un des plus jeunes sergents de l'histoire de son département, son père ne se couchait jamais avant qu'elle soit

rentrée. Quand Samuel Tchoupitoulas arriva dans le salon sur sa chaise roulante, Susan lui donna un gros baiser. Elle faisait une drôle de tête.

— Dure soirée ? demanda-t-il.

— Quel imbécile, répondit-elle. Il n'a pas arrêté de me demander si ça ne me faisait pas peur d'être flic, car à ma place, il serait mort de trouille. Charmant.

— Oui. J'ai bien vu que c'était un plaisantin quand il s'est présenté à la porte, répondit son père.

Mais il lui fit grâce du « je te l'avais bien dit ».

Susan et son père, ancien premier adjoint du shérif, habitaient un cottage en forme de conque sur Olivia Street, dans Old Town. Que tous deux aimaient beaucoup.

Susan avait suivi les traces de son père. Elle était devenue flic, et un bon flic. Son père lui avait appris qu'un mauvais policier – corrompu ou incompetent –, c'était encore pire qu'un criminel. Elle était fière de la police de Key West. La plupart des officiers, elle le savait, valaient n'importe lequel de leurs collègues de l'État. Le problème, c'est qu'en dépit de sa réputation internationale et des millions de touristes qui la visitaient, Key West restait une petite ville sur une île de quatre miles de long sur un demi de large.

Au niveau de la police, cela signifiait une politique de petite ville, qui se traduisait par le maintien en poste de certains officiers possédant de bonnes relations, mais n'ayant strictement rien à faire avec un insigne et une arme. À cause d'eux, la police avait une mauvaise réputation injustifiée, surtout au regard de leur faible nombre. Le problème était tellement connu que les habitants leur avaient donné un surnom : « les Bubbas ».

Certains Bubbas avaient en vain essayé de draguer Susan, puis, pour se venger, s'étaient mis à la harceler dans le cadre de son travail.

— Les hommes ne me laissent jamais tranquille, déclara Susan à son père. Soit ils me racontent des blagues sexuelles complètement stupides, soit ils gâchent ma vie privée, dit-elle, avec un sourire.

— Un jour, tu rencontreras le bon, lui répondit son père.

La Gasparilla Parade avait lieu en février. Sean, sa famille et David dépensaient sans compter au Columbia Restaurant. L'épouse de Sean, Karen, avait commandé un filet de bœuf, tandis que Sean et David se partageaient une paella dans un plat aussi large qu'une antenne parabolique. Christopher, quatre ans, mangeait un hamburger. Le cinquième convive de la table, Erin, le bébé de trois mois des Breen, se réveilla affamé.

Un serveur lui prépara un biberon de lait maternisé avec la

prestance d'un sommelier. Les tables voisines applaudirent. Puis les lumières déclinèrent jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un rougeoiement sur l'estrade de la salle principale, où s'alignèrent quatre personnes vêtues de costumes bariolés et moulants. Les femmes, vêtues de soie rouge, exhibaient des éventails en dentelle, les hommes portaient des ensembles en coton noir. Pendant les vingt minutes qui suivirent, les spectateurs regardèrent tranquillement le spectacle de flamenco.

Puis les danseurs quittèrent la scène, et *Oye Como Va* passa sur la sono pendant le changement de costumes. Ils réapparurent en couleurs tropicales, les femmes avec des jupes courtes et les hommes des chemises blanches et de larges ceintures à nœud. De la musique cubaine à tue-tête, des batteries en métal, un rythme rapide. Le *tempo* s'accrut, et les danseurs applaudirent à l'unisson. Ils descendirent de la scène et s'avancèrent vers les tables. Une file de conga se forma derrière eux.

Quand les danseurs s'approchèrent de leur table, Karen repoussa sa chaise et attrapa Christopher. Ils se joignirent tous deux à la file en riant. Sean haussa les épaules et demanda à David :

— Tu peux garder Erin ?

David acquiesça et Sean se raccrocha à la file. Pour finir, tout le monde se retrouva sur la scène à danser à contretemps.

La musique continua. Les danseurs amateurs levaient la jambe au mauvais moment. David sourit à la pensée de ces instants de satisfaction diffuse. La paella n'était plus qu'un tas de coquilles de moules, de queues de crevette et d'os de poulet sur un lit de riz jaune et de poivrons. Une longue et bonne journée prenait fin.

Sean et David avaient passé la matinée sur la yole de Sean, sans attraper le moindre poisson. Ils s'étaient laissés dériver jusqu'à l'autre bout de la baie des Cafards, où personne n'avait jamais vu le moindre cafard. Le marécage leur plaisait à tous les deux. On se serait cru à l'âge de pierre, avec les pastenagues qui brillaient dans l'eau profonde, les ibis sur les bancs d'huîtres, les racines d'un palétuvier rouge recourbées dans l'eau comme des pattes d'araignée. Sean et David ne parvenaient pas à faire apprécier cet endroit à leurs amis respectifs. Alors, quand ils décidaient d'y faire une virée, ils prenaient l'US 41, passaient devant le Coffee Cup Restaurant et roulaient jusqu'au bateau de plaisance de Sean, au sud de Little Manatee River. Ils espéraient accomplir un acte spirituel, tout en craignant de n'être que de vulgaires péquenauds.

Sean coupa le moteur. David monta sur le ponton avec une gaffe. Sean était à l'avant, des lunettes de soleil polarisées sur le nez. Il clignait des yeux en scrutant les racines de palétuviers, à la recherche de brochets de mer. Ils entendirent un claquement sonore. L'eau fit des remous derrière eux. Des dauphins chargeaient un banc de mulets.

L'un d'eux frappa la surface avec sa queue dressée pour les assommer, une version dolphinesque de la pêche à la dynamite. Deux autres se renvoyaient un mulot avec le bout du nez comme si c'était un ballon de football.

— C'en est fini des poissons jusqu'à la prochaine marée, déclara Sean.

Le Columbia Restaurant avait été construit en 1905 dans le quartier latino de Tampa, Ybor City. Ybor était le centre cubain-italien à l'époque où Tampa s'appelait « Cigar City USA ». Après l'âge d'or, Ybor fut muré, ce qui attira les bohémiens, qui s'y installèrent, ce qui attira les hommes d'affaires, qui y ouvrirent neuf cents bars et restaurants. David considérait cet endroit comme une greffe de Greenwich Village sur La Havane, le tout orchestré par Planet Hollywood.

Après le dîner, la petite troupe sortit du Columbia, qui donnait sur la Septième Avenue. Ils marchèrent tranquillement jusqu'au cœur du quartier. Chemin faisant, ils croisèrent maints individus percés, tatoués et munis de bips. Un rastafari blanc tenait un kiosque de pipes à marijuana. Il démontrait à un client que c'était légal car on pouvait s'en servir pour fumer des cigarettes.

Un homme avec une bassine d'huile, des pommes de terre et un outil électrique fabriquait des frites frisées. Une fille de dix-sept ans avec un dos-nu et des nattes mâchonnait une tétine en expliquant que sinon, l'ecstasy la faisait grincer des dents.

Dans la cour jouxtant une boîte de nuit industrielle, se trouvait une caravane surmontée d'une grande antenne. Un homme avec un Stetson sur la tête était assis derrière une table et un micro. C'était Mo Grenadine, l'animateur de la célèbre émission de radio, qui enregistrait le Mo Grenadine Show.

— Ce n'est pas ce type dont tu as fait la promo ? demanda David. Tu t'étais bien occupé de sa campagne de pub, non ?

— Ne m'en parle pas, lança Sean.

Le succès de Mo était basé sur des études démographiques démontrant que les gens qui écoutaient la radio étaient en majorité des hommes aigris, faiblement éduqués, ayant peu voyagé, incapables de calculer un pourcentage et ayant systématiquement raté toutes les décisions majeures de leur vie. Ces études montraient aussi que les taux d'audience de Mo connaissaient des pics dès qu'il appelait les homosexuels des « défonceurs de pastille », ce qu'il était constamment obligé de faire pour éviter les blancs à l'antenne, car il n'avait ni talent ni culture.

Le problème avec les auditeurs de Mo, c'est qu'ils disposaient d'un revenu par tête extrêmement bas, ce qui expliquait pourquoi le Mo Grenadine Show était sponsorisé par les Hot-to-Trot Jerky Sticks(6), la

Red-Eye Beer (un dollar quatre-vingt-dix-neuf le pack de six) et la Fédération galactique de lutte.

Agé de cinquante et un ans, Grenadine avait débuté sa carrière de manière assez surprenante comme détective privé spécialisé dans la fabrication de fausses preuves afin de rejeter les demandes d'honnêtes et généralement pauvres victimes d'accidents, qui pour certaines écoutaient maintenant son émission. Alors qu'il passait un après-midi chez lui, il fit une mauvaise réaction à l'ingestion de neuf whiskies. Il apprit par la télévision que le conseil municipal de Tampa allait examiner dans la soirée une requête concernant les droits des homosexuels. Grenadine sortit acheter un magazine porno gay et fit une centaine de photocopies d'un homme taillant une pipe à un autre. Sur chacune des photocopies, il dessina un cercle rouge barré d'un trait. Puis il se posta près de la porte du conseil municipal et tendit un exemplaire de son œuvre à chaque personne qui entra.

Le lendemain matin, il était dans le journal, le surlendemain, invité à une émission de radio. La semaine suivante, l'animateur d'un talk-show. Pendant le mois de novembre, Mo Grenadine surfa sur la vague d'homophobie pour se faire élire au sénat de Floride, se hissant ainsi au niveau du vote triomphal en faveur des fusils d'assaut.

Pour enrichir sa base électorale, Grenadine organisa des conférences de presse au cours desquelles il attaqua les associations contre le sida, les intervenants gays à l'université de Floride, les lesbiennes en général et celles qui ne voulaient pas coucher avec lui en particulier.

Grenadine poursuivait également son activité de détective privé afin de laver l'argent des dessous de table en provenance de compagnies d'assurances aux règlements internes douteux.

Puis le scandale éclata.

Une nuit, Grenadine se trouvait dans le jacuzzi de son appartement en compagnie de deux call-girls quand il se prit le pénis dans la valve de la pompe. L'engorgement qui s'ensuivit lui interdisait de se dégager. Les filles s'éclipsèrent. Ses voisins le découvrirent le lendemain matin, hébété, la peau couleur prune. L'équipe de plongeurs du shérif utilisa son matériel de sauvetage pour découper la paroi du jacuzzi et démonter tout le mécanisme devant les équipes de télévision.

— Il n'y a plus qu'à planter une fourchette dans le type, il est cuit, pariaient les têtes pensantes des salles de rédaction.

Bravant toutes les évidences, Grenadine convoqua une conférence de presse dans sa chambre d'hôpital pour expliquer qu'il avait été attaqué par un peloton de pervers l'ayant molesté sans qu'il puisse raconter comment, à cause de son courageux combat religieux en matière de législation. Cette attaque ne faisait que souligner la

nécessité de voter pour lui et d'arrêter les sodomites qui brisaient le cœur de Jésus. Son intervention provoqua des rires convulsifs dans les rédactions des chaînes de télévision.

Grenadine fut réélu dans un raz-de-marée.

À la radio, il commença à se surnommer lui-même « Holy Moly ».

Sean et David l'écoutaient depuis le trottoir d'Ybor City. Il hurlait : « Défonceurs de pastille ! » dans le micro.

Sur le chemin du retour, Sean raconta qu'il avait reçu le matin même un coup de téléphone pour l'inviter à une fête du Gasparilla festival. L'un des clubs sociaux réclamait son adhésion.

— Le « Too White Krewe » ? Connais pas, fit David. Ils pensent sans doute que tu es ultraconservateur parce que tu as travaillé sur la campagne du sénateur. Ils vont avoir une sacrée surprise !

— Donnons-leur une chance, dit Sean.

Ils firent ainsi halte à la fête de George Veale, qu'ils quittèrent quand un perroquet passa par une baie vitrée suite au coup de canon tiré depuis l'intérieur de la maison.

Plus tard cette nuit-là, tandis que le feu d'artifice de la Gasparilla illuminait la baie de Tampa, Sean et Karen, tous deux penchés sur le berceau de la chambre d'enfants, souriaient en contemplant leur bébé endormi.

David marchait seul en admirant la ligne d'horizon de Tampa depuis la jetée de Ballast Point.

Suite à l'ingestion de douze bières, Coleman titubait dans la descente de la Septième Avenue. Il s'arrêta pour acheter des frites frisées à un type équipé d'appareils électriques. Serge photographiait un monument historique édifié en l'honneur de José Martí.

Sharon Rhodes se trémoussait sur les genoux de George Veale sans penser à rien.

Mo Grenadine était évanoui dans son studio, son pantalon sur les genoux, une vidéo S.M. dans le magnétoscope, un nouvel engin en plastique de Hongkong attaché à son pénis avec des élastiques.

Mars, sept mois avant les World Series.

L'agence de la Florida National Bank se trouvait dans un renforcement du centre commercial de Tampa Bay, près des toilettes. Coleman tendit un mot à la guichetière où il lui suggérait de ne pas faire de conneries et de lui filer le fric.

La guichetière déclencha l'alarme silencieuse en remplissant le sac et hurla à l'assassin dès que Coleman eut tourné le coin. Une salle de jeux vidéo Gold Coast Arcade jouxtait la banque. Sombre, bruyante, pleine de lumières clignotantes qui empêchaient d'y voir clair. Coleman glissa le sac d'argent à l'avant de son pantalon et s'installa dans le cockpit d'un Tail Gunner. En huit secondes, il avait enlevé sa moustache, sa perruque et passé sa chemise rouge par la tête. Il abandonna son déguisement dans le cockpit du jeu vidéo et sortit un landau caché sous un flipper. L'oreiller placé sous la couverture avait la forme d'un nourrisson.

Des flics et des gardiens avaient surgi de partout. Coleman passa au milieu d'eux et se dirigea vers l'espace restauration.

Les autorités bouclèrent le centre commercial. Coleman avait prévu d'attendre tranquillement à l'intérieur en grignotant un morceau, puis de ressortir une fois qu'ils auraient levé le camp. Il s'assit sur un banc et entreprit de retirer les pickles d'un sandwich au poulet.

Un groupe d'écoliers approchait. Deux bonnes sœurs pilotaient à travers le centre commercial des enfants de cours élémentaire vêtus de l'uniforme d'une école catholique. Au moment où ils passaient à côté de Coleman, deux d'entre eux se prirent d'intérêt pour le landau et voulurent y jeter un coup d'œil. Coleman éloigna la voiture d'enfant.

— Nan, nan, faut pas le réveiller, grogna-t-il.

L'une des bonnes sœurs se pencha pour attraper ses élèves par la main.

Tout à coup, un bang sonore retentit au niveau de l'entrejambe de Coleman. L'explosion déchira le devant de son pantalon. Un flot de liquide chaud et rouge éclaboussa le visage des bonnes sœurs et des enfants. Une cohue monstre s'ensuivit. Coleman se tortillait sur le sol du restaurant en agrippant ses testicules endolories et en maudissant la salope qui avait glissé un paquet de teinture piégé dans le sac d'argent. Les bonnes sœurs et les enfants hurlaient à la mort. La scène était ce qu'ils avaient vu de plus approchant d'un film de science-fiction. On aurait cru que Coleman avait libéré *L'horrible ver-de-bite*

venu de l'espace.

Deux skinheads accoururent en entendant les cris. Ne sachant pas quoi faire, ils assommèrent Coleman à coups de pied.

Coleman arriva dans sa cellule de la prison du comté d'Hillsborough en chaise roulante. Un type grand et maigre installé sur la couchette du bas lisait un livre de poche intitulé *L'Histoire de la baie des Cafards*. Il ne broncha pas. Puis il glissa un marque-page dans son livre, se retourna et lui tendit la main.

— Je m'appelle Serge.

Coleman lui serra la main.

— Salut. Moi c'est Seymour, mais mes amis m'appellent Coleman. Mes ennemis aussi.

Bouclé dans la cellule, toutes lumières éteintes, Coleman éprouvait le besoin de boire une bière. Serge, de prendre ses psychotropes. Étendu sur le côté dans sa couchette, appuyé sur un coude, il était de plus en plus agité. Coleman se tenait en tailleur par terre près du lit et l'écoutait avec une admiration sans borne réciter depuis des heures l'histoire intégrale de la Floride.

Des Indiens Calusa à la navette spatiale, Coleman n'en perdit pas une miette. Serge lui parla des grands artistes, des pionniers et des profiteurs nordistes. Tout un monde dont Coleman ignorait totalement l'existence.

Le paquet de teinture allait permettre à Coleman de faire la une des journaux pour la troisième fois de sa triste et chaotique vie. La première fois, c'était vingt et un ans plus tôt. Il était alors âgé de quatre ans. Enfant chétif, Coleman s'appelait à l'époque Seymour Bunsen. Il était le fils d'une mère active et d'un père chômeur, auprès duquel il cherchait sans cesse un peu d'attention.

Un dimanche après-midi, M. Bunsen était affalé devant la télévision du salon avec des potes. Ils assistaient à la nouvelle déroute de l'équipe de football des Tampa Bay Buccaneers. La table basse était couverte de cendriers pleins et de bouteilles de bière à long goulot vides. Devant la table se trouvait une glacière de soixante litres remplie d'eau fraîche, mais ne contenant plus une seule bière.

Seymour n'arrêtait pas de venir voir son père et de le harceler de questions en le tirant par la chemise ou les jambes de son pantalon. Quand les Buccaneers perdirent le ballon dans leur propre zone de but au quatrième quart-temps, le jeune Seymour tapa sur l'épaule de son père.

— Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu commences à me faire chier ! hurla M. Bunsen.

Il attrapa le petit Seymour, le plongea dans la glacière et s'assit sur

le couvercle. Ses amis complètement cuits éclatèrent de rire, M. Bunsen termina sa bière et rit lui aussi. Ils regardèrent la fin du match.

Quand il arriva à l'hôpital, Seymour était bleu et mourant. Il passa trois mois en soins intensifs, un mois de plus que son père en prison. Les médecins ignoraient si son repli sur lui-même et ses tendances suicidaires étaient dus à un traumatisme psychologique ou à des lésions cérébrales. Il semblait dépourvu de tout repère émotionnel. Jamais plus il n'irait réclamer l'attention de quelqu'un.

Pour les médias, l'angle footballistique de ces sévices à enfant tombait sous le sens. Un présentateur de télévision ouvrit son journal en annonçant qu'« hier, les Buccaneers n'ont pas été les seuls à avoir pris une dérouillée... » Un talk-show sur le sport compara la nullité du jeu des Bucs à celle du père de Seymour.

À Tallahassee, un sénateur brandit un journal où était écrit en gros titre : « Un père mis sur la touche pour d'inutiles faits de violence. » Il exigea que le département de la santé et de la réhabilitation de Floride entame une procédure. Un autre sénateur utilisa cette protestation pour tenter d'obtenir des fonds publics destinés à la construction d'un nouveau stade de football.

Cette histoire poursuivit Seymour Bunsen d'école en école, d'où il était régulièrement exclu pour raisons disciplinaires suite à des bagarres avec des camarades sarcastiques.

Quand il arrivait dans une nouvelle école, on le surnommait d'abord Bec Bunsen. Puis, dès que ses camarades apprenaient qu'il avait été enfermé dans une glacière, ils réagissaient avec la compassion bien connue des enfants. Le surnom « Igloo » ne tenait que trois semaines. En revanche, celui de « Coleman » lui resta.

La deuxième fois que Coleman fit la une des journaux, il avait vingt-deux ans. Voleur à la petite semaine, il comprit que s'il voulait progresser, il lui fallait une clientèle plus aisée. Il acheta des magazines de golf afin de repérer les quartiers chics. Un soir qu'il s'était introduit dans une maison du Palma Ceia Country Club, il s'endormit en jouant aux jeux vidéo. Il se réveilla avec le joystick planté dans le ventre et des policiers hilares autour de lui. Il sauta par-dessus le balcon et décala sur le terrain de golf.

Alors qu'il courait, Coleman entendait les flics derrière lui continuer à rire. En fouillant la maison, il avait trouvé les baskets neuves du fils adolescent, équipées de petites lampes rouges qui clignotaient à chaque pas. Les flics traquèrent les lumières rouges de Coleman sur toute la longueur d'un par cinq puis de deux par quatre. Finalement, Coleman se cogna contre le drapeau du trou n° 8 et s'assomma tout seul.

L'attaque de la banque était son troisième vœu. Mais ce fut la peine

dont écopa Coleman, et non le hold-up ou l'explosion du sachet de teinture, qui le propulsa à la une des journaux.

La Floride était devenue tristement célèbre pour les brèves peines de prison qu'effectuaient ses condamnés. Entre le surpeuplement, les réductions des durées minimales d'emprisonnement et divers* décrets, les détenus n'accomplissaient qu'une toute petite partie de leur peine. Ce qui provoqua par contrecoup un prétendu projet législatif aboutissant à une loi inepte.

Le président du comité sénatorial chargé de la justice pénale avait été préoccupé pendant un an par une accusation pour harcèlement sexuel l'ayant détourné de tâches qu'il aurait en temps normal exécutées. Il survécut au scandale en offrant en secret à son accusatrice une somme de cent mille dollars provenant de fonds électoraux. Il organisa par ailleurs une conférence de presse pour annoncer qu'il était accro au sexe et, par conséquent, lui-même une victime.

En plein scandale, le législateur se vit chargé d'un projet de loi destiné à limiter les sorties anticipées de prison. Jamais il n'avait demandé à rédiger un tel texte. Il avait simplement voulu faire preuve de démagogie devant les caméras de télévision en proclamant qu'il « serait personnellement à l'origine de cette loi ! »

Ses conseillers lui assurèrent qu'il n'avait aucun moyen de se rétracter. Il avait fait une promesse devant témoins.

— Je n'ai pas le temps. Il faut que je m'occupe de mon affaire, lança le sénateur en remontant son pantalon.

Allongée sur le canapé dans son bureau, sa toute nouvelle conseillère législative renfilait son collant.

— Ces accusations sont vraiment injustes, poursuivit-il. Tu n'imagines pas à quel point c'est dur pour moi.

Toujours sur le canapé, la conseillère se remettait du rouge à lèvres à l'aide d'un miroir de poche. Elle proposa :

— Laisse-moi la rédiger. Je suis douée pour les mots.

— Voilà ! déclara le sénateur aux autres conseillers. C'est elle qui va l'écrire. Moi, je n'ai pas le temps !

— Mais... protesta l'un d'eux, qui fut aussitôt contré par un poing dressé.

Avant d'engager sa nouvelle conseillère, le sénateur avait testé dix autres candidates plus compétentes, pour finalement porter son choix sur celle qui avait des gros seins.

L'affaire Coleman fut la première à être jugée selon la nouvelle loi. Une fois le compte fait des bonus pour bonne conduite anticipée, des possibilités d'accueil et de la libération sur parole, le tout exprimé dans les formules complexes de la conseillère, l'État de Floride se trouvait redevable envers Coleman. Le juge crut à une erreur et exigea

que l'huissier refasse les calculs. Puis il fit le compte lui-même. À chaque fois, Coleman était exempt de peine. Le juge n'eut d'autre choix que d'ordonner sa libération. Ce qui ne pouvait être accompli au royaume de la réalité le fut par le biais d'un décret législatif. Le sénateur qui avait supervisé ce projet de loi merdique intervint à la télévision pour dénoncer les juges laxistes qui prenaient la défense des criminels.

*

Serge A. Storms naquit au West Palm Beach Memorial Hospital la première semaine d'octobre 1962. Un bébé Kennedy. Peu après deux heures du matin, la mère de Serge était dans sa chambre, encore sous anesthésie. Son père piquait du nez sur une chaise de la salle d'attente. La télévision montrait une formation de quatre jets qui perçaient les nuages sur fond d'hymne national, clôture d'une journée de reportage à Miami. Dans le lointain, un train de marchandises cliquetait sur les rails près d'Old Dixie Highway, chargé de matériel militaire en direction des Keys pour cause de crise des missiles cubains.

Ils habitaient au dernier étage d'un appartement sur Bleu Héron Boulevard à Riviera Beach, non loin d'un entrepôt d'agrumes. Le toit du drugstore au bas de la rue était surmonté d'une bouteille géante d'ambre solaire. La mère de Serge était vendeuse à Burdines et son père le pire joueur de pelote basque ayant jamais fréquenté le Palm Beach Fronton.

Il s'appelait Pablo mais officiait sous le sobriquet de « Testarondo ». Il avait lui-même inventé ce surnom, qui signifiait la même chose en espagnol qu'en italien, c'est-à-dire rien. Il portait le numéro 7.

Selon l'expression consacrée, Pablo jouait comme un possédé. Il grimpait sur le mur de pelote basque pour sauver un coup. Se jetait par terre afin de relancer une balle. Trébuchait dans le filet au moins une fois par match. Le fronton était orné des publicités télévisées, émissions et autre littérature promotionnelle où figurait Pablo.

Ses retours étaient incontestablement les plus rapides de la ligue de Floride. Sa précision, c'était une autre histoire. Dès qu'il fallait recourir à la force brute, Testarondo était une valeur sûre. Mais quand ne serait-ce qu'un peu de rigueur était requise, miser sur lui revenait à jeter de l'argent par les fenêtres.

Il était à ce point incapable de précision qu'il ne pouvait atteindre une cible. En raison de la forme incurvée de la chistera, même rester derrière lui était dangereux. Les balles ratées de Pablo partaient à 360 degrés. Or une pelote, c'est dur. Ses *dos paredes* étaient effrayants, ses *cortadas* une catastrophe, ses coups droit mortels.

La haine que les autres joueurs lui vouaient était inversement proportionnelle à l'amour que lui portaient les dirigeants du fronton. Sur un match joué d'avance, le taux des paris chute. La présence de Pablo semait la pagaïe dans le tableau des cotations. Il ne risquait en aucun cas de battre les favoris. Mais de les estropier, ça oui. Le niveau des paris atteignait alors des records.

Tous les samedis matin, le petit Serge s'asseyait en compagnie de sa maman sur les sièges vacants des tribunes du fronton pour regarder son papa s'entraîner. Pablo vivait les entraînements comme ses matchs : à fond les manettes. Pendant que les autres joueurs s'échauffaient, il escaladait les murs comme un dingue et envoyait la pelote siffler près de leurs oreilles. Après avoir manqué de décapiter un collègue, il cherchait des yeux Serge et sa mère dans le public pour leur faire signe. Serge prenait son père pour une grande star du sport, au moins du niveau de Mickey Mantle (7).

Un soir de novembre, pendant le double quotidien, Pablo intercepta la balle à un mètre cinquante du mur du fond et se jeta en arrière de toutes ses forces pour effectuer un puissant *rebote*. Les autres joueurs se couchèrent par terre. Pablo laissa filer et frappa tardivement, à hauteur de la hanche. La pelote partit en sens inverse, dans son dos, ricocha sur le mur du fond et heurta le quart arrière droit de son crâne. Le cercueil de Pablo fut porté sur une voûte de chisteras croisées. Sa veuve se vit attribuer le maillot n° 7 plié en triangle.

Le jeune et énergique Serge fit quant à lui preuve d'une précoce tendance antisociale. À cinq ans, il fut sélectionné pour figurer dans le public du Skipper Chuck's Popeye Playhouse, une émission matinale destinée aux enfants, produite à Miami et animée par Chuck Zinc, le maître de cérémonie du défilé du nouvel an de l'Orange Bowl. Dès que quelque chose attirait l'attention de Serge, il quittait son siège, que les machinistes ne réussissent à lui faire regagner qu'en le bourrant de bonbons. Au beau milieu d'un sketch où quatre marionnettes-chaussettes interprétaient le morceau *Je voudrais te prendre la main*, Serge se précipita sur les poupées et attrapa Ringo par ses cheveux en Nylon. Ringo riposta par un coup de tête à la poitrine. Serge le mordit au visage, qui n'était pas vraiment un visage, mais la main du marionnettiste. Le type poussa un cri, le traita de tous les noms et se lança à sa poursuite dans le studio jusqu'à ce que l'émission cède la place à la mire.

Pendant les treize années qui suivirent, la mère de Serge, pleine de bonnes intentions, tenta de trouver un modèle pour son jeune garçon, mais s'éprit systématiquement de voleurs et de prêteurs sur gages. Le plus régulier était un monte-en-l'air du nom de Henry qui renvoya à Serge ses balles de base-ball pendant deux saisons de la ligue des

petits. Le reste du temps, Henry partageait leurs repas et dormait sous leur toit. Quand la mère de Serge se mettait à râler parce qu'il ne participait pas aux frais du ménage, il allait cambrioler une maison de Lake Park ou des Palm Beach Gardens.

Un soir, Henry pensa avoir enfin trouvé le bon filon. Il partit du principe qu'il pouvait retenir sa respiration pendant une minute, voire une minute et demie, et fit vingt-six allers et retours dans un entresol en cours de traitement contre les termites, non loin de Northlake Boulevard. Il vola suffisamment de matériel électronique, d'argenterie et de bijoux pour que la famille puisse vivre tranquillement pendant six mois. Le lendemain matin, Serge trouva Henry couvert de taches sur le canapé du salon, les yeux et la bouche ouverts, victime d'une dose fatale de bromure. Ses bras et ses jambes étaient recroquevillés comme ceux d'un lézard desséché dans le garage.

Le comportement de Serge parlait de lui-même. Avec lui, tout était comme un commutateur : soit allumé, soit éteint. Sans réglage possible. La moitié de ses notes étaient des A, l'autre moitié des F. Il se mit à traîner au Palm Beach Mail. Quand les gens sortaient d'une librairie, il les frappait au ventre et s'éloignait avec un air détaché pour observer leur réaction.

Cette nouvelle excentricité amena les services sociaux du comté de Palm Beach à classer Serge dans la catégorie des fous dangereux. Les premiers symptômes se manifestèrent sous la forme de troubles de la concentration, mais furent bientôt suivis par de nombreux autres. Il était obsessionnel, compulsif, maniaco-dépressif, rétenteur anal, paranoïaque et schizophrène. Il était considéré comme le seul cas répertorié d'un enfant s'infligeant lui-même des sévices.

Certains de ces dysfonctionnements pouvaient aussi rendre Serge très vivant, charmant, amusant et sporadiquement brillant. Il était la vedette du club de théâtre de son lycée. Il interpréta la Mort dans une pièce de Woody Allen. Il décida de maîtriser le coup-franc grâce au zen et à cinq cents lancers de ballon par jour. Il établit le record de l'académie des lancers consécutifs, puis se désintéressa de la question et quitta l'équipe de basket-ball au milieu de la saison. C'était un lecteur vorace, avec un goût prononcé pour la technique, ainsi qu'un collectionneur de gadgets. Il devint expert en divers sujets par le biais d'interminables listes de questions qu'il posait aux bibliothécaires, professeurs, opérateurs de numéros verts et toutes autres sources de savoir. Jusqu'au jour où un nouveau sujet se mettait à l'obséder.

Il se fascina pour le programme spatial, la frappe des pièces de monnaie américaines, la guerre sous-marine, la technique chinoise de tennis de table, la franc-maçonnerie, la cryptographie, la littérature de la contre-culture. Sans oublier la Floride et tout ce qui touchait à ses habitants, sa faune et sa flore, son art, son histoire, sa culture, etc.

Après avoir obtenu son diplôme du lycée Suncoast de Riviera Beach, il devint un bâtisseur hors-pair de murs en pierre sèche. Ce qui ne lui rapportait pas davantage que s'il avait fumé des joints au déjeuner. Mis à part une bière de temps à autre, Serge évitait les drogues et l'alcool, non par dévotion, mais parce que ces substances le rendaient fou furieux. S'il voulait s'offrir une petite expérience amusante avec des substances artificielles, il se contentait d'arrêter le Prozac, le Zoloft, l'Elavil et le lithium.

Il résultait en général de ces tentatives de brèves incarcérations pour petits délits, vandalisme et actes psychotiques inexplicables, par exemple le fait de mettre une queue-de-pie et un chapeau haut de forme pour aller tirer des coups de feu dans un cimetière.

À mesure que Serge évoluait dans le système correctionnel pour adultes, une série de psychiatres sous-payés écoutèrent son esthétique naissante de la Floride. Il entra dans des rages terribles à cause des photographies des Everglades par Clyde Butcher, de l'œuvre de Rawlings, de Douglas et de MacDonald, ainsi que de l'architecture vernaculaire des crétins du Sud. *Flipper le dauphin* et *Mon ami Ben* étaient pour lui des trésors de l'État.

Arrivée typique de Serge chez un ami. Au bout de cinq minutes, il n'est toujours pas assis. « Je peux avoir un peu d'eau ? Il faut que je passe un coup de fil. Ça te gêne si je change de chaîne ? » Fait les cent pas. « Où es ton journal ? Et si on préparait du café ? J'ai chaud aux jambes. Je peux t'emprunter un short ? Il faut que je file. »

Un médecin expliqua à Serge qu'il souffrait de la séparation d'avec sa mère et recherchait la Floride utérine de son enfance.

Serge pointa mentalement un .44 Magnum sur le médecin et creusa dans son front un trou noir et rouge gros comme une pièce de cinq cents. Le médecin demanda à Serge ce qu'il pensait. Serge le lui dit. Le médecin renversa son café bouillant sur ses genoux et s'enfuit dans le couloir en poussant des cris, la main entre les cuisses. Trois gardiens surgirent et tabassèrent aussitôt Serge avec des matraques en caoutchouc.

Très tôt, les psychiatres le contrôlèrent avec de la Ritalin, puis des tricycliques, mais par la suite renoncèrent à la politique de changement et élargirent le spectre des psychotropes.

En revanche, la chose ni compréhensible ni excusable, c'était sa boussole morale totalement démagnétisée. Sur de vastes sujets philosophiques, Serge faisait preuve de compassion et s'en tenait à une stricte morale. À un niveau personnel, il était un prédateur.

Non qu'il soit cruel. On aurait plutôt dit que de temps à autre, sa conscience s'éclipsait. Sa devise aurait pu être : « Pensée globale, délits ponctuels. »

Serge fonctionnait plus ou moins normalement quand il prenait ses

médicaments, ce qu'il s'abstenait le plus souvent possible de faire. Il avait l'air de savoir jusqu'où il pouvait aller sans risquer une longue peine de prison. Les jeunes psychiatres le jugeaient inoffensif, tout fascinés qu'ils étaient par ses broderies verbales. Les plus âgés voyaient en lui un fou qui finirait par tuer quelqu'un. Ce qui donna lieu à deux interprétations différentes de l'incident de l'Interstate 75.

Serge avait omis de prendre son lithium et son Prozac depuis deux semaines lorsqu'il s'éveilla au sommet d'un grand panneau routier vert au-dessus des voies nord de l'I 75, non loin de la sortie de Busch Gardens. C'était l'heure de pointe du matin, mais des cars de police et de télévision s'entassaient sur le bas-côté de la route. Serge se réveilla avec un bruit de locomotive dans la tête. Il regarda le semi-remorque qui sifflait à ses pieds sans comprendre ce que lui-même faisait là.

La police avait barré toutes les voies. Plusieurs sortes de gyrophares se reflétaient sur le panneau vert. Alors que les caméras de télévision filmaient, Serge se mit debout sur les rampes de lumière, s'éclaircit la gorge et commença sur un ton d'évangéliste :

— À cette époque, Disney World n'existait pas, il n'y avait que des orangers. Des millions d'orangers. Sur des kilomètres. Et à peu près en leur centre, se trouvait la Tour des Agrumes, où les touristes grimpaient pour voir encore plus d'orangers. Chaque mois, un couple de quatre-vingts ans s'égarait dans les bocages. Ils longeaient des rangées d'arbres identiques pendant des jours, jusqu'à être repérés par un hélicoptère ou d'autres touristes montés au sommet de la Tour des Agrumes. S'étant exclusivement nourris d'oranges, ils sortaient de la forêt d'arbres gorgés de vitamine C et louaient une suite nuptiale dans le plus proche bed-and-breakfast.

La foule grossissait.

— L'aquarium marin de Miami fit installer un monorail. Des fusées décollèrent de Cap Canaveral et nous donnèrent ainsi l'impression d'être au seuil du futur. Disney acheta toutes les terres au nord de Lake Okeechobee, se préparant à nous faire avaler de force ce futur.

« Tout évoluait à toute vitesse ! Silos de missiles à Cuba. Ecopes sur la plage. Alligators presque en voie de disparition, et puis non, finalement. Les juntas ont pignon sur rue à Boca Raton. Richard Nixon et Bebe Rebozo se baignent à poil au large de Key Biscayne. On expie les atrocités commises contre les Indiens en jouant au loto. Fœtus de requins dans des bocaliers de formol, fermes de geckos le long des routes, touristes qui tournent autour des stands de gaufres comme des nuées d'oiseaux sans ailes. Et avant qu'on s'en rende compte, la Nouvelle Floride est là, sous-organisée, surconstruite, mûre pour un ouragan meurtrier qui enverra rouler le dôme géodésique d'Epcot sur l'autoroute comme une balle de golf, un bois numéro un par Buckminster Fuller (8)

Certains automobilistes qui s'étaient arrêtés trouvèrent que Serge n'avait pas tort. Les pompiers déplièrent un filet de sécurité sous le panneau.

— Je suis né ici, et cette terre est la mienne. Couleurs pastel et tuiles espagnoles qui glissent des toits et se brisent sur les trottoirs. Chiens et skate-boarders galeux qui rôdent dans les cours et se cassent la figure sur des poubelles. Fous qui errent dans les rues la nuit en déblatérant sur les vaisseaux spatiaux. Garants de caution qui recherchent le locataire précédent et me réveillent à trois heures du matin. À la porte voisine, une jeune mariée achetée par correspondance se fait assommer par un type puant en tenue de mécano. Des chats copulent violemment sous mes fenêtres, et des rats font de la break-dance dans le faux plafond. Et moi, je suis au lit, la climatisation est en panne, je transpire et je bois de la limonade à la paille. Et je me dis : « Putain, cet État, avant, il était génial. »

Il y eut des sifflements et des applaudissements épars.

— Vous avez envie de visiter la Floride ? Vous croyez avoir un ticket de réduction pour l'entrée au parc d'attractions, et découvrez que vous avez acheté un appartement en multipropriété. À moins que vous vous retrouviez à Cap Canaveral, assis pendant une semaine dans un champ, tandis que le lancement de la navette spatiale est annulé à six reprises. Et brusquement, c'est la fin des vacances, vous devez reprendre votre avion, et vous assistez au décollage depuis la télévision de l'aéroport. Mais vous revenez quand même, année après année. Et un beau jour, vous vous rendez compte que vous avez quatre-vingts ans, et que vous êtes en train d'arpenter un champ d'orangers.

Serge perdit l'équilibre et tomba dans le filet des pompiers. Le reportage fut diffusé par tous les journaux télévisés du soir. Le vendredi suivant, une chaîne passa l'intégralité de son discours dans le créneau consacré à son reportage d'information hebdomadaire. Ils l'intitulèrent « Moi, un Floridien ». La chaîne dépêcha à la prison un agent chargé de proposer à Serge la tenue d'une chronique sociale. Ils lui construisirent même un plateau : un panneau routier géant. Il serait le « Prophète de l'I 75 ».

Serge regarda l'agent et lui demanda :

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Coleman fut libéré deux jours après Serge et profita aussitôt de son invitation à lui rendre visite. Serge possédait un ancien cottage de fabricant de cigares à Ybor City, cuvée 1918. La maison croulante, tout en longueur, était vouée à la démolition quand Serge l'avait achetée contre un dollar et la promesse de la restaurer, ce qu'il fit avec

des matériaux volés à trois Home Dépôts différents. Il avait refait l'intérieur en murs de pierre sèche au cours d'un marathon psychotique de soixante heures qui l'avait conduit à l'hôpital, où il s'était retrouvé sous perfusion de glucose. Une Barracuda rouillée de 1965 était garée le long du trottoir. Serge adorait sa lunette arrière panoramique qui descendait jusqu'au coffre. Autrefois verte, la voiture était maintenant marron.

Coleman monta les marches du perron avec une valise dans une main et une perruque afro arc-en-ciel dans l'autre.

Serge le rejoignit sous la véranda et jeta un coup d'œil à la valise.

— J'ai dit me rendre visite, pas s'installer chez moi.

Coleman eut l'air triste.

— Bon, d'accord, mais seulement quelques jours. Tu dois te trouver une piaule à toi.

Serge s'affala dans le canapé et posa sa bouteille d'eau minérale sur la table basse, en fait une grosse bobine de câble téléphonique en bois.

— Fais comme chez toi, déclara-t-il.

Du coup, Coleman descendit toutes les bières de Serge et sortit une pizza congelée du réfrigérateur. Il voulut la passer au micro-ondes pendant soixante-quinze secondes, mais programma soixante-quinze *minutes* sur le clavier.

Après avoir fini la dernière bière de la maison, il trébucha dans la salle de bains et arracha un porte-serviettes du mur en voulant s'y raccrocher.

Il fit tomber le verre souvenir préféré de Serge, celui de la victoire des Dolphins au Super Bowl de 1973. Il trouva la maquette de la fusée Saturne que Serge possédait depuis son enfance, se mit à courir à travers la maison en imitant le bruit des réacteurs, perdit l'équilibre et s'affala sur l'engin.

— Assieds-toi sur le canapé et ne bouge plus ! lui ordonna Serge.

Coleman obtempéra et ne fit plus un geste. Puis il posa sur le coussin près de lui un verre de jus de raisin, qui se renversa sur le tissu.

— C'est quoi, cette odeur ? demanda Serge.

— Ma pizza est prête, annonça Coleman.

*

Coleman lui apprit que tous les occupants de leur cellule avaient suivi son discours de l'Interstate.

— Moi aussi, je suis un touriste, un touriste secret, confessa Serge. Un touriste autochtone. J'adore le fromage de Floride.

C'était un samedi, en fin d'après-midi. Serge était agenouillé sur

son lit, en l'occurrence un simple matelas posé par terre. Il ouvrit une boîte de pêche et en sortit le contenu article par article, qu'il posa sur le matelas sans rien laisser au hasard.

— Impossible de rejeter la faute sur les autres si on se prostitue, déclara Serge.

Coleman acquiesça en se trompant sur la signification de ces paroles. Il essayait de trouver une suite logique dans les articles que Serge disposait avec précaution. Un couteau-pinces tenailles, du Stérimar, une micro-TV, du chatterton, de l'Alka-Seltzer, un briquet résistant au vent, une lampe de poche halogène, une boussole, de l'hémostat, des vitamines, des analgésiques, des clés à pipe, un stick à lèvres, un miroir réflecteur, une flasque en verre Securit, un entonnoir, des mini jumelles, un magnétophone enregistreur, une bombe de mastic, un ouvre-bouteilles, un pistolet à décharges électriques, un sifflet, des trucs, des bidules, des machins. Puis Serge posa une seconde boîte sur le matelas, une grosse boîte à cigares avec des assemblages à queues-d'aronde. Elle contenait des allumettes, des serviettes en papier imprimé, des dessous de verre, des cartes postales et des fouets.

— Le problème, ce ne sont pas les touristes. Ce sont les criminels, reprit Serge. Et les individus qui souffrent de troubles mentaux non soignés. On se récupère tous les tarés de clodos qui descendent armés du Midwest, le plus souvent de l'Ohio.

Serge se remit debout et admira la configuration d'objets sur le matelas. Puis il entreprit de ranger les articles dans d'autres poches, tiroirs et compartiments de la boîte de pêche. Le couvercle était orné d'autocollants de St. Augustine, de la maison de Thomas Edison, de la Bok Tower, de la Suwanee River, de Fort DeSoto et de Daytona Beach.

— Ce qui me fout le plus en rogne, c'est toutes les conneries qu'on raconte sur nous autres, les Cubains. Tous ces : « Oh, mon Dieu, on est envahis par les réfugiés ! » Eh ! On a bossé dur pour aider à construire Key West, Tampa et Miami ! Les Marielitos, c'est fini ! Alors, qu'est-ce que tu penses des *Ohio-litos* ?

— J'ai l'impression que tu as déjà choisi ton camp, déclara Coleman.

— Que l'Ohio aille se faire foutre ! rétorqua Serge.

Il fit glisser un pan de la boîte de pêche, ce qui révéla un revolver et un pistolet automatique maintenus en place par des bandes Velcro. Il s'empara des deux armes, vérifia les chambres et les nettoya méticuleusement.

— La prochaine fois que tu vas te promener dans cette ville en voiture, observe bien les gens, reprit Serge. Tu crois qu'il y a lieu de râler contre les touristes ? La Floride, c'est l'État poubelle des États-Unis. On n'est pas en position d'appeler les gens des philistins.

Coleman acquiesça de nouveau, mais continuait à ne rien comprendre. Il fouilla dans sa valise et en sortit un peigne à cran d'arrêt qu'il montra à Serge et tendit en direction de la boîte de pêche. Serge le refusa et dit en essuyant ses armes :

— J'en conclus que tu veux t'amuser ce soir.

Coleman signifia qu'il était d'accord et fit un gigantesque sourire.

— Ça roule, dit Serge en se lavant les mains dans le lavabo de la salle de bains. Je vais te faire la totale.

Il se sécha les mains avec une serviette puis les lava une seconde fois. Ensuite, il ferma la bonde pour remplir le lavabo d'eau et de glaçons. Il entra dans la douche, fit couler de l'eau froide et se mit à danser en hurlant sous le jet glacial. Au bout de trois minutes, il régla la température le plus chaud possible et l'augmenta encore un peu. La vapeur s'échappait jusque dans le couloir.

Il bondit de la douche et plongea la tête dans le lavabo rempli d'eau glacée.

Coleman l'observait depuis une chaise près de la table de la cuisine.

— J'adore soumettre mon corps à de brusques changements de température, expliqua Serge. On se sent vraiment en vie, comme ça.

Il se lava encore une fois les mains puis enfila rapidement un jean et un T-shirt du Skipper's Smokehouse. Il attrapa ensuite une housse à costumes dans le placard et prononça la formule magique à l'intention de Coleman :

— On se bouge !

Serge n'avait personne dans sa vie, mais il était amoureux de la Floride. Pour chaque coin de l'État, il avait dressé sa liste Julie Andrews des sites qu'il préférait – endroits qui devaient tous être visités au cours du même périple hyperactif composé de sauts de puce de restaurants en musées et autres monuments. Serge ne vivait que comme ça.

Ils se rendirent à La Teresita sur Columbus Drive. Assis au comptoir, des hommes d'affaires tentaient de conserver intactes leurs cravates et chemises blanches chics à manches longues, malgré les monticules de nourriture nappée de sauce. Un brouhaha espagnol emplissait la salle. Serge expliqua que cette langue n'était jamais parlée chez lui quand il était petit, mais qu'il continuait à la trouver musicale. Il commanda un *bistec en cazuela* et Coleman un *arroz con polio*.

— C'est super bon ! dit Coleman à propos du poulet.

— Le paradis, répondit Serge. Mais grouille-toi, faut qu'on se casse.

Il avala un café cubain bouillant et savoura le marc comme du cognac.

Ils filèrent au Hub, situé en centre-ville sur Zack Street. On aurait

dit une taverne de coin de rue dans le Chicago des années quarante. Un bar en forme de fer à cheval, des cocktails à vous terrasser un pachyderme. Huit étudiants bohémiens rapprochèrent deux tables. Un couple édenté se pelotait au bar.

— Finis ton verre, dit Serge. On se tire.

Il se rendirent en voiture jusqu'à Franklin et Platt Streets.

— C'est là que Tampa a commencé, dit Serge. Fort Brooke a été construit à cet endroit en 1823, pour que les pionniers disposent d'un refuge pendant la deuxième guerre Seminole.

Serge reprit le volant de la voiture, traversa la Hillsborough River par le Kennedy Boulevard Bridge et se gara près du vieux Tampa Bay Hôtel situé sur le campus de l'université de Tampa. Son architecture mauresque avec des croissants de lune qui surplombaient des minarets datait du XIX^e siècle.

— C'est là où Teddy Roosevelt et les Rough Riders ont attendu avant d'essayer de libérer Cuba pendant la guerre hispano-américaine. La charge de San Juan Hill et tout le bastringue.

Serge ouvrit le coffre et en sortit une boîte en bois de cireur de chaussures des années trente. Elle contenait quatre trombones, du papier-cache adhésif, plusieurs éponges naturelles, un crayon, des pinceaux synthétiques et d'autres en poil de chameau, onze tubes de peinture métalliques et une palette ronde en fer-blanc.

Serge fixa un épais morceau de papier granité sur une planche de contreplaqué et humidifia la partie supérieure de la feuille. Puis il étala une fine couche bleu ciel avec un pinceau de deux centimètres. Il comptait passer ensuite une seconde couche plus épaisse pour faire ressortir les nuages, mais il fallait d'abord attendre que la première sèche.

— Allez, allez, allez, répétait Serge à toute vitesse en tapotant le bord du contreplaqué. (Il le souleva par un angle et vit que la feuille était toujours humide.) Putain de merde ! hurla-t-il en jetant le matériel de peinture dans le coffre.

Il remontèrent en voiture et prirent la direction de l'ouest.

— Tu te souviens de Jules Verne ? Ce roman à propos d'un voyage sur la Lune ? demanda Serge. Eh bien, il avait fait décoller ses astronautes de Tampa. La plaque est là. Mais en réalité, c'est de Belle Shoals qu'ils partent, une vaste étendue près de la route, dans l'est du comté. Au début du siècle, il y avait là-bas un tuyau qui surgissait de terre, un machin destiné à l'irrigation ou un truc dans le genre. Plein de gens ont cru que c'était le canon qui avait expédié les astronautes sur la Lune. Véridique.

Coleman inhala une Budweiser.

— J'ai encore faim. Et soif.

— On arrive, répondit Serge.

Ils filèrent tout en haut de Howard Avenue pour acheter des sandwiches cubains au restaurant Quatre Juillet, puis revinrent sur leurs pas jusqu'à la Vieille Maison de Rendez-vous, où ils s'offrirent des milk-shakes crémeux comme dans les années cinquante. Ils choisirent un Tiny Tap et un Chatterbox.

Coleman joua aux fléchettes à moitié bourré et faillit blesser quelqu'un qui sortait des toilettes. Serge dut apaiser tout le monde avec de l'argent et la promesse de quitter les lieux.

Le soleil couchant se refléta d'abord sur la queue argentée du 727, puis le long de la carlingue jusqu'au nez, tandis que l'avion atterrissait à l'aéroport international de Tampa.

Depuis le septième et dernier étage à ciel ouvert du parking courte durée, Serge prenait des photos du Whisperjet. Coleman décapsula une nouvelle Budweiser d'un demi-litre.

— Un conseil : si tu veux juger de l'état d'une civilisation, va jeter un coup d'œil dans ses épiceries et ses aéroports, déclara Serge. (Il prit d'autres clichés.) J'ai vu le Concorde atterrir ici. C'est un avion français.

Il ouvrit le coffre et y rangea son appareil photo. Puis il sortit sa housse à costumes avant de refermer le capot d'un coup sec.

— J'ai assisté à un lancement nocturne de la navette spatiale, aussi. Elle allait rejoindre la station Mir, alors elle a décollé à un angle de 51 degrés dans cette direction (que Serge désigna). D'habitude, elle est inclinée à un angle de 27 degrés, par là. On l'a vue se mettre en orbite et franchir l'horizon.

Coleman hochait la tête en pensant à manger.

Serge lui demanda de retirer sa chemise et son pantalon, étala la housse à costumes sur le toit de la voiture et ouvrit la fermeture à glissière. Coleman regarda tout autour de lui mais à part eux, il n'y avait qu'un couple qui attendait l'ascenseur.

— *Deux flics à Miami*, ça a révolutionné la télévision. Sans oublier Miami, déclara Serge. Dans un épisode, il y a une nana qui vient rejoindre Don Johnson près d'une piscine. Elle attrape un glaçon dans le verre du type et le frotte entre ses seins.

(Serge tendit à Coleman un pantalon noir et des chaussures de soirée, puis une chemise blanche en coton d'Oxford, une cravate noire et une épingle de cravate dorée en forme d'aigle.) Ensuite, la fille remet le glaçon dans le verre de Johnson. On s'attend à ce qu'il se foute en rogne. Mais au lieu de ça, il attrape le glaçon dans son verre, le met dans sa bouche et le croque.

— Ça c'est classe, fit Coleman.

— C'était l'âge d'or.

Serge fit enfiler à Coleman une veste de costume sombre avec des galons dorés sur les épaules et des cercles dorés aux poignets. Puis il

lui posa sur la tête une casquette dont la visière était elle aussi ornée d'une tresse dorée.

Il attrapa les revers de la veste et tira dessus pour ajuster le vêtement. Coleman était au garde-à-vous.

— À quoi je ressemble ?

— Au type qui vient de faire atterrir ce jet, répondit Serge.

Il avait récupéré l'uniforme un mois plus tôt en reconduisant deux pilotes à leur chambre d'hôtel. Coleman et lui prirent l'ascenseur pour rejoindre le rez-de-chaussée puis montèrent dans le monorail qui les conduisit au salon donnant sur les pistes. Les employés au sol leur adressaient des saluts polis, et certains appelèrent même Coleman « commandant ».

Serge et Coleman s'installèrent dans le salon près des pistes. Coleman commanda un Jack Daniel's et une bière. Le barman haussa les sourcils à la vue de son uniforme de pilote. Serge lança :

— Une eau minérale.

Il demanda ensuite au barman de mettre la télévision pour voir les Tampa Bay Lightning affronter les Florida Panthers. Entre le hockey, le coucher de soleil et le spectacle des avions qui atterrissaient et décollaient, Serge était aux anges. Il but son eau minérale d'un trait, puis fit tinter le verre sur le bar.

— Une autre ! lança-t-il au barman.

— Moi aussi ! renchérit Coleman en posant rudement son verre à whisky vide.

Coleman éclusa du bourbon et de la bière pendant deux heures. Les voyageurs observaient d'un air ahuri ce pilote qui, du haut de son tabouret, riait, tapait du plat de la main sur le comptoir, crachait et renversait des bols de cacahuètes. Un vieillard de quatre-vingts ans traversa le hall en serrant une lettre de billets de sweepstake de chez Publisher Clearing House. Il cherchait Dick Clark (9).

— Remettez-nous ça, monsieur le barman ! Et que ça schnaps ! J'ai un avion à piloter, moi ! prononça Coleman d'une voix traînante.

Il mugit et frappa une nouvelle fois sur le bar. Des voyageurs horrifiés le montraient du doigt.

Le barman congédia Coleman. Ils quittèrent le bar et s'avancèrent dans le hall de l'aéroport. Coleman chancelait en longeant les salles d'embarquement, la chemise sortie du pantalon et la casquette de travers. Les passagers s'agglutinaient à chaque porte, puis soupiraient de soulagement en le voyant poursuivre son chemin.

Juste avant de quitter l'aéroport et de regagner le parking, Coleman s'approcha de la dernière porte et lança à la cantonade :

— Quelqu'un aurait-il vu mes clés ? Je dois rentrer à Kansas City !

Pendant que les gens reculaient sans quitter Coleman des yeux, Serge passa derrière eux et, dans la plus grande discrétion, les

soulagea de deux attachés-cases ainsi que d'un ordinateur portable.

Le centre d'Ybor City connaissait un problème de délinquance. Toutes les fenêtres de Serge étaient équipées de barreaux, et il y avait en permanence un Ruger entre les coussins du canapé. Une ou deux fois par mois, il entendait des messes basses à l'extérieur de la maison, voire quelqu'un qui frappait après minuit, ou des ennuis de voitures.

Dans ces cas-là, Serge éteignait sa télévision et armait son Beretta calibre 12. Le bruit, reconnaissable entre mille, faisait disparaître tous les soucis.

Si Serge prenait toutes les précautions, Coleman, lui, traînait partout complètement pété et faisait ami-ami avec plein de gens qu'il ramenait à la maison.

Au réveil, Serge trouvait des étrangers en train de fouiller dans ses placards ou de hurler, en proie à des démons invisibles.

— Mais putain de merde, c'est quoi ce souk ? demanda-t-il à Coleman en montrant le clochard à poil évanoui par terre dans le salon avec une cornemuse et un casque de Viking sur la tête.

Un jour, Serge se réveilla avec une arme pointée sur le visage, tandis que deux individus fouillaient parmi ses objets de valeur. Une autre fois, quand il se leva, la maison avait déjà été mise à sac.

— Merde à la fin, ça commence à bien faire ! répétait-il sans cesse.

Une nuit, Serge se réveilla à trois heures du matin sur le canapé du salon et crut entendre des voix dans une autre partie de la maison. Ainsi qu'un faible vrombissement. Il alla jeter un coup d'œil dans la cuisine et la salle de bains. La porte de la chambre était fermée, mais un rai de lumière filtrait dessous.

Il ouvrit la porte. Sur le lit, au-dessus des draps, était couchée une étonnante blonde. Cheveux légèrement bouclés sur l'oreiller. Vêtue en tout et pour tout d'escarpins rouges. Le bruit provenait d'un vibromasseur.

Coleman était assis par terre, dos au mur, sa perruque afro sur la tête, en train de feuilleter un exemplaire de *Mad Magazine*. Des bouteilles de bière vides s'alignaient sur l'appui de fenêtre.

— Tiens, te voilà, fit-il en remarquant la présence de Serge. Je te présente Sharon.

Il se pencha sur la table de nuit pour se faire une ligne de coke puis se replongea dans son magazine.

— Il y a un truc qui cloche dans le spectacle que j'ai sous les yeux, mais quoi ? s'enquit Serge.

Personne ne lui répondit.

Coleman fit brûler les œufs brouillés sur le fourneau à gaz, mais les mangea quand même. Le jour se levait peu à peu et personne n'avait dormi. Assise à la table du petit déjeuner, Sharon regardait le cendrier d'un air hébété en tapotant une Marlboro. Elle réfléchissait au

mauvais coup du sort : la compagnie d'assurances refusait de lui payer la prime d'assurance vie de Mount Batten et menaçait de prévenir les flics si elle s'obstinait.

Serge lisait trois journaux.

— Alors, je la vois près du chemin de fer sur la Quinzième Rue, racontait Coleman, la bouche pleine de jaune d'œuf. Et je lui dis : « Hé ! pourquoi t'as l'air si triste ? On s'éclate dans cette ville, non ? » Et elle me répond : « J'aime la coke. »

Serge l'interrompit :

— Et elle te dit qu'elle sait où on trouve une poudre super, mais qu'elle n'a pas de fric.

Coleman agita son toast en direction de Serge.

— Tu la connais ?

— De façon métaphysique.

Contrairement à ce qu'aurait cru Serge, Sharon ne s'éclipsa pas à la première occasion et les accompagna au Lowry Park Zoo.

— J'adore le zoo, avait lancé Coleman pour suggérer une sortie.

Sharon avait obtenu de Coleman qu'il s'arrête pour acheter de la coke, et visitait le zoo en se faisant une ligne dès que possible. Ses cheveux blonds tout ébouriffés lui donnaient une allure sauvage et sexy, tendance clodo. Son short de cycliste bleu vif laissait soupçonner une figure encore plus étonnante que la vision qu'avait eue Serge la nuit précédente. Ses lunettes de soleil étaient impénétrables. Elle sniffa effrontément par-dessus la fosse du rhinocéros. Deux jeunes étudiants de l'université de Floride du Sud essayèrent d'attirer son attention avec des blagues à propos de la drogue.

Sharon s'interposa entre la poudre et eux et lâcha :

— Démerdez-vous pour en trouver tout seuls !

Trois jours plus tard, le trio était toujours intact.

Coleman et Sharon regardaient la télévision dans le salon. Serge coupait des oignons blancs dans la cuisine. Sa maman n'avait jamais préparé de plats typiques de la région, et il avait fallu qu'il vienne vivre à Tampa pour découvrir la nourriture cubaine. Du coup, les mets avaient pour lui la saveur toute particulière d'une cuisine étrangère. Il fit cuire du riz jaune, puis ajouta les oignons au plat de haricots noirs. Il mélangea du flanchet coupé en petits morceaux avec de la purée de tomates, des piments et d'autres oignons. Le pain était sur la table : à la boulangerie cubaine de Florida Avenue, on mettait un morceau de branche de palmier dans le sac de toute personne qui achetait un pain d'un mètre de long. C'était un geste religieux porte-bonheur. Coleman s'approcha et protesta :

— Ces bananes sont complètement pourries.

— Ce sont des plantins, expliqua Serge en les détaillant en grosses rondelles.

C'était l'instant qu'il préférait. Il les fit rapidement revenir, juste comme il aimait. Coleman avait rejoint Sharon dans le salon. Ils regardaient *La Roue de la Fortune*.

— Éviter le danger ? proposa Sharon en guise de solution pour la phrase secrète.

— Non, fit Coleman. Je crois que c'est éviter le danger.

« Formidable », pensa Serge. Les Trois Monstrequetaires. Un chef, une mascotte et un ornement de calandre.

L'État de Floride connaissait une vague de chaleur printanière.

Trois individus au ventre gros comme une barrique avançaient de front sur un trottoir de Sarasota, contraignant touristes et retraités à descendre dans le caniveau. Leurs blousons en cuir étaient ornés de chaînes inutiles et arboraient dans le dos une zone plus neuve, d'où venait d'être arrachée une grande pièce de tissu.

— Qui a déjà vu des bikers sans moto ? lança l'un d'eux. On a l'air d'alcoolos, maintenant, c'est tout !

— Mais c'est ce qu'on est ! fit remarquer le deuxième.

— Vos gueules ! jeta le troisième. Je réfléchis.

Ses compagnons attendirent. En vain.

Le premier biker ricana à la vue d'une vieille dame, qui riposta en sifflant et brandit son déambulateur comme une dompteuse de lion.

— Vous voyez ? Aucun respect.

Ils s'assirent sur un banc près de deux étudiants du New College déprimés juste ce qu'il faut, ce qui ficha la pétoche aux bikers.

Le trio avait été exclu de toutes les associations criminelles de bikers dignes de ce nom officiant sur les deux côtes de Floride. Ils en avaient été réduits à se rallier à la plus minable d'entre elles : Les Chevaliers de la Malédiction Éternelle, chapitre du Soleil.

Les Chevaliers rêvaient d'un blason avec un crâne flamboyant et plein de poignards, mais avaient dû se rabattre sur des vêtements d'usine avec défauts de fabrication, en l'occurrence des uniformes pour employés de magasins. Ils récupérèrent ainsi les pièces surbrodées qu'un marchand de glaces de Siesta Key avait refusées. L'emblème des Chevaliers devint un cobra lové autour d'une coupe de Rocky Road à trois boules.

Les Chevaliers avaient viré les trois bikers le matin même, juste après avoir arraché le blason de leurs cuirs et confisqué leurs motos.

« Peut-être que c'est à cause de nos noms », se dit le trio. À savoir, la Chlingue, la Teigne et Mou-de-l'Asperge. Peut-être qu'ils auraient dû se distinguer par la violence de leur ton, et non par le refus d'hygiène systématique suggéré par la Teigne.

En raison de sa taille, la Teigne était tout naturellement le chef du trio. La Chlingue, quant à lui, était très nerveux et paniquait facilement. Et Mou-de-l'Asperge se faisait souvent casser la gueule.

La Teigne était rien de moins qu'un géant d'un mètre quatre-vingt-dix-huit pour cent soixante kilos. En général, il portait son blouson en

cuir ouvert sur son torse nu. Il avait un ventre tellement gros que celui-ci remontait jusqu'aux mamelons, et il arborait dessus un grand tatouage du *Hindenburg* en train de s'écraser. La Chlingue était de taille intermédiaire, dans les mêmes proportions que la Teigne, mais plus en rapport avec la moyenne de la population. Il avait écopé de son surnom parce qu'il transpirait tout le temps à cause de sa nervosité. Mou-de-l'Asperge était petit, trapu et couvert de cicatrices à force de se retrouver au tapis.

Ils longèrent la digue et se firent engager par des pêcheurs de crevettes fous furieux qui leur mirent une branlée – en commençant par Mou-de-l'Asperge – et les passèrent par-dessus bord dix minutes plus tard.

Il regagnèrent la côte à la nage et détruisirent un château de sable à coups de pied.

Sharon considérait Serge et Coleman comme d'insupportables crétins. Dire qu'elle autorisait Coleman à financer sa coke !

Au début, elle avait juste l'intention de squatter le cottage de fabricant de cigares le temps de se trouver un nouvel escroc ou contrebandier de petit ami. Si elle n'avait pas été dans une merde noire, jamais elle n'aurait accepté que Serge l'oblige à faire du strip au Red Snapper en échange du gîte et du couvert. Elle n'avait rien contre le strip-tease, mais elle ne supportait pas l'ambition.

Les regards de mégère de Sharon la propulsèrent instantanément au rang de la plus talentueuse danseuse à califourchon du Red Snapper, et ce malgré son refus de s'investir, d'arrêter de mâcher du chewing-gum et de fumer pendant les heures de boulot. Sa seule motivation, c'était de deviner s'il y avait une chance que le prochain client soit un Carlos Lehder ou un Robert Vesco. Les types qui lui paraîtraient bien, elle se promettait de les emmener dans le bureau vide du fond, où certaines filles conduisaient les flambeurs. Sauf qu'elle n'avait pour clients que des obèses en chemise de bowling.

Un club de strip-tease est l'un des rares endroits où deux populations aux différences très marquées en terme de revenus et de familiarité avec la violence se côtoient de leur plein gré, sachant que chacune possède sur l'autre un avantage indéniable dans l'une des deux catégories. Les bases mathématiques d'un orage tropical.

Serge demanda à Sharon de faire attention. Deux fois par semaine, il venait chercher des tuyaux sur les candidats au dépouillement, de préférence des types mariés, pétés, des mauviettes habitant une autre ville, voire un autre pays.

Un soir, alors qu'il écoutait le rapport de Sharon, Serge l'interrompit en croyant entendre quelque chose.

— C'est un tuba ? demanda-t-il.

— Ça vient de la back-room, répondit Sharon. M'en demande pas plus.

Serge et Coleman suivaient leurs victimes jusqu'à leur hôtel, situé en général du côté de West Shore Boulevard. Au moment où les touristes allaient refermer la porte de leur chambre en gloussant et en chancelant, Serge donnait un coup de pied dedans, un revolver dans chaque main.

— Lequel de vous autres poltrons a tabassé une fille du Red Snapper ? L'une des nanas a décrit votre bagnole !

En général, les types se figeaient sur place ou tombaient dans les pommes. Un jour, quatre potes se montrèrent mutuellement du doigt en hurlant : « C'est lui, je vous le jure ! »

Après cette petite démonstration, ils étaient ravis d'offrir leur argent et leurs bijoux à Serge, et tout ce qu'il demandait en supplément.

— Okay, vous avez l'air honnêtes. J'emporte ces trucs en gage de bonne foi. Mais si vous avez le malheur de...

Personne n'appela jamais les flics.

En l'espace d'un mois, Serge et Coleman récoltèrent deux cent mille dollars, onze montres, trois appareils photo, un ordinateur portable, deux Caméscope, six téléphones portables, un Derringer, une caméra infrarouge, un blouson en cuir et un second uniforme complet de pilote. Quand Sharon reçut son premier tiers du butin, elle décida de jouer le jeu et se mit à rechercher des victimes avec davantage d'ardeur.

Entre deux danses, elle s'adonnait à la consommation de ses deux paquets de cigarettes quotidiens en se demandant si un nouveau tatouage lui ferait plaisir. Un soir, tandis qu'elle enfourchait un client, elle remarqua deux Canadiens à l'autre bout de la pièce.

Un peu plus tard, elle alla papoter avec les deux touristes. Elle en avait marre, elle avait envie de boire un coup et de se détendre après le boulot. Comme ils étaient mignons ! Dans quel hôtel ils étaient descendus ? Le Porpoise Inn sur Waters Boulevard ? Bien sûr qu'elle pouvait les y rejoindre.

À quatre heures du matin, un Canadien délicieusement surpris mais groggy ouvrit la porte de la chambre 14 du Porpoise Inn, un bâtiment de plain-pied construit aux alentours de 1953.

— Je suis un peu pompette, ricana Sharon en titubant dans la chambre.

Le second Canadien alluma la lampe et cligna des yeux. Sharon mit les bras autour du cou de son pote et l'embrassa à pleine bouche. Coleman et Serge bondirent dans la chambre. Sharon se recula pour donner un coup de pied dans les couilles du type qu'elle venait

d'enlacer. Elle pointa le doigt sur le touriste qui était encore au lit et jeta :

— S'il bouge, vous descendez ce connard !

Serge se mit à ouvrir leurs bagages et à fouiller les tiroirs pendant que Sharon et Coleman se faisaient des lignes de meth sur la commode. Tout à ses occupations, le trio ne vit pas les touristes s'éclipser.

Ils se précipitèrent vers la porte pour apercevoir une Taurus de location quitter le parking sur les chapeaux de roues vers l'ouest, en direction de l'Interstate 275. Ils sautèrent dans la Camaro rouge de Sharon. Vers le nord, après la sortie de Bearss Avenue, il n'y avait plus rien sur vingt miles : pas de réverbères, pas de sortie, et en général pas de flics dès lors que la route s'enfonçait dans le comté de Pasco.

La Taurus roulait sur la voie de gauche. La Camaro la rejoignit dix miles après la frontière du comté et se mit à sa hauteur sur la file de droite. Serge prit le volant de la main droite et tira dans les pneus de la Taurus avec sa main gauche armée d'un .380 automatique. Assise sur le siège du passager, Sharon s'efforçait de stabiliser le dos de sa main gauche pour sniffer la meth étalée dessus.

Le pneu avant droit de la Taurus éclata. La voiture alla s'encaster dans le terre-plein central. La Camaro s'arrêta. Coleman et Serge s'élancèrent sur le bas-côté. Les touristes furent neutralisés d'un coup de poing à la tête chacun. Puis soulagés de leurs portefeuilles et de leurs montres.

Complètement shootée à la meth, Sharon arriva en courant sur le bas-côté. Elle criait :

— Allez vous faire foutre ! Allez vous faire foutre ! Allez tous vous faire foutre !

Puis elle passa la tête et les mains à l'intérieur de la Taurus et tira une balle dans la tête de chacun des touristes avec le .380 abandonné par Serge sur le siège avant de la Camaro.

Serge et Coleman reculèrent.

— Ouïe, ça a dû faire mal ! fit Coleman.

— Ça leur apprendra à ne pas filer de pourboire, déclara Serge.

Après cette nuit-là, Coleman et Serge ne reparlèrent plus jamais de l'assassinat des Canadiens à Sharon. Ce ne fut qu'au bout de cinq minutes de tension extrême qu'ils la persuadèrent de desserrer son doigt crispé sur la détente et de leur donner l'arme. Une demi-heure plus tard, alors qu'ils revenaient vers Tampa Bay, ils amenèrent le sujet sur le tapis : peut-être qu'elle était un peu trop déjantée, qu'elle les mettait en danger. Sharon fit une colère monstrueuse. Bondit de la banquette arrière et attrapa Serge par le cou pendant qu'il conduisait. Il se débattit sans lâcher le volant, heurta la glissière de sécurité, puis renonça à ses devoirs de conducteur. Coleman attrapa le volant de la

main gauche et se mit à piloter tranquillement depuis le siège du passager.

Serge plaqua Sharon sur la banquette arrière et la bourra de coups de poing au visage et au ventre. Coleman redressa la voiture et se déplaça peu à peu par-dessus le levier de vitesse pour prendre le siège du conducteur. Sharon insultait Serge, le griffait et le frappait. Il la gifla sur la joue gauche pour essayer de la calmer. Coleman remarqua alors que les suspensions de la Camaro se mettaient à tanguer à un rythme de plus en plus régulier. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, où apparaissaient et disparaissaient les deux lunes nues de Serge. Sharon lui cracha à la figure, lui arracha les cheveux puis attira son visage pour un baiser si violent que leurs lèvres éclatèrent. Même un viol, c'était plus doux, pensa Coleman. On aurait dit une bagarre de rue qui s'offrait tout à coup une petite incursion du côté de la chorégraphie.

L'impiété de Sharon se fit plus sonore, plus vicieuse et plus poétique. Ils filaient vers l'ouest entre Tampa et St. Petersburg. Quand ils atteignirent le talus de Howard Frankland, Sharon se mit à hurler comme un guerrier apache qui charge sur la colline :

— Hiii Hiii Hiii ! Hiii Hiii Hiii !

Coleman fut à ce point surpris qu'il dévia sur la file de gauche, corrigea exagérément sa trajectoire et manqua de plonger dans l'eau. Puis il reprit le contrôle de la situation et accéléra.

Il attrapa la sortie de la Vingt-deuxième Avenue nord et dénicha une épicerie « Addiction World » sur la Quatrième Rue. Il était cinq heures du matin. En guise de petit déjeuner, il s'acheta trois friands à la saucisse et un « Tueur de soif » d'un litre un tiers, Serge un quart de jus d'orange, Sharon des cigarettes. Coleman et elle se prirent un Roofie devant le caissier pour atténuer les effets des amphets, qu'ils firent descendre avec le soda. Coleman posa le « Tueur de soif » près de la caisse enregistreuse et versa dedans une demi-flasque de Jim Beam. Le caissier le regarda en bâillant.

Serge reprit le volant et erra à travers les rues désertes de St. Petersburg dans le moment qui précède l'aube, tandis que Sharon et Coleman se passaient le soda alcoolisé sur la banquette arrière, avec un joint pour corser le tout. Personne ne parlait, tout le monde se relaxait. L'aurore était au faîte de sa trajectoire quand la bataille de la journée tourna à l'avantage des downers. *Kashmir* de Led Zeppelin, *I am a traveler of both time and space...*, passait sur la radio réglée à un volume moyen tandis que la voiture enfilait une série de feux rouges synchronisés. Le ciel rougeoyait au-dessus de Tampa quand Sharon et Coleman sombrèrent dans le sommeil. Serge roula jusqu'à la jetée. Les mouettes et les pélicans s'enfuirent dans le ciel lorsqu'il se gara sur le parking des voituriers. Coleman et Sharon pionçaient.

Il attrapa un Pentax volé dans le coffre et prit une douzaine de clichés du soleil qui se levait sur la baie.

*

Sharon et Coleman se réveillèrent dans un hôtel décrépit de la Quatrième Avenue avec une marquise vert palmier au-dessus du trottoir. L'hôtel rappelait à Serge la splendeur passée de St. Petersburg. Il avait loué une chambre, puis les avait entraînés tous deux dans le couloir. Expliquant au réceptionniste qu'ils avaient mangé des fruits de mer avariés.

Quand ils ouvrirent les yeux, Serge était surexcité à force de ne pas prendre ses médicaments. Il déclara qu'il allait leur apprendre à aimer la Floride.

— On le fait pas, et on dit qu'on l'a fait, proposa Sharon.

Ils se giflèrent mutuellement.

Il leur fit visiter le Salvador Dali Museum, mais les cerveaux de Coleman et de Sharon fonctionnaient mal.

— Voici la quintessence du mouvement surréaliste, tenta d'expliquer Serge.

— Pourquoi le type a une tête en forme d'entonnoir rempli de coquillages ? demanda Coleman.

— Tu ne sais pas lire ? lança Serge. Parce que c'est un bureaucrate !

Il les emmena à Treasure Island, où la succession de motels lui rappelait le Vegas d'autrefois : le Sands, le Thunderbird, le Bilmar, le Surf. Il leur montra la librairie Haslam, l'art déco déclinant sur la Quatrième Rue et le Musée international.

Même si Sharon avait l'air de se faire chier, comme d'habitude, elle se surprit à apprécier sa journée. Ils allèrent assister à un entraînement de printemps au Al Game Stadium, sur le front de mer. Elle s'acheta un maillot de base-ball si long qu'on ne voyait plus son minishort et s'adossa à la palissade bordant le terrain pour attirer l'attention des New York Yankees.

Quand une balle hors limites quitta l'enceinte, elle courut derrière.

— Je l'ai ! Je l'ai !

La balle rebondit à dix mètres sur Bay Shore Drive. Sharon plongea dans le bassin des yachts pour aller la chercher, mais ne réussit pas à escalader la paroi de la digue. La moitié du stade vint à sa rescousse.

Toute trempée, Sharon avait l'air en rut. Deux Yankees lui firent des remarques salaces. Elle leur lança un clin d'œil et des regards suggestifs pardessus son épaule en retournant au parking. Un Yankee la suivit jusqu'à sa voiture, et Serge suivit le Yankee.

Le meurtre des Canadiens fit quelques vagues dans la presse, mais pas autant que le dépouillement du joueur des Yankees. Serge avait toujours rêvé d'avoir un anneau des World Series. Sharon, quant à elle, s'était abstenue de toute violence depuis le week-end. Mais sous son influence, la brutalité de Serge et de Coleman s'accrut dans des proportions alarmantes.

Il y eut les deux Englishes, qui prononcèrent des paroles malencontreuses : « Regardez ça. Ce n'est pas digne d'être civilisés. » Et repartirent avec leurs dents dans leur poche.

Il y eut l'homme d'affaires japonais qui se mit à cligner des paupières quatre cents fois par minute en piaillant comme un poussin. Serge et Coleman l'expédièrent aussitôt dans le coma à l'aide de quelques coups de pied.

Après chaque délit, Serge et Sharon reprenaient leur lutte et copulaient sur la banquette arrière tandis que Coleman servait de chauffeur en se demandant si c'était ça qu'on avait voulu lui dire en lui promettant qu'un jour, il regretterait d'avoir quitté l'école.

Coleman était comblé, mais Serge avait d'autres projets.

— Parle-moi encore de cette pièce au fond du club, demanda-t-il à Sharon.

— Je t'ai déjà tout dit ! C'est pour les types pleins aux as. S'ils ont assez de fric, on leur fait tout ce qu'ils veulent. Une fille m'a raconté qu'une fois, un mec l'a payée trois cents dollars pour sniffer une ligne sur sa queue.

Le lendemain soir, Tiffany était chargée de la surveillance de la back-room, afin que personne n'entre en pleine action. Sharon lui tendit un billet de vingt dollars et désigna du pouce le type qui l'accompagnait en lâchant : « Un fétichiste des pieds. »

Serge sourit. Il avait un sac de chaussures à la main. Tiffany lui souffla une bouffée parfumée au clou de girofle à la figure.

Une fois dans la pièce, Serge sortit une caméra du sac à chaussures et examina l'endroit.

— Qu'est-ce que tu cherches ? demanda Sharon.

— Tais-toi !

Serge monta sur un canapé et coinça le Caméscope sur une étagère, entre une fougère et une rangée de livres. Il dissimula l'appareil sous une serviette éponge, à l'exception de l'objectif, puis le mit en route.

— Je ne comprends pas, lança Coleman en visionnant une cassette vidéo dans le cottage en compagnie de Serge et de Sharon.

Sur l'écran, on voyait des caisses à instruments ouvertes sur le sol

de la back-room du Red Snapper. Une superbe femme nue jouait très mal du tuba devant deux frères jumeaux. Les frères commencèrent à se disputer. L'un d'eux voulait qu'elle passe au trombone à coulisse.

Serge passa la suite en recherche rapide. Un homme s'enfonça une poupée d'enfant tête la première dans la gorge, puis applaudit comme un phoque. Serge accéléra à nouveau.

— À mon avis, c'est là qu'il y a du fric à se faire. Je suis sûr que c'est un type important. Sharon, essaie de voir si tu le reconnais.

Sur l'écran, un homme d'âge moyen à la peau flasque vêtu d'un costume trois pièces entra dans la pièce en portant un sac de boules de bowling. Il l'ouvrit et en sortit un grand bocal à poisson rouge. Puis il se coucha sur le dos et posa le bocal sur son visage. Une femme nue s'approcha et mit un pied de chaque côté du bocal. Puis elle s'accroupit et crispa le visage.

Un hurlement jubilatoire résonna dans le bocal.

— Je crois que je vais vomir, dit Sharon.

— Tu peux me trouver son nom ? demanda Serge.

Les panneaux publicitaires commençaient à Tampa et ponctuaient l'Interstate 75 jusqu'à Naples. Dessus, le bouillonnant Jack Savage, une star has-been du théâtre et du cinéma, souriait en pointant un doigt sur les automobilistes. Il portait un casque militaire à la jugulaire détachée, son emblème depuis le plus important de ses films, le marginal *Guts and Glory*. À l'intérieur d'une bulle près de sa tête était écrit : « Tous à la plage des îles Puerto Lago Boca Vista ! » En dessous, se trouvait la photo d'une rangée de mobile homes ainsi qu'une annonce : « Maisons de retraite en préfabriqué de luxe, à partir de 39 900 dollars. »

Près de la sortie 46, située entre Tampa et Bradenton, un homme se tenait sous l'un des panneaux, au beau milieu de grands palmiers. Par cette chaude journée de juin, quatre mois avant les World Series, il portait une chemise à manches longues en tissu écossais bleu, un jean et un chapeau de cow-boy. Il avait la soixantaine sportive. Il agita un bras en direction du panneau et hurlait à un individu en costume d'homme d'affaires :

— Balancez-moi un coup de peinture sur ces putains de caravanes ! On dirait des abris de jardin, bordel de merde !

— Mais c'est une photo de vos mobile homes, protesta le type en costume.

— C'est précisément pour ça que je ne veux pas les voir ! Je vends une impression, ici ! Une fausse impression ! Je n'ai pas besoin de photos pour tout foutre en l'air ! gueula le cow-boy.

Il remonta dans un pick-up Ford noir avec des pare-boue Yosemite Sam portant l'inscription : « Cassez-vous ! »

— Ils s'en rendront compte bien assez tôt comme ça, lança-t-il par la vitre en démarrant.

Le promoteur Fred McJagger prit l'I 75 vers le sud jusqu'à la sortie suivante, qui desservait le site des îles Vista, phases I-IV, mille deux cents caravanes disposées autour de cinq lacs parfaitement rectangulaires. Plus un clubhouse géant pour le bingo et trente terrains de jeux de palets. Tout le monde y circulait en voiturette de golf.

De l'autre côté de l'Interstate, la phase V était prête. Les égouts en état de marche et les lacs rectangulaires creusés. McJagger rejoignit son vendeur et escroc numéro un, Max Minimum, à l'endroit où les ouvriers coulaient les fondations du nouvel auditorium. Une niveleuse

rugissait et éructait derrière eux.

— On n'a jamais vu une chose pareille, déclara McJagger avec le petit accent traînant d'un éleveur de bétail de Floride. Ce coup-ci, je fais la couverture de *Forbes*, c'est sûr !

Minimum se rappela que son patron avait dit ça à chaque phase précédente des îles Vista. Les « îles » se trouvaient en réalité à douze kilomètres à l'intérieur des terres, les lacs n'étaient que de vulgaires étangs, et les plages de la boue gris clair qu'on avait déversée au bord de l'eau plutôt que de faire pousser du gazon, parce que ça coûtait moins cher.

McJagger avait voulu mettre des canards et des cygnes dans les premiers lacs, mais ils s'étaient enfuis à tire-d'aile car l'eau était trop mauvaise. Suite à cet incident. Minimum reçut l'ordre de s'introduire en pleine nuit dans un hangar d'Ellenton où attendait une nouvelle cargaison de volatiles. Sa mission : leur briser les ailes.

À mesure que les phases progressaient, McJagger se rendit compte que si on ne cassait qu'une aile aux oiseaux, ils tournaient en rond dans l'eau en essayant de s'envoler. Il affina alors sa technique : il brisa l'aile droite à la moitié des bestioles et l'aile gauche à l'autre moitié pour créer des ballets nautiques sophistiqués à base de cercles concentriques très appréciés des résidents.

Minimum était précieux à McJagger, premièrement parce qu'il avait vendu à lui seul 42 % des caravanes des îles Vista à un prix moyen de soixante mille dollars pour le modèle à trente-neuf mille, grâce à diverses lignes microscopiques, voire de véritables fraudes dans les contrats.

Deuxièmement, il avait appris à McJagger à voir plus loin que son métier de promoteur. Les gens n'étaient pas de simples acheteurs. Il expliqua à son patron qu'il fallait les considérer comme de frères vieillards qu'ils tenaient par les couilles.

Pour commencer, il y avait les frais d'entretien de la pelouse, de nettoyage des terrains de palet, etc. « On les annonce à quatre-vingt-dix-neuf dollars par mois et on augmente de cent dollars par tranche de six mois jusqu'à ce qu'ils crèvent. Qu'est-ce qu'ils ont comme recours ? On inclut une clause disant qu'ils n'ont pas le droit de déplacer leur caravane. Qui va s'amuser à racheter un mobile home avec des charges aussi élevées ? »

Le truc de base, selon Minimum : ils sont facilement impressionnables.

Plus d'une fois, Minimum avait le bras passé autour des épaules d'un vieillard rabougri au moment de la vente en lui promettant qu'ils allaient bien s'occuper de lui.

Deux ans plus tard, il hurlait aux oreilles de ce même vieillard qu'il avait intérêt à s'acquitter des frais d'entretien s'il ne voulait pas être

foutu dehors à coups de pied dans le cul, et se retrouver à fouiller les bennes à ordures. Que sa caravane lui serait confisquée pour rupture abusive de contrat, de même que tout l'argent qu'il avait sur son compte en banque. Et le vieillard, un veuf, un gars honnête, un vétéran qui avait travaillé trop dur toute sa vie et tout sacrifié à ses enfants, se retrouvait sur ses vieux jours tout seul, à pleurer et à trembler dans ce qui n'était rien d'autre qu'un grand abri de jardin.

Le retraité était en train de se faire dévorer tout cru par le Nouvel Américain, un connard sans expérience, un ingrat, un jeunot qui gagnait plein de thune, un cul merdeux comme Minimum, qui ignorait ce qui s'était autrefois passé sur le sol qu'il foulait, et s'en serait tapé si on lui avait dit. Pour Minimum, aucun sacrifice n'était trop faible si cela permettait de faire cracher quelqu'un au bassin.

Ce que McJagger préférait, c'était l'arnaque à la climatisation de Minimum. Des inspections gratuites dans tout le complexe qui rapportaient des milliers de dollars en réparations afin de mettre les caravanes aux normes, et ce sous peine d'expulsion.

Quand les résidents ne croyaient pas aux défauts imaginaires, on envoyait les réparateurs casser quelque chose. S'ils continuaient à résister, le personnel recourait aux menaces physiques.

Le gardien posté à la grille n'était pas là pour protéger les résidents, mais pour empêcher les réparateurs honnêtes d'accéder au site. Quand une camionnette se présentait, les gardiens proposaient d'abord cinquante dollars à l'artisan pour qu'il les laisse intervenir. Mais il arrivait que certains refusent et forcent le passage. Dans ces cas-là, les gardiens activaient les pointes disposées sur la route.

McJagger était véritablement impressionné par les deux cents dollars que rapportaient au minimum chaque nom, numéro de téléphone et adresse de résident, et ce par le biais de diverses arnaques téléphoniques. Chaque retraité recevait au moins quinze appels par jour en provenance de la chaufferie : billets de sweepstake, croisières autour du monde, enfants aveugles, fonds pour de futurs hôpitaux, amourettes de bal ou missionnaires capturés par des païens.

Minimum avait parmi les résidents des îles Vista la réputation d'être un horrible gardien de prison. Les vieillards en tricycles, chaises roulantes électriques et chariots Cushman le huaient et crachaient dans sa direction quand il faisait visiter les îles à de futurs acquéreurs. Parfois, pour s'amuser, il leur lançait un regard noir par-dessus son épaule et pointait son pouce vers l'entrée pour signifier « dehors ».

— Un pied de nez à la banque, dit l'individu porcin penché au bord de son canapé en velours marron.

Son bermuda en madras était déboutonné, son T-shirt à dos nu trop

petit et taché de terre.

Max Minimum se surprit à fixer la calvitie naissante du type, qui était recouverte d'une couche pulvérisée à la bombe d'émail Krylon noir brillant. Lester Frangipani avait passé les heures qui précèdent l'aube à regarder des publi-informations en buvant de la bière Tropical Depression, dont les canettes étaient décorées d'un voilier de cinquante pieds qui tanguait entre les piliers en bois d'un embarcadère. Des études en marketing avaient démontré que ce logo présentait le double avantage d'encourager à la fois à l'alcoolisme et à la lutte des classes.

Vers trois heures du matin, Frangipani avait vu une publi-information vantant les mérites d'une nouvelle méthode pour cacher la calvitie. Trois hommes se tenaient sur une scène, assis sur des tabourets, comme dans *Tournez manège*. Le public criait et s'extasiait tandis qu'un coiffeur de Manhattan pulvérisait de l'« Attrait liquide » sur leurs têtes. Lester était sur le point de gribouiller le numéro de téléphone à appel gratuit quand le prix était apparu sur l'écran.

— Vingt-neuf dollars quatre-vingt-quinze mon cul !

Il appuya sur la télécommande et changea de chaîne. L'ancien receveur des Cincinnati Reds, Johnny Bench, apparut sur l'écran en faisant tinter une bille en acier dans une bombe de Krylon pour revêtements extérieurs, garanti sans écoulement.

Cette calvitie fraîchement émaillée et résistante à la rouille signifiait de l'argent facile pour Minimum. Il avait trouvé le nom et l'adresse de Frangipani dans les listes de saisie du tribunal du comté d'Hillsborough. Lester était maintenant en train de lire la brochure de Minimum. Le prospectus commençait ainsi : « Victime d'une saisie ? Faites un pied de nez à votre banque ! » Dessous figurait le dessin d'un nez énorme devant une banque encore plus énorme. La brochure expliquait comment Minimum allait racheter sa maison à Lester, puis l'installer dans un studio modeste mais propre, payer deux mois de loyer, la caution, et lui donner mille dollars d'argent de poche. Au bas de la brochure était dessinée une brouette remplie d'argent que poussait un type chauve et souriant à la moustache broussailleuse qui ressemblait à celui figurant sur les cartes « caisse de communauté » au Monopoly (10) Minimum avait fait une estimation de la maison de Seminole Heights. Il espérait gagner vingt-cinq mille dollars pour un investissement inférieur à quatre mille dollars.

— De toute façon, d'ici un mois, la banque sera en possession de votre maison, déclara Minimum. (Il agita un pouce par-dessus son épaule.) Et vous, à la rue.

Frangipani lança un regard hostile à Minimum et décapsula une autre canette de Tropical Depression.

— La banque se contentera de la revendre, poursuivit Minimum. Ils

vont vous transformer en clochard. Vous allez accepter ça ? Vous allez les laisser faire ?

Lester prit une gorgée de bière et eut un haut-le-cœur réflexe.

— Un pied de nez à la banque, moi je dis ! lança Minimum.

— Un pied de nez à la banque ! répéta Lester.

Minimum jugea cette parole pleine de promesse.

— La banque se lèche déjà les babines à l'idée de tout l'argent qu'elle va vous extorquer ! poursuivit Minimum. On va aller les voir ensemble. Je vais leur dire : « Vous pouvez vous brosser avec votre hypothèque, mes petits gars ! » et ensuite, je réglerai les mensualités en retard avec un chèque certifié. Comme ça, ils ne pourront plus rien faire.

— On va baiser la banque ! s'écria Lester.

« Mon Dieu, c'est trop facile », pensa Minimum.

— Attendez-moi ici. Je vais faire établir le chèque et retirer les formulaires.

Mais au lieu de ça, dès que Minimum eut disparu, Frangipani mit son casque spécial bière, cala deux canettes fraîches dans les supports et enfonça les pailles dans sa bouche.

À chaque feu rouge, tous les regards se tournaient vers lui, mais il gardait la tête droite en continuant à suçoter ses pailles, les deux mains sur le volant. Dans l'une d'elle se trouvait une arme étincelante.

À la Florida National Bank, six caissiers appelèrent le service de sécurité quand Frangipani s'avança dans le hall vers les ascenseurs en buvant sa bière à deux pailles comme s'il n'y avait pas d'arme dans la main qui se balançait le long de son flanc.

L'équipe de sécurité arriverait trente secondes trop tard. Lester examina la liste des noms et des étages affichée près des ascenseurs, mais aucun patronyme ne correspondait à l'autographe apposé sur sa lettre de saisie. Pour la bonne raison que cette personne n'existait pas, précisément pour éviter ce genre d'ennuis. Lester prit l'ascenseur jusqu'au quarante-deuxième et dernier étage. Il passa devant la réceptionniste puis entra dans le bureau de Charles Saffron, P.D.G. de la New England Life et Casualty, société qui n'avait aucun rapport avec la banque.

Assis dans son fauteuil bordeaux à dossier surélevé, Saffron était tourné vers la fenêtre. Un hélicoptère sanitaire de l'armée filait plus bas que le quarante-deuxième étage en direction de l'hôpital Tampa General. Deux pétroliers rouge et gris se dirigeaient vers le chenal du port de Tampa. Une légère brume flottait sur la baie, mais les voitures franchissaient les ponts sans encombre.

Saffron hurlait dans le téléphone :

— Pas d'excuses ! Officiellement, il n'y avait pas de malathion dans la maison !... Non ! Écoutez-moi ! Ce n'est *pas* une bonne idée de dire

qu'elle a juste bu *un peu* de malathion ! Vous carburez à quoi, ma parole ? Qu'est-ce que ça veut dire, qu'il va y avoir des examens toxicologiques ? Faites-la incinérer... Je m'en tape ! Volez le cadavre au cours de la nuit et faites le nécessaire ! J'ai assez d'emmerdes comme ça ! Je suis dans les mouches méditerranéennes jusqu'au cou !

Depuis l'embrasement de la porte, Frangipani vida le chargeur à six coups de son pistolet .22 dans le dos du fauteuil de Saffron.

Saffron entendit six coups de feu et sentit six projectiles heurter le dos de son fauteuil avant de s'aplatir contre l'armature en métal.

Toujours tourné vers la fenêtre, Saffron dit calmement dans le combiné :

— Il faut que je vous laisse.

L'équipe de sécurité jaillit de l'ascenseur et plaqua Frangipani au sol. Il avait les poches pleines de la littérature de Max Minimum. Les menaces de poursuites judiciaires pour complicité qui résultèrent de cet incident convinquirent Minimum de renoncer à tout jamais au marché des saisies. Se cherchant un nouveau champ d'action, il examina ses atouts, ainsi que la scène qui s'offrait à lui. Finalement, il réduisit à leur plus petit dénominateur commun les possibilités de la Floride. À savoir : peur, intimidation et exploitation.

Dans une révélation, Minimum vit l'avenir en deux mots : personnes âgées.

Le lendemain matin, Minimum se rasa, enfila un costume qui revenait du pressing et fit son entrée dans les bureaux des îles Vista de Puerto Lago Boca.

Les études montraient que dans leur choix d'un lieu de retraite, c'était la sécurité que les personnes âgées privilégiaient avant tout. Or, au regard des émoluments machiavéliques que les îles Vista payaient à ses jardiniers, la sécurité devint précisément le problème numéro un des résidents.

Minimum commença par recruter les jardiniers les plus fiables pour faire flamber les camionnettes de réparateurs peu coopératifs. Puis il déclencha une guerre des nerfs auprès des propriétaires de caravanes récalcitrants. Des adolescents mal coiffés vêtus de T-shirts Metallica ratiboisèrent les plates-bandes de soucis et de chrysanthèmes.

Minimum les entraîna aux tournées d'inspection générale des climatisations et des chauffe-eau, tirant ainsi parti de leurs aptitudes à mettre à sac de gros appareils.

Conduire la tondeuse à gazon était un privilège, et Minimum l'attribuait en fonction de la loyauté et des gains engendrés par les réparations. Ensuite, venait la tronçonneuse. Les autres devaient se contenter des débroussailluses, élagueuses, pailleuses, souffleuses de

feuilles et autres tailleuses de haies à essence à se trimballer sous le bras. Au bout d'un moment, Minimum commença à craindre que l'équipe échappe à son contrôle. Car à mesure que le règne de la terreur s'accroissait, l'équipe de jardiniers se mit à défiler matin et soir dans l'artère principale des îles Vista, en formation en V, tous autour de la tondeuse à gazon, en faisant ronfler leurs moteurs à deux temps.

Flanqué des types chargés de la débroussailleuse et de la souffleuse de feuilles, Minimum tournait autour de la piscine afin de faire respecter le règlement : interdiction de manger, de boire ou de parler à voix haute. À la moindre lueur de joie, il obligeait tout le monde à sortir de l'eau pour une analyse surprise du chlore. Certains matins, très tôt, il rendait le bassin impraticable en y déversant trop de produits chimiques, puis observait en riant depuis le clubhouse la douzaine de septuagénaires en maillot de bain « Early Bird Aqua-Aerobics Club » sortir de l'eau en hurlant et en se griffant les yeux.

Au terme de chaque apparition de Minimum à la piscine, le silence et la tristesse s'abattaient sur les résidents.

— C'est mieux. Vous devez vous montrer plus sérieux pour donner l'exemple à la jeunesse, déclarait-il en agitant le bras en direction des jardiniers qui l'accompagnaient. Vous disposez tout de même de sujets de réflexion très graves, par exemple à quel point il vous reste peu de temps à vivre.

Entre août et septembre, George Veale III intervint sur les dents de deux cents bouches, cassa trois voitures, passa onze coups de téléphone rose depuis son domicile, un autre depuis une voiture accidentée, et se rendit vingt-deux fois au Red Snapper.

Au club, Veale était toujours bruyant et jamais sobre. Mais plus il se montrait infect, plus ses pourboires étaient conséquents, et on le jugeait généralement inoffensif, à part pour lui-même.

Un jour, il grimpa sur une chaise pour montrer à une danseuse comment il skiait à Aspen. La chaise bascula. Il tomba comme un sac de ciment, se cogna le menton au bord d'une table et se mordit la langue. Des videurs équipés de gants en caoutchouc nettoyèrent le sang avec du Sopalin. Veale distribua des billets de vingt dollars à tout le monde.

C'était maintenant le mois d'octobre, le mois des World Series. Ce soir-là, Veale avait déjà dépensé cent dollars en compagnie de Sharon, qui se trémoussait sur *Closer* de Nine Inch Nails. Des stroboscopes projetaient des lumières jaunes et rouges dans la pièce, capturant les danseuses nues avec leurs faisceaux comme dans un arrêt sur image. La musique assourdissante anesthésiait tout désir sexuel, et les gesticulations suggestives des danseuses étaient en rythme avec le beat métronomique.

Serge et Coleman entrèrent dans la salle sans escorte.

— Eh, vous n'avez pas le droit de venir ici ! leur cria Sharon. Casse-toi avec Charlie Brown !

Coleman avait la tête trop grosse pour son corps, mais il détestait que Sharon l'appelle Charlie Brown, ou bien crétin, ou encore « le débile à face de lune ».

Serge prit une chaise, l'enfourcha à l'envers et ne quitta plus Veale des yeux. Il avait une cassette vidéo à la main.

— T'inquiète, lui lança-t-il, tu peux finir ta danse tranquille.

Quand le morceau fut terminé, Serge ordonna à Sharon de se tirer : il devait parler affaires avec Veale. Elle partit vexée. Non sans quelques embouteillages de mots dans la bouche, Veale se vanta auprès de Serge d'être un orthodontiste important et prospère. Serge révisa à la hausse le montant de la somme qu'il allait lui demander.

— Je possède la plus grosse clinique dentaire du quartier le plus

riche de la ville, putain de Dieu !

— Ah bon ? fit Serge en inscrivant quelques zéros de plus sur son tableau mental.

Il n'arrivait pas à chasser la vision de Veale avec son bocal sur la tête.

Veale tendit les mains devant lui comme un chirurgien qui vient de les brosser.

— Elles sont assurées à hauteur de cinq millions de dollars, annonça-t-il.

Le tableau totalisateur de Serge revint à zéro. Il rangea la cassette dans son blouson en cuir et changea le cap de sa réflexion.

— Sans blague ?

Mortimer et Stella Hoffsner avaient toujours été abonnés aux matchs des Cleveland Browns, avec places réservées derrière la zone de but. Ils habitaient les îles Vista depuis moins d'un an mais la joie avait déjà quitté leur vie. Mortimer proposa qu'ils aillent passer une journée à l'extérieur du parc.

Un mardi, les Hoffsner roulèrent jusqu'à Sarasota puis traversèrent le pont nord de Siesta Key comme chaque année depuis 1963, date à laquelle ils avaient commencé à passer leurs vacances en Floride. Ils tournèrent dans Garden Lane, se garèrent face au port rempli de bateaux de pêche sinistrés et s'offrirent un cake au saumon fumé et au crabe devant le Siesta Fish Market. Des chats vinrent quémander de la nourriture. La carte du restaurant se vantait d'avoir eu un jour comme client Eleanor Roosevelt et Ted Williams.

Après le déjeuner, ils longèrent Océan Drive en direction du sud, passèrent devant le pont-levis de Stickney Point et firent halte au Crescent Club, surnommé ainsi à cause de Crescent Beach, la plage de sable blanc de l'île.

Les Hoffsner fréquentaient le Crescent depuis qu'ils avaient trente ans. Ils avoisinaient maintenant les soixante-cinq ans, et plutôt que de s'asseoir, firent le tour de la salle en cherchant des souvenirs sur les murs. Il y avait là le calendrier de 1967 d'un fournisseur de machines de Mishawaka, dans l'Indiana.

Début d'après-midi estival. La porte d'entrée du Crescent, ouverte sur la rue, n'était qu'un rectangle éblouissant de lumière et de chaleur. À l'intérieur, il faisait sombre et froid à cause d'une climatisation excessive.

Les Hoffsner s'assirent à une table près de la porte et se mirent à discuter du parc.

— Je n'en peux plus, déclara Stella. Je n'ai pas travaillé aussi dur toute ma vie pour être malheureuse comme ça. Retournons à Dayton.

Une voix s'éleva du bar :

— Dayton ? Vous êtes de l'Ohio ?

Six mois auparavant, les Hoffsner auraient reculé devant le spectacle qu'ils avaient sous les yeux, mais entre-temps, ils avaient été confrontés à l'armée de zouaves de Minimum, et ils ne sourcillèrent même pas.

— Dayton, c'est bien ça, répondit Stella.

— Moi aussi, je suis de Dayton ! déclara la Chlingue.

La Teigne et Mou-de-l'Asperge pivotèrent sur leurs tabourets en direction des Hoffsner.

— La ville des Ohio Players, dit Stella.

— J'adore les Ohio Players, répondit la Teigne. Vous vous souvenez de la rumeur sur *Love Roller Coaster* ?

— Ouais, fit Stella. Il paraît qu'on y entend le cri d'une fille poignardée à mort.

Pendant les trois heures qui suivirent, tous les cinq firent plus ample connaissance en descendant force bocks de bière.

Stella Hoffsner, vêtue d'une chemise de nuit Charlie's Angels, avec des bigoudis Day-Glo sur la tête, ouvrit à l'individu qui frappait de bonne heure à sa porte.

— Contrôle de la climatisation, annonça un voyou d'un ton gêné, tête baissée pour éviter son regard.

— La climatisation marche très bien, répondit-elle.

— Désolé, c'est obligatoire. Règlement du parc, lâcha le type en continuant à baisser la tête.

Sur son T-shirt noir étaient annoncées les dates des concerts de Marilyn Manson.

— Mais vous allez tout casser, voilà ce que vous allez faire ! On n'a pas d'argent !

Le voyou s'avança dans la caravane sans y être convié. Il s'arrêta près de M^{me} Hoffsner et la regarda fixement du haut de son imposante stature. Il mesurait un bon mètre quatre-vingts, avait la peau d'un drogué aux amphétamines, des cheveux sales à hauteur des épaules et une haleine détestable.

— Écoutez, on peut procéder de deux façons, déclara-t-il avec fermeté.

— Votre mère doit être horriblement fière de vous ! lança Stella en battant en retraite.

Le voyou lui emboîta le pas jusqu'à la cuisine. Au centre de la table se trouvait une pile de crêpes épaisses et fumantes que trois types gros comme des barriques se chargeaient de réduire à néant.

— Mes enfants, annonça Stella. J'aimerais vous présenter ce gentil jeune homme du parc qui vient inspecter notre système de climatisation.

Les médecins des urgences durent attacher le jeune patient en T-shirt de Marilyn Manson pour qu'il ne s'arrache pas la peau. C'était le tailleur de haies qui l'avait repéré le premier, sans comprendre ce qu'il voyait. Quatre canards mutilés étaient perchés sur un tube argenté flottant au centre du lac principal des îles Vista.

Le type était en état de choc. Minimum déclara à la police qu'il s'agissait de l'un des membres de l'équipe de jardiniers qui avait disparu au cours d'une tournée d'inspection. L'équipe médicale dut aller le repêcher dans le lac. Il était couvert de déjections de canard et enveloppé jusqu'au nez dans d'épaisses bandelettes d'isolant en fibre de verre couramment utilisé dans les appareils de climatisation.

La nouvelle se propagea rapidement. Tous les résidents et membres du personnel surent bientôt ce qui s'était passé. Les seuls à ne pas être au courant, c'étaient les flics. Les deux parties en présence décidèrent que c'était aussi bien comme ça.

Minimum passa à l'offensive. Il augmenta les contrôles, expédia gratuitement des listes de résidents à des courtiers en téléphone fous furieux et ferma la piscine pour « raisons sanitaires ». Il plaça aussi en secret un four à micro-ondes dans l'auditorium, pour le plus grand bonheur des porteurs de pacemakers.

Les membres de l'équipe de jardinage se mirent à déambuler dans le parc avec l'apparence de victimes d'un terrible bizutage de confrérie. Minimum rappela ses troupes quand le ramasseur de feuilles se présenta à son bureau avec un pouce collé dans son anus avec de la Super Glue.

Les mois suivants furent paradisiaques pour les résidents des îles Vista. Le parc s'anima de multiples fêtes. Il y eut des soirées de bingo tumultueuses, et les jeux de piscine ressemblaient aux tournois de plage de MTV. La Chlingue, Mou-de-l'Asperge et la Teigne se prélassaient dans des chaises longues au bord de la piscine. Les résidents veillaient à ce que leur chope de bière ou leurs assiettes de nachos ne soient jamais vides.

Dans le clubhouse, Minimum et l'équipe de jardiniers complotaient autour d'une table pliante Samsonite. Par la vitre teintée à l'épreuve des ouragans, ils pouvaient voir M. et M^{me} Hoffsnér dans le grand bain de la piscine, hilares, à califourchon sur les épaules de la Chlingue et de la Teigne, en train de faire une bataille de battes en mousse colorée.

La Chlingue, Mou-de-PAsperge et la Teigne entamèrent un marathon de dîners. Les résidents mirent au point une tournante pour offrir aux bikers des plats maisons préparés avec amour. Ils leurs procurèrent également les « couleurs » dont ils rêvaient depuis toujours. Un retraité fabriqua pour leurs blousons des pièces rouges ornées de crânes flamboyants. À ce détail près que les pièces étaient

en macramé. Le résident devait aussi être daltonien, car elles ressemblaient à Don King (11).

Une journée du mois d'août, cent vingt résidents des îles Vista escortèrent les trois bikers aux yeux bandés jusqu'au parking du clubhouse. Quand on retira les foulards de leurs yeux, ils découvrirent trois Harley flambant neuves.

Assis à son bureau, McJagger regardait les Florida Marlins disputer la première manche des matchs de qualifications. Minimum frappa et ouvrit la porte.

— Vous m'avez bipé ? demanda-t-il.

— Asseyez-vous ! aboya McJagger.

Puis il se leva, s'approcha de la fenêtre et écarta les rideaux. Les pelouses étaient en friche, les arbres avaient besoin d'être taillés.

Un gang de soixante scooters passa devant la fenêtre et se mit à tourner autour du bureau de McJagger. La Chlingue, Mou-de-l'Asperge et la Teigne étaient en tête de cortège sur leurs Harley. Derrière eux, les résidents défilaient deux par deux le long de la ligne médiane. La plupart portaient des blousons en cuir ornés de pièces en macramé.

— Qu'est-ce qu'ils fabriquent ? demanda Minimum alors que le gang repassait devant la fenêtre.

— Je crois qu'ils se promènent, répondit McJagger. Bon Dieu, c'est horrible ! J'ai quinze bus qui arrivent demain de l'Ohio pour l'ouverture de la phase V !

Minimum rejoignit McJagger à la fenêtre au moment où le gang effectuait un nouveau passage.

— Regardez-moi ces mauvaises herbes ! jeta McJagger.

— L'équipe de jardiniers n'ose plus sortir, expliqua Minimum.

— Bordel de merde ! Ça ne fait pas partie du concept, peut-être ? Pour aller *jardiner*, il faut sortir dans le *jardin*, non ?

— Il y a eu des problèmes.

— Ils se foutent de votre gueule ! dit McJagger. Ça suffit les conneries ! Je vais mettre un terme à tout ça. (Il se rassit à son bureau et attrapa un dossier.) La dernière chose dont j'ai besoin au moment où les bus débarqueront, c'est d'une émeute de vieillards !

Le cortège fit un nouveau tour.

— Convoquez-moi ces bikers, ordonna-t-il à Minimum. (Quelque chose attira son regard. Il observa les motocyclistes avec plus d'attention.) C'est Don King, ou quoi ?

Veale se réveilla dans l'après-midi et mit sa main en visière pour se protéger les yeux du soleil étincelant. Il était étendu tout habillé sur un lit non défait, dans une chambre d'amis de son domicile. Il avait tellement mal au crâne qu'il se coucha dans la douche et ferma les paupières. Le téléphone de la salle de bains sonna pendant qu'il se séchait.

— Qui ça ? Je ne connais pas de Serge ! répondit Veale. Le Red Snapper ? Je ne me souviens d'aucun accord. J'étais saoul. Allez vous faire foutre !

Il raccrocha.

Puis il attacha la serviette autour de sa taille et descendit les escaliers. La sonnette de la porte retentit.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Au moment où il atteignait l'entrée, la porte s'ouvrit brusquement à cause d'un grand coup de pied. Serge apparut, le sourire aux lèvres. Il avait dans la main un téléphone portable volé.

— Coucou ! J'appelais depuis la véranda !

Coleman entra derrière lui et mit en route une tronçonneuse munie d'une lame de quarante centimètres.

En secret, Veale s'était toujours demandé comment il réagirait face à un stress majeur. Maintenant, il savait. Il partit en hurlant et en courant tout nu comme un crétin dans la maison.

Serge le plaqua par terre dans le salon. Tous deux s'étalèrent sur le carrelage mexicain. Sans un mot, Serge enfonça les deux genoux dans la poitrine de Veale. Puis il lui saisit le poignet gauche, qu'il aplatit contre le carrelage. Coleman, juste derrière, brandissait la tronçonneuse comme une hache. Deux doigts et un jet de sang partirent en direction du mur. Un troisième doigt était à moitié sectionné. Coleman arrêta la tronçonneuse.

— Laisse-moi te donner un coup de main, dit Serge qui saisit le troisième doigt, le tordit et l'arracha.

Puis il alla ramasser la serviette que Veale avait laissée tomber. Quand il revint, Veale était assis, le regard dans le vide.

— Hé, un sourire, dit Serge en enveloppant la main mutilée dans la serviette. (Il sortit un garrot de sa poche. Veale se vomit dessus.) Oh, un petit accident. (Puis il attrapa Veale par son bras indemne et l'aida à se relever.) Viens, mon grand. On t'emmène à l'hôpital.

Veale ne réagissait pas.

— Il a les boules, expliqua Coleman.

— Tu as les boules, George ? demanda Serge.

Veale se tourna vers lui, le regarda et se mit à pleurer.

— Viens ici que je te montre quelque chose, proposa Serge.

Il entraîna Veale vers le miroir en pied de l'entrée. Veale avait le torse et les jambes couverts de sang et de vomi. Ils s'arrêtèrent devant le miroir. Serge passa son bras autour des épaules de Veale et sourit comme s'ils étaient deux potes de l'armée.

— Tu devrais être excité ! s'exclama Serge. C'est un grand jour ! À partir de maintenant, Serge et Coleman s'occupent de toi !

Coleman sortit dans le jardin et remit la tronçonneuse en marche. Il coupa le dattier des Canaries, qui s'écrasa sur le toit du salon.

— Bon, il faut qu'on y aille, annonça Serge qui n'avait pas quitté le miroir. (Il donna une bourrade à l'épaule de Veale et fit encore un grand sourire.) Bienvenue dans ta nouvelle vie !

Il poussa Veale jusqu'à la voiture. Ils prirent la direction des urgences du Tampa General.

— Tu nous as embauchés pour couper cet arbre, expliqua Serge en filant vers le sud sur Bayshore.

— Le dattier des Canaries, renchérit Veale qui, blanc comme un linge, tenait sa main blessée contre son ventre nu.

— C'est ça. Un *Phoenix canariensis*, dit Serge. On était en train de l'abattre quand tu es sorti en courant de la douche parce qu'on s'y prenait mal...

— Personne n'abat un dattier des Canaries, répondit machinalement Veale. Ça donne de la valeur à une propriété.

— Exact, on était en train de couper le mauvais arbre. C'est ça. Tu vois, tu te mets à réfléchir, George. Comme ça, on va améliorer notre histoire ensemble. C'est chouette de te voir coopérer...

Le regard fixe, Veale se mit à hoqueter.

— Alors tu as couru pour nous arrêter, mais on t'a pas entendu à cause du bruit de la tronçonneuse. Tu m'as pris par le bras et je me suis retourné avec l'engin. Comme il était pointé sur ta tête, tu l'as dévié avec ta main. Des doigts et du sang ont giclé partout. Oh, c'est trop affreux pour continuer à en parler.

Depuis la banquette arrière, Coleman demanda à Serge :

— Il est docteur, non ? Il peut pas m'avoir de la drogue ?

— Ne parle pas de drogue maintenant, répliqua Serge.

Il tourna à droite et prit le pont de Platt Street.

— J'ai son doigt avec moi, annonça Coleman. Je veux dire, j'en ai deux. J'ai pas pu retrouver le troisième. Vous voulez voir ?

Il passa la main par-dessus les sièges. Dans sa paume gisaient un annulaire ainsi qu'un majeur. Il retira sa main.

Veale eut un hoquet.

— Maintenant, George, rappelle-toi bien, tu t'en tiens à cette histoire, sinon on va tous en prison. Toi, tout du moins. Je veux dire, on t'en voudra pas si on se fait choper, mais le gros poisson, c'est toi. Après tout, c'était ton idée. (Veale tourna lentement la tête vers Serge.) T'as oublié ? À la boîte de strip, tu nous as expliqué que tes mains étaient assurées pour cinq millions de dollars, et que t'en avais ta claque des mères pleines de morve et de leurs moutards merdeux. Alors je t'ai proposé d'arranger un petit accident pour, disons, cinquante mille dollars, et t'as dit : « Putain, génial on va niquer l'assurance ! » Je t'ai demandé si tu étais sûr de toi, et t'as répété : « On va niquer l'assurance ! » Alors je t'ai proposé aujourd'hui comme date. Tu continuais à répéter : « On va niquer l'assurance ! » Je sais que t'avais un peu bu, George, mais tu as donné ta parole. Ta parole d'honneur.

Coleman tendit le doigt.

— Les urgences !

Serge bondit sur le trottoir et contourna la voiture en courant. Il aida Veale à sortir de la voiture, puis lui fit une tape encourageante sur le derrière en disant :

— Vas-y, attaque, mon tigre !

— N'oublie pas la drogue, rappela Coleman.

— Vous me coûtez plein de blé, espèce de connards ! gueula McJagger.

Pour appuyer ses propos, il agita une arme en direction de la Chlingue, de Mou-de-l'Asperge et de la Teigne. Il s'agissait en réalité d'un vieux revolver de pirate à silex, mais tout ce que les bikers voyaient, c'est qu'il était gros. Alors ils se taisaient et ils écoutaient. Ils étaient assis sur trois chaises alignées devant le bureau, avec chacun à la main un gobelet Dixie en provenance du distributeur d'eau fraîche de la salle d'attente.

— Mais je suis un honnête homme. J'ai un marché à vous proposer, enchaîna McJagger. Vous aimez les bateaux ?

— On a été pêcheurs de crevettes, déclara Mou-de-l'Asperge.

La Teigne lui donna un coup de coude.

— Bien, bien, dit McJagger en allumant un cigare avec le faux pistolet avant de le replacer sur son socle. (Les trois bikers laissèrent échapper un soupir de soulagement.) J'ai un beau voilier, un sloop de soixante pieds. J'aimerais que vous alliez faire un tour dessus. Boca Grande, Marco Island, les Keys, où vous voudrez. Profitez-en.

— C'est quoi le marché ? questionna la Teigne.

McJagger attrapa un véritable .45 de l'armée dans la boîte à ressort placée sous son bureau.

- Ne revenez pas avant une semaine, ou je vous bute.
- Honnête, lança la Chlingue.

*

Plus rien ne pouvait surprendre l'expert en assurance de la New England Life and Casualty. Plus rien, après ce lundi où une épouse négligente s'était rendue à l'épicerie située au bas de FUS 301 à bord de l'aéroglysseur de son mari, qu'elle avait coincé dans l'allée de la boulangerie ; après ce mardi où un étudiant complètement stoned avait fait le tour de Dunedin au volant d'une MG décapotable avec des vieilles lunettes de course et une écharpe de cinq mètres de long, comme le Baron Rouge. Au premier feu rouge, l'écharpe était retombée sur la route. Quand le feu était passé au vert, elle s'était prise dans la roue arrière de la voiture, ce qui avait brisé le cou du conducteur.

Ainsi, quand l'expert parcourut la demande d'indemnisation de Veale, il se contenta de sortir la pointe de son stylo et de demander :

— Vous n'avez pas vu d'avocat, n'est-ce pas ?

Serge avait accompagné Veale dans ses démarches, remplissant et signant tous les formulaires à sa place, car ce dernier était plus ou moins en catatonie.

George, qui était assis à côté de Serge, poussa un petit cri aigu. Puis il leva les yeux vers l'emblème de la New England Life au mur : Paul Revere (12) faisant un clin d'œil depuis le dos de son cheval.

— Cette signature, reprit l'expert, ne correspond pas à celle que nous avons dans nos fichiers.

— Mais bon sang, regardez sa main ! s'écria Serge. C'est moi qui ai signé ! J'ai une procuration. (Il sortit une lettre d'une chemise, qu'il tendit à l'expert.) Évidemment, j'ai également dû signer la procuration.

L'expert rassembla les papiers en une pile bien nette.

— De toute évidence, il s'agit là d'un cas peu banal, mais tout semble en règle, dit-il en pensant au contraire que rien ne semblait en règle.

Le client produisait les mêmes bruits qu'une marmotte d'Amérique. Son interprète crispé au sourire énigmatique prit une photo.

Car de toute évidence également, l'expert avait sous les yeux le cas de mutilation le plus irréfutable et le plus grotesque qu'il ait jamais vu. Les gens essayaient parfois de frauder aux assurances en se sectionnant un bout de doigt à hauteur de la dernière phalange. Mais *personne* ne faisait une chose pareille.

« Je ne suis pas payé assez cher », se dit l'expert, qui apposa le

tampon « approuvé » sur le dossier, mit les deux énergumènes à la porte de son bureau et partit déjeuner pendant deux heures.

Au cours des semaines qui suivirent, le dossier circula dans les services labyrinthiques de la New England Life and Casualty, et cinq millions de dollars furent finalement déposés sur le compte de George Veale III.

Serge et Coleman appelaient tous les jours pour voir si l'argent était arrivé. Veale les faisait patienter en prescrivant à Coleman de l'héroïne de synthèse afin de soulager sa rage de dents de sagesse. Puis, un après-midi de la fin octobre, premier jour des World Series 1997, Veale téléphona à Serge pour lui annoncer qu'il avait une bonne nouvelle. Ils se donnèrent rendez-vous au bar tournant placé au sommet du Palm-Aire Hôtel, sur St. Pete Beach.

Veale prit l'ascenseur vitré à l'extérieur de l'hôtel et respira dans un sac en papier en se répétant qu'il fallait tenir le coup. Le soleil était couché depuis quelques minutes. À mesure que l'ascenseur s'élevait, Veale put voir par-dessus les barrières des maisons en front de mer les salons que la lueur des télévisions teintait de bleu. Deux étages plus loin, il aperçut la baie de Boca Ciega et les feux de route des voiliers, et un peu plus haut, à l'autre bout de la péninsule, un paquebot illuminé comme un gâteau d'anniversaire dans la baie de Tampa.

Il sortit de l'ascenseur et avança à pas forcés, une trousse de toilette en cuir noir bourrée de liasses de billets de cent dollars à la main. La table à cocktail de Serge et de Coleman avait tourné dans le sens des aiguilles d'une montre jusqu'à la façade rose du Don César Hôtel. Vers la gauche, des spots illuminaient les piliers triangulaires du Sunshine Skyway Bridge. Sur Gulf Boulevard, on distinguait les lumières bleue, rouge et verte d'un Eckerd, d'un Burger King et d'un Publix.

Veale atteignit la table en même temps que la serveuse et commanda un triple Jack Daniel's avant de s'asseoir.

— Un autre Perrier, demanda Serge. (La serveuse décocha un regard noir à Coleman, qui était affalé sur la table.) Rien pour lui.

Veale s'assit et resta immobile plusieurs minutes, tandis que leur table pivotait jusqu'au golfe du Mexique, à l'ouest. Puis il posa discrètement la trousse de toilette par terre et la poussa du pied jusqu'à Serge.

Sans quitter Veale des yeux, Serge leva une main, comme s'il parlait dans une radio accrochée à son poignet :

— Agent Iguana à capitaine Cavité. L'Aigle vient d'atterrir.

Il s'empara du sac et renversa l'argent sur la table. Veale paraissait au bord de la crise cardiaque. La serveuse arriva avec leurs boissons, vit l'argent, et laissa échapper un : « Oh, merde. »

— Désolé, dit Serge en poussant le tas pour faire de la place aux

verres.

Il prit un billet de cent sur une liasse, le tendit à la fille puis regarda le fond de la trousse. Elle ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais se ravisa et s'éloigna rapidement.

— Où est le reste ? demanda-t-il à Veale.

— Hein ?

— Le reste de l'argent. Je veux dire, ce que tu nous apportes là, c'est bien gentil, George, mais où est le gros du fric ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? prononça Veale en cherchant son air. Tout est là. Il y a cinquante mille dollars.

— Il y a cinquante mille dollars, en effet. Mais tu nous dois trois millions trois cent cinquante mille. Ils sont où ?

— Quoi ???

— Cinq millions divisés par trois. La part de Coleman plus la mienne, ça fait trois millions trois cent cinquante mille dollars. Avec ça, dit-il en désignant de la tête la pile de billets sur la table, tu nous dois plus que trois millions trois cent mille.

— Mais vous aviez dit cinquante mille !

— Quand ça ?

— Sur le chemin de l'hôpital.

— Tu devais délirer, George. Pourquoi je me contenterais d'un pour cent ? On va être obligés de se fâcher, George ?

Veale sentit une vague de panique bouillonnante monter dans sa poitrine et son cou. Serge remit l'argent dans la trousse. Au moment où leur table pivotait vers le nord, la serveuse les montra du doigt à ses collègues stupéfaits alignés au bout du bar.

George s'en aperçut. Il baissa la tête et murmura :

— On est repérés.

Serge leva la tête et agita la main. Puis il désigna du doigt Veale en criant :

— Voici George Veale, troisième du nom, on l'applaudit tous !

Et il frappa énergiquement dans ses mains.

George s'évanouit.

Serge aspergea de Perrier les deux hommes affalés sur la table. Coleman jeta des regards autour de lui, l'air perdu, rapidement imité par Veale.

— Vingt-quatre heures, George ! lança Serge.

Il s'en alla avec Coleman en emportant la trousse de toilette.

Au-dessus de la baie de Tampa, le ciel prit une teinte marmelade quand le soleil passa sous la ligne d'horizon de St. Petersburg. Quelques cirrus virèrent au rose-rouge dans le feu croisé des derniers rayons.

L'happy-hour battait son plein au bar Hammer-Time sur la digue de Courtney Campbell. Il était fréquenté par la foule habituelle du vendredi soir après le boulot. Les Trans Am envahissaient le parking. Le nom du bar s'inscrivait en lettres rouges lumineuses inclinées au-dessus de la porte. Un requin-marteau affublé de lunettes de soleil et de rayures vert électrique était suspendu juste en dessous.

Des T-shirts souvenir tapissaient le plafond et de vieilles planches de surf faisaient office de tables. Les propriétaires avaient acheté des douzaines de poissons empaillés – maquereaux, mafous, sérieoles – qu'ils avaient décorés de manière aussi extravagante que le requin à l'extérieur, puis accrochés aux murs. Les clients agglutinés au bar gênaient la circulation, et les serveuses se promenaient avec des portetubes à essais remplis d'alcool.

David Klein était assis à une table près de la fenêtre depuis deux heures. Il était arrivé avant la cohue afin de profiter de la vue. Il avait bu un Coca et lu la moitié d'un livre de poche.

Il observa deux véliplanchistes, puis les hélicoptères des chaînes de télévision qui surveillaient la circulation. Son esprit se mit à dériver, comme dans les instants où l'on va plonger dans le sommeil.

Il repensa à l'affaire qu'il avait plaidée dans l'après-midi, encore une attaque de distributeur de billets, un cas sans ambiguïté, délibération du jury en vingt minutes. D'où venaient-ils donc tous ? Ils déferlaient par vagues : voleurs de voitures, violeurs, braqueurs, pédophiles et autres individus qui trouvaient tout simplement que le moment était venu de sortir leur flingue. David recevait en moyenne trois menaces de mort par mois.

Il repensa au lycée de Tampa. À dix-sept ans, après une nouvelle victoire de son équipe de football, il avait emmené ses coéquipiers à l'intérieur du comté, histoire de rendre visite aux contrebandiers d'alcool de la Hillsborough River.

L'adjoint au shérif connaissait l'existence de ce trafic. Quand il aperçut les joueurs de football à cette heure sur cette route, il sut ce qu'ils faisaient là.

Il somma le véhicule de s'arrêter, mit la main sur l'alcool de

contrebande et interpella tout le monde. Il inculpa de surcroît David pour conduite imprudente.

Les coéquipiers de David rirent, tout en restant polis, quand il leur expliqua qu'il allait se charger de leur défense. Il passa de longues heures solitaires dans la bibliothèque du palais de justice.

Au tribunal, le procureur et le juge se montrèrent contrariés que les adolescents intentent un procès au lieu de s'acquitter de leurs amendes. Quatre coéquipiers de David étaient installés à la table des prévenus ; deux d'entre eux arboraient l'habit de cérémonie de la remise des prix. Quatorze autres joueurs étaient assis sur les bancs en bois en compagnie des pom-pom girls.

David demanda au magistrat de juger les prévenus de façon collective, mais de considérer séparément son inculpation pour conduite imprudente.

Le juge interrogea du regard le procureur, qui haussa les épaules. Pas d'objection.

Le procureur appela l'adjoint du shérif à la barre. Ce dernier expliqua que David avait mordu sur la ligne blanche. Or, tout le monde le savait, ce n'était qu'un prétexte pour effectuer une fouille. Mais un prétexte efficace.

— Le témoin est à vous, annonça avec condescendance le procureur à David.

— Est-ce que je roulais au-delà de la vitesse autorisée ? demanda David.

— Non.

— Y avait-il un autre véhicule présent sur place ?

— Non.

— M'avez-vous sommé de m'arrêter pour une autre raison ?

L'adjoint mentit quant à ses soupçons sur la présence d'alcool de contrebande.

— Non, uniquement parce que vous mordiez sur la ligne blanche.

— Pas d'autres questions, annonça David.

— L'État a terminé sa plaidoirie, déclara le procureur avec une suffisance qui signifiait clairement que tout cela n'était pas de son niveau. Tout au plus une partie de mini-golf juridique.

— La défense demande au jury l'acquittement sur recommandation du juge en vertu de la jurisprudence de 1948 dans l'affaire opposant M. Penrod à l'État de Floride devant cette même juridiction (David tendit au juge et au procureur des photocopies faites à la bibliothèque du tribunal), où le juge avait conclu que mordre sur la ligne blanche est assimilé à une mesure de sécurité en Floride rurale et que, sans autre preuve à l'appui, cette faute ne suffit pas à qualifier un délit de conduite imprudente.

Le juge lut le compte rendu d'audience et fit un signe de tête au

procureur.

— L'État a-t-il quelque chose à opposer à ça ?

— Mais il zigzagait sur la route ! s'exclama le procureur.

— Trop tard, déclara le juge. Il fallait en parler au moment de l'interrogatoire, or vous avez déclaré que vous aviez terminé... Non-lieu.

— Très bien, dit le procureur. Maintenant, en ce qui concerne l'inculpation pour achat d'alcool de contrebande...

— Votre honneur, l'interrompit David, la défense demande un non-lieu dans l'affaire de l'alcool, dans la mesure où elle est le fruit d'une fouille perpétrée sans présomption réelle, basée sur une citation à comparaître pour violation du code de la route non motivée.

— Le fruit de quoi ? s'écria le procureur. Vraiment, notre honneur, devons-nous...

Le juge l'interrompit d'un signe de la main.

— Il a raison. Non-lieu.

Le juge tourna la tête vers David et laissa un sourire apparaître sur ses lèvres.

— Je serais intéressé de voir ce que vous allez devenir.

Une voix sortit David de sa rêverie.

— Qu'est-ce que tu lis ?

David quitta la baie des yeux et aperçut Sean, qui prit place sur la chaise vide en face de lui, puis examina le livre que David tenait toujours à la main sans s'en rendre compte. Il le retourna pour montrer la couverture à Sean : un insecte géant avec une cuillère à cocaïne autour du cou et des mitraillettes dans chacune de ses six pattes, sous le titre *L'Histoire de la baie des Cafards*.

— Je me souviens de cette affaire, dit Sean. C'était le genre de crime typique de la Floride des années quatre-vingts. Avec tous les clichés (13) qu'on a entendus sur la frontière de l'Ouest de la cocaïne.

— C'est cela même.

— Le bouquin est bon ?

— J'ai l'impression. La plupart des faits sont exacts. On y raconte la perte malencontreuse de la coke et la mêlée générale qui a suivi.

— C'est incroyable que ce soit juste à l'endroit où on va pêcher, non ?

— Je sais. J'en suis au moment où ils se mettent tous à mourir, comme après l'assassinat de Kennedy.

— Tu donnais plutôt l'impression d'en être nulle part, les yeux rivés sur la fenêtre.

— J'essayais d'oublier le boulot. Ce ne sont que des bêtes. On dirait qu'ils appartiennent à une autre race.

David savait ce que Sean allait répondre. Que la Floride se divisait rapidement en deux catégories de population. Celle des enfants qui

causaient du souci à leurs parents, et les autres. David expliquait ça par le fait que Sean était père de deux petits. Mais il savait aussi que Sean avait raison.

— Revenons à nos moutons, le coupa David.

— En effet, répondit Sean. À notre partie de pêche annuelle.

— Que l'on n'a pas faite depuis des années. La tradition se perpétue...

Chaque année, c'était la même chose. Les préparatifs pour la grande sortie de pêche. Puis l'annulation de la grande sortie de pêche. Il se passait toujours quelque chose : un mariage, un accident de voiture, une naissance.

Mais cette année...

— Absolument, lança Sean.

— On descend jusqu'aux Keys. Je connais un endroit où on peut louer des yoles.

— J'ai eu vent de ces cabines complètement paumées.

— Ce sera l'aventure.

— *Easy Rider*.

— *Route 66*.

— Lewis et Clark.

— Jack Kerouac.

— *Thelma et Louise*.

David s'interrompt pour regarder Sean.

— Je peux être Thelma ? demanda ce dernier.

— D'accord. Voilà le programme, avant qu'on l'annule à nouveau.

— Cette fois, on n'annulera pas !

— On va faire le grand tour de Floride, annonça David. On ira voir le lancement d'une navette à Cap Canaveral. Le lendemain, on filera vers le sud et on longera la côte jusqu'à Palm Beach, où on passera la journée. Puis le lendemain, Miami Beach...

Sean termina :

— Et ensuite on descendra jusqu'à Key West, où on établira un nouveau record de pêche...

— Le record de la plus grosse quantité d'appât gâché.

Des rires attirèrent leur attention.

À la table voisine, plusieurs filles étaient de sortie. Cinq secrétaires sirotaient le cocktail du stade, un rhum-Coca. Elles gloussèrent, puis l'une d'elles retira son soutien-gorge sous son chemisier pour remporter un pari. Une autre, celle aux cheveux mi-longs bouclés et noirs, s'aperçut que David la regardait, leva son verre à son intention et lui sourit. David lui rendit son sourire, puis se tourna vers les pélicans qui volaient juste à la surface de l'eau. Deux types s'approchèrent des secrétaires. Elles écoutèrent patiemment leur baratin. David entendit ensuite l'une d'elles grommeler un bon mot de

fin. Les prétendants furent priés de dégager.

Un troisième s'avança vers la table. Gilet matelassé vert et bottes de cow-boy pointues. Il fut brutalement éconduit par la fille aux cheveux noirs bouclés. Il la prit par le poignet. Elle se dégagea. Il recula d'un pas et eut l'air de se calmer, comme s'il renonçait.

Mais contre toute attente, il attrapa de nouveau la fille par le bras, qu'il lui tordit dans le dos. Puis il lui plaqua la tête contre la table.

— J'en ai assez de toi, salope ! hurla-t-il.

Tout le monde se figea sur place. On n'entendait plus que sa voix et *Where the Streets Have No Name* de U2, qui passait dans la sono.

— Tu couches avec lui ! Je vais te tordre le cou, espèce de pute !

Dans les situations critiques, où plus d'un serait resté perplexe, David réagissait de manière très particulière. Il cessa de penser avec des mots et se mit à réfléchir en termes de chiffres. Pas de chiffres tout court. Mais de distances, de temps, de probabilités, de relations spatiales, de modèles informatiques, d'objectifs à atteindre, de coefficients de réussite. Extrêmement vite. C'est ce qui faisait autrefois de lui un excellent quarterback. Cependant, son efficacité dépendait également de facteurs émotionnels. Et cette fois, il s'agissait d'un défi, dans la mesure où la fille au visage plaqué contre la table était sa sœur Sarah.

— Connasse ! gueulait le type en lui tordant le bras.

— Laissez-moi deviner, dit David qui s'était levé. Même enfant, vous n'étiez pas très intelligent, n'est-ce pas ?

Tout le monde regarda David comme s'il avait perdu la tête. Le gars était un vrai Paul Buyan(14).

— Qu'est-ce que tu dis ? grogna le type.

— Oh rien, répondit David. Juste que ça ne doit pas être simple de traverser la vie quand on est systématiquement le moins intelligent.

— Hein ?

— Mais il vous reste un espoir, poursuivit David. On exerce désormais des chimpanzés pour aider les gens comme vous dans les tâches quotidiennes. Il paraît qu'ils sont vraiment doués.

Le type lâcha le bras de Sarah et s'avança vers David en hurlant :

— Je vais te tuer !

Il plaqua sa poitrine contre celle de David pour lui foutre la trouille de sa vie avant de lui casser la gueule. Puis il arma son poing, mais David se pencha brusquement en avant et lui donna un coup de tête à la mâchoire. Dans le mille ! David se fit une légère entaille au front, mais cassa plusieurs dents à son adversaire. Ce qui faisait très mal.

Le type était maintenant vraiment prêt à tuer. Mais au lieu de frapper avec son poing, il tâta instinctivement sa mâchoire endolorie. David eut le temps de se mettre en garde et lui donna un coup qui se répercuta jusque dans les reins. Le type perdit l'équilibre. Son système

nerveux lui signalait de graves ennuis sur deux fronts différents.

Son adversaire étant occupé à régler ses problèmes, David n'eut même pas à faire preuve d'imagination jusqu'au bout. Il attrapa une chaise et la lança de biais. Au cinéma, la chaise se brise. Dans la réalité, ce sont les os qui se brisent. Le type se protégea avec son bras, qui se cassa en deux endroits avant d'être projeté en arrière. La chaise poursuivit sa trajectoire et lui fractura le crâne ainsi que la clavicule. David ne s'arrêta pas en si bon chemin. Il se mit à califourchon sur le type et le bourra de coups de poing. Si Sarah et Sean n'étaient pas intervenus, il l'aurait tué.

Quand ils virent son insigne doré d'assistant du procureur, les flics traitèrent David avec déférence. Ils menottèrent le bûcheron inconscient.

Sean conduisait. Il jeta un coup d'œil à David installé sur le siège du passager, à la route, puis de nouveau David et lança :

— Des fois, tu me fais peur.

David répondit nonchalamment.

— Ce sont des bêtes. Mais d'où ils viennent ?

— Allons pêcher, répondit Sean.

Veale, assis à la table de la salle à manger en compagnie de sa femme et de sa fille, passait en revue les préparatifs du mariage de cette dernière, qui aurait lieu quinze jours plus tard. Il jeta pardessus l'épaule de son épouse un coup d'œil à la télévision de la pièce voisine, où passait un reportage sur les World Series avant les premiers matchs.

— George, tu nous écoutes ?

Il hocha la tête.

Il fut le premier à percevoir la voix, cette voix qui l'appelait.

Puis tous trois entendirent :

— Je demande le capitaine Cavité !

Tandis que sa femme allait voir ce qui se passait, Veale sentit une crise de panique débouler au triple galop. Le délai avait expiré vingt-quatre heures plus tôt.

— George, il y a deux types avec des têtes à faire peur dans notre cour. Débarrasse-toi d'eux !

George et sa fille la rejoignirent à la fenêtre.

De l'autre côté de la grille en fer, Coleman se tenait torse nu sur le trottoir avec des bottes de l'armée et un short de coureur de fond en soie trop petit. Il avait les jambes écartées et les poings sur les hanches comme Superman, ainsi qu'une expression menaçante sur le visage. Derrière lui, Serge était appuyé à une Barracuda couverte de rouille garée dans la rue.

Le plus intimidant, c'était le tatouage géant sur la poitrine de Coleman, lisible depuis la maison : « Crucifixion Junkies ». Il s'agissait du nom d'un groupe de death métal local, ce que les Veale ignoraient. Ils le prirent pour un adorateur du diable, genre très répandu dans la baie.

— On veut notre fric ! cria Serge.

— George, tu connais ces hommes ? demanda sa femme.

Veale répondit :

— Cache-moi.

Mais sa voix était si aiguë que seuls les chiens pouvaient l'entendre.

— George ! Fais quelque chose ! hurla sa femme.

— Oui, George, fais quelque chose ! reprit Serge depuis la rue.

En guise de réponse, George s'accroupit et se roula en boule par terre.

— J'appelle la police ! annonça son épouse.

Serge et Coleman expliquèrent aux flics qu'ils étaient des amis de George et qu'ils venaient juste voir s'il voulait sortir jouer avec eux.

— C'est pas vrai, peut-être ? cria Serge à Veale, terré derrière la souche du dattier des Canaries.

Le policier expliqua à l'épouse de Veale qu'il était désolé, mais que dans la mesure où son mari refusait de coopérer, et même de quitter sa souche, tout ce qu'il pouvait faire, c'était demander aux deux hommes de partir. Il porta la main à sa casquette.

La femme et la fille de Veale prirent la mesure de la situation et s'en allèrent faire des courses à Flyde Park.

Quand elles furent parties, Serge et Coleman revinrent à la maison et franchirent la porte, qui n'était pas fermée à clé. George, qui se trouvait dans le salon, prit ses jambes à son cou.

Serge le plaqua une seconde fois sur le carrelage mexicain.

— George, on va pas te couper d'autres doigts. On veut juste te montrer quelque chose.

Serge mit une cassette dans le magnétoscope. George se découvrit avec un bocal sur la tête.

— Maintenant, on va faire un tour, annonça Serge.

Mais George se roula à nouveau en boule. Alors, Serge et Coleman le mirent dans un grand panier à linge, qu'ils portèrent jusqu'à la Barracuda.

Tout en conduisant, Serge s'adressait à Veale, installé sur le siège du passager :

— Pourquoi tu ne nous as pas payés ? Tu sais que tu n'as pas d'autre solution. Je n'arrive pas à croire que tu nous évitais sciemment. Je vais t'expliquer ce que je veux faire, George. Je suis un type qui croit à la motivation. Je suis persuadé que je peux transmettre de l'impulsion aux gens qui m'entourent, leur donner une bonne raison de faire les choses.

Il attrapa plusieurs feuilles de papier agrafées ensemble.

— On a pris la liberté de dépouiller ton courrier. Service gratuit, bien entendu, sans aucuns frais. Cette lettre provient de ton traiteur. C'est la liste définitive des invités au mariage de ta fille. Il y a environ cent cinquante noms, avec les adresses.

Serge sortit dix paquets rectangulaires de la taille d'une cassette vidéo, enveloppés dans du papier marron.

— Voici la chronique du bocal, dit Serge. Je vais l'envoyer aux dix premières personnes de la liste. Chaque jour qui passe sans que tu aies payé, j'en expédie dix de plus.

Serge gara la Barracuda le long du trottoir, sortit du véhicule et déposa les dix cassettes dans une boîte aux lettres. George hurla, bondit de la voiture et plongeait le bras dans la boîte aux lettres

jusqu'au cou, s'arrachant au passage des lambeaux de peau. Il y resta coincé une demi-heure.

Les trois bikers mis à l'écart sur le voilier, l'inauguration de la phase V des îles Puerto Boca Vista se passa sans la moindre anicroche. McJagger jugea préférable de ne pas faire descendre les visiteurs de l'Ohio de leurs bus afin d'éviter tout contact avec les résidents du parc. Une phalange de jardiniers dispersa un barrage de scooters qui bloquait un carrefour.

L'atmosphère du parc bascula définitivement dans la terreur. Minimum ferma de nouveau la piscine et ordonna la démolition de quarante chauffe-eau.

Le 14 octobre, quelques minutes après midi. Minimum se tenait dans l'allée de la caravane 864, modèle Aloha. Il rudoyait à la faire pleurer une dame de quatre-vingts ans au sujet des frais de maintenance. Un petit attroupement se forma et l'interpella avec fougue.

Dans la caravane 865, un veuf en déambulateur s'avança jusqu'à son placard, enfila son blouson d'aviateur de la 8^e Air Force avec un petit trou de DCA sous le bras, passa la main derrière une pile de journaux et d'annuaires militaires et s'empara de sa vieille Winchester.

Quelques badauds virent le canon de l'arme surgir de la moustiquaire de la caravane 865. La nouvelle se répandit dans un murmure, et la foule s'écarta de la ligne de tir. Concentré sur ses manœuvres d'intimidation, Minimum fut le seul à ne s'apercevoir de rien.

Le médecin déclara que le coup de feu n'aurait pu toucher plus directement la rotule, ni l'endommager davantage, tandis que le vétéran s'escrimait à répéter à la police qu'il avait visé le cœur.

Après six mois au moins de rééducation, Minimum pourrait se déplacer à l'aide d'un simple appareil orthopédique. Jusque-là, il devrait utiliser un...

— Non, pas ça ! protesta-t-il.

Les résidents se tordaient de rire en voyant Minimum arpenter le complexe clopin-clopant avec un déambulateur. Au clubhouse, certains essayaient de prendre les pieds de son engin dans leurs cannes.

McJagger décida d'avoir une discussion avec Minimum à propos du vétéran. Assis à son bureau, il se raclait impatiemment la gorge tandis que Minimum s'approchait à une allure d'escargot avec son déambulateur. Après de multiples efforts, il réussit à s'asseoir sur une chaise.

— Vous êtes bien installé ? demanda McJagger.

Minimum acquiesça.

— Bien. (Il jeta violemment plusieurs journaux par-dessus son bureau. Minimum se protégea le visage à deux mains.) Regardez-moi ces saloperies de gros titres ! « Ouverture du procès de la fusillade : la dernière mission du vieux vétéran. » « Parcs de retraite : l'enfer sur terre ? » « Les Gray Panthers frappent les îles Vista. » Ils sont en train de faire de ce type un héros ! CNN a même donné son nom à un nouveau syndrome ! C'est un véritable cauchemar ! J'ai une nouvelle phase de vingt millions de dollars sur le point de tomber à l'eau à cause de vous. Vous êtes viré !!!

— Après tout ce que j'ai fait pour vous ? s'exclama Minimum, qui pour la première fois de sa vie se retrouvait du côté de ceux qui ont peur.

— Après tout ce que vous avez fait à ces personnes âgées, oui !

— C'est vous qui me l'avez demandé ! J'ai fait votre fortune !

— C'est ça, rejetez la faute sur les autres ! C'est la voie du succès, espèce de sale petite merde servile ! Vous êtes un minable ! Vous ne pouvez même plus marcher ! Vous êtes dépassé ! déclara McJagger. Comment vous leur dites, déjà ? Dehors !

Minimum se mit à sangloter sans retenue.

— Mais soyez un homme, bon Dieu ! s'exclama McJagger.

Minimum se jeta par terre et contourna le bureau en rampant. Il s'agrippa à la jambe de McJagger puis refusa de le lâcher et se mit à pleurer sur ses chaussettes.

— Pour l'amour de Dieu ! hurla McJagger en essayant de se libérer. Bon, bon, vous n'êtes pas viré. Mais il va falloir que vous disparaissiez un moment, au moins jusqu'à la fin du procès. Ce qu'on a de mieux à faire, c'est de se débrouiller pour que le type ne soit pas condamné. Et que ce truc arrête de faire la une des journaux !

— Mais il a essayé de me tuer !

— Ne me gueulez pas dessus ! Je suis de *son* côté. Vous avez vu l'actif militaire de ce gars ? Médaille des blessés de guerre, médaille de l'aviation, trente-six bombardements sur l'Allemagne, deux fois blessé, prisonnier de guerre, torturé. J'ai lu le journal. Je n'arrive pas à croire que vous lui ayez extorqué autant d'argent. Vous êtes maboule !

— C'est à vous que cet argent est revenu !

— Ce type est un héros de l'Amérique ! Bordel, vous n'êtes qu'un asticot ! Votre génération ne vaut pas un clou !

— Mais il m'a tiré dessus !

— Moi aussi, je vous aurais tiré dessus ! Et je vais le faire si vous ne fermez pas votre gueule !

McJagger attrapa le .45 dans son bureau.

— Vous pourriez peut-être rédiger une déclaration écrite sous

serment, réfléchit McJagger à voix haute. Disant que vous vous êtes blessé tout seul en nettoyant votre fusil. Que c'était une querelle d'amants. Un coup de feu tiré d'une voiture, un règlement de comptes entre gangs. Un mari jaloux. Que vous essayiez d'acheter de la drogue. Expliquez que vous êtes déséquilibré, un peu attardé. Travesti...

McJagger rouvrit le tiroir de son bureau, en sortit un sac de banque et le lança à Minimum.

— Voilà cinq mille dollars avec les clés de mon Hatteras à Cape Coral, emplacement n° 6. Prenez ça et disparaissez ! Bon sang, je vais bientôt être à court de bateaux, moi !

Minimum se frottait le front à l'endroit où le sac l'avait touché.

— Et si vous voyez ces bikers, dites-leur que je veux récupérer mon voilier !

*

Par une chaude matinée de dimanche, Sean Breen et David Klein quittèrent Tampa sur l'Interstate 75 en direction du nord. Ils étaient à bord de la Chrysler de Sean. Ils firent halte à un Cracker Barrel pour acheter des biscuits et David paya l'essence.

Ils roulèrent ensuite en pleine nature dans la forêt d'État de Withlacoochee. Elle était légèrement vallonnée, ce qui en Floride s'assimile à une véritable chaîne de montagnes. Pâturages et forêts reliés par une série de panneaux publicitaires de cafés pour routiers avec des serveuses aux seins nus, cent miles plus loin.

La Chrysler modèle New Yorker de 1985 possédait un habitacle marron et une stéréo d'origine. Sa panne de climatisation avait récemment coûté huit cents dollars. Kilométrage : inconnu. David tannait tout le temps Sean pour qu'il la vende. Mais à entendre son propriétaire, elle pouvait encore tenir deux cent mille kilomètres s'il changeait l'huile quand il le fallait.

La voiture se mit à émettre un bruit métallique. Des nuages de fumée jaillirent du capot. Sean continua à rouler.

— Tu ne crois pas que tu devrais t'arrêter ? s'enquit David.

Sean tendit la main et coupa la climatisation. Le problème disparut. Il baissa sa vitre.

— Pourquoi tu gardes cette voiture ? demanda David. Elle a combien de kilomètres ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, le compteur est cassé.

— Autrement dit, elle a des millions de kilomètres au compteur et tu fais réparer la clim chaque année. En plus, elle a été refusée au contrôle technique il y a quelques mois. Ça t'a coûté combien déjà ? Cinq cents dollars ?

— Neuf cents.

— Neuf cents dollars ! s'écria David en sifflant.

— Je n'arrive pas à m'en séparer, expliqua Sean. Je m'y sens bien. Comme dans un vieux gant de base-ball.

— Le rétroviseur central de ton gant de base-ball est décentré, déclara David.

Il voulut le remettre délicatement en place, mais le miroir lui resta dans la main.

— Regarde-moi ça !

David le lança par-dessus son épaule sur la banquette arrière. Il fit un sourire coupable à Sean, qui lui jeta un regard noir.

— Il existe de la colle spéciale, dit David. Qu'on étale directement sur le verre.

— Eh bien, tu vas te débrouiller pour en trouver.

Ils prirent la sortie n° 63 à Bushnell dans le sud du comté de Sumter puis firent demi-tour sous le pont autoroutier. Sean roula sur quelques kilomètres au milieu des champs jusqu'à apercevoir d'immenses drapeaux américains. Le cimetière national de Floride.

Ils avancèrent au milieu d'un quadrillage serré de pierres tombales qui formaient des motifs géométriques changeant selon l'angle. Et qui donnaient sur d'autres étendues de pierres tombales.

— C'est là, dit David en pointant le doigt.

Ils se garèrent au bord de la route et continuèrent à pied. À part eux, il n'y avait qu'une vieille femme, agenouillée sur une tombe dans le terrain voisin, un livre de prière à la main. Sean et David comprirent qu'ils se trouvaient dans la partie la plus récente du cimetière, car la rangée de tombes s'achevait en une forme irrégulière. Au-delà, la terre avait été retournée en prévision de la salve suivante de plaques blanches commémoratives.

Dans les cimetières militaires, les concessions ne sont pas achetées à l'avance et disposées au petit bonheur la chance. Elles sont creusées selon un ordre chronologique strict.

David et Sean remontèrent le temps à mesure qu'ils surveillaient les dates de décès. 1988,89,90. Ils ralentirent en atteignant l'année 1991. Jusque-là, les naissances se situaient surtout dans la première partie du siècle : il s'agissait des morts de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre de Corée. Mais les années 1970 se mirent tout à coup à côtoyer celles de 1920. La guerre du Golfe.

— Il y en a beaucoup plus que je ne croyais, déclara Sean.

La plupart des tombes étaient surmontées d'une croix sculptée. En deuxième position, mais loin derrière, quelques étoiles à six branches, suivies de rares symboles orthodoxes. Au bout d'une série de onze croix se dressait une étoile de David au nom de Reuben Klein.

David s'immobilisa, baissa les yeux et resta silencieux. Sean était

content d'être venu mais se sentait mal à l'aise, car David se murait dans un silence agressif dès qu'il s'agissait de ses parents.

David commença :

— Quand il a fait son attaque, on a cru qu'il allait s'en sortir. J'ai été lui rendre visite avec le reste de la famille. Je suis resté le moins longtemps possible. Suite à ça, ma sœur m'a appelé pour me conseiller de retourner le voir. Elle sous-entendait par là que si j'avais quelque chose à lui dire, c'était maintenant ou jamais. Elle savait qu'on ne s'entendait pas. Je détestais la manière dont il la traitait. Ce n'est pas qu'il la *maltraitait*, juste qu'il ne la traitait pas bien. C'était un vrai militaire, un colonel, toujours froid et dur, qui ne savait pas faire preuve d'affection ni manifester la moindre émotion. Moi, j'arrivais à le supporter, mais il traitait Sarah comme un soldat de deuxième classe. On se disputait tout le temps à cause de ça. À seize ans, je l'ai giflé et il m'a foutu par terre. À partir du moment où j'ai été en fac, je ne lui ai jamais adressé plus de deux mots d'affilée, et encore, seulement quand j'allais voir maman. Ça n'avait pas l'air de le gêner : il ne m'écrivait pas et ne me téléphonait jamais.

Sean n'avait jamais entendu David parler de choses aussi personnelles. Tout le temps qu'il raconta son histoire, il ne quitta pas la tombe des yeux.

— Sarah m'a supplié de retourner à l'hôpital pour me réconcilier avec lui. Mais comment ? Il n'y avait plus rien entre nous. J'y suis allé un lundi matin de bonne heure. Il dormait. Il avait des tubes dans le nez, dans la bouche et dans les bras. Les machines le prenaient complètement en charge. Il était aussi vulnérable qu'un bébé. D'ailleurs, il dormait comme un bébé. Je me suis assis. Avant que je m'en rende compte, deux heures se sont écoulées. Je suis parti.

« Je suis allé voir un artiste peintre que je connaissais par un ami, et je lui ai dit que j'avais besoin qu'il m'exécute un tableau très vite. Que je mettrai le prix. Le vendredi, je suis retourné à l'hôpital. Cette fois, il était éveillé. À part un peu de curiosité pour ce qu'il y avait dans le grand papier marron, il n'a eu aucune réaction. J'ai posé mon paquet au pied du lit et j'ai déchiré l'emballage.

C'était le tableau d'un magnifique P-38 Lightning qui survolait l'océan Pacifique. Des spirales de nuages donnaient l'impression de caresser l'avion sous son aile droite et ses deux nacelles jumelles caractéristiques. La mer était juste esquissée, car David avait demandé à l'artiste de parer au plus pressé. Il voulait que le tableau soit prêt pour le week-end. Pourtant, le flou créait un joli effet de profondeur. À l'horizon s'étendait une succession d'îles. L'archipel était anonyme, mais pas l'avion. Son numéro et ses caractéristiques étaient ceux de l'appareil de Klein, et le pilote, même s'il était minuscule, avait ses cheveux noirs et son visage décidé. La matinée était claire et

ensoleillée. Il venait d'avoir vingt ans. Reuben Klein mordait la vie à pleines dents en filant dans le ciel infini au beau milieu d'un rugissement.

Même sans les caractéristiques, Reuben Klein aurait reconnu l'appareil. C'était la même image que sur sa photo sépia noir et blanc de 1945. Exactement la même. Chaque coup de pinceau ressuscitait un détail inscrit dans son cerveau. La photo avait été prise par un autre pilote qui s'était retourné sur sa droite. Pour plusieurs raisons, c'était le seul cliché de Reuben aux commandes d'un avion pendant la guerre. C'était d'ailleurs le seul cliché de lui pendant la guerre tout court. Les autres soldats se prenaient très souvent en photo, mais il trouvait ça puéril. Des années plus tard, il le regretta. Il conservait la photo dans une boîte en cerisier posée sur son bureau. Reuben Klein n'avait rien d'un matérialiste, sauf vis-à-vis de cette boîte. Elle contenait également ses ailes de pilote, deux médailles et l'insigne de colonel qu'il avait reçu à la fin de sa carrière. Mais cette photo était plus importante que tout. Si Reuben Klein était capable d'éprouver une émotion, cela se produisait une ou deux fois par semaine, quand il ouvrait la boîte pour contempler le cliché. Dans ce cockpit, son jeune cœur était celui d'un lion. Il avait le monde entier à ses pieds. Il ignorait à l'époque qu'il vivait là ses plus beaux moments.

David avait toujours voulu ressembler à son père. Comme lui, il observait la photo du P-38 des heures durant pour en mémoriser chaque détail. Puis il la rangeait dans sa boîte, qu'il remettait soigneusement en place sur le bureau, et se glissait hors de la pièce avant que son père rentre et le surprenne. David reçut plusieurs fessées pour avoir fouillé dedans.

Un soir, Reuben Klein lisait le journal quand David, alors âgé de six ans, lui apporta quelque chose. Il déclara à son père qu'il l'avait fait lui-même. L'objet en question était une assiette en carton. Une rangée de cœurs était dessinée sur le pourtour au crayon rouge. Un avion figurait au milieu. David avait découpé la photo noir et blanc pour la coller sur l'assiette. Puis il l'avait coloriée en rouge et jaune avant de l'enduire de colle et de la saupoudrer de paillettes or et argent.

— Tu trouves ça beau ? demanda David, aux anges.

Il reçut la pire fessée de sa courte vie.

Tandis qu'il se remémorait tout ça pour le raconter à Sean au cimetière, David s'interrompit. Sean était stupéfait de voir se métamorphoser sous ses yeux cet individu si calme et discret. David se recueillit, puis continua son récit.

— Je suis resté au pied du lit d'hôpital de mon père à côté de ce tableau pendant ce qui m'a paru un temps infini, puis je lui ai demandé : « Tu trouves ça beau ? » Il a levé l'œil gauche sur moi. L'attaque lui avait paralysé le côté droit du visage, qui était aussi

rigide que la pierre, comme déjà à moitié mort. Mais il s'est mis à pleurer de l'œil gauche. Les larmes ont coulé sur sa joue et sur l'oreiller. Il voulait à tout prix me dire quelque chose malgré les tubes qui lui obstruaient la bouche. Il a tenté de les expulser avec la moitié gauche de sa mâchoire. Je lui ai caressé le bras en lui disant que ce n'était pas grave, mais il a quand même essayé de recracher les tubes, comme si ce qu'il avait à dire était plus important que tout. Les infirmières sont entrées et m'ont obligé à partir. J'ai posé le tableau sur une chaise devant lui. Il s'est éteint cette nuit-là, juste avant l'aube. Le lundi suivant, il était ici.

David tourna le dos à Sean, mais ce dernier le vit se tamponner les yeux avec la partie charnue de son pouce droit. Sean regarda au loin en séchant ses larmes, lui aussi. Plusieurs minutes passèrent sans qu'ils prononcent un mot.

— Merci de m'avoir accompagné, dit David.

Ils rejoignirent la voiture.

George Veale fut libéré sous caution de la prison du comté d'Hillsborough, située sur Orient Road, un jour après avoir blessé son chien par balle. Il avait dormi dans la même cellule qu'un type qui portait un casque en papier d'aluminium pour se protéger des rayons gamma, dîné de carrés de nourriture ayant le goût et la texture du contreplaqué et partagé la table d'un gars qui n'avait presque plus de nez et qui n'arrêtait pas de lui lancer : « Qu'est-ce que tu regardes, fils de pute ? »

La seule cour de la section D était un minuscule terrain de basket entouré de quatre murs en béton de cinq mètres cinquante de haut surmontés d'un grillage en barbelé. Un ballon gisait au pied du panier. Veale le ramassa. Il se mit à dribbler avec maladresse, comme s'il avait huit ans.

Deux types musclés étaient assis dans un coin du terrain. Le plus grand cria :

— Hé, grand-père, on t'a dit que tu pouvais toucher à ce ballon ?

Il leva la tête vers eux et le lâcha immédiatement.

— On t'a dit de le reposer ?

Ils s'approchèrent, ramassèrent le ballon et obligèrent Veale à jouer avec eux à la balle au prisonnier. En le visant de façon systématique.

L'un dans l'autre, ce furent vingt-quatre heures pénibles pour George. Après avoir dégagé son bras de la boîte aux lettres, il s'était installé à son bar personnel pendant deux heures, puis avait pris sa voiture pour se rendre au Red Snapper, où il cracha le morceau auprès de Sharon et se mit à vagir si fort que, pour la première fois, on le mit à la porte.

De retour à son domicile, Veale exécuta un fandango paranoïde tandis qu'il promenait Van Damme devant chez lui. Il tenait un verre et un cigare dans la main droite, celle qui était intacte, et dans la gauche, avec le pouce et l'index qui lui restaient, le bout de la laisse ainsi qu'un .45 automatique plaqué nickel. En découvrant ce spectacle, sept voisins appelèrent la police.

Coleman et Serge quittèrent tranquillement Obispo sur la gauche pour prendre San Clemente, la rue de Veale. En tournant le coin, ils aperçurent à droite, cinq maisons plus loin, un homme très énervé en train de faire les cent pas avec son chien en agitant son arme et en hurlant en direction du ciel.

Alors qu'ils approchaient de sa maison, Coleman jeta un œil dans le rétroviseur et donna un coup de coude à Serge, qui observa le miroir sans bouger la tête. Un véhicule de la police de Tampa roulait au pas derrière eux.

Serge continua à vingt-cinq à l'heure. Au moment où ils dépassaient la maison sans s'arrêter, Coleman salua Veale comme si c'était la reine d'Angleterre.

Quand il les vit, il laissa échapper le genre de son qu'on entend quand quelqu'un saute à pieds joints sur un petit animal. Surpris, Van Damme tira sur sa laisse, ce qui actionna le doigt de Veale posé sur la détente et fit partir le coup qui lui arracha une patte arrière. L'officier de police donna un unique coup de sirène et bondit de son véhicule, l'arme à la main.

Serge et Coleman réapparurent le lendemain matin en Barracuda pour guetter le retour de Veale. Une Camaro dernier cri se gara dans un crissement de pneus le long du trottoir devant eux, ce qui leur boucha la vue.

En tant que P.D.G. de la New England Life and Casualty, Charles Saffron était chargé de tenir la barre d'une société connaissant une situation financière trouble et difficile. Ce soi-disant homme d'action s'était subitement mis à investir le capital de la compagnie dans le trafic de cocaïne, l'extorsion, la fraude fiscale, le deal d'armes, voire l'élimination physique de témoins gênants, sans oublier les contributions aux campagnes des Republican and Démocratie National Comittees.

Tandis que Saffron surveillait de près ses petits trafics, les activités légales de la compagnie allaient droit sur les récifs. À ce détail près que les pertes légales, ce n'était que de l'argent. Les pertes illégales, en revanche, pouvaient lui coûter la vie.

L'essentiel des opérations clandestines de Saffron consistait à blanchir de d'argent sale pour le compte des cartels. Il passait plus

d'un après-midi à faire transiter d'importantes sommes d'argent entre Tampa et les Caraïbes.

Ses relations avec les cartels avaient débuté par une chaude et humide soirée de juillet 1989 dans les Keys de Floride. Saffron assistait à un combat de coqs dans un bâtiment en fer-blanc sur l'une des îles retirées où on exploitait des carrières, quelque part entre Sugarloaf et Key West. Vers quatre heures du matin, la foule s'était réduite à un groupe d'hommes suants vêtus de chemises légères en coton blanc, avec des cigares et des verres d'alcool à la main. Quand l'endroit ferma, Saffron se retrouva à côté du coffre de sa Cadillac, en train de descendre une bouteille de cognac. La lune était dans son premier quartier. Il aperçut la silhouette d'un type qu'on traînait derrière le bâtiment en direction des palétuviers calcinés. Saffron s'avança discrètement jusqu'à une clairière et se cacha derrière un gommier rouge.

Le type couché par terre avait déjà été battu. L'un de ses quatre assaillants se redressa, lui posa le canon de son arme sur le ventre et tira. Le blessé poussa un petit grognement. Son estomac avait fait office de silencieux. Apparemment, ses ennemis ne voulaient pas qu'il meure tout de suite, histoire de discuter encore un peu le coup. Ils bafouillèrent rapidement quelques mots hargneux en espagnol.

Saffron quitta la protection de son arbre et demanda :

— Je peux jouer, moi aussi ?

Surpris, les types pointèrent leurs armes sur lui.

À Tampa, Saffron était considéré comme quelqu'un d'important. Il approchait de la cinquantaine, mais sa condition physique restait excellente, et ses cheveux noirs. Il mesurait un peu plus d'un mètre quatre-vingts et possédait un visage séduisant, bien que ses traits soient durs et anguleux. La petite cicatrice de sa lèvre supérieure ajoutait à son côté abrupt.

Mais là, Saffron n'était pas à Tampa. Même s'il était plutôt du genre baraqué, les types armés regardèrent d'abord ses mains, qui étaient douces et manucurées. Dans l'une d'elles se trouvait une bouteille de cognac.

L'un des types sourit et dit quelque chose de grossier en aparté à ses amis. Saffron entendit le mot « gringo ».

Il s'avança jusqu'à eux et désigna l'arme de poing à la taille du type, puis le gars mourant.

— Je peux ?

Le bandit fit un grand sourire sous sa moustache à la Pancho Villa. Il sortit son revolver, arma le chien et le présenta à Saffron par le canon. Ses compagnons pointaient toujours leurs armes sur lui.

— Prends ça, dit Saffron en donnant un grand coup de bouteille de cognac dans le ventre du type qui lui tendait son revolver.

Il pivota et tira à cinq reprises sur le type blessé, très vite, à la tête, sans s'inquiéter du bruit. Les détonations des balles de 9 mm retentirent dans les marais.

— Putain, c'était vachement amusant ! Il y en a un autre qui vous énerve ? demanda Saffron.

Le gang était affolé par le bruit.

— *Jésus ! Maria ! Vamos !*

Ils se précipitèrent sur leur Jeep Cherokee, mais le premier démarra en abandonnant les autres sur le parking. Qui s'enfuirent donc avec Saffron.

Sur la route de Key West, la tension était palpable. Mais quand ils atteignirent Boca Chica, l'un d'eux se mit à rire, les autres l'imitèrent, et ils finirent par se passer la bouteille de cognac en allumant des petits cigares.

Le soleil se levait quand ils arrivèrent sur le Roosevelt Boulevard de Key West. Saffron aperçut un capitaine de bateau d'affrètement qui s'avancait sur le quai, une tasse de café à la main. Si le marin n'était guère convaincu par la petite troupe, il le fut par leurs deux mille dollars en liquide. En deux temps trois mouvements, il avait largué les amarres.

Saffron conclut un accord pendant le trajet. Ce premier marché et ceux qui suivirent furent si rentables pour tout le monde qu'on se passa vite le mot dans le petit cercle de la cocaïne. Plusieurs cartels le contactèrent.

« Une bonne réputation est la meilleure publicité qui soit. C'est ce que je dis toujours », disait toujours Saffron.

Il avait les cheveux courts et drus, ainsi que les traits finement burinés. Malheureusement, on avait l'impression qu'ils avaient été burinés par Picasso et de ce fait, il intimidait beaucoup de gens. Il portait des costumes coûteux sans être ostentatoires, mais roulait en Lamborghini Countach. Prenait fréquemment son déjeuner au club perché au sommet de sa banque. Détestait son téléphone portable, qu'il emmenait partout avec lui.

La première et unique succursale de la New England Life se trouvait en plein centre-ville de Tampa. En cette fin d'année 1997, Saffron regardait par la fenêtre de son bureau en se disant que les trois quarts de ses pertes étaient imputables aux cinq millions versés à George Veale III. Et en tant qu'interlocuteur principal d'un cartel de cocaïne de Costa Gorda pour le compte duquel il blanchissait de l'argent sale, Saffron devenait de plus en plus nerveux.

Costa Gorda appelait toutes les heures depuis qu'un sac de couchage rempli de coupures américaines n'était pas arrivé sur le vol touristique en provenance de Miami. Saffron avait pris le premier appel à la légère, évoquant des taux incompressibles de pertes et

profits, des réclamations imprévues, un capital défaillant. Les Costa-Gordiens avaient parlé de chirurgie exploratoire à l'aide d'une scie à élagage. Les testicules de Saffron s'étaient rétractés jusque dans ses poumons. Quand les appels plus sérieux survinrent, sa secrétaire répondit tour à tour qu'il se trouvait aux toilettes de la direction ou qu'il avait quitté la ville, puis les deux.

Saffron décréta que le dédommagement de Veale était une énorme bourde, et l'expert en assurances eut droit à trois mois de congés payés au Costa Gorda, dont il avait largement besoin pour se remettre de sa fracture du fémur. Ce n'était pas parce que la plainte était légitime qu'ils avaient les moyens d'honorer le paiement ! s'écria Saffron. Faites trainer ça, allez au tribunal, allez chez Larry King ! De toute façon, ils ne travaillaient même plus dans le milieu des assurances. Tout l'argent propre avait disparu, une dégradation entamée avec les réclamations dues au passage du cyclone Andrew et achevée par les spéculations avides où Saffron s'était lancé tête baissée sur le marché à terme.

Non, ça, c'était de l'argent issu de la cocaïne, et ce qu'on ne doit jamais, au grand jamais faire avec de l'argent issu de la cocaïne, c'est de le filer à un imbécile de dentiste de Tampa qui s'est coupé les doigts. Si l'on est obligé de lui verser ce qu'on lui doit, il suffit de déposer le bilan et de payer les créanciers, c'est-à-dire, en priorité, les types de Costa Gorda.

Saffron n'expliquait pas ce changement d'orientation à son personnel, il le criait dans un téléphone portable en franchissant le pont qui reliait le centre de Tampa à sa maison postmoderne en front de mer, sur Davis Islands.

Le téléphone posa une question. Saffron aboya en guise de réponse :

— On s'en tape de ce qui s'est réellement passé ! Ce que ça signifie, c'est qu'on est foutus ! Vous et moi ! On s'est fait baiser la gueule ! C'était une fausse plainte !

— Vous voulez donc que j'enquête pour fraude ? Que je contrôle l'histoire de ce type ? demanda l'individu à l'autre bout du téléphone, le détective privé et sénateur Mo Grenadine.

— Non, je veux que vous récupériez l'argent ! Volez-le ! Descendez le type s'il le faut !

— Ça, ce n'est pas mon boulot, prévint Grenadine.

— Bordel de merde, pourquoi on vous paie des avances sur honoraires de vingt-deux mille dollars, alors ?

— Pour faire voter des lois qui arrangent votre compagnie, répliqua Grenadine.

— Et qu'est-ce qu'on a obtenu jusqu'à présent ? Que dalle ! Aucun de vos projets de lois ne passe !

— On travaille sur les homosexuels, en ce moment.

— Gardez ces conneries pour vos écraseurs de merde d'auditeurs !
brailla Saffron. Récupérez-moi cet argent, ou vous êtes cuit !

— Vous voulez dire que vous cesseriez de soutenir ma campagne en faveur des valeurs familiales ?

— Je veux dire que vous irez en taule ! J'ai tout enregistré ! dit Saffron en raccrochant.

Grenadine resta vautré sur son lit pendant dix minutes, puis alla extraire de son placard sa tête chercheuse pour époux infidèles : un radiogoniomètre trafiqué en provenance d'une voiture volée qui lui permettait de faire l'économie de nombreuses heures de planque en lui indiquant sur-le-champ l'emplacement du nid d'amoureux.

Le lendemain matin, il se pointa à San Clemente Street plusieurs heures avant la libération de Veale, s'approcha de l'Aston Martin rouge garée dans l'allée, et dissimula la tête chercheuse sous le pare-chocs.

Puis il remonta dans sa voiture et attendit au bout de la rue. Une Barracuda se gara deux maisons plus loin. Personne n'en sortit. Quelques minutes plus tard, une Camaro s'arrêta devant la Barracuda en crissant des pneus, et une dangereuse femme ouvrit la portière.

— Merde, murmura Serge dans la Barracuda.

Une Sharon furieuse, vêtue d'un minishort vert-jaune, referma violemment la portière de la Camaro, traversa la rue en claquant des talons et fonça droit sur le siège du passager où Serge était assis. Sa longue crinière retombait sur les épaules de son T-shirt moulant de footballeur coupé juste sous les seins, qu'elle portait sans soutien-gorge. Elle avait sur la cheville gauche un tatouage de rose avec du sang qui coulait des épines. Des lunettes de soleil Terminator cachaient ses yeux, et une cigarette pendait de ses lèvres, style pute.

— Si ce n'est pas Martha Stewart (15), ça, dit Serge. C'est quoi le conseil du jour, Martha ? Comment transformer cette jolie chambre d'invités en garage minable ?

— Toi, va enculer les canards, lui balança Sharon.

— Quel sens de la répartie, rétorqua Serge. (Il aperçut un taxi qui déposait Veale au bas de son allée.) Vite, monte avant qu'il te voie, lança-t-il.

Sharon se glissa sur la banquette arrière.

— Espèce de connards, vous avez essayé de me doubler ! George m'a raconté l'arnaque à l'assurance, hier au club !

Serge l'ignore et porta à hauteur de ses yeux une paire de jumelles Bavarian volées. Veale ressortit de chez lui à peine un quart d'heure plus tard. Il s'était rasé, avait mis une perruque blonde frisée appartenant à sa femme sous une casquette de base-ball des Devil Rays ainsi qu'un long trench-coat. Il jeta deux valises et un sac de

sport dans l'Aston Martin puis démarra.

Serge et compagnie le suivirent dans MacDill Avenue jusqu'à Kennedy Boulevard, puis prirent la direction de l'est sur le pont-levis qui desservait le centre de Tampa. Veale se gara sur une zone de stationnement interdit devant la tour de la Florida National Bank, où il s'engouffra avec une valise.

— Qu'est-ce qu'il va faire ? Un hold-up ? demanda Sharon.

— Déguisé en Harpo Marx ? demanda Serge. Moi, je dirais plutôt qu'il va retirer du fric.

Par la porte vitrée, ils virent Veale s'approcher d'une caissière et déposer la valise sur le comptoir comme s'il enregistrerait ses bagages à l'aéroport. La caissière dit quelques mots en secouant la tête d'un air énervé. Un sous-directeur se présenta. Au terme d'une brève discussion, il fit signe à Veale de le suivre à l'écart, hors de vue.

Quelques minutes plus tard, Veale réapparut dans la rue avec la valise. Il était passé par une autre porte.

Serge comptait le coincer devant la banque, mais il fut pris de court. Trente secondes après qu'ils l'eurent repéré, il filait au volant de sa voiture en direction de Malfuction Junction pour rattraper l'Interstate 4.

À deux rues à l'est de l'aéroport international de Tampa, les Crucifixion Junkies, un groupe de death métal, firent sauter un fusible. Le joueur de basse avait recraché par accident un gobelet de sang de poulet sur son ampli au beau milieu d'un appel à la violence contre les pacifistes.

Tampa était – peut-être l'est-elle encore – la capitale américaine du death métal, et les Junkies étaient en train d'y faire leur trou. Un canard alternatif, *The Gotham City News*, vantait la dernière apparition du groupe au Ritz Theatre d'Ybor City en parlant de sa « délicieuse banalité ». Leurs guitares étaient en forme de crucifix.

Les cinq types avaient les mêmes cheveux filasse et gras de sueur. Vu la faiblesse de leurs cachets et une déplorable économie domestique, le quintet ne pouvait prétendre comme salle de répétition qu'à une remise du U-Store-It situé dans la zone industrielle jouxtant l'aéroport de Tampa.

La remise des Junkies était la neuvième d'une rangée d'espèces de garages dont les portes coulissaient de haut en bas. Ils venaient de s'y enfermer pour la troisième fois.

La porte étant baissée, la coupure de courant les plongea dans l'obscurité. Ils se bousculèrent les uns les autres et se piétinèrent les orteils en s'insultant.

Le chanteur alluma un briquet Bic.

— Il fait aussi chaud qu'en enfer ici ! râla le bassiste. Pourquoi on peut pas répéter la porte ouverte ?

— Je te l'ai déjà dit, parce que l'aéroport s'est plaint du bruit ! lança le chanteur.

Son front était orné d'une brûlure en forme de croix renversée. Il se l'était infligée lui-même avec un tampon de cire acheté dans un magasin d'articles religieux.

Un portable sonna. Le chanteur décrocha avec la main qui ne tenait pas le briquet. La conversation fut brève et unilatérale. À l'autre bout, la voix de Charles Saffron lui donna les deux noms transmis par Mo Grenadine. Et lui recommanda de considérer ça comme une offrande au diable. Plus cinq mille dollars vite gagnés.

Quand il eut raccroché, le bassiste recommença à se plaindre.

— Ce garage est vraiment à chier ! Pourquoi on doit transpirer comme des bœufs ? Pourquoi on aurait pas une salle de répétition digne de ce nom ?

— Parce que nous sommes les serviteurs de Satan ! hurla le chanteur. L'incarnation du mal pur et impitoyable ! Les seigneurs du feu de l'enfer ! (Le briquet Bic commençait à lui brûler les doigts.) Aïe ! Aïe, aïe, aïe !

Il lâcha le briquet et les seigneurs du feu de l'enfer se marchèrent de nouveau sur les pieds dans l'obscurité.

L'Histoire de la baie des Cafards devait son nom au livre de poche ainsi qu'au peu mémorable téléfilm de la semaine qui suivit, avec Jan-Michael Vincent dans le rôle du flic-incompris-qui-se-bat-contre-le-système et Suzanne Somers dans celui de la fille-fringante-mais-fragile, intrigue amoureuse qui n'existait pas dans la réalité.

C'était le début du mois de novembre 1984.

Le ciel passait du noir au gris foncé au-dessus des Keys de Floride, mais le soleil ne franchirait l'horizon qu'une demi-heure plus tard. Un Beechcraft bimoteur survolait Cudjoe Key à soixante mètres en direction du nord, tandis qu'était descendu et amarré le dirigeable porte-radar surnommé le Gros Albert. Le pilote observa un vol d'ibis qui filait sous lui vers l'est ainsi que la fine couche de brume qui se déplaçait sur les hauts-fonds. Tous ses transpondeurs étaient éteints.

Au même moment, un appareil identique décollait de Key West. D'après son angle de vol, il croiserait le premier Beechcraft à cinquante miles au large de Chokoloskee. L'aviation militaire essayait déjà de contacter le premier pilote et avait fait décoller un avion de chasse.

Quand les Beechcraft passèrent l'un au-dessus de l'autre, le pilote de Key West coupa sa transmission, tandis que le premier pilote allumait la sienne en utilisant la même signature électronique. L'avion de Key West poursuivit sa route en direction des Everglades de l'ouest et atterrit sur une piste de fortune suspecte dans le Corkscrew Swamp. Pas de contrebande, papiers en règle.

À ce détail près que l'avion de chasse ne suivit pas l'avion leurre. La substitution était imparfaite. Il s'était produit une minuscule modification dans le signal qu'aucune anomalie électronique ne pouvait expliquer. Les radaristes continuèrent à pister le premier avion.

Le pilote était censé faire un parachutage à l'aube parmi les innombrables îles au large d'Homosassa, à mi-hauteur de la côte ouest de Floride, mais il effectuait maintenant de frénétiques manœuvres dilatoires pour se débarrasser du turbopropulseur de l'armée.

Il passa imprudemment sous la travée centrale du Sunshine Skyway Bridge qui enjambait la baie de Tampa, provoquant des carambolages parmi les automobilistes ébahis. L'avion de chasse passa des appels radio au Beechcraft, sans réponse. Il s'inclina sur l'aile et se plaça à sa hauteur. L'appareil était en pilotage automatique.

La baie des Cafards n'ayant que quelques mètres de profondeur, elle n'est en général accessible qu'aux bateaux à fond plat. Les fraîches matinées pendant le changement de marée y sont idéales. Beaux brochets, voire, au mois de juin, quelques tarpons dans les bras de mer.

Sept bateaux humides de rosée étaient immobilisés sur l'eau. Une pinasse, des yoles et des barques en balsa. Tous ou presque se manœuvraient à la gaffe. Tous les pêcheurs utilisaient un moteur électrique ou leurs gaffes, et parlaient à voix basse.

L'un d'eux repéra des rougets grondins près des racines de palétuviers. Il fit tourner le fil orange trois fois dans sa main droite en retenant son souffle. Son cœur s'accéléra alors qu'il hésitait une dernière seconde avant de lancer la mouche noir et rouge à un seul œil qu'il avait fabriquée la nuit précédente.

Il laissa filer la ligne dans sa main droite en augmentant l'effet de fouet du lancer d'avant en arrière au-dessus de sa tête. Puis il jeta un coup d'œil au ciel par-dessus son épaule en agitant une dernière fois le fil.

Le pêcheur interrompit son geste, et le fil toucha mollement l'eau. Le leurre heurta les racines et s'y accrocha. Le type continuait à regarder le ciel pardessus son épaule. Quelque chose descendait en bourdonnant vers la baie des Cafards au bout de ce qui ressemblait à une grande banderole colorée. Le pêcheur attrapa ses jumelles et s'aperçut que la chose agitait les deux bras.

Avant de s'éjecter, le pilote avait accroché trois sacs de couchage au harnais de son parachute avec des anneaux en D. Il mit le Beechcraft sur pilotage automatique, de façon que l'avion se trouve à cent miles au large quand il aurait épuisé ses réserves de carburant et s'écrase dans le golfe du Mexique.

Le parachute dut ainsi supporter une charge supplémentaire de deux cent vingt-cinq kilos de cocaïne. Quand il s'ouvrit, la moitié des suspentes s'arrachèrent des coutures. La voile se retourna comme un parapluie.

Le pilote toucha la surface de l'eau avec un tel impact que la patrouille maritime récupérerait les divers morceaux de son corps à l'aide de filets. Seuls deux bateaux l'avaient repéré dans le ciel. Tous les autres pêcheurs étaient concentrés sur leurs cannes ou occupés à scruter l'eau. Quand la baie des Cafards explosa en son centre, ils pensèrent être victimes d'une attaque au mortier.

Sitôt qu'ils eurent rassemblé leurs esprits, ils firent démarrer leurs hors-bord et allèrent voir ce qui se passait.

Les sacs de couchage avaient explosé, ainsi que la plupart des briques en cire qu'ils contenaient. On aurait dit une pinata de cocaïne. Il restait néanmoins quatre-vingt-six blocs d'un kilo intacts. Les

premiers arrivés furent les premiers servis.

Les pêcheurs se connaissaient tous, mais personne ne prononça le moindre mot, ni n'échangea un seul regard tandis qu'ils récupéraient les briques blanches avec des filets à truite.

Toutes les briques furent sorties de l'eau en moins de cinq minutes. Les bateaux à fond plat se mirent à jouer aux auto-tamponneuses au centre de la baie, pointés dans tous les sens, les cordes de leurs ancres emmêlées. Un nouveau bateau arrivait depuis la baie de Tampa et filait en direction de l'étroit chenal menant à la baie des Cafards. Suivi d'un second. Ils étaient tous les deux bleus et surmontés de nombreuses antennes radio et radar.

— Merde ! La DEA ! s'écria l'un des pêcheurs.

Les bateaux de pêche démarrèrent dans une cacophonie de moteurs plus ou moins bien entretenus qui tournaient à des régimes différents. Ils s'élancèrent dans toutes les directions, certains sans même se donner la peine de hisser l'ancre. Deux bateaux partirent à un angle de quarante-cinq degrés, mais les cordes de leurs ancres se prirent l'une dans l'autre et ils se retrouvèrent face à face.

Pas le temps de réagir. La puissance de leurs moteurs les précipita l'un sur l'autre, et les coques en fibre de verre explosèrent dans un coup de tonnerre.

Les autres yoles se dispersèrent. Chaque marin disposait d'une seconde pour parcourir mentalement toutes les voies navigables et parier sur l'une d'elles. La baie des Cafards se compose essentiellement d'un coude d'eau ouvert, mais ses rives et sa partie ouest forment un labyrinthe d'îles à palétuviers et de bancs d'huîtres.

Deux bateaux s'élancèrent dans le trou du Wall Pass pour rejoindre la baie de Tampa par Buoy Pass. Celui qui choisit la direction de Dung Islet comptait dissimuler son embarcation dans les palétuviers de la côte. Celui qui coupa sous le Gros Talus des Cafards fit le pari de s'échapper par le bras de mer de Snake Key.

Les bateaux de la DEA étaient plus gros, avaient plus de tirant d'eau et surpassaient les yoles en puissance. Ils pouvaient les éperonner sans problème. En revanche, si les embarcations à fond plat parvenaient à gagner les palétuviers, elles mèneraient la DEA par le bout du nez.

Deux pêcheurs de Riverview filèrent en direction d'une étendue d'eau qui permettait le passage des bateaux à gros barrot. Mais juste sous la surface se trouvait un mince banc d'huîtres en granit dur. Par rapport à la marée, les pêcheurs calculèrent qu'il se trouvait à quinze centimètres sous l'eau. S'ils continuaient à filer à cette vitesse, la coque passerait mais pas l'hélice. Le bateau de la DEA gagnait du terrain. Trop tard pour changer de cap. Ils étaient cuits.

Trente mètres. Le bateau de la DEA se rapprochait de plus en plus.

Un pêcheur s'accroupit à l'arrière de la yole et se pencha sur le moteur. Deux agents de la DEA étaient arc-boutés à la proue. Moins de cinq mètres les séparaient du pêcheur. Ils seraient bientôt assez près pour le toucher.

L'étape suivante devenait évidente. La yole était trop proche du sanctuaire des palétuviers pour que le bateau de la DEA puisse l'obliger à se rabattre.

Les agents allaient l'emboutir par l'arrière et l'expédier sans contrôle dans la végétation. Ou bien lui monter dessus.

Le pêcheur à l'avant de la yole appuya sur le bouton qui permettait de hisser le moteur. L'engin se souleva de l'eau en biais. Puis il s'immobilisa, retenu par quelque chose. Le pêcheur posté à l'arrière attrapa alors l'Evinrude de vingt-cinq chevaux à bras le corps pour le tirer de toutes ses forces. Le mécanisme se libéra et projeta tout plein de gouttelettes en éventail. L'hélice surgit de l'eau et tournoya à toute vitesse dans l'air à quelques mètres du visage des agents.

Le pilote du bateau de la DEA comprit ce qui se passait à l'instant où il aperçut le gris-blanc dans l'eau.

Le pêcheur tenait toujours l'hélice en l'air. Il réfléchissait par fractions de seconde. Il l'avait sortie de l'eau au dernier moment. Trop tôt, cela aurait eu pour conséquence d'abaisser la yole, et la coque se serait écrasée sur le banc d'huîtres. Trop tard, le bas du moteur aurait heurté le banc.

Le pilote de la DEA passa par-dessus le pare-brise avant de pouvoir jurer. Les agents à la proue furent projetés dans l'eau au moment où le banc d'huîtres éventrait le fond de leur bateau. Le Mercury de deux cents chevaux crachota et disparut à dix mètres derrière, à l'endroit où il s'était cassé net. L'eau s'engouffra dans la brèche.

Le pêcheur remit en place le moteur qui, à la seconde où la yole risquait de sombrer dans l'eau pour être perdue corps et biens, rugit à la surface de l'eau. Le bateau s'évanouit dans les palétuviers.

Un nouvel acteur, un hydroglisseur vert du département du shérif, s'engouffra dans le chenal qui menait à la baie des Cafards et fonça en direction du sud.

Les deux pêcheurs qui avaient opté pour Dung Islet s'étaient retrouvés sur une autre île, au sud-ouest. Elle n'avait pas de rivage, juste une barrière de racines de palétuviers autour d'un disque de sable de vingt-cinq ares. Les pêcheurs progressèrent avec difficulté à pied au milieu des racines, les bras chargés de briques blanches. Un hélicoptère de la DEA passa au ras de l'île, mais ils avaient dissimulé leur bateau dans une crique de palétuviers rouges, et l'îlot était totalement recouvert de sabals, de raisiniers et de palétuviers noirs. À cause de la voûte de végétation, son centre était sombre. D'innombrables flammèches de lumière dansaient dans les branches et

sur le sable. Quand le vent soufflait dans les arbres, cela produisait le même effet qu'une boule de discothèque.

Les pêcheurs empilèrent les briques puis allèrent chercher un nouveau chargement. Ils entendirent l'hydroglisseur et s'accroupirent. Le bateau ralentit en s'approchant de la crique où était cachée la yole. Le plus âgé des pêcheurs vouait une féroce haine aux flics, car il avait été deux fois en taule. La première pour avoir assassiné sa femme, à l'époque où on pouvait encore faire ce genre de truc et sortir jeune de prison. En dépit de sa courte peine et des quatre balles qu'il avait tirées dans la tête de son épouse, il mettait tous ses problèmes sur le dos des policiers qui l'avaient arrêté. Il pointa un .38 à six coups en direction des palétuviers.

Ils ne distinguaient pas encore l'hydroglisseur, mais ils savaient où il se trouvait grâce au ronronnement de son hélice d'avion.

L'adjoint du shérif était certain d'avoir vu le bateau disparaître à cet endroit. Il scruta les palétuviers en avançant dans l'eau, moteur éteint. Il avait sorti son arme.

Ils se virent au même moment. L'adjoint pointa son pistolet, mais le pêcheur était déjà prêt.

Le coup de feu éjecta le policier de l'hydroglisseur. Il tomba dans trente centimètres d'eau et perdit son arme. Le bateau s'éloigna.

— Je hais les connards de flics ! jeta l'ancien taulard en surgissant des palétuviers.

Il s'arrêta à deux mètres de l'adjoint et braqua son arme sur lui.

La balle avait touché le policier au flanc, sous les côtes, ratant tous les organes vitaux. Il ne saignait pas beaucoup. Debout au-dessus de lui, le pêcheur tira à nouveau. Par réflexe, le policier se tourna, et la balle toucha la colonne vertébrale. Il cessa de sentir ses jambes. Toujours couché dans l'eau, il se vidait de son sang en poussant des grognements. Au terme de grands efforts, il réussit à s'asseoir.

Le pêcheur était grand et maigre, avec la coupe de cheveux des recrues des Marines et des entailles sur le crâne. Sa peau, celle d'un type peu intelligent, était ravagée par le soleil, l'alcool, la nicotine et les infections. De son jean crasseux dépassait un énorme portefeuille relié à sa ceinture par une longue chaîne. L'inscription sur son T-shirt prônait l'intolérance. Ses cornées portaient la trace d'une confusion trouble, et ses dents celle de la négligence la plus abjecte. Ses tatouages effacés avaient la couleur des veines.

Son compagnon avait l'air jeune, hispanique et apeuré.

De la main qui ne tenait pas l'arme, le pêcheur glissa une Camel sans filtre entre ses lèvres et l'alluma avec un Zippo. Il exhala la fumée par le nez, puis prit une deuxième bouffée.

— Les flics ont bousillé ma vie. Et regarde ce que j'ai là ! Un flic désarmé !

Autre bouffée.

— T'as une femme ?

— Veuf.

— Dommage. Des gosses ?

— Une fille, répondit l'adjoint.

— Quel âge ?

— Dix ans.

— Comment elle s'appelle ?

— Susan.

— La petite Suzie. Dis-moi, les gamines de dix ans, ça suce vachement bien ! Je crois qu'après t'avoir buté, je vais aller lui rendre visite. M'en payer une tranche ! Ah, ça ouais !

Autre bouffée de Camel, qu'il recracha en parlant.

— J'suis sûr que t'as ton portefeuille sur toi. Doit y avoir ton adresse dedans. Je file à ta baraque dire bonjour à mademoiselle la petite Suzie. Ça te fait chier de plus jamais la revoir ? Je suis sûr que t'es en train d'y penser. Mince alors, elle n'aura plus de papa ni de maman. Tant mieux, les orphelines sont vachement plus douces ! Parce que toi, tu seras plus là pour protéger ta précieuse petite fille. (Sa voix devint sérieuse.) Mais te bile pas, je tuerai cette petite pute juste après ! Putain, t'aimerais avoir ton arme avec toi là, non ? Espèce d'imbécile de salopard de flic !

Il visa et arma le revolver.

— Non !

Surpris, le pêcheur se tourna en direction du gamin, qui hurla :

— T'es qu'une sale merde !

Le pêcheur rit, puis se moqua de lui.

— Bouh, je suis pas gentil. Mon camarade ne m'aime pas !

Il pointa à nouveau son revolver sur le policier et l'arma de nouveau.

Une poignée de boue s'écrasa contre sa tempe.

Il cria au gamin :

— Espèce de sale petit enculé !

De rage, il fit pivoter l'arme en direction du gosse et effectua trois pas décidés dans l'eau, ce qui provoqua des remous. Le gamin recula et perdit l'équilibre. Le pêcheur leva rapidement son revolver. Un coup de feu résonna dans les palétuviers. Puis un autre. Et encore un autre. Seconde après seconde, l'adjoint tirait comme une machine. Longtemps après la mort du pêcheur, il tirait encore avec l'arme qu'il avait sortie de son holster à la cheville. Il vida le chargeur de quinze coups, puis appuya encore une douzaine de fois sur la détente de l'arme vide.

Ensuite, le policier se traîna jusqu'au cadavre et le bourra de coups de poing en hurlant : « Fils de pute ! » Il ramassa une pierre et eut le

temps de réduire en bouillie le visage du pêcheur avant que le gamin ne l'entraîne à l'écart.

Le policier laissa retomber sa tête et la secoua. Le gamin surgit de la crique en poussant la yole, où se trouvait encore la moitié de la cocaïne.

Le policier lui intima l'ordre de s'arrêter et pointa sur lui une arme automatique.

— Il est vide, dit le gamin en retirant les branches qui gênaient le moteur.

— Stop ! cria de nouveau l'adjoint.

Le gosse pivota et s'aperçut que le policier avait retrouvé son arme de service.

— Vous ne me tirerez pas dessus, déclara-t-il.

Il passa un appel radio depuis la yole pour signaler la présence d'un policier blessé. Puis il mit le moteur en route et partit sans se retourner. L'adjoint avait déjà baissé son arme.

Le jeune homme fit passer son bateau chargé de coke par le chemin le plus difficile, vers Camp Key, en direction de la petite baie des Cafards. Quand il devait franchir les endroits les moins profonds, il soulevait le moteur et descendait dans l'eau.

Il connaissait le coin car il s'y rendait en canoë quand il avait envie d'être seul. Il emportait alors une paire de gros gants épais, un marteau et un burin, un bocal de sauce cocktail et une boîte de Saltines, se penchait par-dessus le bateau et prélevait son dîner directement sur le banc d'huîtres. C'était l'époque où on pouvait manger les coquillages de la baie de Tampa sans se demander si on allait en mourir. Puis il s'allongeait pour regarder le soleil se coucher sur St. Pete. Des sternes de Dougall perchées à l'autre bout du banc, qui détachaient les huîtres avec leur bec, lui tenaient compagnie.

Ses souvenirs lui furent utiles. Il contourna les bancs de sable submergés, longea la digue derrière laquelle se cachait une rangée de vieilles demeures en front de mer et s'engagea dans l'embouchure de la Little Manatee River au niveau de Goat Island. À trois miles en amont de la rivière, il retira le bouchon de la coque et fit couler la yole dans un profond trou à brochet, sous un pont en ruines. Puis il remonta dans un bayou en tirant une petite glacière en polystyrène derrière lui avec une corde. Il escalada le talus à l'endroit où le pont du Tamiami Trail franchissait la rivière.

Un mécanicien de trente-six ans rapporta dix-sept kilos en provenance de la baie des Cafards, souleva les lames du plancher dans l'abri de jardin où il rangeait sa tondeuse à gazon, creusa un trou d'un mètre cinquante et y enfouit la cocaïne. Elle y resta trois ans. Au cours

de cette période, le mécanicien développa une multitude de tics faciaux, sortit moins souvent de chez lui qu'une personne assignée à résidence, se mit à avoir des pellicules désagréables et devint dépendant des anxiolytiques à effet immédiat. Au beau milieu d'une nuit de 1987, la troisième d'affilée sans sommeil, il déterra les briques et leur parla jusqu'à l'aube. Puis il les aspergea d'essence et versa le reste sur lui. Ses voisins racontèrent que l'explosion avait laissé en tout et pour tout un cratère d'un mètre cinquante de diamètre.

Vingt-quatre briques revinrent à un célibataire de vingt-trois ans, un jeune type qui faisait une carrière prometteuse dans la pub et possédait un bateau à fond plat avec orientation électrique, une plage pour le moteur et une puissance deux fois supérieure à celle qu'il utiliserait jamais. Contrairement au mécanicien, il profita aussitôt de sa trouvaille. La fête se prolongea jusqu'au début du mois de décembre. Il y avait de la drogue sur toutes les surfaces non poreuses de son appartement. D'abord, il invita seulement ses amis proches et dignes de confiance. Cela dura deux jours. Puis le cercle s'élargit aux secrétaires, aux vendeuses du centre commercial, à tous les voisins de la résidence et aux gens dans la rue. Le taux d'occupation de son deux pièces ne descendait jamais au-dessous de quatorze personnes. L'incident fut relaté dans le magazine *Business World* quand l'expérience s'étendit à son agence de pub, qui fut victime d'un raz-de-marée de grossesses non désirées, d'accidents de cols blancs requérant un transport aux urgences et d'un taux d'absentéisme qui atteignit 92 %. Le publicitaire retourna vivre chez ses parents dans l'Ohio.

Un réparateur de frigos de Wimauna du nom de Zach n'avait jamais vu de cocaïne de sa vie. Il regardait fixement la marchandise d'une valeur de deux cent mille dollars empilée sur son magnétoscope dans sa caravane pour une personne stationnée au bord d'un champ de vaches. Au bout de deux jours de réflexion, il se dit : « Eh merde, une lichette, c'est pas ça qui va m'faire du mal. » Il creusa un trou au centre de l'une des briques et sniffa la poudre au bout de son index. Puis il renifla plus fort. Il trouva une paille dans son tiroir à ustensiles et la plongea dans le trou. Peu avant l'aube, le département du shérif reçut des appels concernant un individu qui chevauchait une vache sur la route secondaire 674.

Depuis le milieu des années soixante-dix, il y avait eu plusieurs publications d'études réalisées avec une boîte, une souris, un morceau de fromage et un tas de cocaïne. Dans chacune des études, la souris arrêtait de dormir et se gavait de coke jusqu'à ce qu'on la retrouve morte de faim près du fromage intact.

Zach était la version humain de cette expérience. Il sortit de moins en moins sa caravane, puis cessa complètement de mettre le nez dehors. Il commanda des pizzas et des plats chinois par téléphone,

puis plus rien. Il passait ses journées à sniffer de la cocaïne et à regarder par la fenêtre. Sous l'emprise de la drogue, il eut l'idée de nettoyer toutes ses armes.

Des policiers qui effectuaient une ronde de nuit près de sa caravane aperçurent la lueur d'un téléviseur filtrer par des douzaines de trous de balle à l'avant du véhicule. Le corps décharné et perforé de Zach était étendu sur le canapé. Les policiers battirent en retraite dès qu'ils ouvrirent la porte d'entrée et appelèrent l'unité spéciale. Il y avait des briques de cocaïne éventrées dans toutes les pièces, et les meubles étaient recouverts d'une épaisse couche blanche, comme si quelqu'un avait traversé la caravane en y secouant des sacs de farine.

La rumeur qu'une fortune en cocaïne était enfouie dans la baie des Cafards se répandit sur la côte du golfe de Floride. Aussitôt, tous les marais à palétuviers – bastions désolés des amoureux de la nature – furent envahis par une foule bigarrée composée de tous les connards de la baie qui réussirent à mettre la main sur un bateau à moteur, un canoë, un jet-ski, une planche à voile ou un radeau. Ils campaient sur les îles, jetaient leurs ordures partout, ne faisaient rien d'utile, écoutaient des cassettes d'une mauvaise musique répétitive et par ailleurs, transformèrent la baie en un bœuf des Grateful Dead à la plage.

Les fouilles se poursuivirent pendant des mois. La patrouille maritime de Floride mit des gardes en faction sur Indian Mound à l'embouchure de la baie des Cafards. Cette décision fut prise quand un pick-up rempli de fans des Gators se rendit à Tallahassee pour l'épreuve de force annuelle contre les Seminoles de l'État de Floride avec un crâne déterré sur le capot.

Personne ne dénicha le moindre gramme de coke, et les marais retrouvèrent leur tranquillité.

Cependant, onze mois plus tard, la malédiction frappa de nouveau. Une équipe de vieux archéologues de Gainesville qui reconstituaient des histoires de pirates apocryphes effectuait des fouilles à l'aide de détecteurs de métal dans les îles situées au sud-ouest de la baie des Cafards.

Au bout de six heures, ils avaient découvert une cage à crabes et un penny de 1971. Puis l'un des écouteurs sonna et un voyant rouge s'alluma. Quand ils creusèrent, ils s'aperçurent que le détecteur avait bipé à cause de la fermeture à glissière d'un sac de plongée et des deux ceintures en plomb qu'il contenait, en plus de quinze kilos de briques blanches.

Tard ce soir-là, cette fois sur la terre ferme, la police rendit compte d'une interpellation pour un hold-up assez osé au Muséum d'histoire naturelle : douze vieillards nus avec des barbes blanches s'échappaient par la porte principale en emportant le squelette d'un *Tyrannosaurus*

rex sur leur dos.

Les douze derniers kilos qu'on retrouva à tout jamais étaient allés à un garçon de vingt-deux ans nommé Serge A. Storms. Qui fut aussitôt interpellé.

Un officier de la patrouille maritime se tenait près de la balustrade du pont du Tamiami Trail, à l'endroit où il franchissait la Little Manatee River. Il avait vu Serge accoster avec sa glacière et s'attendait à y trouver un brochet de mer trop petit ou peut-être des crabes de rocher. Quand il découvrit la cocaïne dans la glacière, il fut si troublé que sa main eut du mal à faire sauter la pression de son holster du premier coup.

L'adjoint du shérif d'Hillsborough Samuel Tchoupitoulas témoigna en faveur de la défense au cours du procès pour détention de cocaïne du jeune homme, et réitéra sa déposition au moment du verdict. Grâce à ce soutien, Serge A. Storms ne fut condamné qu'à une peine d'un an et un jour à Starke. Ce qu'on faisait subir là-bas à un jeune homme de l'âge de Serge le marquerait jusqu'à la fin de ses jours.

Les subtilités du mâ et du gui échappaient à la Chlingue, Mou-de-l'Asperge et la Teigne, et les voiles restèrent roulées. Le moteur de hors-bord Johnson de cinquante chevaux, c'était une autre histoire. Il s'agissait d'un petit engin à combustion interne. Pour eux, ça revenait à avoir une moto accrochée à l'arrière du voilier de McJagger.

La Teigne tenait la barre. Ils longèrent la côte sud-ouest de Floride avec toute la majesté de leur graisse tatouée. Le bateau était entièrement équipé. Se trouvaient à bord un générateur, un congélateur plein, une cuisine et la climatisation.

Ils commencèrent par se mettre tout nus, puis déjeunèrent de filet mignon et de côtes d'agneau en mangeant avec leurs mains. Leurs tasses à café anti renversement étaient en permanence remplies de Maker's Mark. Ils s'allongèrent sur le pont jusqu'à avoir trop chaud, et plongèrent dans le golfe jusqu'à être rafraîchis. Puis retournèrent s'étendre sur le pont. Dévorèrent quelques gros morceaux de faisan qui restaient, continuèrent à boire de l'alcool, et quand ils eurent à nouveau trop chaud, repartirent à l'eau.

Ce fut leur journée pirate. Leur existence s'emplit de rires. Beaucoup de « Yo-ho-ho » et de « Shiver me timbers ». Mou-de-l'Asperge se fabriqua un cache sur l'œil avec un morceau de Skaï. La Chlingue s'assit à la proue avec un verre de scotch rempli à ras bord, comme un ours devant une ruche pleine de miel.

Ils serraient la côte, ne s'écartant jamais à plus d'un mille, et regardaient défiler le Nouveau Monde. Les maisons sur pilotis de Midnight Pass, la jetée près de Venice avec ses magasins ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre, le phare à la sortie du Charlotte Harbour et les échassiers de Cayo Costa et de Captiva.

Le soir, ils contemplèrent les étoiles et regardèrent scintiller les lumières de Fort Myers Beach. Malgré la brise fraîche, ils étaient encore tout nus, mais leurs coups de soleil leur tenaient chaud. Par ailleurs, ils étaient saisis d'une étrange sensation à la limite du paranormal sur laquelle ils n'arrivaient pas à mettre le doigt : ils étaient propres.

Trois silhouettes affalées dans des chaises longues au clair de lune. Le moteur était coupé et le voilier laissait un sillon opalescent à cause des bestioles marines microscopiques, tout en dérivant doucement sur le Gulf Stream en direction des Keys de Floride. Le nom *Serendipity*(16) s'affichait sur la poupe.

Le lendemain, tout partit en couilles. La Chlingue se réveilla le premier, avant l'aube. Il n'y avait plus de terre en vue, plus rien à manger, et ils étaient à court de carburant. Il croyait dur comme fer qu'ils se trouvaient dans le Triangle des Bermudes, et il paniqua. Il attrapa la boîte en métal remplie de matériel de secours, qu'il vida sur le pont. Déversa de la teinture verte dans l'eau, capta la lumière du soleil avec un miroir et souffla dans un sifflet d'arbitre. Fabriqua une bandoulière de fusées de détresse et lança une balise lumineuse clignotante par-dessus bord. Déclencha des signaux de fumée à la proue, à la poupe et au centre du bateau. La Teigne et Mou-de-l'Asperge se réveillèrent en suffoquant au milieu d'un nuage de fumée et au bruit de la corne à air comprimé actionnée par la Chlingue.

Le voilier de McJagger était équipé de tous les radar, sonar, laser, loran, radio, téléphone, repérage par satellite, courbe de position, prévision météo, détecteur de poissons et autres gadgets vendus à prix d'or dans les magasins de marine. Mais pour les bikers, ce n'était que du lest. Et dans les moments critiques, le lest, ça passait par-dessus bord. Ils arrachèrent le grand globe noir d'un compas liquide à l'avant de la barre et le jetèrent lui aussi à l'eau.

La Chlingue faisait l'idiot avec un gros fusil de détresse. Il donna un coup à l'arrière avec sa paume quand la culasse refusa de se refermer. Puis continua à taper dessus. Le coup partit dans un petit bruit sifflant. Une traînée de fumée fit le tour du pont. La Chlingue la suivit des yeux et aboutit à un Mou-de-l'Asperge étonné qui regardait l'objet de la taille d'une boîte de soupe logé dans sa poitrine. Le phosphore chaud et blanc s'enflamma comme un feu follet à l'intérieur de sa cage thoracique. Un petit parachute jaillit de son torse. Il tomba à la renverse dans l'eau.

— T'as tué Mou-de-l'Asperge ! gueula la Teigne.

— C'est pas moi ! C'est la malédiction du Triangle des Bermudes ! répliqua la Chlingue. On va tous mourir !

La Teigne lui donna des claques.

— On a du taf !

Au milieu de la journée, la Chlingue était sûr qu'ils approchaient de l'Afrique. En réalité, le gouvernail faisait décrire au bateau des cercles de plus en plus petits à l'ouest de Naples. Pour finir, il se mit à tourner sur lui-même comme s'il se trouvait dans le siphon d'une baignoire.

La Chlingue trouva un morceau de calmar surgelé au bas du congélateur et le rongea avec ses canines.

La Teigne trouva une carte marine et essaya de la déchiffrer. La Chlingue, la barbe pleine de calmar, lui refila l'appât congelé.

Serge avait toujours l'Aston Martin de Veale en vue alors qu'ils dépassaient les sorties pour Lakeland sur l'Interstate 4. À la radio, un type vantait les mérites du Beef Jerky et appelait les homosexuels des « défonceurs de pastille ». Tandis qu'ils s'éloignaient vers l'est, le flot de bigoteries s'accompagna bientôt du beat d'une station urbaine et contemporaine des abords d'Orlando. Serge trouva que ça ressemblait à du rap du Troisième Reich : Race Supérieure MC Eichmann. Il voulut changer de fréquence, mais le bouton lui resta dans la main. Il le tendit à Coleman, qui le mit dans sa bouche.

Au bout de soixante-dix miles, Veale prit la rampe d'accès à la Bee Line Expressway pour éviter Orlando par le sud.

— Avec mes petits yeux, je vois... commença Coleman.

— Pas de jeux de route, jeta Serge.

— Et des chansons ?

— Pas de chansons.

— Je m'embête, dit Coleman.

— Il faut que je pisse un coup, ajouta Sharon.

Veale continua sa fuite neurotique jusqu'à être arrêté par l'océan Atlantique. Il décida de faire une halte pour la nuit, puis de gagner Port Canaveral le lendemain matin et d'essayer de sauter dans un paquebot de croisière, n'importe lequel. Il se gara dans le parking d'un motel, attrapa une valise et un sac de gym et se dirigea vers la réception. Serge était juste derrière. La Barracuda s'abaissa en entrant dans le parking. Serge bondit du véhicule.

Veale le vit et partit en courant vers la réception. Serge changea de tactique. Il revint à la voiture et, par la porte vitrée, surveilla ce que faisait Veale au comptoir. Sharon sortit de la Barracuda et se dirigea en serrant les cuisses vers le Launch Pad Food Mart, où on lui remit une clé des toilettes enchaînée à une crosse de hockey.

— Sean ? lança une voix inconnue.

Sean, qui signait le reçu d'une carte de crédit à la réception du motel, leva les yeux. Son premier réflexe fut de se crispier, puis il se rappela que c'était la semaine d'Halloween. Il avait Harpo Marx devant lui.

— C'est bien Sean, non ?

Sean dévisagea le type, qui ne lui disait vraiment rien.

— Je suis désolé. Je ne crois pas me souvenir de...

— C'est moi ! George Veale ! Tu étais à ma fête de Gasparilla à Tampa !

Nouveau silence. Sean demanda :

— C'est vous qui avez fait passer ce perroquet par la vitre en tirant un coup de canon ?

— Ça y est, tu te souviens ! s'exclama Veale. Tu t'es décidé à adhérer à notre société ? On se marre bien, tu sais !

Sean n'aimait pas être désagréable avec les gens, et il avait tendance à consacrer plus de temps que nécessaire à des crétins ennuyeux, dégoûtants et arrogants, qui du coup, s'agrippaient encore plus fort à lui, un peu comme des tics sur un éléphant. Alors, quand Sean devait finalement se libérer d'eux, il lançait un sec et confus : « Je veux que vous partiez. »

Veale quitta la réception en même temps que Sean et poursuivit son insupportable bavardage comme s'ils étaient bons amis. Sean chargea ses bagages dans sa voiture pendant que Veale continuait à parler.

Sean et David étaient arrivés la veille et s'étaient laissé prendre au jeu du Kennedy Space Center. Ils s'apprêtaient désormais à libérer leur chambre et à se rendre à un point d'observation pour assister au lancement nocturne de la navette spatiale Columbia.

Veale proposa à Sean de l'aider à charger la voiture, ce que Sean trouva un peu exagéré, mais tout de même gentil. La Chrysler de douze ans, un vrai paquebot, était garée à reculons devant la chambre. Le coffre relevé permettait à Veale de se mettre à l'abri de la Barracuda et de Serge.

— Qu'est-ce qu'il fait ? demanda Coleman.

— Il essaie de gagner du temps, répondit Serge.

Veale jeta un coup d'œil sur le côté du coffre.

Serge était toujours là. Veale se dit avec lucidité que s'il se faisait choper avec l'argent, tout était foutu. Alors, sans cesser de parler, il étudiait le coffre pour trouver un moyen d'y cacher la valise. Au moins comme ça, il lui restait une chance de rejoindre Sean un peu plus tard et de récupérer son bien.

Quand Sean retourna à sa chambre pour y chercher des affaires, Veale essaya de coincer sa valise sous les autres bagages. Rien n'allait. Ça faisait trop bizarre. Il se redressa en se grattant le ventre. C'est alors qu'il remarqua le faux panneau qui dissimulait un caisson jouxtant la banquette arrière. Il se fermait avec des pressions en plastique faciles à manipuler. À l'intérieur se trouvaient quelques outils ainsi qu'une roue de secours plus petite qu'il l'aurait cru. Toute la place nécessaire.

Quand Sean réapparut, Veale releva la tête d'un air aussi innocent qu'un type qui vient de dissimuler un cadavre. Sean ne pensait qu'à une chose : « Par pitié, qu'il se tire. »

— Et vous allez où, comme ça ? demanda Veale.

— Assister à un lancement.

— Un lancement ?

Sean promena son regard sur le bord de l'A1A, où se dressaient une

douzaine de panneaux publicitaires de sandwicheries, quincailleries ainsi que d'une boutique de lingerie. Tous les noms comportaient « navette spatiale ». Il y avait des logos de la navette partout. L'une d'elles souriait aux gens et les saluait.

— Un lancement de la navette spatiale, répondit Sean.

— Bien, très bien, dit Veale. Et ensuite ?

— On descend le long de la côte.

— Vous vous arrêterez où ?

— Où ça nous chantera.

Le petit jeu tournait au supplice. Veale voulait à tout prix connaître un bout de l'itinéraire de Sean afin de le rejoindre et de récupérer sa valise. Sean restait délibérément évasif. Il aurait aimé que David ne soit pas au Moon Hut Restaurant juste à côté, histoire de le sortir de ce mauvais pas.

Veale n'arrêtait pas de jeter des coups d'œil au parking.

— Qu'est-ce que vous regardez ?

— Rien, répondit Veale, nerveux. Alors comme ça, vous allez à Key West ? Vous y connaissez des bons hôtels ?

— On descend au Pélican Pourpre, répondit Sean en se disant que Veale ne les poursuivrait pas aussi loin.

Il espérait aussi qu'une réponse franche mette un terme à l'interrogatoire.

— Le Pélican Pourpre, hein ? lança Veale. (Il répéta mentalement huit fois le nom et imagina un volatile dans sa tête.) Je crois que je vais faire un tour à Key West, moi aussi. Je descendrai peut-être au Pélican Pourpre.

Sean nota sur un Post-it mental d'annuler sa réservation à cet hôtel.

— Qu'est-ce qu'il y a à faire à Key West ?

— S'il vous plaît, partez, jeta Sean.

George Veale regardait par la fenêtre d'une chambre du premier étage de l'Orbit Motel. Il aurait davantage apprécié la vue sur l'océan s'il n'avait été attaché à une chaise et bâillonné avec du chatterton.

— On a besoin de glace, déclara Coleman en essayant de comprendre le fonctionnement de la télécommande.

— J'ai besoin de cigarettes, déclara Sharon.

Serge ferma les yeux et se raidit un instant au son de leurs voix. Puis il déroula du chatterton et du cordage tressé de manière à fixer le canon d'un fusil à pompe calibre 12 sur la gorge de Veale. Il scruta son visage.

— T'as besoin de quelque chose, George ?

George fit signe que non. Serge se tourna vers les autres.

— Vous voyez, George est devenu un agréable compagnon de voyage. Peu d'exigences, un campeur satisfait. Vous devriez l'essayer.

Serge avait loué la chambre au nom inscrit sur la carte Visa volée, qui était ornée d'un hologramme d'Orlando Magic. Ils avaient porté Veale dans l'escalier. Une seconde après que Serge eut sorti le fusil à pompe, Veale avait craché le morceau. Il leur avoua où se trouvait la valise, leur parla de Sean, du Pélican Pourpre, et prononça un flot de paroles qui ne se transformèrent jamais vraiment en mots.

Sur le parking, Mo Grenadine quitta une Lincoln Town Car et se dirigea vers l'Aston Martin de George. Il passa la main sous le pare-chocs pour récupérer la boîte en métal qui y était fixée, s'approcha de la Barracuda et y aimanta la tête chercheuse. De retour dans la Lincoln, il déballa un Beef Jerky.

Serge dit à Coleman qu'il devait sortir acheter du matériel et lui recommanda de garder un œil sur Veale. Il revint quarante minutes plus tard avec un sac de Radio Shanty et un autre du Space Shuttle Hardware and Paint. Il envoya Coleman chercher le reste des courses dans la voiture.

Serge étala le contenu des sacs sur le tapis vert avocat : du fil en cuivre, un moteur électrique douze volts, de la ficelle, du chatterton, un chevalet pliant, des piles, un solénoïde, des pinces à métal, un porte-clés souvenir de la navette spatiale et une casquette de base-ball Apollo 13. Total : 61,78 dollars.

Veale avait perdu sa perruque d'Harpo et son chapeau au cours de la bagarre initiale, quand il s'était réfugié dans le renforcement du distributeur automatique pour repousser les attaques de Serge et de

Coleman avec la pelle à glaçons. Serge lui enfonça la casquette de base-ball sur la tête et entreprit de rassembler ses achats. Coleman fit deux allers et retours à la voiture et en ramena trois sacs d'épicerie en papier brun. Un sachet géant de Doritos dépassait de l'un d'eux. Il y avait aussi une glacière en polystyrène, une caisse de bières Busch et deux gros poissons en mousse qu'on pouvait se mettre sur la tête pour montrer qu'on était supporter de l'association professionnelle de base-ball des Florida Marlins.

Coleman souleva l'un des poissons et l'examina en fronçant un seul sourcil.

— J'avais complètement oublié, fit Serge en se mettant un poisson sur la tête. C'est les World Series, ce soir. Les Marlins et les Indians ont gagné deux matches chacun. On était vraiment hors du coup, bordel !

Coleman fit frétiller le poisson en mousse sur sa tête. L'objet lui allait bien. Serge se tourna vers Sharon et lui annonça :

— Désolé, j'en ai pris que deux.

— Je m'en remettrai, répondit-elle.

Assise au bord du lit, dos tourné, elle balançait l'une de ses jambes croisées. Et fumait en observant une lithographie accrochée au mur qui représentait un clown avec deux grosses dames sur une plage.

Coleman renversa les sacs d'épicerie sur le lit : dip à l'oignon, petits pains Kaiser, rosbif, moutarde de Dijon, sticks au sésame, cacahuètes décortiquées, rouleaux de papier, pickle de chou-fleur, jus de pamplemousse qui n'était pas du concentré, Tupperware pour micro-ondes, poulet frit épicé, trois journaux, barquettes de salade de pommes de terre allemande, coleslaw, boulettes de viande suédoises, six cartes postales pour un dollar, un paquet de quatre piles et une batte de base-ball souvenir des World Series à échelle un demi.

Serge lança les piles à Sharon d'un geste sournois. Elles rebondirent sur le matelas près d'elle.

— J'ai pris ça pour ton petit ami qui vibre, dit-il. Bonne bourre !

Il se tourna vers Coleman :

— Je me suis arrangé pour que chaque groupe d'aliments soit représenté. Il y a le groupe des nachos, celui de la bière, celui des sandwichs géants et celui des ailes de poulet buffalo.

— Pourquoi t'as acheté de la Busch ? Il y a cinquante mille dollars dans cette trousse de rasage, dit Coleman en disposant les canettes de bière dans la glacière de façon à en stocker le plus possible.

— Réflexe de damné, répondit Serge. Comme un rat qui se prend des décharges électriques si souvent qu'il en oublie de quitter la cage quand on ouvre la porte.

Serge lança une bière à Coleman :

— Descends-la. J'ai besoin de la canette.

Coleman souleva la languette de la Busch, attrapa un stylo du

motel posé sur du papier à lettres et l'enfonça violemment dans le fond de la canette pour creuser un second trou. Puis il la souleva et la but d'un trait. Quand il l'eut vidée, il la lança à Serge, qui la découpa avec les pinces à métal.

La télévision était sur Florida Cable News. Un individu grisonnant assis derrière un bureau de présentateur rendait compte de la tragédie qui avait failli avoir lieu dans un bureau de contrôle médical pour automobilistes. Un individu ayant échoué à l'examen de la vue avait sorti un fusil et tiré quinze fois sur le personnel sans faire un seul blessé.

Avec une inlassable persévérance, Coleman martelait la télécommande sans obtenir le moindre résultat. Il machouilla un joint, passa en mode vidéo, revint en mode TV, dérégla la pendule, changea de stéréo à mono, éteignit et ralluma le poste et promena le curseur du volume dans les deux sens sur l'écran. Il trouva enfin le bon bouton, qu'il se mit à broyer avec son doigt. Soixante chaînes défilèrent en même temps que ses commentaires imprégnés d'alcool : « La tragédie dont William Shatner vient d'être victime, s'épiler les poils faciaux indésirables avec du chatterton, l'inventaire des maisons invendables, pêcher avec Jimbo, Jazz with Junkies, des coups de téléphone rose pour les détenus... »

— File-moi ça !

Serge donna un coup de télécommande sur le crâne de Coleman et mit la télé sur la chaîne de la NASA. Sept astronautes en costumes pressurisés orange agitaient la main en se dirigeant vers la tour de lancement.

— Elle reste sur cette chaîne ! ordonna Serge en jetant la télécommande dans les toilettes.

Coleman sortit de la cocaïne, ce qui tira Sharon de son état d'hébété. Elle prit le plateau navette spatiale qui se trouvait près du lavabo et jeta les tasses navette enveloppées de Cellophane dans un coin. L'urgence triompha de la précision. Ils étalèrent un gramme de poudre et tracèrent deux lignes tordues avec le permis de conduire de Coleman. Sharon approcha son visage et prit un long sniff guttural.

— Qu'est-ce que c'est ? Encore du speed ? demanda Serge.

— Non, du shit, rétorqua Coleman en se penchant à son tour.

— Putain, mais ça change tous les jours ! protesta Serge.

— Si on est jeudi, alors c'est de la cocaïne, expliqua Coleman.

— Un jour, c'est de la meth, le lendemain, de la psilocybine. Tu te tapes de l'acide le dimanche et du Percodan le lundi. Puis tu passes à l'herbe. Et je parle pas de la fois où tu as fait bouillir ces fleurs censées ressembler aux flèches au curare des aborigènes. Tu peux pas choisir une drogue et t'y tenir ?

Coleman répondit, très sérieux :

— Je ne veux pas devenir accro.

D'une voix boudeuse, Sharon lança un ridicule :

— Mon autre narine est jalouse.

La sagesse zen leur recommanda de se faire aussitôt deux autres lignes.

— Regarde ! Un micro-ondes ! Et si on préparait un peu de crack ?

Coleman dévala les escaliers en direction du Launch Pad Food Mart et réapparut avec un paquet orange de bicarbonate de soude. Il attrapa un sac à sandwich contenant le reste de la cocaïne puis mélangea le tout à l'intérieur du Tupperware, qu'il glissa dans le micro-ondes. Sharon et lui se penchèrent sur la vitre, le visage à trois centimètres de la porte.

— Eh, Betty Crocker (17), on t'a jamais conseillé de pas regarder la nourriture en train de cuire ? lança Serge.

Il y eut un *pop* suivi d'un éclair brillant. Des flammes léchèrent l'intérieur du micro-ondes.

— Merde ! gueula Coleman.

Il ouvrit la porte du four. Un nuage de fumée en sortit. Le Tupperware était vide. Sharon tendit le cou et inhala les vapeurs. Puis elle se tourna vers Coleman et le frappa à la poitrine.

— Espèce d'essuie-cul ! T'as fait cramer toute une bonbonne de huit ! Et c'était de la bonne, en plus !

— Il me reste de la meth, annonça Coleman d'un air penaud.

— File-la-moi !

Il lui tendit la drogue enveloppée dans un papier de BC Powder. Elle marcha jusqu'au lit et se tourna vers le coin, sur la défensive, comme une femme des cavernes à qui on vient d'offrir une aile de ptérodactyle grillée.

Serge installa une barre d'exercice dans l'embrasure de la porte de la salle de bains et enfila ses bottes anti gravité. Puis il saisit la barre et balança ses pieds comme un gymnaste, de façon à fixer les bottes aux crochets. Une fois la tête en bas, il croisa les bras sur la poitrine et entama une série d'abdominaux.

À la télévision, les astronautes quittaient la tour de lancement et entraient dans la navette. Coleman annonça qu'il allait chercher de la glace et des cigarettes avec Sharon.

— Ramenez du Perrier, lança Serge.

On aurait dit une chauve-souris.

Il finit par redescendre et se remit à son bricolage. Il attacha la chaîne du porte-clés navette spatiale à l'extrémité du fil en cuivre, d'où elle pendit comme un plomb. Quand il eut terminé, il lança un : « Ta-da ! » à l'intention de Veale.

Coleman et Sharon revinrent. Coleman s'assit sur le lit près de la fenêtre et se gava de Doritos. Tous les paquets de nourriture étaient

ouverts et disposés autour de lui en demi-cercle, à équidistance de ses mains. Il avait transformé la poubelle de la chambre en glacière annexe, de manière à faire refroidir quatre bières sur la table de nuit.

— Pousse-toi, demanda Serge à Coleman. Et passe-moi une bière.

Coleman décala ses fesses de cinquante centimètres pour faire de la place à Serge et lui tendit une bière dégoulinante d'eau glacée. Serge la goûta pour voir si elle était fraîche et félicita Coleman. Il la glissa dans un isolant pour canettes de la NASA, s'adossa à la tête de lit et tendit la main vers la fenêtre.

Les rideaux, typiques des motels, bloquaient même les rayons X. Une fois qu'ils étaient fermés, on aurait dit une nuit sans lune. Quand Serge tira sur la tige, le soleil de l'après-midi les fit cligner des yeux.

Tout individu qui serait passé sur la coursive du premier étage de l'Orbit Motel aurait vu deux hommes avec des poissons en mousse sur la tête, adossés au mur, assis sur le même lit taché de sauce barbecue ; sur le second lit, une poule shootée à la coke en train de lécher comme un saint-bernard l'intérieur d'un Tupperware brûlé ; près de la salle de bains, un homme ligoté et bâillonné, un fusil à pompe fixé à son cou, face à un dispositif complexe qui tenait autant du train électrique que de la machine à remonter le temps.

Après une seule bière, Serge était à moitié saoul et complètement fou. Il se mit à divaguer sur l'importance du programme spatial et l'imagination nationale. Il s'accroupit sur le lit comme s'il racontait une histoire terrifiante à propos de la guerre froide et de la course aux étoiles. Puis, coup sur coup, il imita les bips d'un Spoutnik, un Américain moyen terrorisé et Nikita Khrouchtchev hilare. Prit l'accent allemand de Werner von Braun. Se raidit et s'étira comme une fusée Redstone, battit l'air dans la pièce comme Gus Grissom quand sa capsule Liberty Bell coula. Rebondit lentement, à l'image de la première sortie américaine dans l'espace.

Même Sharon écoutait, couchée sur le ventre, appuyée sur les coudes.

Pour obtenir une tension linéaire, Serge revint *pianissimo* en racontant le vol de Noël d'Apollo 8 et les astronautes qui assistèrent à leur premier lever de Terre. Il accéléra furieusement la cadence avec le décollage d'Apollo 11. En guise d'apogée, il reconstitua l'amerrissage du USS *Kitty Hawk* : il sauta en l'air, se cogna le crâne contre le plafond et redescendit comme un boulet de canon sur le lit de Coleman. La nourriture – cacahuètes, chips, salades et viande froide – vola partout. Veale reçut une giclée de coleslaw à l'oreille. Deux boulettes de viande s'écrasèrent sur le chemisier de Sharon, qui s'était levée.

— Ouah ! lança Coleman.

— Putain, regarde mon chemisier ! s'écria Sharon.

Serge et Sharon se jetèrent l'un sur l'autre. Elle lui donna un coup de poing dans le ventre et l'obligea à s'allonger sur elle. Puis projeta ses hanches vers lui à toute vitesse.

— Raconte-moi encore les fusées, allez !

Veale prit un air horrifié quand Serge finit par hurler :

— Bon voyage, John Glenn !

— Oh oui-oui-oui-oui-oui-oui-oui-oui !!!

— Hé ! lança Coleman à Veale. Les regarde pas ! T'es un pervers ou quoi ? C'est quelque chose de très particulier et de très intime.

Sharon était en train d'extirper de son nez une crotte monstrueuse devant le miroir de la salle de bains. Mais celle-ci étant recouverte de coke, elle l'inspira à nouveau. Coleman alluma un pétard, retint la fumée dans ses poumons et questionna :

— Qu'est-ce qui s'est passé après les expéditions lunaires ?

— Ça nous mène tout droit à la navette spatiale, répondit Serge.

Il s'approcha de Veale.

— Tu te demandes sans doute à quoi ça sert, tout ça, dit-il en désignant les fils, le moteur et les interrupteurs. George, tu as déjà assisté au lancement de la navette ? Tu as déjà assisté au lancement de la navette spatiale *de l'intérieur* ? (Veale cligna des yeux et jeta un regard à Sharon et à Coleman.) George, tu ne m'écoutes pas. (Il lui tapota le nez.) C'est important.

Serge désigna la navette qui pendait au bout du fil, à côté de la chaise de Veale.

— Cette petite navette sert de détecteur de vibrations. Si elle se balance trop, le fil auquel elle est reliée entre en contact avec l'anneau, qui n'est autre qu'un morceau de la canette de Busch. À ce moment-là, le courant électrique passe dans le solénoïde et déclenche le moteur, qui tire sur la ficelle enroulée autour de la détente. Et boum !

Veale était désespéré.

— Fais-moi confiance, ajouta Serge.

Il désigna l'écran de télévision, où une horloge géante à affichage digital de Cap Canaveral effectuait un compte à rebours. Il restait moins de deux heures. Serge fit pivoter le poste face à Veale.

— Ça te va ? C'est assez fort ? (George était livide.) Je reprends. Quand la navette décollera, tu n'entendras d'abord rien, à cause de la distance. Patiente disons une minute pour percevoir un grondement. Les ondes de choc auront lieu quelques secondes plus tard, et elles feront vibrer la petite navette. Ensuite, plus la véritable navette fera de bruit, plus elle impulsera un rythme régulier à la petite, qui se balancera jusqu'à toucher l'anneau et déclenchera alors le fusil.

Qu'est-ce que t'en penses ? Plutôt malin, non ?

Toujours aucune réaction de Veale.

— Maintenant, si tu es courageux, tu peux toujours essayer de contrecarrer le mouvement en agitant un peu ta chaise, mais ça va être dur. Tu risques surtout de déclencher le coup de feu plus tôt que prévu. Si tu tentes de te libérer, même résultat.

Serge secoua la chaise. La navette entra en contact avec l'anneau de canette de bière, ce qui déclencha une étincelle. Le moteur se mit en route et la ficelle tira sur la détente. Un cliquetis sec retentit.

Veale sentit le coup à blanc partir dans le canon pressé contre sa gorge. Il se débattit comme un fou et hurla sous son bâillon.

— Elle n'est pas encore chargée, expliqua Serge.

Mais Veale continua à s'agiter en essayant d'arracher le scotch collé sur sa bouche.

— George, serais-tu en train de me demander de retirer ton bâillon ? Tu veux me dire quelque chose ?

Veale hocha vigoureusement la tête et se donna un coup au menton avec le canon du fusil. Serge lui retira le bâillon.

— Je vous le jure, je vous ai tout dit ! hurla Veale.

Serge sourit et remit le scotch sur la bouche de Veale.

— Je sais.

Au beau milieu de ce qui aurait dû être un indolent coucher de soleil, des milliers de véhicules se retrouvèrent à touche-touche sur l'A1A. Le collier de phares s'étirait le long de la côte depuis Satellite Beach au sud jusqu'à Cap Canaveral au nord. Les gens arrivaient de partout au volant de berlines, de camionnettes, de voitures de sport et de breaks et recollaient sans cesse au pare-chocs devant eux.

Sean et David traversèrent au niveau de Port Canaveral. Sean s'engagea dans la Kennedy Parkway bordée de verdure et continua vers le nord jusqu'au poste de contrôle. David s'était procuré un passe de visiteur par son boulot. Quand il vit l'autocollant rouge apposé sur leur pare-brise, le gardien leur fit signe de passer.

Sean montra à David le gigantesque Vehicle Assembly Building construit à l'époque des vols lunaires. Alors qu'ils s'apprêtaient à franchir la Banana River, ils découvrirent la navette spatiale qui se dressait de l'autre côté de l'eau dans un feu croisé de lumières.

Il suivit l'exemple des autres automobilistes et se gara sur l'herbe. Des gens sortaient des chaises pliantes de leur coffre, les enfants couraient partout en pyjama, des parents déballaient des boîtes de pizzas et de Kentucky Fried Chicken. Une caravane de marchand de souvenirs écoulait à vitesse grand V fanions, tasses, verres à alcool et glaces lyophilisées pour astronautes à l'effigie de la NASA.

À la guérite du gardien, une Barracuda désaccordée pétaradait tandis que *Tear the Roof off the Sucker* s'échappait par les vitres ouvertes.

Serge, assis derrière le volant, sirotait une tasse de café fumant en provenance d'Addiction World. Il agita d'un air méprisant un passe de visiteur sous les yeux du gardien. Il l'avait échangé contre cent dollars à l'épicerie avec une famille ahurie d'Ocala.

Quand le gardien se pencha, il vit Coleman à la place du mort, un chapeau de Marlin sur la tête, en train de lui porter un toast avec sa tasse Slurpee ; Sharon sur la banquette arrière, bras croisés, qui mordait une cigarette entre ses lèvres. Il se hâta de les faire passer.

Ils se garèrent sur la chaussée et étalèrent des serviettes du motel par terre.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? demanda Coleman. Pour l'argent, je veux dire.

— Rien. On attend que les types débarquent au Pélican Pourpre. Jusque-là, on est en vacances, répondit Serge. Ça te dit de découvrir la

vraie Floride ?

Sharon retourna à la voiture et sniffa du speed à même le tapis de sol. Coleman s'assit au bord de la Banana River avec sept bières. Serge lui conseilla de s'éloigner de l'eau, qui pullule en général d'alligators. Car même si, avant chaque lancement, des trappeurs viennent les exterminer en secret, ils en oublient toujours quelques-uns.

— Je crois que j'en vois un ! lança Coleman, ivre, en désignant un morceau de cheeseburger à la surface.

— Je crois que t'as raison, lança Serge.

Coleman recula précipitamment jusqu'à Serge.

Des haut-parleurs fixés à des poteaux retransmettaient les communications entre la tour de contrôle et la navette, et des centaines d'autoradios branchés sur la fréquence locale leur faisaient écho. De courtes vagues de hurrahs et de soupirs de soulagement s'élevaient aux principales étapes du compte à rebours. Une heure, trente minutes, dix...

Sean et David, munis de lunettes de soleil et de Cheetos, étaient assis sur des chaises pliantes. Ils entendirent un drôle de bruit et se tournèrent en direction de la rive. Un type en état d'ébriété avec un poisson en mousse sur la tête frappait à coups de cric des détritiques au bord de l'eau.

Les haut-parleurs annoncèrent que la météo était satisfaisante, et une voix de la NASA souhaita une « bonne balade » aux astronautes. Au signal donné par haut-parleurs, Sean, David et le reste de la foule se mirent à crier à l'unisson : « Dix, neuf, huit, sept, six, cinq... »

Il y eut des petits bruits secs et des cliquetis dans le lointain. Un bruit de chasse d'eau au moment où des tonnes d'eau heurtèrent l'aire de lancement en cascade, et une lumière vacillante. La navette spatiale disparut dans une fumée blanche. Un tour à la David Copperfield. Tout le monde se pencha en retenant son souffle. Au bout d'un délai assez éprouvant, Columbia pointa son nez au sommet du nuage et s'éleva paresseusement en vrille, tandis que ses propulseurs restaient stables.

Peu à peu, un bruit sourd et profond se forma, un ver de terre géant tout droit sorti de *Dune* leur fonça dessus, et ce fut l'onde de choc. Le sol vibra comme si la foule se trouvait sur un immense baffle stéréo. Une masse d'oiseaux gris s'éleva dans le plus grand désordre au-dessus du marais lointain. Serge pensa à la Bible et aux sauterelles.

Veale vit la navette décoller à la télévision, mais n'entendit rien. L'un des Perrier à moitié vide de Serge traînait sur un meuble. Il s'aperçut que le niveau de l'eau minérale bougeait, perçut un ronronnement lointain et jeta un coup d'œil à la petite navette suspendue au fil, qui commençait à se balancer doucement.

Veale supplia la navette de se dépêcher, de façon que lorsque le

son atteindrait son maximum, elle soit trop loin dans le ciel pour déclencher le piège. La petite navette se balançait plus fort, mais il restait encore de la marge. La navette de la télévision était maintenant très haut dans le ciel. Parfait pour Veale. À ce détail près que la distance et la vitesse du son étaient trompeuses. Un violent rugissement emplit la pièce. Au moment où la petite fusée toucha le collier et déclencha l'étincelle, Veale eut une terrible crise cardiaque.

Il avait l'impression qu'un boulet de démolition compressait sa poitrine. Il vit le moteur électrique se déclencher et la ficelle se tendre. La navette faisait un tel bruit qu'à Cocoa Beach, personne n'entendit rien au moment où les yeux de Veale s'écaraquillèrent pour de bon.

Serge voulait absolument qu'ils soupent au Bernard's Surf, mais Sharon se plaignait de ne pas comprendre pourquoi c'était si important.

— L'importance du truc, espèce de communiste, c'est que les héros qui ont risqué leur vie pour ta liberté ont dîné là !

— Et alors ? lâcha Sharon en se frottant de la meth sur les gencives avec le bout du doigt.

Pendant qu'ils se dirigeaient vers leur table, Serge leur montra la photo de Deke Slayton en train de dîner et celle des astronautes en décapotable saluant la foule au cours de la parade qui était passée devant le restaurant en 1962.

Coleman alla aux toilettes. Deux types parlaient sport devant le sèche-mains.

Il revint au triple galop à la table en criant :

— On a oublié les World Series !

— Oh merde ! fit Serge en jetant un billet de cent dollars. On se casse !

— On s'en tape, des World Series, jeta Sharon un peu trop fort. (Plusieurs têtes se tournèrent.) Tu vas nulle part. Je bouge pas.

Serge explosa :

— Dans ce cas, tu rentreras à pied, parce que je prends la voiture ! Aucune femme ne m'empêchera de regarder les World Series ! Allez, viens, Coleman !

La salle de restaurant était mortifiée, mais deux retraités assis à une table voisine firent un signe d'approbation à Serge. Sharon pesta tout bas et les rattrapa en courant.

Serge parcourut au volant de la Barracuda les deux miles d'A1A qui les séparaient de la jetée de Cocoa Beach. Puis ils remontèrent à pied les deux cent cinquante mètres de digue et prirent des tabourets sous une hutte en chaume.

Il était relativement tard, il y avait du vent et un petit air frais. Un

grand chemin contournait le bar. Des hommes vêtus de cirés péchaient au filet. Ils attrapèrent aussi un pompano et une carangue au lancer. Des volets en contreplaqué fixés sous les chevrons de la hutte s'abaissaient de façon à couper le vent. Les côtés est et nord du bar étaient fermés.

C'était le troisième tour de batte. Ils étaient tous les trois assis à l'angle sud-ouest du bar, devant l'écran neigeux d'un poste dont les boyaux crépitaient comme du bacon dans l'air salé. Serge trouvait que ça donnait un plus.

— Un petit alcool de contrebande ? proposa le barman.

— Ça roule, fit Coleman.

Serge commanda un D^r Pepper.

Le barman, « appelez-moi Gary », revint avec d'immenses verres remplis d'un liquide rouge. Serge avait déjà glissé un billet de cent sous le cendrier, et le type s'illumina. Dans une étrange tentative de paraître distingué, Gary attrapa une bouteille de Bacardi 151 et emplit les pailles de Coleman et de Sharon avec un entonnoir.

— Buvez tout d'un coup pour que l'alcool de contrebande pousse l'autre, recommanda-t-il.

Coleman et Sharon s'exécutèrent.

Les Indiens menaient par quatre à deux, et le bar s'enfonçait dans la morosité. Sharon était toujours courroucée. Et plus la Floride perdait, plus ça agaçait Serge.

Au cours du sixième tour, Moise Alou redonna l'avantage aux Marlins d'un unique coup de batte qui rapporta trois points. Le bar laissa exploser sa joie.

Au beau milieu des hourras, le poste de télévision implosa, ce qui envoya un feu d'artifice de boyaux électroniques dans la mer. Tout le monde se jeta par terre. Un fusible sauta. La jetée fut brusquement privée d'électricité. À l'exception du feu qui brûlait dans le poste, dont on percevait le rougeoiement tremblotant à travers les fissures, le bar était plongé dans l'obscurité.

— Il faut faire quelque chose ! rugit un client.

En guise de réponse, un autre client s'empara d'un extincteur.

— Non ! hurla le premier. Il faut trouver une autre télé !

Serge fila à la voiture au pas de course chercher un poste à piles volé avec un écran de quinze centimètres et remonta en courant la promenade en bois. Tout le monde se blottit autour de la télévision. Quand les Marlins volèrent vers la victoire, le bar s'emplit à nouveau de hourras. Serge laissa le billet de cent.

Le lendemain, en début d'après-midi, un jet bimoteur privé en provenance des Petites Antilles atterrit à l'aéroport international de Tampa. Un escalier hydraulique à trois marches se déploya depuis le fuselage. Quatre hommes en costumes de lin bondirent sur le tarmac sans toucher les marches et coururent jusqu'à une limousine Mercedes qui les attendait.

Le chauffeur leur tint la portière arrière ouverte. Ils montèrent. Le plus grand s'installa au volant et démarra en abandonnant le chauffeur sur la piste.

Serge jeta le reste de ses médicaments dans les toilettes et annonça qu'il emmenait Coleman et Sharon en visite touristique.

— C'est pas notre jour, persifla cette dernière.

Serge poussa la Barracuda à cent trente à l'heure sur l'US 1 en direction du nord, jusqu'à Titusville. Une fois au bord de l'Indian River, il braqua, écrasa le frein et effectua un dérapage contrôlé dans un parc public. Puis il sauta de la voiture avec son appareil photo. Sharon et Coleman sortirent l'un derrière l'autre.

— C'est le monument dédié aux astronautes du premier Mercury 7. Il y en a un autre sur la base spatiale.

Ils contemplaient un 7 géant en aluminium dans un cercle avec une croix et une ligne en forme de vaguelette.

— On dirait le symbole de l'artiste qu'on connaissait avant sous le nom de Prince, fit remarquer Sharon.

Serge lui lança un regard noir.

— Je rêve ou j'ai vu un endroit où on peut boire une bière ? demanda Coleman.

— Oublie ta bière, jeta Serge. Regarde ! Il y a l'empreinte de leurs mains tout autour du socle en bronze !

Coleman mit ses mains dans les empreintes pour faire une comparaison et repartit sur la bière.

Il se rendirent au Kennedy Space Center. Serge leur montra les capsules spatiales, qui avaient l'air aussi peu solides que des tonneaux ayant dévalé les chutes du Niagara. Coleman voulait un casque spatial. Sharon essaya de se procurer un peu de came dans le jardin des fusées.

La Barracuda quitta le centre spatial par le sud. Ils passèrent la tête

à l'intérieur du Shuttle Grill, du Bagel World ainsi qu'au restaurant italien Chez Aima, dont les murs étaient tapissés de souvenirs de la conquête de l'espace.

Il y avait entre autres une grande photo d'un astronaute qui arpentait la mer des Tempêtes pendant la mission Apollo 12. Avec comme dédicace : « J'ai été le premier homme de l'histoire à manger des spaghettis sur la Lune, mais croyez-moi, ils ne valaient pas les vôtres. Alan Bean. »

Une serveuse s'approcha avec des cartes.

— Une table pour trois ?

— Non, répondit Serge. On voulait juste voir votre déco. Mais je vais emporter un de vos menus pour mes fichiers.

Il prit une photo de la photo et poussa Coleman et Sharon en direction de la sortie.

Les roues avant de la Barracuda décollèrent au moment où ils franchirent le sommet du pont-levis de la Canaveral Peninsula. Serge longea le bassin en coude et les bateaux de croisière, puis ralentit pour ne pas attirer les soupçons des gardiens de la base aérienne.

— On va visiter le musée, annonça-t-il.

Le gardien recula en lui faisant signe de passer.

Serge expliqua à Coleman et Sharon que les tours de lancement qui dépassaient des arbres sur la droite étaient celles des Delta et des Titan. « Les Titan sont des putains de machins d'espionnage top secret. »

Sharon laissa échapper un soupir agacé, mais Coleman était en train de faire un sort au pack de six bières qu'il avait acheté à l'épicerie Blast Off ! Mart.

Ils se garèrent sur un parking vide près d'un bâtiment beige sans signe distinctif. Serge quitta la voiture et dansa tout autour en levant les bras comme Rocky.

— Le musée de l'Armée de l'air et des missiles !

Il s'arrêta brutalement et courut à l'intérieur.

Quand Sharon et Coleman le rejoignirent, Serge était installé sur un canapé du bureau du musée en compagnie de deux hommes d'un âge certain. Ils s'exprimaient à toute vitesse dans un jargon que Sharon et Coleman ne comprenaient pas, employant des termes comme MA-6, Agena, géosynchrone, recul d'apogée, brûlure au périgée, contrôle informatique, ah-ah-ah-ah.

Serge finit par ressortir du bureau en essuyant des larmes de rire. Il salua les types de la main. Ils avaient environ soixante-dix ans.

— Avant, ces gars dirigeaient le show. Ils étaient responsables des lancements. Maintenant, ils tiennent bénévolement ce musée. Les bus de touristes y font un arrêt de quelques minutes, mais à part ça, personne n'y vient. Je ne comprends pas pourquoi.

Il désigna une minuscule fenêtre avec des carreaux verts en forme de talon.

— C'était le blockhaus. C'est d'ici qu'ils ont lancé Explorer, le premier satellite de notre nation.

Sharon fit tourner son doigt. La belle affaire.

— Tu gâches tout mon plaisir ! protesta Serge. Voilà, bordel de merde !

Il mit la main à sa poche et lui lança le coin entortillé d'un sac à sandwich contenant de la cocaïne. Il l'avait trouvé le long de la plinthe en désinfectant la chambre du motel, et gardé en prévision d'une urgence comme celle-là.

— On a une excursion qui nous attend.

Serge les entraîna à l'écart du blockhaus. Ils longèrent une rangée de vieilles rampes de lancement : des centaines de mètres de mauvaises herbes, de bardane et de blocs de béton. À l'autre bout du champ, se trouvait un second bâtiment beige aux fenêtres barricadées, aux portes fermées, et sans personnel. Si le premier blockhaus était calme, celui-là était mort. Quelle que soit la direction, il n'y avait pas âme qui vive.

Sharon termina la coke, glissa la langue dans le coin du sac, puis le jeta par-dessus son épaule.

Serge leur expliqua qu'un matin de mai 1961, cet endroit s'affichait sur tous les postes de télévision du pays. Alan Shepard était apparu dans son costume pressurisé argent et avait grimpé dans le Mercury-Redstone pour devenir le premier Américain de l'espace.

— Voyez-moi ça, maintenant ! s'écria Serge. On dirait une station-service abandonnée !

Sur l'aire de lancement se trouvait une réplique de la fusée. Sharon s'approcha, sortit un trousseau de clés de sa poche et raya la peinture.

Serge l'attrapa par le bras en hurlant.

— Notre héritage !

— Ton héritage, espèce de petit homme de l'espace, pas le mien !

Il la gifla. Elle lui rendit sa gifle. Il la fit tomber par terre. Elle essaya de se dégager en rampant sous la fusée, mais il la rejoignit.

Coleman regarda partout autour de lui. Ils étaient vraiment seuls. Il retourna à pied au blockhaus et entreprit de lire la plaque commémorative pour leur laisser un peu d'intimité.

Au sud de Cap Canaveral, le bord de mer était ponctué de bouis-bouis et de cabanes à surf. Les camping-cars squattaient des parkings non surveillés le long de la route jusqu'à ce qu'on leur ordonne de partir.

— Il faut qu'on s'achète des armes supplémentaires, annonça Serge.

— On est des repris de justice, répliqua Coleman. T'as pensé au contrôle du casier judiciaire et au délai obligatoire de réflexion ?

— C'est à ça que servent les salons d'armement, rétorqua Serge.

La Barracuda ne ralentit pas en atteignant le creux où se nichait la Melbourne Armory. Sur le chapiteau, on pouvait lire : « Salon d'armement de la Côte au Trésor » et en dessous : « Série limitée de figurines de David Duke (18), 25 \$ ».

Un grand panneau invitait les visiteurs à une vaste table à l'intérieur : « Vendeur à titre personnel. On ne vous demande rien, vous ne dites rien ! »

Les défenseurs des armes avaient réussi à faire adopter la notion de « vendeur à titre personnel », qui permettait de s'affranchir de nombreuses lois.

Officiellement, elle avait pour but de permettre la vente d'armes entre voisins sans formalités. Mais elle était scandaleusement utilisée par les marchands pour mettre des armes non répertoriées entre les mains de criminels non répertoriés. Les responsables de toutes les polices de Floride protestaient en disant que c'était de la folie. Le lobby des armuriers les traitait à la fois de fascistes forcenés et de défenseurs des droits de l'homme à la con.

Serge n'avait jamais vu de vendeur à titre personnel qui ressemblait à ce marchand souriant. Il employait à sa table de trente mètres de long huit vendeurs en uniforme et disposait de deux caisses enregistreuses informatisées ainsi que de trois appareils à carte Visa. Une pile de formulaires de demande de casier judiciaire prenait la poussière sur une étagère du bas. Il était vêtu d'une veste camouflée avec des poches en maille, des sangles, des clips, des anneaux et des compartiments secrets. Sur la poche de poitrine droite, un badge portait l'inscription : « Holy Moly a raison ! »

Serge et Coleman lorgnèrent sur les pistolets d'assaut. Ils les pointèrent incidemment vers les autres marchands du salon d'exposition qui, d'instinct, pointèrent à leur tour leurs armes. Cinq vendeurs s'agglutinèrent autour de Sharon pour lui proposer une nouvelle ligne de vêtements pare-balles féminins dans lesquels elle ressemblait à Barbarella. Elle parada et tournoya comme un mannequin.

— C'est vraiment toi, lança Serge.

Il fit claquer une liasse de cinquante billets de cent dollars sur la vitrine en verre. Sans même avoir montré son faux permis de conduire, il ressortit avec deux mitraillettes, une TEC 9 et une MAC 10, deux Peacemakers, trois fusils de chasse, des munitions et l'ensemble pare-balles de Sharon. Il acheta également un gadget antifleuves. Le vendeur lui montra comment le transformer en un silencieux efficace en expliquant : « C'est votre droit inscrit dans la

Dans les bureaux de la tour de la New England Life and Casualty, la dérive financière avait réduit le personnel à quelques agents, secrétaires, maîtresses et neveux des actionnaires. Il était huit heures du soir, mais personne n'avait encore quitté le quarante-deuxième étage. Et personne n'osait bouger d'un pouce.

Le seul mouvement dans la pièce était celui des quatre Costa-Gordiens en costumes de lin occupés à faire les cent pas. Ils étaient armés de mitraillettes, des petits modèles israéliens avec une courroie à l'épaule comme celle d'un sac à main. Le chef, qui possédait un Colt Python .357 avec viseur laser, ne cessait de composer en vain un numéro de téléphone et de râler. Le personnel yuppie s'étonna de n'apercevoir aucun poil de poitrine ni de chaîne en or.

Costa Gorda était une minuscule île indépendante des Petites Antilles. En réalité, elle était si minuscule qu'elle n'existait que sur le papier, et louait une boîte postale ainsi qu'une salle de conférences sur l'île de Grenade. La raison d'être de Costa Gorda, c'était de créer une confusion juridique de façon à abriter des sociétés écrans, des banquiers étrangers, des associés factices, des compagnies fantômes, des paradis fiscaux et des nazis de quatre-vingts ans. Pendant les vacances, elle vendait des roues de fromage sur catalogue.

L'un des plus importants clients de Costa Garda était le Mierda Cartel, le soixante-huitième producteur de cocaïne au monde. Autrement dit, le dernier.

Les honnêtes résidents de Grenade avaient un peu pitié et faisaient semblant d'être intimidés par leur cartel local, qui était la risée permanente du petit monde de la cocaïne. Aux inaugurations, ils n'étaient jamais représentés. Aux banquets, ils n'obtenaient jamais de trophée. Dans l'annuaire de la profession, ils étaient étiquetés comme « risquant fort d'être exclus ».

Le peu de respect qu'on leur témoignait, c'était quand ils atterrissaient à l'aéroport international de Tampa, où on les confondait avec le trente-quatrième plus grand cartel mondial.

Mais là, du haut de leurs quarante-deux étages, ils avaient toute l'attention du personnel de la New England Life.

À intervalles irréguliers, ils s'enfonçaient de minuscules seringues en cristal dans les narines et sniffaient de petites quantités de poudre. La pièce s'emplissait alors de syncopes nasales saccadées. Ils avaient forcé le bar une heure auparavant et se trimbalaient chacun avec une flasque au côté. Ils mirent *Hot Stuff*, des Rolling Stones, à fond sur la chaîne.

L'un d'eux, une fesse posée sur le bureau d'une secrétaire, essayait

de faire passer le temps. Deux de ses compagnons étaient tournés vers l'ouest et regardaient de l'autre côté de la baie vitrée, fascinés par les lumières de Bayshore Boulevard et de la MacDill Air Force Base. Le plus grand, assis derrière le bureau le plus large dans un fauteuil en cuir à dossier haut, continuait à s'acharner sur le téléphone en râlant. La résine qui bouchait les six trous de balles du fauteuil n'était pas du même bordeaux que le reste.

L'un des Costa-Gordiens dénicha une ottomane à roulettes, mit un pied dessus et traversa la pièce comme sur un skateboard. Ensuite, il se mit carrément debout et compta jusqu'à dix sans tomber en naviguant sur le sol en marbre.

— Regardez-moi, tout le monde, je surfe !

Une secrétaire rousse avec de longs cheveux et un accent de Brooklyn finit par dire au chef :

— Il faut faire le 9 pour obtenir l'extérieur.

— Merde ! jeta le chef, qui sourit à la secrétaire.

Il obtint la tonalité, fit pivoter le fauteuil face à la fenêtre et disparut derrière le dossier. La conversation fut brève et le ton sans équivoque. Il raccrocha violemment en gueulant :

— Fais chier !

Puis il alla se planter au milieu de la pièce et pivota lentement avec son Magnum, de façon à faire passer le laser sur le visage de chacun.

— On va s'amuser un peu, annonça-t-il.

Et il versa cinquante grammes de coke sur une crédence en onyx.

Dans le fond, un Costa-Gordien passait de droite à gauche sur une ottomane à roulettes en agitant ses bras tendus pour garder l'équilibre.

Une Lamborghini Countach passa en trombe devant le Desert Inn de Yeehaw Junction et fila en direction de l'est. Charles Saffron appuyait furieusement sur les touches de son téléphone portable sans parvenir à joindre Mo Grenadine.

Il jeta le téléphone par terre, qui se mit aussitôt à sonner. Il le ramassa.

— Allô ?

— On veut nos cinq millions, bordel de merde !

L'accent était costa-gordien. Saffron se répandit en excuses.

— Qu'est-ce que vous foutez sur la côte est ? demanda le Costa-Gordien. Vous vous tirez comme un clebs ?

— Non, je suis sur la piste des voleurs. Pour retrouver votre argent, expliqua Saffron. Je me rapproche. D'un jour à l'autre, maintenant... C'est quoi toute cette musique ? Mes CD des Stones ?

— Saffron, vous êtes un enculeur de chèvres. On va vous couper les *cojones* et vous les mettre...

— Il n'y a presque plus de réseau, dit Saffron en tenant le téléphone à bout de bras et en imitant des parasites avec sa bouche. Je

ne vous entends plus...

Il raccrocha.

À Tampa, les employés de Saffron, maintenant alignés en file indienne, sniffaient de la coke sous la menace d'une arme à feu. Ils devaient ensuite intégrer une seconde file et attendre qu'un Costa-Gordien souriant leur serve à boire.

Le cartel fit passer tout le monde à trois reprises par les deux files, puis les renvoyèrent à leurs bureaux. Certains titubaient et oubliaient l'interdiction de parler. Le chef devait sans cesse les menacer avec son arme pour qu'ils se taisent. Ils prenaient alors un air surpris et se mettaient la main devant la bouche en gloussant.

L'un des employés leva le doigt.

— On n'est plus à l'école ! s'exclama le plus grand des Latinos, interloqué. On ne pose pas de questions !

— Oui, mais il y a quelque chose qui m'intrigue, demanda le comptable dont la tête ballottait à cause de l'alcool. Comment vous écoutez votre cocaïne ?

— Ouais, où vous la cachez ? demanda la secrétaire.

— C'est un secret ! rugit le Costa-Gordien.

— J'ai lu dans les journaux qu'on vous appelle le Keystone Cartel(19), dit quelqu'un d'autre.

— Ces cochons de Yankees sont des menteurs ! hurla le Costa-Gordien.

— Vous la dissimulez dans vos sous-vêtements ?

— Vos avez des ballons avec des petits fils attachés à vos molaires ?

— Taisez-vous ! Immédiatement ! tempêta le Costa-Gordien en agitant très vite son pistolet dans la pièce.

— Je pense que vous devriez la transporter à l'intérieur d'une pâte tassée dans des grands tubes.

— Ou prendre votre élan, courir jusqu'à la frontière et la lancer de toutes vos forces.

— En mettre dans des poulets, puis les recoudre.

— VOS GUEULES !

Il y eut un bruit épouvantable. Tout le monde courut jusqu'à la baie vitrée ouest, qui n'était plus qu'un trou béant. Le vent qui s'y engouffrait faisait tomber de très haut les quelques bouts de verre Securit restants sur la chaussée du centre-ville de Tampa.

Quarante-deux étages plus bas, dans Ashley Street, un Costa-Gordien en costume gisait sur un lit d'éclats de verre au beau milieu du trottoir. Le toit d'une Jaguar était enfoncé en forme d'ottomane.

— Merde ! fit le chef. (Il leva les bras pour obtenir l'attention de l'assemblée.) Bon, on doit filer, maintenant. Vous ne bougez pas... et vous comptez jusqu'à dix mille. C'est quoi déjà, cet État qu'est long à

dire ?

— Le Mississippi, répondit Brooklyn.

— C'est ça, le Mississippi, dit le chef. Je vous écoute !

Le personnel :

— Un Mississippi, deux Mississippi, trois Mississippi...

Le Mierda Cartel se précipita vers les ascenseurs.

Sean et David restèrent en état de choc quand ils découvrirent le luxe de leur chambre à quatre cents dollars du Palm Beach Surfside. En silence, ils contemplèrent l'océan Atlantique par-dessus la cime des palmiers qui frôlait le balcon. Puis ils se serrèrent vigoureusement la main, se témoignèrent réciproquement leur amitié et se lancèrent des insultes.

Trois journaux étaient à leur disposition dans la chambre. Ils ne tardèrent pas à être étalés sur le lit, ouverts à la page des World Series dans la section des sports.

— Tu penses la même chose que moi ? demanda Sean.

— Qui aurait imaginé ça quand on a prévu ce voyage...

— Si Cleveland gagne ce soir, on sera obligés d'aller assister au match n° 7 à Miami...

Ils se mirent à débiter des sottises, chose qu'ils ne faisaient jamais qu'en présence l'un de l'autre, mais qui marquait chacune de leurs retrouvailles depuis le lycée.

— On n'aura pas le choix.

— On n'aura pas pu s'en empêcher.

— Des décennies de mémoire génétique.

— Des lapins pris dans les phares.

Et ils rirent jusqu'à en avoir mal, saturés de dopamine.

Sean montra à David un journal où on prédisait que les places se monnaieraient entre cent et deux cents dollars pièce.

David sortit deux Michelobs du réfrigérateur modèle réduit.

— Rappelle-moi de faire un saut à l'épicerie pour les remplacer. Autrement, ça nous coûtera cinq dollars par bouteille.

Sean admirait le dynamisme et le succès de David. Son physique impeccable et son assurance en faisaient toujours l'individu le plus attirant de n'importe quelle assemblée. Comme dit le proverbe, il était l'homme dont rêvent les femmes et celui à qui tous les hommes voudraient ressembler. Dans les soirées, David donnait toujours la parole à Sean et l'obligeait à participer. Sinon, Sean se serait contenté de rester dans son coin.

David savait que Sean le traiterait de cinglé s'il lui avouait que secrètement, il l'admirait. Pour lui, Sean était le type même du père de famille honnête, prévenant, et d'un naturel facile, nettement supérieur au sien.

Ce qui n'empêchait pas David de se moquer tout le temps de lui à

cause de son boulot.

David avait un poste passionnant au bureau du procureur de l'État, mais c'était Sean qui faisait parler de lui.

Il y avait d'abord eu un petit portrait dans le *Tampa Business Times*, puis la couverture du magazine *Tampa Bay* et des articles en première page, à la fois dans *The Tampa Tribune* et le *St. Petersburg Times*.

Même s'il n'était encore que le plus jeune créatif de l'agence Turbo-Image Corp., on surnommait déjà Sean « le Sorcier » ou « le Magicien » dans les médias, et « Houdini » au bureau.

À Turbo-Image, la coutume voulait que les débutants écopent des budgets indésirables. Sean se vit ainsi chargé de la campagne de réélection au poste de sénateur de Mo Grenadine, suite à ses problèmes dans le jacuzzi. À l'agence de pub, ce budget était considéré comme une bombe à retardement.

Personne ne demandait à Sean de réussir. Il devait juste faire semblant de travailler afin que Turbo soit en mesure de facturer des heures à son client. Il choisit de traiter son sujet par l'absurde, et employa à cet effet le théorème de Big Tobacco : dire la tête haute des mensonges qui défiaient la réalité. Pour lui, ce n'était pas de la malhonnêteté, juste une plaisanterie de mauvais goût.

Il déclencha une campagne médiatique affirmant que l'arrêt de la campagne de Mo était la conséquence des actes innommables de la nouvelle menace contre l'Amérique : le terrorisme homosexuel urbain. Il prétendait que les scientifiques avaient trouvé un lien entre le contrôle des armes et les sévices infligés à enfant.

Sean prépara les discours de Mo et ses apparitions télévisées de façon à le faire passer pour un salopard moralisateur et vaniteux. Ses attaques programmées contre les malheureux, les mal-aimés et les opprimés étaient l'essence même du burlesque.

Quand Mo remporta un nouveau mandat grâce à un raz-de-marée de voix, Turbo-Image fut vilipendé dans les éditoriaux et porté aux nues dans les pages économiques. Les plaisantins de la politique proclamèrent que Sean avait eu le génie d'installer des stands d'inscription sur les listes électorales à la sortie des expositions de camions customisés.

Les dirigeants de Turbo crurent à un hasard. Mais quand un pasteur à scandale de Tampa nord débarqua dans les bureaux de Turbo-Image pour sauver sa carrière sur le point de partir en fumée, il ne voulut traiter qu'avec Sean Breen.

Ça n'était plus drôle du tout. Cette fois-ci, ce dernier ne visa plus la satire, mais le sabotage.

Il mit l'accent sur les extravagances et les marottes de l'homme d'église. Le cénacle de flagorneurs minables du pasteur lui demanda pourquoi dans les communiqués de presse et les discours, Sean

inscrivait sans cesse en lettres majuscules et grasses les termes « escroquerie », « maîtresses », et « fraude fiscale ». Sans compter que Sean était noir ! Mais le pasteur les réduisit au silence en leur rétorquant que même dans leurs jours les plus fastes, ils ne pouvaient comprendre ce que faisait le publicitaire.

En l'occurrence, tout son possible pour couler le pasteur. Dans les communiqués de presse, il expliquait que les sommes d'argent liquide avaient été détournées des comptes de l'église de façon à les « protéger de Satan ». Que les voitures de luxe, les diamants, les fourrures et les maisons sur la plage payés par les fonds religieux servaient à mettre les donations à l'abri des « agents du diable ». Que les potiches embauchées comme conseillères financières donnaient des conseils tellement précieux que Dieu lui avait recommandé de ne pas les divulguer, de peur que l'institution séculaire en ait vent. Il demandait aux croyants de montrer leur consternation face au penchant des médias pour l'Antéchrist et d'adresser des gros chèques directement au pasteur.

Le compte en banque du pasteur gonfla jusqu'au million de dollars tandis qu'il était en prison sous le coup de cinq cents chefs d'accusation.

Les nouveaux budgets se mirent à affluer à Turbo-Image. Plus Sean cherchait à faire capoter les campagnes, plus on l'appréciait.

La société Rapid Response souhaitait relooker sa chaîne d'épiceries en train de battre de l'aile. Sean la rebaptisa Addiction World et créa des enseignes où figurait un visage souriant avec des yeux en forme de spiromètre. Il inventa la pochette « Addiction World », qui comprenait un pack de six bières, un paquet de cigarettes et un ticket de loterie. Celle des hommes contenait en plus un exemplaire de *Hustler*, et celle des femmes un coupon gratuit pour un pot d'Häagen-Dazs en provenance du congélateur.

Les directeurs étaient sceptiques, mais ils suivirent ses conseils et installèrent à l'entrée des remparts de vin, de bière, de boissons alcoolisées tropicales, de papier à rouler, de cigares et de coupe-faim. La courbe des bénéfices d'Addiction World grimpa à la verticale, et d'autres ne tardèrent pas à les imiter : les Stoked Stores, les Buzz Mart et autres Drink-n-Drive.

Une seule campagne échoua, et ce ne fut pas la faute de Sean.

Le département de l'agriculture de Floride avait besoin d'améliorer son image auprès des habitants de la baie de Tampa. Il faisait l'objet d'une haine démesurée à cause de sa méthode de lutte contre les mouches méditerranéennes, qui consistait en gros à déverser sur la région des tonnes d'un insecticide connu sous le nom de malathion.

Sean proposa une campagne ayant pour vedette Malley « l'ours qui carbure au malathion ». Tous les tests de consommateurs montraient

que l'idée était si judicieuse que les habitants ne tarderaient pas à saupoudrer leurs céréales avec ce produit chimique. On embaucha un acteur de genre sous-payé pour faire un numéro de claquettes déguisé en ours. Il commença les répétitions. Sa canne avait été remplacée par une bombe qui servait à asperger le sol d'insecticide. À certains moments précis de son numéro, Malley appuyait sur le bouton de la bombe, et les rampes de lumières éclairaient autour de sa tête un halo de brume qui faisait penser à *Singin' in the Rain*.

À ce détail près que l'équipe technique commit l'erreur d'utiliser du vrai malathion pour la répétition.

Les caméras de télévision vinrent assister à la première représentation, qui se déroulait à l'école maternelle de Li'l Bucs, près du stade de Tampa. Le temps que Malley arrive face au public de cinq ans en faisant son numéro de claquettes, il avait l'air ivre. Il tomba du bureau de l'instituteur les quatre fers en l'air et vomit par la gueule de son masque d'ours.

L'acteur étouffait, mais la fermeture qui maintenait en place la tête de l'animal était coincée. L'équipe médicale finit par découper le museau avec une scie circulaire utilisée d'ordinaire dans les accidents de la route. Les bambins hurlaient. Les caméras de télévision filmèrent la sortie de Malley sur un brancard.

Quand le *Serendipity* s'éloigna davantage encore des côtes et que ses batteries rendirent l'âme, la Chlingue et la Teigne décidèrent que la seule option rationnelle était de finir la réserve d'alcool.

Le lendemain matin, ils se réveillèrent sur un autre bateau.

Un gros bateau. Ils étaient tous les deux assis sur le plongeur. À côté d'eux se trouvaient des blocs de ciment. Ils avaient les mains et les pieds attachés, ainsi qu'une chaîne autour du cou.

Le marin était agenouillé à la poupe. Il s'enfonça une Barbie dans la gorge. Son poulx eut l'air de s'accélérer. Sans prévenir, il poussa un bloc de ciment du plongeur avec une gaffe. La Chlingue fut entraînée par le cou dans les vagues.

La Teigne regarda dans les yeux le fétichiste déjanté qui prenait son pied. Il découvrit un territoire d'angoisse que bien peu connaissent. Il frétillait sur le plongeur : un poisson sur un trottoir brûlant.

La respiration du marin se fit de plus en plus pesante. Il donna un nouveau coup de gaffe. Cette fois, il poussa le bloc tout au bord et le retint.

La Teigne ne quittait pas des yeux le bloc de ciment sur le point de basculer. Le marin ramena la gaffe à lui. Le bloc heurta la surface dans une gerbe d'éclaboussures.

À treize heures, Serge prenait le Royal Park Bridge de Palm Beach. À treize heures dix, il avait abandonné la Barracuda dans Worth Avenue.

— On n'est pas obligés de vivre comme ça, annonça-t-il en parlant de la voiture et du reste. On a encore plus de quarante mille dollars.

Ils sortirent trois sacs à dos du coffre et remontèrent l'avenue à pied.

— On peut dire ce qu'on veut sur Palm Beach, mais ils ont quand même de sacrés massifs, déclara-t-il.

Ils firent ensemble les vitrines du quartier, puis il les entraîna dans une boutique en décrétant :

— On a une situation vestimentaire à régler.

Coleman admirait un costume Armani devant le miroir tandis que Sharon s'intéressait à un ensemble d'Anna Sui. Les employés étaient livides. Près de la porte d'entrée, Serge aperçut un service en argent :

— Ooooooh ! Du café gratuit !

Le chef des vendeurs, en tournée d'inspection, demanda à Serge sur un ton plein de sous-entendus :

— Je peux vous aider ?

Serge essaya d'estimer son poids en buvant une gorgée de café à une lenteur record, ce qui fit grimper la tension artérielle du type.

— Je cherche un bidule qui crie « Miami Beach ! », demanda-t-il avec une confiance exacerbée par la caféine.

— Monsieur, répondit le type en congédiant Serge d'un geste de la main, je ne pense pas que...

— Vous pensez pas quoi ? hurla Serge en agitant dix mille dollars à hauteur de son visage. Mate cette liasse, cette putain de bordel de liasse !

Dans l'heure qui suivit, tous trois eurent droit au champagne et aux cigares tandis qu'ils dépensaient allègrement les dix mille dollars en question.

Serge se pavanait dans un costume blanc et un T-shirt Ralph Lauren rose.

— Ça y est, je ressemble à Don Johnson comme ça ? s'enquit-il.

Il y en avait pour huit mille dollars de vêtements. Serge murmura quelques mots à l'oreille du gérant, qui acquiesça. Puis il glissa les deux mille restants dans une poche intérieure de la veste du type. Le gérant eut une conversation privée avec le vendeur qui avait essayé de

virer Serge. Une dispute éclata. Le gérant insulta le vendeur, qui s'approcha de Serge et ne dit rien.

Serge lui donna un coup de poing au visage, salua le gérant et partit.

Sur Worth Avenue, un individu sortit d'une Lincoln, s'approcha d'une Barracuda abandonnée et retira le boîtier en métal dissimulé sous le pare-chocs. Ensuite, il se gara devant un magasin de vêtements et se plongea dans les pages sports du journal.

Coleman avait adopté un style parisien, tandis que Sharon s'était arrêtée sur une robe décolletée rouge en provenance de Milan. Ils prirent un taxi jusqu'au Palm Beach Exotic Motors, où leur tenue leur donna droit à un accueil de première classe.

Exotic Motors louait des voitures de rêve à des prix cauchemardesques. Ils examinèrent une Bentley Mulsanne, un roadster Diablo, une Viper, une Pantera, une Hummer et une DeLorean.

— Il nous faut une bonne stéréo avec changeur automatique de CD grande capacité pour la bande-son, expliqua Serge. Je vous ai dit que je recherchais des lieux de tournage pour les studios ? Je ne peux travailler qu'en musique.

Le vendeur montra à Serge une décapotable Esprit blanche et basse à mille dollars la journée. Une quatre places customisée avec cinquante CD dans le changeur de disques.

Serge exhiba une nouvelle Visa volée, mais il ne possédait pas de pièce d'identité avec photo. Il l'avait oubliée à l'hôtel, expliqua-t-il, et ils étaient attendus pour prendre le thé.

— Désolé, répondit le vendeur.

Serge lui glissa cinq cents dollars dans la poche de sa chemise et les tapota.

— Pas d'imprudences au volant, conseilla le type.

Ils foncèrent jusqu'au Breakers Hôtel, où Serge loua une chambre en prétextant un repérage pour les Studios Paramount. Puis il demanda à la réception le chemin d'Au Bar, l'endroit où allaient s'encanailler William Kennedy Smith et son oncle Ted.

— On va se faire passer pour des Kennedy, annonça Serge à Coleman en prenant sur une table située à l'entrée de la salle de conférences deux badges vierges où était écrit : « Bonjour, je m'appelle... » On va inscrire de faux noms Kennedy, puis on fera comme si on avait oublié de les retirer.

Coleman se tapota la tête avec un stylo en cherchant quel patronyme il allait utiliser.

— Ne choisis pas le nom même de Kennedy, lui avait dit Serge. Prends plutôt celui d'une pièce rapportée. Ça sera plus plausible, et comme ça, on aura droit aux poulettes un peu malignes.

Tous trois firent leur entrée dans Au Bar. Le serveur sourit en leur

disant :

— Vous avez oublié de décrocher vos badges. (Il se pencha un peu.) Messieurs Shriver et... Schwarzenegger.

— Je vais faire un tour. Je veux me trouver un *vrai* Kennedy, annonça Sharon en disparaissant dans la foule.

Avant de revenir en courant à leur table.

— Vite, file-moi un billet de cent, lança-t-elle à Serge.

— C'est ça, répliqua-t-il. Le jour où je te lécherai de la tête aux pieds.

— Non, je t'assure, insista Sharon. J'ai besoin d'un billet de cent, tout de suite. Un serveur veut bien me présenter à des Kennedy à condition que je lui file un gros pourboire.

Serge lui donna le billet. Elle courut payer le serveur, qui l'introduisit auprès de Serge et de Coleman.

Serge mit la version des Talking Heads de *Take Me to the River* sur le lecteur CD alors qu'ils longeaient tranquillement Flagler Drive, à West Palm Beach, en direction du Flagler Bridge. C'était le début de la soirée. Sharon se pencha en avant pour allumer un briquet sous le vent. La Lotus blanche roulait assez doucement pour que Sharon chauffe l'héroïne achetée dans la boîte techno où ils étaient descendus après Au Bar. Serge prit le pont, gagna la façade atlantique de l'île et s'engagea en direction du sud.

Il lança par-dessus l'épaule :

— J'ai déjà vu cinq Rolls Royce, au cas où on jouerait à les compter.

Sharon trouva la palette de peinture en fer-blanc de Serge. Les creux du pourtour étaient tapissés de peinture sèche. Sharon versa l'héroïne dans le jaune citron. La drogue prit la couleur de la peinture.

Sharon plongea la seringue dans le trou et tira sur le poussoir. Sa respiration s'accéléra. Un vrai chien de Pavlov. Pour éviter les traces, elle se piqua dans une veine cachée par le tatouage de rose à sa cheville. Une larme de sang rouge sombre roula le long de la goutte tatouée au bout de l'épine. Sharon appuya sur le poussoir. Quelques centimètres cubes de son propre sang pénétrèrent dans le corps de pompe, puis se mêlèrent au jaune translucide pour former des bulles couleur mandarine qui flottèrent lentement, comme dans une lampe à lave. Sharon enfonça le poussoir jusqu'au bout. La chaleur qui envahit sa jambe n'était due qu'au mélange d'opium, mais elle prit ça pour le début du rush.

Elle s'affala sur son siège avant d'avoir eu le temps de retirer l'aiguille. Le visage contre l'appui-tête, tourné vers la mer. Naviguant au-dessus de cette crasse de vie, tandis que les vagues de l'Atlantique

se brisaient sur la côte comme dans une symphonie. Coleman retira l'aiguille de la cheville de Sharon, remplit la seringue et se piqua à la pliure du coude, s'injectant ainsi un bon bouillon chaud de blanche et de HIV. Serge passa en trombe devant la propriété de Mar-A-Lago appartenant à Donald Trump.

— Maria Maples, l'une des femmes de Trump, a fait pipi sur la plage à cet endroit, déclara Serge en tendant le doigt. En tout cas, c'est ce qui était écrit dans le journal du supermarché.

Il mit *Dark Side of the Moon* sur le changeur automatique de CD. Les reverbs de guitare et les caisses enregistreuses de *Money* secouèrent la voiture tandis que la tête de Coleman retombait en arrière sur l'appui-tête et qu'il apercevait une étoile filante.

*

Mo Grenadine plia le *Palm Beach Post* à la page de la Fédération américaine de football. Les Tampa Bay Buccaneers terminaient avec un score gagnant, ce qui était considéré comme l'un des plus grands retournements de situation jamais réalisés dans le domaine sportif, à l'image des New York Jets de 1969 et de la révolte des Boxers de 1900. Mo plongea la main dans une boîte cadeau de Beef Jerky Sticks placée sous son siège. Il retira l'emballage et le lança sur la pile de Cellophane qui gisait à la place du passager.

Il s'envoya du Constrilia et jeta un coup d'œil pardessus son journal en direction du Martini bar de Clematis Avenue, l'Atomic Olive. Toutes les cinq minutes, une grande olive irisée accrochée au-dessus de la porte éructait un champignon de fumée. Une Lotus blanche était garée le long du trottoir. La petite boîte magnétique était placée sous son pare-chocs depuis Au Bar.

Une heure plus tôt, les occupants de la Lotus étaient sortis d'une librairie-salon de thé de l'autre côté de la rue, où Carl Hiaasen dédicaçait une pile de livres verts. Tout en faisant la file, Serge bandait vaguement.

Tout à coup, des cris dans le patio extérieur attirèrent l'attention de Grenadine. Un videur engueulait un type qui prenait des photos. Il voulut l'attraper, mais l'autre recula et continua à le mitrailler.

Le videur se dirigea pesamment vers le photographe. Sa démarche faisait craindre l'homicide. Le type recula sans cesser de photographier le videur.

Une grande blonde jaillit du club et sauta sur le dos du videur. Tous deux se mirent à tourner comme dans une centrifugeuse. Un type avec un chapeau en forme de poisson accourut avec une pique à olive dans chaque main et les enfonça profondément dans les fesses du

videur. Le photographe ouvrit le coffre de la Lotus, y jeta son appareil et en sortit un TEC 9. En l'espace de trois secondes, il avait vidé le chargeur de trente-deux balles en direction du ciel, ce qui déclencha un accès de nostalgie dans la foule. Tous les autres se figèrent sur place, tandis que les trois compères bondissaient dans la Lotus sans ouvrir les portières et démarraient sur les chapeaux de roues.

Vingt-sept voitures de la police de West Palm Beach et du bureau du shérif du comté répondirent à l'appel de la fusillade à l'arme automatique de l'Atomic Olive. Même à Palm Beach, localiser une Lotus blanche aurait été un jeu d'enfant. Malheureusement, à cause des Martini, les clients la confondirent – c'était selon – avec une Maserati, une Ferrari, voire une « Trans Am avec tout ce qu'il faut ».

Serge se trouvait à trois rues de là, dans un magasin de souvenirs ouvert toute la nuit. Il acheta de nouvelles cartes postales, des épingles à revers et un caïman vivant – un petit crocodile d'Amérique du Sud vendu aux touristes de Floride comme un faux alligator. Ils prirent ensuite le Royal Poinciana Bridge et rentrèrent à leur chambre du Breakers. Serge tendit à Coleman le caïman enfermé dans une petite boîte en carton rectangulaire trouée, et lui demanda de s'en occuper.

Coleman mit la climatisation à fond et s'allongea sur le lit. Il appuya avec soin sur la télécommande, mais fut incapable de trouver les World Series.

Face au miroir, Sharon eut pour la première fois de sa vie un sentiment de classe et de raffinement alors qu'elle enlevait sa robe à mille dollars et crachait une cigarette dans les toilettes. Serge ouvrit le réfrigérateur de la chambre et étudia la liste des prix.

— Douze dollars pour un mélange salé ! Qu'est-ce que c'est censé me faire ? Bander ?

La télévision passait de l'écran de visionnage à un écran noir.

— Espèce d'idiot ! jeta Serge à Coleman en lui confisquant la télécommande.

Il trouva le match de base-ball du premier coup, ouvrit la porte et jeta la télécommande dans la piscine.

Sharon était en train de téléphoner au « Réseau des amis du psychique » pour découvrir s'ils allaient récupérer les cinq millions ou se faire choper pour l'assassinat du dentiste.

Serge se prit la tête entre les mains :

— Je suis entouré de crétins !

Il arracha le combiné des mains de Sharon et annonça à l'ami du psychique :

— Je vous prédit qu'un contrôle fiscal va vous tomber dessus dans dix minutes !

Et il raccrocha.

Les Indians en étaient à trois-zéro dans le troisième tour de batte. Coleman sortit des bouteilles d'alcool miniatures du frigo et les versa dans une espèce de poche qu'il avait formée avec le devant de sa chemise à quatre cents dollars. Il retourna s'allonger près de Serge. Tous deux mirent leur chapeau en mousse des Marlins et s'apprêtèrent à suivre le match.

Sharon alla se planter devant la télévision, nue.

— Je m'ennuie, dit-elle d'une voix câline.

Serge attrapa le TEC 9 posé sur la table de nuit et le pointa sur elle.

— Casse-toi.

Mo Grenadine était relié à un poste de télévision à galène de la taille de sa paume par un fil planté dans son oreille gauche. L'écran de cinq centimètres éclairait faiblement l'habitable de la Lincoln garée dans la pénombre du parking du Breakers. Il eut le temps de voir les Marlins et les Indians marquer chacun un home-run dans le cinquième tour avant d'être chassé par la sécurité de l'hôtel.

Au bar du Surfside, Sean et David passèrent au Coca en voyant les Indians mener dans les sixième, septième et huitième tours de batte.

Sur l'écran de cinéma d'un mètre cinquante d'un penthouse de Palm Beach, les Indians fêtaient leur victoire dans le sixième match, ce qui propulsait donc les World Series dans une septième rencontre. La baie vitrée coulissante du penthouse était ouverte. Sur le balcon face à l'océan, Charles Saffron, vêtu d'une robe de chambre bleu pastel, un téléphone portable à la main, faisait les cent pas en répondant à une menace de mort longue distance.

Quand il émergea, Coleman eut l'impression que quelqu'un jouait du bongo sur son ventre nu.

— Réveille-toi ! C'est le jour des World Series ! s'écriait Serge. On a intérêt à faire le plein au petit déjeuner, c'est le repas le plus important de la journée !

Certains s'endorment en fumant au lit. Coleman s'était endormi en mangeant des chips, puis avait roulé dessus toute la nuit. Il se réveilla donc enduit d'une pellicule d'huile végétale et couvert de miettes. On aurait dit une cuisse de volaille panée.

Serge commanda des œufs Benedict et du jus d'orange au *room service*. Coleman prit la même chose, plus trois bloody mary. Sharon avait de la meth et des Marlboro.

Serge alla chercher des glaçons dans la partie congélateur du minibar. Il y trouva une boîte en carton trouée.

Il attrapa le caïman congelé et l'agita devant ses yeux comme si c'était une glace au gator.

— Putain de merde ! Pourquoi tu l'as foutu au freezer ?

— Je croyais que c'était un dessert ou des sucreries qui devaient rester au frais. Comme les bonbons au caramel, répondit Coleman.

Serge heurta contre le placard la queue du caïman, qui se brisa comme un glaçon.

— Incroyable, dit-il en le balançant dans un sac de linge sale.

Le *room service* arriva. Coleman chipota avec ses œufs Benedict jusqu'au moment où Serge lui expliqua que c'étaient des McMuffins accompagnés d'une sauce secrète. Coleman se mit aussitôt à les dévorer.

Serge appela un chasseur. Coleman termina son dernier bloody mary et annonça qu'il serait au bar.

Serge était en train de distribuer des pourboires au chasseur et au valet de chambre quand il entendit des cris et des bruits de mêlée générale s'échapper de la Jacaranda Room, où se déroulait un mariage de la bonne société de Palm Beach. L'héritier d'un magnat du bacon épousait l'héritière d'un magnat de la paillette. Il y avait des paons vivants, une sculpture de glace de trente mètres de la Republic National Convention, et une peinture à l'huile grandeur nature des époux sur un chevalet gigantesque posté près du livre d'or.

Coleman avait cru qu'il s'agissait d'un bar normal. Il signa donc le livre d'or avant d'entrer boire un coup. On lui demanda de partir. Il y

eut un vif échange de paroles. Une bousculade. Coleman perdit l'équilibre.

Contrairement à quelqu'un qui aurait eu la délicatesse de chuter avec un minimum de conséquences, il ne tomba pas tout de suite. Il trébucha et moulina des bras, le genre de chose qui ne se termine jamais bien. En s'efforçant de retrouver son équilibre, il fit basculer un plateau en argent chargé de flûtes de champagne et passa à travers la peinture à l'huile.

Quand Serge arriva, la mariée était en pleurs et une troupe de smokings avait plaqué Coleman contre une colonne de l'Empire ottoman. Serge se mit torse contre torse avec le plus grand des smokings, de façon que seules quelques personnes voient son pistolet au moment où il tendait une liasse avoisinant les trois mille dollars. Avant que les smoks aient eu le temps de réagir, Coleman et lui avaient sauté dans la Lotus qui attendait le long du trottoir avec Sharon au volant.

Coleman alluma un joint monstrueux alors qu'ils prenaient l'A1A en direction de Miami et des World Series. Serge mit *Rocky Mountain Way* sur le lecteur CD.

... *Bases are loaded and Casey's at bat...*

Sans explication, le morceau devint *Convoy*. Quelques secondes plus tard, *Afternoon Delight*, et encore quelques secondes après, *Muskat Love*.

Serge regardait la stéréo d'un air effaré. Il crut un moment qu'elle était possédée, puis il se rendit compte que Coleman avait trouvé la télécommande et qu'il appuyait sur les touches.

L'objet atterrit dans une lagune au bord de la route et Serge remit Joe Walsh sur le lecteur.

— On est où ? demanda Sharon.

Sous l'influence de l'herbe, Coleman se lança dans de libres associations :

— On est sur la route de la ruine, l'autoroute de l'enfer, on dégénère à une vitesse d'enfer, du mauvais côté de la voie, dernier train pour Clarksville, pont au-dessus de l'eau trouble, hors des sentiers battus, entre le marteau et l'enclume, à l'école des coups durs...

Puis il continua, cette fois avec un joint plus petit :

— ... à Crétinville, situation désespérée, en première ligne, dans le fleuve de merde, dernier recours, terminus...

— File-moi ce truc ! (Le joint prit le même chemin que la télécommande.) T'as assez fumé comme ça !

Sharon haussa le ton :

— Pourquoi on est obligés d'aller voir ces conneries de World Series, putain ? Et où est-ce qu'on va trouver de la coke ?

Coleman :

— J'ai une blague à vous raconter. Un mâle fourmi grimpe sur une éléphante au Miami Zoo et se met à la baiser... (Agrippé au volant, Serge usait de toute sa volonté pour s'empêcher d'attraper une arme.) Mais l'éléphante, évidemment, ne s'en rend pas compte parce qu'une fourmi, c'est tout petit. Une noix de coco tombe d'un arbre sur la tête de l'éléphante, qui crie : « Aïe ! » Alors la fourmi lui lance : « Prends-toi ça, salope ! »

Boynton Beach, Delray Beach, Pompano Beach. Air salé, soleil, bord de mer. Leurs cheveux flottaient au vent comme dans une publicité de location de voiture. Quand ils arrivèrent à Fort Lauderdale, Serge remonta le boulevard jusqu'à la Bahia Mar Marina et se gara.

— Pourquoi on s'arrête ? demanda Sharon.

— Pour rendre un hommage, répondit Serge.

— Rendre un quoi ? fit Coleman.

— À Travis McGee, expliqua Serge. Le personnage du roman *The Deep Blue Goodbye*, qui vit sur *The Busted Flush*, un bateau.

— Randy Travis ? Où ça ? demanda Sharon.

— Non, Travis McGee, le chevalier errant des classiques de John D. MacDonald ! C'est un lieu saint ici, bordel de merde !

— Je croyais que les World Series, c'était le pire, fit Sharon. Mais non, t'as trouvé autre chose.

Elle sortit de la voiture, claqua la portière et annonça qu'elle devait se rendre aux toilettes. En s'éloignant, elle inclina la tête en arrière et secoua les cheveux. Ce geste qu'elle avait adopté pour son côté lascif s'était transformé en véritable manie.

Serge grimaça et se tourna vers Coleman.

— On va la tuer. Tout de suite. Je ne peux pas accepter ça.

Il s'empara du .380, auquel le silencieux ne s'adaptait pas. Il essaya le 9 mm, mais le pas de vis ne correspondait pas non plus. Il lança le silencieux par-dessus sa tête sur la banquette arrière et désigna du doigt le plancher près des pieds de Coleman.

— File-moi ce pamplemousse.

Sharon les rejoignit sur la jetée. Ils étaient seuls. Serge prit des photos et Coleman lut la plaque de la cale F-18 en remuant les lèvres et en suivant les lignes du doigt : « héros de fiction et expert en sauvetage... fait date dans l'histoire littéraire depuis le 21 février 1987. »

Sharon était assise au bord de la cale. Elle ne cachait jamais son

ennui et là, avait la tête d'une enfant qui se pend au bras de sa mère.

Serge se plaça derrière elle, sortit le pistolet ainsi que le pamplemousse-silencieux de son sac photo et les positionna à deux centimètres de la tête de Sharon. Il jeta un coup d'œil autour de lui. Toujours seuls. Parfait. Quand elle basculerait en avant, le bruit de sa chute dans les vagues qui léchaient la digue passerait inaperçu.

Il commença à appuyer sur la détente.

Et entendit un « Salut la compagnie ! » plein d'entrain dans leur dos.

Serge relâcha la pression sur la détente et cacha son arme. Le vent et les vagues avaient noyé le ronronnement du moteur jusqu'à ce qu'il soit à leur hauteur de l'autre côté de la jetée, sur l'Intracoastal Waterway. Serge découvrit un hors-bord affublé du numéro 13 avec des bandes bleu-vert et orange, ainsi qu'un jeune homme bronzé avec un air de chiot abruti.

Serge observa son visage. « Non, ce n'est pas Dan Marino », se dit-il.

— Vous montez tous faire la bringue ? proposa le type en s'adressant uniquement à Sharon. Je m'appelle Johnny.

Il se tapota une narine et haussa un sourcil interrogateur. Sharon était déjà debout. Elle demanda à Johnny de ne pas bouger et se précipita à la voiture pour chercher son sac de plage, où se trouvait son matériel à drogue. Puis elle revint en courant et sauta dans le bateau.

— Allez vous amuser, les enfants. On vous attend ici, lança Serge.

Il sortit des jumelles Bavarian volées de son sac photo et les regarda s'éloigner.

Le bateau fila au-dessus de l'eau, puis s'arrêta tout net au milieu de l'Intracoastal, derrière un manoir de style italien d'une valeur de dix-sept millions de dollars. Sharon se lança dans une tempétueuse activité cocaïnomanesque qui étonna même Johnny.

Il refit une nouvelle ligne de coke sur un kit de premier secours.

— Vas-y !

Depuis la jetée, Serge vit Sharon repousser Johnny et l'attraper par les cheveux en lui secouant la tête d'avant en arrière. Puis elle lui donna un coup de poing et le fit tomber sur elle au moment où ils disparaissaient derrière le plat-bord.

D'abord, Johnny pensa que non seulement, il ne sniffait pas, mais qu'en plus, il se faisait tabasser ! Puis il comprit, au moment où Sharon descendait la fermeture à glissière de son pantalon, que c'était bien ça ! Après toutes ces occasions ratées, ça arrivait enfin, et avec rien de moins qu'une tigresse !

Sharon l'insulta et s'agrippa à lui.

Johnny était perdu.

Troublé, il essaya de prendre bien mal à propos le train des insultes en marche. Il lui malaxa un sein en bégayant :

— Sa-salope, putain, connasse...

— Oh merde ! C'est quoi, ce bordel ? Aïe, fais chier ! gueula Sharon.

— Euh... le panard, bordel ! Ça pète, putain de merde !

— Je parle pas de la baise, là ! Y a un truc qui est en train de me mordre ! Aïe !

Ni Sharon ni Coleman ni même Serge n'avait songé que les caïmans sont des animaux à sang froid qui paraissent morts lorsqu'ils gèlent. Le faux alligator était ressorti des bagages de Serge et s'était baladé dans le coffre de la voiture pour finalement s'installer à l'intérieur du sac de plage de Sharon.

Sharon se dégagea de l'étreinte de Johnny et découvrit le reptile de trente centimètres sans queue qui lui mordait cruellement la cheville. Des filets de sang coulaient sur son pied.

Toujours depuis le port, Serge vit Sharon courir sur le bateau cigarette, Johnny sur ses talons, le jet d'un extincteur pointé sur son pied.

— Ça c'est nouveau, constata Serge.

Elle plongea par-dessus bord. Le caïman lâcha prise et s'éloigna à la nage. Johnny fit avancer le bateau à hauteur de Sharon et la supplia de remonter, mais elle ne voulut rien savoir et regagna la jetée par ses propres moyens.

Arrivée à la cale F-18, Sharon lui demanda :

— File-moi ta coke !

Johnny la lui tendit d'un geste obéissant. Sharon revint à la voiture. Elle n'avait plus besoin de lui. Il regarda tristement ses chaussons de nage en se disant que sa malchance ne le quitterait jamais.

Serge passa un bras autour de l'épaule de Johnny :

— Dis-toi que tu as de la veine. Cette nana, c'est des mauvaises nouvelles en gros titres de dix centimètres à la une des journaux.

Johnny avait toujours son petit air triste.

— Écoute, ça va te consoler. Coleman a une histoire drôle pour toi. Tu aimes les histoires avec les animaux ?

Après un détour terrestre pour éviter Port Everglades, Serge roula jusqu'à Miami Beach et sa succession de nouvelles résidences sur Collins Avenue.

Ils tournèrent sur Océan Boulevard. Serge lança :

— Regardez, voilà le Carlyle ! Il apparaît dans l'une des scènes d'ouverture du pilote de *Deux flics à Miami*. Don Johnson et Jimmy

Smits se trouvaient juste à cet endroit !

Sharon jeta une cigarette par la vitre, qui atterrit dans une Cadillac Eldorado dorée à la capote baissée. Et se dit que si elle tuait ses deux compères, elle pourrait garder le fric. Et que si elle se grouillait, elle n'aurait pas à se taper ces putains de World Series.

Serge pensait quant à lui que le match n° 7 aurait lieu dans quelques heures. Et qu'il devait se dépêcher d'assassiner Sharon s'il voulait regarder le base-ball tranquille dans la soirée.

Il leur expliqua que le Metropolis Hôtel situé sur South Beach était un trésor architectural. Coleman trouva que ça ressemblait plutôt à une glace *tutti frutti* : une façade blanc nacré avec des bordures couleur sorbet à la framboise, au citron et au citron vert. Il était construit sur cinq étages avec des baies vitrées arrondies à la place des angles. Le nom de l'hôtel éclairé par des néons bleus était comprimé entre deux requins-pèlerins en bronze.

Le patio de l'hôtel faisait partie de la succession de cafés branchés qui bordaient le trottoir, où la bizarrerie la plus banale passait pour du style. Deux types percés aux mamelons et reliés par un câble de démarrage, ce genre de chose.

— C'est ici qu'Al Pacino a descendu le type dans *Scarface* ! s'exclama Serge.

— Regardez toutes les chaussures à talon compensé ! s'écria Coleman.

Des gareurs de voitures fourmillaient sur le trottoir comme les mécaniciens dans les stands de Daytona. Serge bondit de la Lotus et lança ses clés dans un tir de basket à la Kareem Abdul-Jabbar, mais elles passèrent au-dessus des doigts du gareur et atterrirent dans une salade à vingt dollars.

— Désolé, marmonna Serge en faisant un signe d'excuse aux types câblés.

Des chasseurs surgirent avec un chariot à bagages roulant. Sharon avait enfilé son costume pare-balles. Elle attira l'attention de deux bodybuilders de Caracas qui se hâtèrent de venir faire une démonstration synchronisée.

Le hall du Metropolis était une orgie d'art déco. Des rangées jumelles de broméliacées s'étiraient le long d'un alignement de tables de dominos en marqueterie laquée. Le sol de la terrasse se composait d'un échiquier de corail et d'albâtre. Avec ses deux chasseurs, une *femme fatale* (20) dans son sillage et un fidèle serviteur qui garait sa Lotus, Serge entra dans l'hôtel comme Gatsby le Magnifique.

Coleman fit un détour par le bar en grès artificiel fait de coquillages et de corail et éclairé par un bronze de Charles Atlas qui portait un globe lumineux sur son dos. Les fauteuils mauves sur pilotis avaient une esthétique impeccable et une orthopédie étrange.

Coleman en essaya un et conclut qu'il était plutôt du genre fauteuil-sac. Il rejoignit les autres à l'ascenseur en courant.

Tous trois clignèrent des yeux quand le chasseur ouvrit la porte de la chambre. L'ascenseur était ancien, lent et sombre, et le couloir ressemblait à des catacombes. Mais la chambre donnait sur Miami Beach, et le grand pan de verre en angle laissait entrer un flot de lumière. Serge inspira profondément d'un air satisfait. Il posa sa boîte de matériel sur l'un des lits et la renversa. Coleman retira la languette d'une Coors. Tout excitée, Sharon plaqua les mains contre la baie vitrée. Le boulevard qui croisait Océan Drive était bordé de vieux cocotiers. Des abris de surveillance multicolores en forme de soucoupes volantes ponctuaient la côte. L'Atlantique bleu nuit était un peu agité, mais le ciel restait limpide et chaud. C'était un monde où le sexe, les programmes de désintoxication en douze étapes et la chirurgie superflue étaient sureprésentés. Le monde de Sharon.

Serge se rasait devant le miroir de la salle de bains en élaborant le scénario de la mort de Sharon. Il décida de l'entraîner hors de la chambre, par exemple en prétendant qu'il sortait lui aussi, puis de revenir préparer son piège. Il étalerait une toile goudronnée en polyuréthane pour récupérer le sang et le reste.

— Je crois que je vais prendre quelques photos sur la plage, déclara-t-il en passant la tête par la porte de la salle de bains. Je serai absent au moins deux heures.

« Parfait, comme ça, ils seront séparés », se dit Sharon, qui fumait clope sur clope. « Je reviens tuer Coleman, puis je prépare le piège pour Serge. »

— Qu'est-ce tu vas faire ? demanda Serge à Sharon.

— Sans doute quelques courses. Ensuite, j'irai peut-être m'allonger sur la plage. Je serai sans doute partie deux heures.

« Parfait », pensa Serge.

Ils sortirent en même temps. Tous deux surjouaient la désinvolture. Sharon prit l'ascenseur et Serge annonça :

— Je crois que je vais passer par les escaliers pour faire un peu d'exercice.

— Ça te fera du bien, lança Sharon. À plus.

— Amuse-toi bien.

Sharon se cacha à l'entresol, et Serge dans la cage d'escalier.

Il revint le premier à la chambre et trouva Coleman en train d'appuyer sur les boutons de la télécommande d'une télévision débranchée.

Il entendit une clé dans la porte.

— Merde, elle revient. Ne lui dis pas que je suis là, jeta-t-il en se

précipitant dans la salle de bains.

Il entendit une conversation normale, puis plus rien pendant un long moment. Finalement, il perçut un gémissement, puis un bref échange, toujours sur un ton neutre. Serge jeta un coup d'œil dans la pièce.

Coleman était couché sur le ventre en travers du lit, Sharon à califourchon sur son dos. Au bout de ses bras tendus, elle tenait le .380 automatique. Pointé à la base de la nuque de Coleman.

— Je vais te faire sauter la cervelle, et t'y peux rien, disait-elle d'une voix rauque, la respiration lourde. Je vais te tirer une balle en pleine tête dans moins de trente secondes. Ton cerveau va jaillir par tes yeux et par ton nez. (Elle rugit à travers ses dents serrées :) Tu la sens venir ? Tu la sens, hein ? Pense à l'effet que ça va te faire...

Elle pressait le canon contre le crâne de Coleman, qui sanglotait.

— Ça y est. C'est le moment de mourir. Il te reste dix secondes...

Serge n'était pas préparé à ça. Il n'avait pas d'arme sur lui, et il était trop loin pour sauter sur Sharon.

— Pleure, connard, pleure ! le tourmentait Sharon. Tic-tac, tic-tac, tic-tac ! Le moment est venu !

Serge attrapa le seul objet qu'il trouva sur la tablette de la salle de bains et fonça dans la chambre. Sharon l'entendit et se retourna. Tout se joua en une fraction de seconde. Elle leva le canon et Serge s'immobilisa.

La seule alternative étant une brosse à cheveux, Serge s'était emparé de la batte souvenir miniature des World Series, qu'il tenait à deux mains. Il tenta le tout pour le tout. Sharon tira.

La batte se brisa en deux morceaux contre le front de Sharon au moment où elle pressait sur la détente. La balle passa tout près de l'oreille gauche de Serge. Sharon tomba en arrière sur le lit, sans connaissance.

Serge chercha sa boîte à outils du regard.

Sharon quitta peu à peu un monde éthéré. Quand elle entrouvrit les yeux, son cerveau était comme enveloppé dans un linceul. Elle sentit une espèce de tube dans sa gorge. Serge était agenouillé au-dessus d'elle. Puis elle perçut un sifflement semblable à celui d'un aérosol.

Quand le sifflement s'interrompit, Serge retira le tube de sa gorge et mit la bombe devant les yeux de Sharon.

Elle lut l'étiquette « Fix-a-Flat » au moment où elle sentit l'enduit en caoutchouc sceller l'intérieur de ses poumons.

Elle remua les lèvres pour dire « Pas juste », mais aucun son ne vint.

« C'est le grand soir ! » affirmait en guise de déclaration de guerre le gros titre en haut du *Miami Herald*. Sean tourna les pages jusqu'à la section sports et jeta sur la banquette arrière le reste du journal, qui alla rejoindre des gobelets en polystyrène, serviettes en papier, boîtes à hamburger et autres couvercles de tasse à café, ainsi qu'un quart de litre d'huile vide. David prit Southern Boulevard jusqu'au Palm Beach International Airport, puis s'engagea sur l'Interstate 95 en direction du sud.

Deux « Tueurs de soif » vierges dégouлинаient dans les porte-café.

— Je me souviens de la première fois où je suis allé à Miami, commença David. J'étais gosse. On a visité l'aquarium marin, et j'ai eu droit à un dauphin en plastique blanc fabriqué dans l'un de ces moules à injection sous une boule transparente. C'était censé être Carolina Snowball, le célèbre albinos.

— Je me souviens de la dernière fois où j'y suis allé, répliqua Sean. Une équipe de laveurs de pare-brise a pris ma voiture en otage sur Biscayne Boulevard à minuit passé. Ensuite, je me suis perdu dans le parking d'Omni. Des alarmes de voitures hurlaient dans tous les coins. La seule porte ouverte donnait sur le centre commercial vide et sombre, et un type a commencé à me suivre. J'ai dû courir, comme dans *Le Fugitif*.

David essaya la radio. *Fight the Powers That Be* jaillit du poste, et tous deux se mirent à secouer la tête en passant devant la sortie de Lantana.

— J'adore Public Enemy, déclara Sean. Tu te souviens de cet étudiant de la Florida State qui avait pris des champignons, puis s'était enfermé dans le capitol en demandant à parler à Flavor Flav ?

— Tu sais que tu ronfles toujours ? lança David. Beaucoup, je veux dire.

— Pourquoi on vit encore ici ? C'est dingue, les crimes qu'il y a. Ces gosses qui se prennent pour des vampires ou des tueurs en série de l'Ohio...

Une Buick passa sur la file de gauche avec du C-4 et deux cadavres dans son coffre.

— Une question personnelle, poursuivit Sean. Tu comptes avoir des gosses ? Je veux dire, c'est tout simplement incroyable. La façon dont ça te change la vie...

— Ce voyage va-t-il se transformer en film de gamins ?

— Désolé, je n'arrive pas à me sortir l'air du *Muppet Babies* de la tête.

Dave vit la limousine noire surgir dans son rétroviseur et les doubler à cent soixante à l'heure sur la file à l'extrême gauche.

— Sérieusement, pourquoi on reste dans cet État ? demanda Serge.

— Codépendance, lança David.

— Regarde autour de toi, reprit Sean. Il y a plein de gens qui n'ont pas l'air bien. Ce type, par exemple. (Il désigna la Honda qui roulait à leur niveau.) Il a une tête à faire peur. On n'a pas la moindre idée de ce qu'il fabrique.

— T'es dur.

Toutes les dix secondes, le type de la Honda jetait un bout de béton sur le bas-côté. Chaque morceau contenait les restes d'un cadavre broyé.

— Je veux dire, tu t'es déjà demandé combien d'assassins inconnus empruntent cette route et franchissent ce point précis chaque jour ?

La réponse était soixante-treize. Le temps que dura leur conversation, ils passèrent devant sept tombes creusées dans les bois qui bordaient l'Interstate. Dont deux seulement seraient découvertes au cours de leur vie.

Une Lincoln déboula sur la voie centrale. Mo Grenadine avait les yeux baissés sur ses genoux, où se trouvait la tête chercheuse qui le conduisait vers le sud.

Les trois hommes en costumes de lin blanc démontraient et nettoyaient des pistolets automatiques posés sur leurs genoux. D'une seule main, le conducteur s'occupait du Walther étalé sur une serviette en travers de ses jambes. Il prit un air scrutateur et se tourna vers le type assis sur le siège du passager en gueulant :

— Faut prévenir !

Le passager leva des yeux pleins d'excuses de son pistolet démonté :

— Perlouze !

La tête du type assis sur la banquette arrière se redressa subitement, en état d'alerte. Tous trois descendirent leurs vitres électriques avec une précision militaire.

Quinze secondes plus tard, le chauffeur cria :

— Ça y est !

Ils remontèrent simultanément leurs vitres et se penchèrent à nouveau sur leurs armes démontées.

Le conducteur finit de reconstituer son arme, puis se mit à tapoter le volant en rythme avec une station de radio espagnole. À la fin de l'heure, l'animateur prit l'antenne. Le conducteur entendit des mots

qui attirèrent son attention.

— World Series ! s'exclama-t-il. *El Series Mundo !*

— *Series Mundo ! Series Mundo !* s'écrièrent les autres.

Le conducteur avait suivi le cours de conduite antikidnapping pendant la Semaine de la sécurité des cartels à Bogota. Il écrasa le frein et braqua, ce qui fit pivoter la Mercedes. La limousine noire étincelante dériva sur trois voies jusqu'au terre-plein central. Les autres véhicules firent des embardées et se précipitèrent sur les bas-côtés.

— *Series Mundo ! Series Mundo !*

Quand la Mercedes fut à cheval sur le terre-plein, le conducteur redressa le volant et appuya à fond sur l'accélérateur. Il traversa les voies en sens inverse et prit l'autoroute en direction du stade de base-ball.

Le volume de l'autoradio était trop fort pour que le son soit de bonne qualité, et les baffles crépitaient comme des castagnettes dans l'habitable de la Yugo : un barouf de guitares et de paroles dissonantes sur la profanation religieuse et l'infanticide.

Dar-Dar, le chanteur des Crucifixion Junkies, prit la voie de dégagement. Il secoua violemment la tête, et ses cheveux sales fouettèrent le tableau de bord. Puis il se mit à tambouriner sur l'accoudoir avec son poing.

— Crève, enculé ! Voici Satan dans toute sa gloire meurtrière ! Incline-toi devant le massacre !

Le DJ annonça qu'il y aurait encore plein de death métal, la musique-sans-espoir pendant le week-end des World Series !

Dar-Dar cessa de tambouriner.

— Les World Series ?

Il atteignit un carambolage monstre sur l'Interstate. La police était en train de recueillir des témoignages à propos d'une limousine noire. Dar-Dar passa au ralenti sur la bande d'arrêt d'urgence et prit la sortie. Il tourna et vira dans Opa-Locka jusqu'à ce qu'on lui indique la direction du stade de base-ball.

Les embouteillages s'étiraient jusqu'à l'autoroute. Les files d'attente à l'entrée du stade étaient longues et chaotiques. Un Latino en costume blanc préleva plusieurs billets de cent d'une liasse et jeta « Trois » à un revendeur qui parlait à toute vitesse et portait l'un de ces gros chapeaux mous dessinés par le D^r Seuss. Les Latinos se dirigèrent vers les grilles, puis un jeune homme avec une croix inversée sur le front s'approcha du revendeur. Il leva l'index et sourit :

« Une, s'il vous plaît. »

David et Sean n'avaient pas prévu assez de temps pour les embouteillages. Le premier lancer allait bientôt avoir lieu quand ils atteignirent la sortie de la 202^e Rue nord-ouest. Puis David se trompa de chemin, et ils se retrouvèrent du côté du stade où les parkings étaient remplis et fermés. Sean fut le premier à apercevoir le chapeau du D^r Seuss planté sur la tête de la seule personne en vue, qui agitait quatre billets dans sa main.

— Demande-lui à quel prix il les vend, dit David en se garant au bord du trottoir.

Sean descendit la vitre du passager et lança :

— Combien ?

— Base de départ, cent balles pièce. Box derrière le marbre.

« Cent balles ! » pensa Sean. « Ouahouh ! C'est vraiment la déveine pour ce type. Il est complètement dégoûté par le système, ma parole. » Mais Sean s'imaginait bien faire une chose pareille, céder pour une bouchée de pain, à quelques minutes du début du match, des tickets qu'il ne pourrait plus vendre en disant : « Filez-moi cent balles, ça ira. » Il sortit deux billets d'un dollar de son portefeuille et les tendit au revendeur.

Le type dévisagea Sean comme si un pied venait de lui pousser sur le front.

On aurait dit que Sean venait de lui pisser sur les chaussures. C'est quoi ces deux dollars, frerot ? Tu te fous de ma gueule ? L'insulte était tellement grosse que le type n'en revenait pas. Il ne savait pas s'il devait prendre son flingue ou la fuite. Il scruta Sean, mais le petit gars était aussi impénétrable que James Bond. Il avait sans doute un fusil caché dans sa portière.

Le revendeur éclata brusquement de rire.

— Non, mec, cent balles, c'est cent dollars !

David se pencha vers lui.

— Cent dollars les deux.

Le revendeur fit semblant de reculer, pour le principe, puis procéda rapidement à la transaction.

— Habile stratégie de négociation, lança David à Sean tandis qu'ils s'éloignaient. Désarçonner l'adversaire. Lui faire croire qu'il n'y a pas moyen de faire affaire avec nous...

— Ta gueule, fit Sean.

— Je veux dire, pourquoi essayer de jouer au dur quand on peut opter pour la blague la plus surréaliste et la plus déconcertante qui soit ?

— J'ai dit ta gueule, répéta Sean.

Ils demandèrent au premier gardien qu'ils croisèrent où ils pouvaient trouver une place.

— Continuez à faire le tour du stade jusqu'à apercevoir des voitures encore en train de se garer, répondit le gars.

— Merci, dit David. Pendant une seconde, j'ai eu peur qu'il n'y ait rien de prévu.

Ils laissèrent leur voiture quelque part dans le comté de Broward et revinrent au stade en stop. Leurs sièges se trouvaient à sept rangées du sommet de la tribune, derrière le poteau de ligne de jeu dans le champ droit, section 433, rang 24, places 1 et 2.

— Hé, ils ne sont pas du tout près du marbre ! fit Sean. Ce type nous a raconté des bobards !

David décocha à Sean le même regard que le revendeur quelques instants plus tôt.

*

— Comment on va sortir son cadavre de la pièce ? s'interrogea Coleman. On va devoir passer par la réception !

— Pas de panique, fit Serge. On est à Miami Beach. C'est le monde à l'envers, ici. On va se débrouiller pour *attirer* l'attention, c'est le meilleur moyen de ne pas se faire remarquer... Je dois passer dans un magasin.

Serge fit quelques courses rapides dans une boutique spécialisée sur Washington Avenue. De retour à la chambre, il déversa le contenu du sac sur le lit.

Sharon portait toujours son costume pare-balles de Barbarella. Serge le lui laissa, lui passa une menotte à un poignet, lui enfila sur la tête un masque en cuir de Spiderman muni d'une fermeture à glissière et dissimula son entrejambe avec une saucisse de Francfort fluorescente à lacets.

— Elle est prête, annonça-t-il.

Il appela le voiturier, puis ils la soulevèrent et la portèrent à deux, ses bras autour de leurs épaules, affalée comme un pote de beuverie. Et se dirigèrent vers l'ascenseur.

Serge et Coleman traversèrent avec Sharon le café qui donnait sur le trottoir, ignorés de tous à l'exception de l'un des types câblés, qui dit à l'autre :

— Putain, je veux faire la fête avec *ces mecs-là* !

Le voiturier leur tint la portière de la Lotus et aida Serge à asseoir Sharon bien droite au centre de la banquette arrière.

— On va voir les World Series, expliqua Serge en lui tendant un billet de cent dollars.

— Vive les Marlins ! lança le voiturier.

Serge lui fit un signe de la main et accéléra dans la circulation tandis qu'un camion de pompiers fonçait en sens inverse en direction d'une Cadillac en flammes.

Serge prit deux virages serrés à droite et fila dans une allée, où ils cachèrent Sharon dans le coffre. Il jeta un coup d'œil à sa montre Indiglo.

— On est en retard, dit-il. Timing parfait.

La philosophie de Serge, c'était d'arriver juste avant un événement important, quand tout le monde était garé, les routes dégagées et les billets au noir moins chers.

En effet, ils remontèrent Biscayne Bay en sortant de l'allée et roulèrent jusqu'à Miramar dans une circulation quasi nulle.

— Il faut qu'on se débarrasse de cette bagnole, fit Serge. Elle devient trop craignos.

Au stade, la plupart des spectateurs étaient entrés. L'hymne national s'échappait des haut-parleurs et les projecteurs illuminaient le ciel nocturne. Le seul parking où il restait des places se trouvait côté sud, or Coleman et Serge étaient arrivés par le côté nord très sombre, où il n'y avait personne en vue. À l'exception d'un revendeur avec un chapeau du D^r Seuss qui agitait dans sa main deux derniers billets.

— Regarde ! cria Serge. Nos places !

Il accéléra, monta sur le trottoir et percuta le revendeur à hauteur des cuisses, ce qui lui brisa les deux jambes. Le type rebondit sur le capot et glissa vers le pare-brise comme sur une rampe de lancement. Serge et Coleman se baissèrent au moment où il passa par-dessus leur tête et atterrit sur la banquette arrière. Sans vie. Sous le coup de la peur, il avait contracté tous ses muscles. Les tickets se trouvaient encore dans sa main.

La Lotus continua sur sa lancée dans une pente abrupte et couverte d'herbe. Elle arracha le gazon et tournoya jusqu'au stade, qu'elle heurta de biais.

Serge attrapa les billets de la main du revendeur, prit son sac de sport et abandonna la voiture. Coleman et lui tournèrent le coin et franchirent les grilles. Trois minutes avant le premier lancer, ils s'installaient sur leurs sièges dans la tribune du champ droit, section 433, rang 24, places 3 et 4.

— Boissons fraîches ! Qui veut une boisson fraîche ?

Un type en costume de lin blanc leva trois doigts. Sean, David, Serge et Coleman firent passer l'argent le long de la rangée jusqu'au vendeur, puis rapatrièrent les trois Coca en sens inverse.

— Excusez-moi, excusez-moi, dit Dar-Dar, dont la casquette de base-ball souvenir des World Series dissimulait la cicatrice sur son front.

Il frôla les genoux de Sean et de David en passant avec son plateau en carton où étaient disposés un hot-dog, un sachet de cacahuètes et une bière. Il portait un T-shirt des Marlins par-dessus sa tunique noire.

— Pardon, excusez-moi, dit-il en se cognant aux genoux de Serge et Coleman. Je fais que passer, excusez-moi, fit-il à la hauteur des Latinos, qui se tournèrent sur leurs sièges pour ne pas renverser leurs Coca.

Les Indiens de Cleveland prirent l'avantage par deux à zéro dans le troisième tour de batte, et les Marlins restèrent apathiques jusqu'au septième tour. À la fin, néanmoins, Bobby Bonilla expédia la balle dans les tribunes, droit devant lui, et le ciel nocturne au-dessus du comté de Dade s'emplit de clameurs.

Assis dans une loge luxueuse au sommet de la tribune, Charles Saffron hurlait, lui aussi. Dans un téléphone portable. Qu'il referma d'un coup sec. Les Costa-Gordiens l'appelaient depuis la tribune du champ droit, et ils voulaient leur argent.

Saffron rouvrit le portable et composa un numéro.

— Grenadine, vous êtes où, bordel de merde ? Où est le fric ?

Grenadine se trouvait à l'extérieur du stade. Il avait dans la main le petit mouchard magnétique qu'il venait de récupérer sur la Lotus accidentée. Une douzaine de voitures de police étaient garées dans l'herbe, et des gyrophares bleus et rouges balayaient son visage tandis qu'il répondait à Saffron. L'arrière de la camionnette du légiste était ouvert. Il y avait déjà un corps à l'intérieur. Un inspecteur muni de gants en latex ouvrit le coffre et fit signe d'approcher aux techniciens.

— On est descendus au Metropolis de South Beach, papotait Serge avec Sean, qui occupait le siège voisin. Un endroit dément. Les types qui l'ont rénové ont fait du sacré bon boulot.

Coleman avait acheté un ballon des World Series gonflé à l'hélium. Il l'attacha à une boîte de pop-corn afin de le lester.

— Et vous, à quel hôtel vous êtes ? demanda Serge.

— On ne sait pas encore. Pourquoi pas descendre à South Beach ? se demanda David. On arrive tout droit de Palm Beach.

— Nous aussi ! fit Serge. On était au Breakers. (Il scruta intensément le visage de Sean en penchant la tête sur le côté, comme un basset.) On se connaît ? Votre tête me dit quelque chose.

— Je ne crois pas, répondit Sean.

Coleman mangea des pop-corn jusqu'à ce que la boîte et le ballon soient en état d'apesanteur, puis il poussa le dispositif en avant, qui flotta au-dessus du terrain à une altitude constante de douze mètres. Un arbitre siffla un arrêt de jeu quand il atteignit la seconde base, et un tireur d'élite accourut sur le terrain pour abattre le ballon avec une

carabine à air comprimé.

— Ils sont cool, vos chapeaux, dit Sean à Serge.

Le temps ne jouait pas en faveur des Marlins, et la déprime s'abattit sur la foule comme un brouillard matinal. Serge était dans l'obligation de faire les cent pas. Alors qu'il se rendait dans l'allée commerciale pour acheter des souvenirs, il aperçut Dave Barry, l'éditorialiste humoristique de Miami, au rayon des bières.

Il se précipita sur lui, l'air hyperexcité. On aurait dit un fou furieux. Barry recula d'un pas. « Quel type anxieux, pensa Serge. Il est vraiment sur les nerfs, on dirait. » Il lui demanda une dédicace sur son billet d'entrée, qu'il enveloppa soigneusement dans trois serviettes à hot-dog et glissa à l'intérieur d'une poche spéciale de son portefeuille avant de repartir en courant.

À la fin du neuvième tour, les Marlins revinrent peu à peu. Une balle frappée mollement permit d'égaliser, et la foule se déchaîna.

Le septième match des World Series s'acheminait vers les prolongations.

À la fin du onzième tour, les Marlins, qui avaient deux batteurs éliminés, placèrent un homme sur chaque base.

David et Sean discutaient de l'hôtel où ils allaient descendre. Ils hésitaient entre South Beach, Biscayne Boulevard et l'Holiday Inn du champ de courses.

— Ça me fait penser à quelque chose, dit Sean. Il faut que j'annule la réservation au Pélican Pourpre de Key West, histoire d'éviter ce Veale dont je t'ai parlé.

Au milieu du brouhaha, les noms « Pélican Pourpre » et « Veale » parvinrent par le plus grand des hasards aux oreilles de Serge. Il se tourna vers Sean et examina attentivement son profil. Tout à coup, il eut une révélation. Son visage s'éclaira.

À ce moment-là, Marlin Edgar Renteria frappa la balle assez fort pour que le joueur qui se trouvait sur la troisième base ait le temps de marquer un point décisif. Le stade explosa. Les fans tombèrent dans les bras les uns des autres puis envahirent le stade. Un feu d'artifice partit du tableau d'affichage placé derrière la tribune du champ extérieur. Coleman attrapa Serge et le souleva de terre.

David et Sean dévalaient les escaliers latéraux deux à deux en direction de la sortie afin d'échapper aux embouteillages.

— Lâche-moi ! Lâche-moi ! hurlait Serge à Coleman. Ils s'en vont ! C'est eux ! Ils étaient là depuis le début !

Serge martelait le sommet du crâne de Coleman avec ses poings, mais Coleman ne lâcha pas prise.

Quand Serge se dégagea enfin de l'étreinte de Coleman, ils foncèrent dans l'allée. Coleman, vacillant pour cause d'ingestion d'une trop grande quantité de bière, rata une marche et s'affala sur Serge

devant lui, ce qui le fit tomber en même temps que trois autres spectateurs.

Les gens demandèrent des excuses, mais Serge se contenta de les repousser dans l'escalier.

— Viens, Coleman !

Dar-Dar sautait partout et tapait dans les mains de deux des Latinos. Au milieu des acclamations, il entendit Serge interpellé Coleman, et Coleman lui répondre en appelant Serge par son nom.

Coleman ? Serge ? Les cibles dont lui avait parlé Saffron au téléphone ? Un incendie se déclencha sous son crâne. Il frappa et poussa tout le monde pour escalader deux rangées en direction de l'aile en hurlant : « La vengeance de Satan est proche ! »

Quelques Marlins faisaient le tour du stade au petit trot. Ils souriaient et agitaient les mains en direction de la foule. On installa une estrade sur le terrain pour la remise du trophée du championnat, qui était elle aussi retransmise à la télévision.

Le plus grand des Latinos dit aux autres :

— On va attendre qu'il y ait moins de circulation.

Et il s'assit dans son siège pour siroter son Coca.

Le temps que tout le monde gagne les travées, des marées humaines franchissaient les grilles et s'éparpillaient dans toutes les directions. Personne ne retrouvait personne.

— On retourne à South Beach, déclara Serge à Coleman. Ils ont dit qu'ils descendraient peut-être là-bas. On va passer le boulevard au peigne fin.

Le seul espoir de Grenadine, c'était que Serge et Coleman ressortent par la porte où il les avait vus entrer. Il pensait ne jamais les repérer dans la foule, mais aperçut bientôt Coleman qui braillait : « Ouaiiiiiiiiiis ! » en pointant un doigt en l'air et en criant : « On a gagné ! On a gagné ! » Serge l'attrapa par le col de sa chemise.

Ils se décidèrent pour une Corvette jaune de 1972 garée dans le parking des VIP. Les gens passaient des deux côtés de la voiture pendant que Serge forçait la colonne de direction. Certains comprirent ce qu'il trafiquait, mais firent mine de ne rien voir : il y avait un embouteillage à éviter. Grenadine s'accroupit derrière le pare-chocs, y fixa le traceur magnétique puis s'éloigna à contre-courant de la foule.

Serge réussit à partir avant le gros des automobilistes, mais en atteignant MacArthur Causeway, ils furent engloutis par une autre foule : celle des types qui avaient regardé le match à la télévision et allaient fêter la victoire à South Beach. Certains avaient l'argent de leur caution avec eux.

Les voitures roulaient à plus de cent trente sur la chaussée en klaxonnant et en faisant des appels de phares. Des passagers se penchaient par les vitres et agitaient des drapeaux de Cuba et des

Marlins. Coleman les imita en criant : « Ouaiiiiiiiiiis ! » À l'instant où il manquait de tomber de la voiture, Serge tendit le bras et glissa les doigts dans l'élastique de son slip pour le ramener à l'intérieur.

Bientôt, Serge lui-même sautillait dans Miami. Des petits ponts éperonnaient le boulevard sur la gauche et le reliaient aux îles Palm, Hibiscus et Star.

— Al Capone vivait sur l'une de ces îles quand il avait des poux, déclara Serge.

La vision sur la droite de la ligne d'horizon illuminée de la ville lui donna des frissons. Serge s'imagina qu'il participait à l'une de ces grandioses courses-poursuites de cinéma ou de télévision qui se déroulaient toutes sur le même pont. Il observa Coleman, qui faisait semblant de curer le nez de son poisson en mousse. Le charme fut brisé.

— Regarde cet immeuble éclairé en vert, dit Coleman en montrant l'horizon. Comment ils font ça ?

— Avec des ampoules vertes, rétorqua Serge.

Sur South Beach, des jeunes dansaient et se déshabillaient à l'arrière des pick-up qui sillonnaient Collins Avenue. Cinq types couraient autour d'un carrefour en agitant un immense drapeau cubain. Serge se remit à penser à l'argent. Il alla à pied du Park Central Hôtel au Clevelander, puis traversa pour rejoindre le trottoir qui bordait la plage afin de guetter Sean et David. Il s'assit sur un banc d'où il voyait les gens déambuler devant les hôtels et les cafés. Le Colony, le Beacon, l'Avalon, le Starlite, avec des néons aux couleurs si bien coordonnées qu'il se dit que les propriétaires s'étaient certainement concertés.

Coleman bondit dans la rue, attrapa un coin du drapeau cubain et se mit à courir lui aussi autour du carrefour en chantant : « *Cuba libre !* »

Mo Grenadine sirotait un déca à une table en terrasse du News Café et surveillait Serge et Coleman en lisant un journal étranger. Il était plus de minuit, mais à côté, les gens faisaient toujours la queue pour se prendre en photo devant la propriété Versace.

Après la découverte de la Lotus, la police contacta la presse de manière à faire un peu de publicité à l'affaire. Blaine Crease apparut aussitôt à l'antenne de Florida Cable News suspendu à un petit dirigeable au-dessus du stade. Il décrivit les assassins comme les génies du crime des années quatre-vingt-dix, ainsi que des maîtres dans l'art du déguisement et de la fuite.

Seules trois voitures avaient été volées à l'extérieur du stade des World Series : une BMW, une Mercury Marquis et une Corvette jaune. La police les recherchait activement toutes les trois.

Susan Tchoupitoulas, de la police de Key West, ouvrit un attaché-case sur la table de cuisine d'Olivia Street et en sortit une liasse de papiers. Dans le lot se trouvait un bulletin en provenance de Miami concernant des meurtres commis pendant les World Series. Il était complété par une description des véhicules et du profil des suspects. La dernière fois qu'ils avaient été vus, ils se dirigeaient vers le sud.

Susan prit des notes sur un bloc.

L'ancien adjoint du shérif du comté d'Hillsborough Samuel Tchoupitoulas arriva en fauteuil roulant dans la cuisine de la maison d'Olivia Street, à Key West. Il avait entendu sa fille Susan rentrer du travail.

— Salut, sergent, dit-il en souriant au moment où il franchissait la porte.

— Salut, papa, répondit le sergent S. Tchoupitoulas en rangeant les papiers dans l'attaché-case.

Elle se leva pour embrasser son père. Il essaya de déchiffrer l'expression sur son visage.

— Les Bubbas t'ont ennuyée aujourd'hui ?

— Rien dont je ne me sois sortie.

Les Bubbas étaient un petit groupe de policiers désagréables et à l'attitude peu professionnelle. Mais du fait de leur ancienneté, de la consanguinité et de la politique de salon de Key West, ils malmenaient habitants et touristes en toute impunité.

Ils étaient la plaie de tous les bons flics de Key West. Pourtant, le sergent S. Tchoupitoulas souffrait d'un handicap supplémentaire. Elle avait beau être capable de parcourir un mile en six minutes et d'exécuter toutes les tâches de police mieux que la plupart des membres du service, elle n'en restait pas moins une femme. Ce qui signifiait qu'elle devait supporter des allusions sexuelles qu'elle

trouvait plus stupides que désobligeantes. « Faites-moi souffrir, mais au moins faites-moi rire », se disait-elle.

Ses amis et ses proches ne comprenaient pas pourquoi elle refusait de se plaindre ou d'engager des poursuites pour harcèlement sexuel. Son père, lui, en connaissait très précisément la raison, et il lui avait demandé de démissionner de la police. Mais il lui avait également dit que quelle que soit sa décision, il était fier d'elle. Elle avait voulu être flic comme son papa. Or, les flics ne portent pas plainte contre d'autres flics.

Alors, cet après-midi-là, quand un Bubba délaissa les remarques stupides pour poser une main sur son sein, elle ne dit rien. Elle se contenta de lui tordre le petit doigt jusqu'à ce que l'os se brise comme un bâton de craie.

Elle décida de ne pas relater l'incident à son père, sachant par ailleurs que de son côté, l'officier au doigt cassé ne se vanterait pas de cette mésaventure.

Elle l'embrassa à nouveau et annonça :

— Il faut que je retourne au bureau.

Les chances étaient minces, mais son caractère responsable lui interdisait de les négliger. Les suspects descendaient vers le sud : les possibilités étaient donc infinies. Ils pouvaient se rendre à Homestead, dans les Everglades, ou bien gagner les camps de nomades d'Immokalee. Ils pouvaient également faire demi-tour.

Mais aussi continuer jusqu'à Key West.

Elle décida de commencer ses recherches par la Corvette jaune, tout en sachant qu'elle avait probablement déjà été abandonnée. Peut-être sautaient-ils d'un véhicule à un autre.

De retour à son bureau, Susan se connecta au réseau informatique de la police et demanda la liste des voitures volées pendant les dernières vingt-quatre heures au sud de l'embranchement d'autoroute de Florida City.

Elle obtint plusieurs réponses. Une Ford Tempo, une Chevy Cavalier, un Coupé DeVille, la camionnette d'un boulanger de Glotski, une LeMans et une Oscar Mayer Wienermobile qui effectuait une tournée publicitaire dans les Keys jusqu'à ce qu'elle soit volée par quatre lycéens de Marathon ayant décidé de s'offrir un petit rodéo sur le Seven Mile Bridge.

Susan demanda les résultats des prises d'empreintes, les enregistra et les compara. Puis elle se connecta au réseau du FBI et découvrit qu'elles correspondaient à celles qui avaient été relevées sur la scène d'un crime commis à l'Orbit Motel de Cocoa Beach. Se balader dans les systèmes informatiques de la police, c'était comme surfer sur un Internet secret, à cette différence près que l'opération était beaucoup plus lente et très heurtée. Susan atterrissait sans cesse dans des cul-de-

sac. Pourtant, les éléments qu'elle récoltait l'encouragèrent à poursuivre. Au bout de trois heures de tâtonnement, elle avait découvert que les empreintes relevées sur la camionnette du boulanger abandonnée à la limite de Florida Bay ainsi que dans la chambre de l'Orbit Motel appartenaient à deux ahuris de Tampa. Elle était toute surprise d'avoir fait le lien entre les affaires, mais pourquoi pas. Dans les années à venir, les différentes polices seraient connectées afin de permettre l'identification instantanée des suspects. Pour le moment, les flics étaient à la merci de budgets locaux minables, d'une absence de main-d'œuvre pour informatiser les données, ainsi que de réseaux indépendants. En 1997, il fallait encore des jours, parfois des semaines, pour mettre à jour des liens essentiels.

L'ordinateur de Susan chargeait des informations. Deux descriptions et deux portraits-robots apparurent sur l'écran.

Le lundi matin, les premiers coups de téléphone arrivèrent au standard de la police de Key West quelques minutes après que Blaine Crease eut dressé son portrait artistique de Serge et de Coleman sur Florida Cable News. Les gens les avaient vus partout dans l'île à l'heure où ils se trouvaient encore à Miami. Quelqu'un leur avait fait visiter la maison d'Hemingway, un autre leur avait surfacturé une boîte de vitesses non loin de Searstown, un troisième affirmait qu'ils se trouvaient à la base navale, où ils entraînaient les dauphins à poser des bombes sur la coque des navires.

Le lundi soir cependant, les appels devinrent plus crédibles. Deux personnes les avait aperçus dans un snack cubain, deux autres à un coin de Duval Street nord.

Susan rendit compte à son chef de ce qu'elle avait trouvé grâce à son ordinateur et effectua une centaine d'agrandissements des portraits-robots. Puis, son paquet de photocopies à la main, elle quitta le commissariat en courant.

Dar-Dar roulait sur l'US 1 en tenant le volant avec ses coudes. Dans une main il avait un briquet Bic, dans l'autre un tampon encreur représentant un crucifix qui ne tarda pas à s'enflammer. Devant lui, le feu de circulation passa au rouge. Il s'arrêta doucement puis déplaça le rétroviseur de façon à se voir dans le miroir. Afin d'entretenir sa cicatrice, il apposa le tampon brûlant sur son front. Une odeur de chair brûlée envahit la voiture, et il laissa échapper un cri de chanteur tyrolien. Tout autour, les automobilistes répondirent en se couchant sur leur klaxon pour signifier qu'eux aussi, ils trouvaient le feu trop long.

Dar-Dar s'arrêta à un Rapid Response situé juste après le carrefour. Le corps flasque d'un péquenaud gisait dans une mare de sang, deux piques à hot-dog plantées dans les fesses. Dar-Dar l'enjamba et attrapa un paquet de pralines. Puis il longea l'allée des chips en direction des toilettes. Il avait à la main une cage contenant deux pigeons.

Clinton Ellrod était au téléphone avec la police. Il posa la main sur le combiné et cria à Dar-Dar :

— Hé, vous ! Interdit de décapiter ces oiseaux dans les toilettes avec vos dents !

Dar-Dar se retourna et se figea sur place. Il remit les pralines à leur place et quitta le magasin avec ses pigeons.

Enfant, Coleman aurait probablement levé les pieds très haut en franchissant le pont-levis de Jewfish Creek, l'entrée officielle des Keys de Floride. À la place, il glissa sous sa langue un minuscule carré de papier orné d'un crabe violoniste souriant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Serge.

— Si on est lundi, alors c'est de l'acide, rétorqua Coleman.

— Oh, mais tu vas être un amour, dans ce cas !

Coleman aperçut le flanc d'un bâtiment orné d'une peinture représentant des balistes et du corail en éventail. « Plongée sous-marine, 25 \$. »

— On peut y aller ? S'il te plaît, on peut y aller ?

Le bateau à bestiaux largua les amarres du port de Key Largo pour un après-midi de plongée au John Pennekamp Coral Reef State Park.

Le bateau navigua sans faire de remous dans les trouées du corail. Pas la moindre marge d'erreur. Chenal profond et étroit avec, de chaque côté, de grandes étendues de roche brillante à quelques centimètres de la surface.

Quand il atteignit des eaux plus profondes, il mit les gaz et emmena les vingt clients jusqu'au site de plongée. Ils jetèrent l'ancre au niveau de la statue sous-marine du Christ des Profondeurs, dont le visage et les bras s'élevaient depuis le fond de l'océan vers les rayons de lumière.

Dix-huit plongeurs dans l'eau. Serge et Coleman sur le bateau.

Serge faisait les cent pas et prenait des photos. Coleman, assis sur le plongeoir, les pieds dans l'eau, buvait de la vodka-orange à même une cruche à lait en plastique. Les organisateurs de la sortie en mer, un jeune homme et une jeune femme d'environ vingt-cinq ans, jugèrent que Serge était un excentrique inoffensif. Grand et maigre, il avait des cheveux courts prématurément gris ainsi que des yeux bleus perçants. Pour de mystérieuses raisons, il portait un pantalon long. Et il les rendait dingues avec toutes ses questions sur l'histoire locale, la biologie marine, la vie nocturne et la politique. Il s'interrompait uniquement pour prendre des notes dans un calepin en cuir ou faire d'autres photos.

Coleman, c'était une autre histoire. Un vrai fouteur de merde, pas de doute là-dessus. Il avait une tête jouflue un peu trop grosse pour

son corps et de petits yeux creux. Au repos, on l'aurait dit satisfait de son ignorance. Il observait ses mains qu'il tournait lentement dessus dessous.

Un cri s'éleva de la mer :

— Descendez du corail !

Les autres plongeurs regardèrent. Un homme au torse blanc laiteux était debout avec de l'eau jusqu'à la taille. Il ajustait son masque sans se rendre compte qu'il était en train d'endommager le récif.

Quatre plongeurs crièrent eux aussi, presque à l'unisson :

— Descendez du corail !

Mais le type, gras et heureux, ne leur accorda pas la moindre attention.

— Il est français ! cria quelqu'un dans l'eau. Il ne parle pas anglais !

— Ah bon ? Eh bien, moi, je parle français, déclara Serge. Descends du corail, bordel de merde !

Il prit le Smith & Wesson dans son sac de sport et tira dans l'eau tout autour du plongeur.

Le touriste releva la tête, s'aperçut qu'il était victime de la fusillade à laquelle il s'attendait depuis l'aéroport de Miami, et plongea dans l'eau.

— Espèce de connard d'eurocentrique ! gueulait Serge.

Les organisateurs étaient figés de terreur, mais la majorité des plongeurs se mirent à applaudir.

Serge sourit et agita à leur attention la main qui tenait toujours le .38. Qu'il jeta ensuite dans son sac de sport.

Il s'approcha des organisateurs et leur annonça d'une voix calme :

— C'était un épisode assez dramatique, mais il n'y a eu aucun blessé. Alors une fois de retour au port, on remontera dans notre voiture et on disparaîtra de vos vies. À moins que vous essayiez de contacter les autorités par cette radio ou de faire un scandale sur la jetée. Auquel cas, je m'arrangerai pour que nos vies soient liées à jamais.

Les deux compères quittèrent le bureau de plongée en courant. Coleman voyait des hippocampes carnivores partout. Serge le tenait par le bras pour le garder dans le droit chemin. La fusillade du récif était bien entendu justifiée. Ce Français abîmait le corail. Mais il savait aussi que les Français sont un peuple puissant, et il avait voulu faire un exemple.

La Corvette se trouvait tout au bout du parking. Ils l'abandonnèrent et sautèrent dans une camionnette au moteur ronronnant qui livrait des petits pains à l'épicerie voisine.

Coleman jugea que Key Largo, c'était dix miles d'enfer et se mit à sangloter. Mais Serge était de plus en plus excité et se régala à l'avance des cent miles à parcourir au-dessus de la mer. Des poincianas étaient alignés sur le terre-plein central, et il y avait sur la droite une tour carrée en béton dont on ignorait l'utilité.

Plantation Key, c'était presque la même chose. Mais du côté d'Islamorada, la vue commença à se dégager et Coleman se calma. Un pont-levis enjambait différentes profondeurs, qui formaient un dégradé allant de l'indigo au turquoise. Des cocotiers s'inclinaient sur les vagues, et les bateaux charters s'alignaient le long des quais. Un espadon, un bar et un requin taureau étaient suspendus au bord de la route.

Serge se rangea devant la sculpture en corail d'un palmier couché par la force du vent, monument érigé à la mémoire des victimes de l'ouragan du Labor Day de 1935. Coleman était replié sur lui-même, extatique. Serge lui fit voir Cheeca Lodge et le minuscule cimetière Pioneer au milieu de la plage : un petit carré de pierres tombales du XIX^e siècle avec un chérubin à l'aile cassée, entouré de gens en train de se faire bronzer.

Ils abandonnèrent la camionnette du boulanger sur le parking du Cheeca et optèrent pour une LeMans rouge retapée. Coleman protesta en disant que la garniture de la LeMans était couverte de flagelles vivantes aux bouts enflammés. Serge le poussa quand même à l'intérieur et démarra en trombe.

Il rétrograda pour franchir le Channel Five Bridge, qui était haut et raide. Complètement paranoïaque, Coleman regardait tout autour de lui tandis qu'il allumait un joint. Au moment où ils atteignaient le sommet du pont, il estima qu'il n'y avait aucun risque et l'alluma. La bouffée fut profonde et apaisante.

Mais il arracha tout à coup le joint de ses lèvres, poussa un cri et se blottit sur le plancher. Deux hélicoptères Blackhawk de l'armée passèrent lentement de chaque côté de la voiture, à hauteur des vitres. Le canon de leurs mitraillettes de bâbord étincelait au soleil.

— Tiens, fit Serge. George Bush doit être venu pêcher la banane de mer. Ils sillonnent la région au cas où il y aurait des terroristes.

Coleman ne cligna pas des paupières pendant cinq minutes.

Serge nommait des îles à mesure qu'ils les traversaient : Long Key, les Conch Keys, Duck, Grassy, Fat Deer, Crawl. D'abord, ils eurent de brefs aperçus de la mer entre deux longues îles, puis ce fut l'inverse : ils se mirent à franchir de petites îles entre deux grands et longs ponts.

Ils étaient à mi-chemin de Key West et approchaient du Seven Mile Bridge. Serge expliqua à Coleman que c'était le pont le plus long du monde. Juste avant la première travée, il jeta un coup d'œil à l'un de ses restaurants favoris, sans s'arrêter. Il vit le panneau style années

cinquante au-dessus du snack ouvert sur la route. Le Seven Mile Grill, l'un de ces endroits typiquement américains qui avaient disparu depuis la construction des Interstates. Il était si populaire qu'il ne s'étonna pas de la présence d'une limousine noire dans le parking. Trois hommes en costumes de lin blanc assis sur des tabourets dos à la route dégustaient une assiette du pêcheur : du bar frit, des beignets et des frites posés sur un papier sulfurisé dans une corbeille en plastique, avec des tasses en papier remplies de coleslaw. Ils avaient glissé des serviettes dans leur col. Trois mitraillettes reposaient sur le comptoir. Dans la salle, personne ne bronchait. Ils laissèrent un pourboire généreux et se virent offrir des sodas dans des canettes réfrigérantes représentant Pigeon Key.

Coleman expliqua à Serge que le ciel était convexe comme un gros bol à punch bleu. Et que les nuages produisaient le même son qu'un orgue Wurlitzer. Juste à ce moment, il prit conscience que leur voiture possédait de nombreuses, très nombreuses parties en mouvement.

Au début du Seven Mile Bridge, Coleman tentait de se glisser dans la boîte à gants. Vers la fin, il arrachait l'intérieur cuir comme un chat qu'on conduit chez le vétérinaire.

— On va te sortir de cette route, déclara Serge.

Il quitta l'US 1 et remonta Big Pine Key jusqu'à ce qu'ils se retrouvent à nouveau dans les bois. Ils approchaient du pont de Bogie Channel. Serge se gara sur la gauche. Il y avait deux autres véhicules ainsi qu'un bâtiment partiellement dissimulé par les arbres. Coleman ne vit aucune enseigne quand il descendit de la voiture et franchit à la suite de Serge une mince porte grillagée.

— Les hallucinations recommencent, déclara Coleman. Il y a de l'argent partout ! On est riches !

Il voyait les milliers de billets d'un dollar couverts de gribouillis qui tapissaient les murs et le plafond du No Name Pub. Le bar était à ce point retiré et caché qu'il appartenait à une autre décennie. L'époque où Zane Grey(21) visitait les camps de pêcheurs et où les bacs transportaient des Studebaker dans les trouées de l'Overseas Highway. Serge attrapa les mains de Coleman, qui arrachait l'argent des murs. Sur les billets, on pouvait lire : « Billy et Sally en lune de miel », « Vive les bateaux à vapeur de Green Bay » et « Faites des dons à la psychiatrie, ou je vous tue ! »

Serge s'excusa auprès de la barmaid et lui rendit les billets. La salle minuscule, de la taille d'un salon, était en L autour du bar. Des enfants avaient investi la seule table de billard.

— Regarde cette carte, dit-il à Coleman. Elle comporte des plats rapides en provenance du monde entier. Pizza, chili, tacos, steaks au fromage Philly, calzone, poisson fumé, grillades...

Coleman contemplait la grosse tête d'animal au-dessus du bar. Sur

la plaque, était écrit : « Record du plus gros cerf de l'île, abattu au No Name Pub. »

— C'est une blague, expliqua Serge. C'est la tête d'un cerf normal. Les vrais cerfs des Keys sont tout petits. L'espèce est en voie de disparition, ils ne sont plus que quelques centaines. Sur Big Pine, l'île où on se trouve, ils sont comme les vaches sacrées en Inde. Ces gens sont prêts à tout pour les protéger. Un peu plus loin, il y a des menaces de mort peintes sur la route à l'intention de ceux qui s'aviseraient d'y toucher.

Serge lui raconta les quelques fois où, bien des années plus tôt, il était venu au No Name Pub, quand il y avait encore un jeu de baseball mécanique avec des balles en acier ainsi qu'un vieux cerf empaillé affublé d'un nœud papillon debout sur le bar. Il y avait suivi un Super Bowl à l'époque où tout le monde mettait des lunettes en 3 D pour regarder les publicités de Coca-Cola.

Sans quitter la tête empaillée des yeux, Coleman l'interrompt pour lui glisser à l'oreille que ce cerf lui conseillait de « faire des trucs pas bien. »

Serge suggéra qu'ils s'en aillent et régla la note. Ils reprirent la route et franchirent le pont de Bogie Channel qui donnait sur la No Name Key. C'était une île cul-de-sac, inhabitée, sans infrastructure, avec quelques chemins de terre qui menaient à des endroits ne sollicitant aucun visiteur. L'endroit idéal pour y déposer des cadavres, où il aurait tout loisir de s'occuper de Coleman.

Ils quittèrent la voiture. Serge s'assit sur le capot. Coleman s'apaisa à la vue de plusieurs choses : un rocher, une brindille, un trou à crabes. Il annonça à Serge que des lignes mouvantes se déplaçaient à l'autre bout de la route. Serge lui répondit qu'elles étaient réelles. Un cerf miniature surgit des bois et s'immobilisa sur la chaussée devant eux. Il avait l'habitude de venir manger dans la main. Il sentit une odeur de sandwich suédois sur Coleman et s'approcha.

Coleman hurla. Avant que Serge ait le temps d'intervenir, il s'était emparé du .38 dans la voiture. Il tira sur le cerf jusqu'à ce que la fourrure vole partout dans les airs.

Serge hurla à son tour. Il pensa à la réaction des habitants, et imagina Coleman et lui ressemblant aux photos « après » des Mussolini.

Il poussa Coleman dans la voiture et partit à fond la caisse.

*

Mo Grenadine pensa que c'était la première fois qu'il voyait une cheminée en brique près d'une fenêtre donnant sur des plantes

tropicales. Un espadon était suspendu au-dessus du manteau de la cheminée et un chat se frottait à ses jambes. Il lui lança un morceau de bœuf séché, que l'animal dédaigna.

La tête chercheuse était posée sur la table. Un point clignotant se rapprochait lentement depuis l'est.

Grenadine chipota avec le reste de ses crevettes à la vapeur et commanda une autre bière. Le restaurant était caché dans les bananiers. Il l'avait remarqué trop tard en bordure de l'US 1, et il avait dû faire demi-tour. C'étaient les couleurs jamaïcaines vert vif et jaune qui avaient attiré son attention, ainsi qu'un panneau génial sur le toit : « La Mama des Palétuviers ».

Le point clignotant accélérât. Grenadine siffla sa bière quand il franchit le centre de l'écran – qui désignait sa propre position – et poursuivit sa route vers l'ouest. Il laissa un billet de vingt dollars sur la table et courut à sa voiture.

Le point s'immobilisa. Grenadine secoua l'appareil, sans résultat. Il ralentit en traversant Sugarloaf Key et reconnut la maison sur sa droite : quand ce vieux Sugar – le dauphin qui avait vécu dans la piscine pendant des années – était mort, tous les journaux au sud d'Orlando avaient relaté l'événement. Grenadine se rapprochait du point clignotant. Il ralentit et s'engagea dans un chemin en terre près de la maison.

Il arriva à une piste d'atterrissage isolée où avaient été tournées les scènes d'un film dans lesquelles il fallait recréer une atmosphère de contrebandiers. Au-delà de la cime de pins mal placés, il aperçut la tour à chauves-souris. C'était une structure gothique à lucarnes qui datait des années trente. Encore une folie de promoteur, mais qui avait au moins le mérite d'être imaginative. Elle était censée attirer les chauves-souris afin qu'elles mangent les moustiques.

Grenadine s'arrêta dans un virage, gara sa voiture et avança sans faire de bruit sur le gravier, muni de ses jumelles. Il vit d'abord la LeMans rouge garée, puis la tour à chauves-souris dans toute sa hauteur. À sa base, un homme un peu enrobé s'accrochait à l'un des piliers avec ses bras et ses jambes comme si sa vie en dépendait, alors qu'il n'était qu'à trente centimètres du sol. Un type plus grand et plus svelte tentait de le faire descendre.

— C'est juste une question de temps, ou quoi ? demanda Sean. On est en sécurité dans cet État, ou on a eu de la chance jusqu'à présent ?

— Tu es paranoïaque, lui répondit David en traversant Tavernier Creek. J'ai lu un article dans le journal. Il disait que les habitants de Floride ont une peur injustifiée des vols à main armée. Une étude montre qu'ils les craignent quinze fois plus que dans le reste du pays,

alors qu'ils n'ont que dix fois plus de raisons d'avoir peur.

— Quel réconfort ! jeta Sean. L'année dernière, Karen et moi, on sortait d'un magasin de cassettes vidéo juste après la tombée de la nuit. Elle était enceinte de huit mois. On aurait dit qu'elle allait éclater, elle se dandinait comme un pingouin. Deux types se sont mis à nous suivre. Je n'étais pas inquiet, car je ne pensais pas qu'on puisse attaquer une femme si manifestement enceinte.

— Et que s'est-il passé ?

— J'ai installé Karen dans le monospace. Au moment où je regagnais ma portière, je me suis aperçu que les types avaient disparu. J'ai regardé autour de moi, puis je me suis penché pour jeter un coup d'œil sous la voiture. Ils étaient accroupis, ils attendaient que je me mette au volant. J'ai fait sortir Karen de la voiture et on est retournés au magasin le plus vite possible. Je suis incapable d'exprimer à quel point j'ai eu peur tant qu'on n'a pas été à l'intérieur. Mais je vais te dire quelque chose. Une fois à l'abri, j'ai ressenti un truc que je n'avais jamais ressenti auparavant. J'étais tellement en colère que je voulais tuer ces types à mains nues.

— Je t'aurais aidé. Tu as retrouvé les traveller's checks ?

— Non !

— C'était une question, rien de plus.

— Je t'ai dit que je les avais cachés quelque part, mais je ne me souviens plus où. Ça va me revenir.

— Okay, okay.

Il y eut une trêve dans la conversation. Une minute plus tard, David demanda à Sean s'il avait ressorti les guides. C'était la division du travail : celui qui ne conduisait pas était chargé de lire les livres d'histoire et de voyage pour y dénicher des faits et des légendes sur les endroits qu'ils traversaient. Ils roulaient sur le pont qui reliait les deux Matecumbe Keys.

— Très bien. Devant nous sur la gauche, commença Sean en étudiant la carte puis le paysage, ça doit être Indian Key. C'était le siège du comté de Dade. En 1840, le type qui a construit cet endroit, un certain Jacob Houseman, a proposé au gouvernement d'exterminer les Indiens pour deux cents dollars par tête. Pour de mystérieuses raisons, ça a énervé les Indiens. Ils sont sortis de leur tanière et ont massacré plusieurs personnes.

— Dire que tu te fais du soucis pour des braqueurs près d'un magasin de vidéos... fit David.

— Ça va. C'est après que les choses se gâtent. Il y avait à cette époque un célèbre botaniste du nom de Henry Perrine. Il s'était caché avec sa famille. Mais les Indiens, qui exterminent tout le monde sur l'île, se rapprochent de la maison. Alors Perrine fait descendre sa femme et ses trois enfants à la cave par une trappe. Sa famille veut

qu'il vienne aussi, mais il se dit que s'il fait ça, les Indiens vont certainement découvrir la trappe et tous les tuer. Il les enferme et il empile des sacs de mauvaises herbes et de déchets sur la trappe. Puis il attend dans la maison. Les Indiens débarquent et le découpent en petits morceaux. Ils n'ont jamais trouvé la cachette : sa famille a survécu.

— Lis-nous un truc moins horrible, bon sang ! protesta David.

Dès qu'ils arrivèrent à Key West, Sean et David s'installèrent à l'Expatriate Café sur Duval Street afin de suivre le journal télévisé. Le Conch Train, un train de tourisme à ciel ouvert, fit tinter sa cloche en passant. Un vacancier prit une photo de Sean et de David.

Dans la rue adjacente, tapi sous le porche sombre d'une boutique de bric-à-brac fermée, un individu observait David et Sean.

Voulaient-ils vraiment aller chez Sloppy Joe ? demanda David. Sean était lui aussi partagé, mais c'était un soir de semaine, quand le bar de Joe était vraiment un bar et non un vaste magasin de souvenirs.

Tout en discutant, David et Sean observaient les voitures qui passaient sur Duval Street. Ils ne virent pas le type s'approcher de la table dans un angle mort du champ de vision de David. Sur les derniers mètres, l'individu se jeta en avant. Le Canon avec zoom de David était posé au centre de la table, près de la lampe. Sans cesser de regarder Duval, David abattit sa main gauche sur l'appareil photo une fraction de seconde avant que la main du type atterrisse sur la sienne.

David leva les yeux et lui annonça calmement :

— Il faut que vous preniez une décision.

Le braqueur ordonna :

— Je veux l'appareil. Tout de suite !

— Mauvaise décision.

David passa son bras droit derrière les mollets du type et lui donna un coup d'épaule dans les deux genoux. Le type tomba en arrière comme un arbre. David lui sauta dessus et lui fit un rapide coup du lapin derrière et sous l'oreille. Le type resta K.O.

— Comment tu savais ? demanda Sean alors qu'ils s'éloignaient à pied dans Duval. Je ne l'ai même pas vu arriver, et il était presque complètement dans ton dos.

— C'est la Floride, ça, répondit David en haussant les épaules. Imagine que tu es un petit poisson sur un récif. Il faut sans cesse être sur ses gardes.

Un peu plus loin, Sean et David passèrent une tête chez Sloppy Joe depuis le trottoir. Et décidèrent de ne pas entrer.

La salle était encore plus bondée que d'habitude à cette heure,

surtout pour un jour de semaine. La clientèle avait quelque chose de bizarre : elle était exclusivement composée d'hommes âgés et ventripotents, barbus, avec des cheveux blancs ou gris. Visages roses et rebondis, certains tannés par le soleil, d'autre parsemés de nombreux capillaires sous la peau. Ils portaient presque tous un pull à col roulé blanc.

— Je crois qu'ils se prennent tous pour Hemingway, déclara Sean.

Depuis le début des années soixante, ressembler à Hemingway était devenu une véritable petite industrie à Key West. À tel point que lorsque le festival annuel consacré à l'écrivain fut subitement annulé, une crise de confiance se déclencha parmi le nombre croissant de sosies qui passaient leurs vacances sur l'île, voire qui s'y étaient établis de manière permanente.

La colonie avait même un nom : « les Sosies ». En 1997, les héritiers d'Hemingway décidèrent d'annuler le festival. Ils expliquèrent qu'ils n'aimaient pas l'image bagarreuse du rassemblement annuel de Key West, qui faisait honte à Ernest en ce qu'elle ne leur laissait pas suffisamment de profits.

Ils déplacèrent le festival à Sanibel et décrétèrent la fin des beuveries. Hommage serait désormais rendu à Hemingway grâce à des activités plus respectables comme le golf.

Les sosies errèrent dans Key West pendant plusieurs semaines. Certains s'aigriront, d'autres terminèrent à la charge de l'assistance publique. Une longue période s'écoula avant qu'ils se réunissent pour tenter de trouver une solution. Ils n'avaient fait aucun progrès en ce qui concernait les héritiers d'Hemingway et la ville de Sanibel, mais l'intérêt et l'espoir renaissaient. Tous les lundis, ils tenaient salon chez Sloppy Joe. Mais avant qu'ils élaborent des propositions légales ou économiques, ces réunions connurent un inévitable dénouement tragique qui fit parler de lui.

Les forums grandissaient chaque semaine. De quatre-vingt-trois participants – les candidats au concours de sosies de l'année précédente –, ils passèrent à cent cinquante la semaine suivante puis, quinze jours plus tard, à deux cents. Les réunions hebdomadaires générèrent bientôt un tel élan de sympathie qu'ils attirèrent d'autres sosies : ceux de Burl Ives, d'Orson Welles et de Dom DeLuise, qui pouvait à la rigueur être pris pour des Hemingway au milieu de la foule, à condition de ne pas quitter les rangs du fond.

Ce lundi-là, la réunion atteignait le chiffre record de trois cent quarante membres. Des équipes de télévision japonaise, anglaise et espagnole étaient sur le pied de guerre. Mais le rassemblement tournait au grotesque. L'un des Hemingway trébucha sur le trottoir et renversa une pression sur les chaussures de Sean.

Sean et David décidèrent d'un commun accord qu'il ne se passerait

rien de bien à l'intérieur et prirent le chemin de Captain Tony.

L'avion amphibie à l'allure rebondie toucha la courte piste de Key West sur le ventre. Un jeune homme et une jeune femme en bermuda dirigeaient les avions taxis avec des gestes indolents. La jeune femme mâchait du chewing-gum.

L'aéroport international de Key West refusait les jets à cause de la réglementation sur le bruit, du coup les vieux avions à hélice lui conféraient un certain charme. La plus grande partie du modeste terminal était occupé par le salon de Conch Flyer qui, selon l'ordre des priorités, donnait directement sur la piste.

La porte de l'avion vert et blanc s'ouvrit au sommet d'un escalier. Charles Saffron sortit au petit trot en hurlant dans un téléphone portable et se dirigea vers le bâtiment avec la détermination d'un homme qui va en frapper un autre.

— Espèce de taré de fils de pute ! Où est mon fric ?

— J'y suis presque, monsieur Saffron. Je les tiens, répondit la voix dans le téléphone. Encore un tout petit peu de temps.

Grenadine, qui avait eu des centaines de milles de mer et de ciel pour digérer les informations, ne faisait plus partie du personnel de la New England Life. Mais ce n'était pas le moment de l'annoncer à Saffron.

— Grenadine ! Où êtes-vous ? J'exige de vous voir sur-le-champ !

— Le réseau passe mal, monsieur Saffron, répondit Mo en tenant le téléphone à bout de bras. Ça ne fonctionne pas bien. Je ne vous entends plus...

Et il raccrocha.

— Merde de merde de merde ! hurla Saffron à côté d'un chariot à bagages.

Il mordit le téléphone portable et brisa les touches 6,8 et 9.

Saffron entra dans l'aéroport par le bar et donna un coup de poing dans un fauteuil en osier en forme de papillon, y laissant un trou. Puis il courut jusqu'à la route et héla un taxi de la couleur des pastilles Pepto-Bismol.

Le chauffeur du bus scolaire faisait des crises de larmes intermittentes depuis qu'ils avaient quitté Miami et roulaient vers le sud sur l'US 1 . Il se retourna pour jeter un coup d'œil aux hommes assis derrière lui.

— Je vous aime, lança-t-il.

Et il se remit à pleurer.

Soixante individus d'âge moyen s'étreignaient à tout bout de

champ et chantaient, plus qu'heureux : « Mets ta main dans la main de l'homme qui a apaisé l'eau... » Ils se montraient des photos de leurs familles, s'étreignaient à nouveau puis rechialaient un bon coup.

*

— Désolé que vous ayez changé d'avis, déclara le réceptionniste du Pélican Pourpre dans le combiné du téléphone en prenant note de l'annulation.

Depuis une cabine placée devant Captain Tony, Sean répondit qu'il était lui aussi désolé et que ce serait peut-être pour une prochaine fois.

Le réceptionniste, un type efféminé de petite taille, la cinquantaine bien bronzée, avait un débardeur blanc, des cheveux blonds coupés court et un air engageant. Quand il eut fini d'écrire, il releva la tête et vit approcher deux hommes.

— Bienvenue au Pélican Pourpre, lança-t-il.

Serge avait les bras chargés d'un sac brun rempli de papayes, de goyaves, de fruits de la passion, de kumquats, de grenades, de citrons verts, de dattes et de noix de coco. Une heure plus tôt, il avait annoncé à Coleman que désormais, sa vie tournerait exclusivement autour des fruits. Et décréta qu'il n'avalerait aucune boisson si elle n'était pas couleur banane.

— Il vous reste une chambre ? questionna-t-il.

— Nous sommes en général complets, mais vous avez de la chance. Nous venons juste de recevoir une annulation, répondit le réceptionniste.

Il leur demanda s'ils voulaient savoir où se trouvait son restaurant favori et se vit opposer une réponse négative.

— Le Paradis Bleu, dit-il malgré tout. Dans le temps, c'était un bordel. Des coqs se promènent entre les tables pendant que vous mangez.

Serge observa un dessous-de-plat souvenir orné d'un pélican et mordit dans une papaye pendant que le réceptionniste relevait la marque et le modèle de leur véhicule. Il entra dans la boutique de souvenirs et en revint avec un paquet de cartes postales ainsi que deux barbes d'Hemingway.

— La chambre que je vous propose possède une salle d'eau à l'européenne. Cela vous convient-il ? s'enquit le réceptionniste.

— À l'européenne ? fit Serge. Vous arrivez à faire passer un défaut de prestation pour un privilège ! Et il faut payer un supplément pour ça ?

Le réceptionniste laissa échapper un sourire, leur tendit la clé et dit machinalement :

— Chambre 3, en haut de l'escalier.

Une fois dans la chambre, Coleman se mit à avoir une attitude déconcertante. Sa peau devint humide ; il regardait partout en agitant la tête. Il alla voir sous l'un des lits. Serge finit par demander :

— Quoi ???

— Où est la télé ?

— Il n'y en a pas. Il n'y en a presque jamais dans les chambres d'hôtes de Key West.

— Oui, mais...

— Mais quoi ?

— Où est la télé ?

L'hôtel, situé sur Fleming Street au coin de Duval Street, coincé entre une vieille librairie et un loueur de mobylettes, se trouvait à une rue de La Cubaria. La réception jouxtait le trottoir. Un minuscule spot éclairait l'enseigne en forme de Pélican Pourpre vêtu d'une chemise hawaïenne.

— Je serai dans le salon, lança Coleman. À côté de la télé.

Serge regarda par la fenêtre la cour où se dressaient deux palmiers royaux. Des carreaux en céramique étaient disposés en forme de pélican au bord de la piscine. Il installa la barre d'exercice dans l'embrasure de la salle de bains, chaussa ses bottes antigravité et se suspendit la tête en bas pour faire des abdominaux.

Coleman revint en trombe dans la chambre et annonça :

— On passe à la télé !

Ils se précipitèrent à la réception, mais ne virent que les dernières secondes du reportage, le laïus « armés et dangereux ». Serge se demanda combien de temps les photos géantes de l'identité judiciaire étaient restées à l'écran, lui avec son air dangereux, Coleman avec son sourire imbécile.

Il leva les yeux vers la réception, mais le type ne leur accordait pas la moindre attention. Il était occupé avec un stylo et une calculatrice.

Ils retournèrent à leur chambre, verrouillèrent la porte et patientèrent pendant une heure pour voir la rediffusion du reportage sur Florida Cable News. Puis redescendirent au salon.

Quand ils entrèrent, la salle était envahie d'étudiants belges en tournée d'auberges de jeunesse. Ils avaient mis la télé sur la chaîne Home Usher Movie et regardaient *Wayne's World*. Serge n'en revint pas du spectacle qu'il avait sous les yeux : la salle tout entière qui se balançait d'avant en arrière en chantant *Bohemian Rhapsody*.

Il se planta devant le poste de télévision et hurla en agitant les bras dans leur direction :

— Non, non et non ! Cette chanson est interdite dans ce pays ! Montez dans vos chambres et attendez les instructions !

— Un taré, déclara l'un des Belges alors qu'ils sortaient sur le

trottoir.

— Un abruti, fit un autre, mais Serge avait déjà changé de chaîne.

Coleman et lui se tenaient juste devant l'écran de façon que personne d'autre ne puisse voir. Le volume était réglé très bas.

Ils découvrirent le ruban de police à l'extérieur de l'Orbit Motel, la Lotus devant les World Series et un drap sur une route de No Name Key.

— Qu'est-ce qu'ils veulent dire, par « tueurs en série » ? protesta Serge. Pour Veale, je veux bien, mais Sharon, c'était de la légitime défense, et le revendeur, c'était les World Series, bordel ! D'accord pour qu'ils me traitent de tueur, mais s'ils ajoutent « en série » juste derrière, tout le monde va penser que je suis fou à lier !

— J'ai juste assassiné un cerf, dit Coleman. Et une tortue.

— Il va falloir adopter un profil bas et trouver une solution, dit Serge.

— Oui, mais...

— Quoi ?

— Je veux aller m'amuser.

Dans le bus scolaire, les hommes chantaient « Je suis une femme, écoute-moi rugir » en traversant le Seven Mile Bridge, mais le chauffeur ne connaissant pas les paroles, il leur demanda de reprendre « Mets ta main dans la main ».

Il se moucha, se tamponna les yeux avec un Kleenex et éclata de nouveau en sanglots. Ils atteignirent le sommet du Niles Channel Bridge et redescendirent sur Summerland Key.

Dar-Dar était affalé sur son volant, l'autoradio à tue-tête. Le soleil était couché depuis deux heures quand la Yugo traversa les Saddlebunch Keys en toussotant. Dar-Dar n'en revint pas de sa chance. À sa droite : une LeMans rouge garée sur le bas-côté, deux silhouettes avec des cannes à pêche sur le pont.

Il fit demi-tour et se gara de l'autre côté de l'US 1 . Puis attendit une accalmie dans la circulation.

— L'année est trop avancée pour les tarpons, apprit Serge à Coleman. (Tous deux portaient leurs barbes d'Hemingway.) Les bananes de mer, c'est hors de question avec cet appât. Avec un peu de chance, on attrapera une truite.

Coleman remonta sa ligne et s'aperçut qu'un truc avait mangé la crevette accrochée à son hameçon. Il sortit le seau à appât de l'eau et, avec des gestes maladroits, captura une autre crevette. Puis la tendit à Serge en même temps que l'hameçon.

— D'accord, fit Serge. Mais c'est la dernière fois. Tu peux l'accrocher par la tête ou sous la queue, ou bien à travers la carapace, mais ne touche pas le truc noir et rond à l'intérieur. C'est un organe vital. Sinon, la bestiole mourra tout de suite et ton appât ne bougera plus. Tu peux aussi arracher le petit éventail au bout de la queue. Ça améliorera ton lancer et ça aidera l'odeur à se diffuser dans l'eau, mais tu as déjà trop de difficultés avec des trucs essentiels pour t'attacher à ce genre de détail.

Une fois le nouvel appât fixé sur son hameçon, Coleman réfléchit intensément et bascula l'anse de son moulinet. Serge lui fit signe de continuer. Coleman inclina brusquement sa canne en arrière de son épaule pour effectuer son lancer.

Derrière eux, une voix cria :

— Attention ! Vous pourriez crever l'œil de quelqu'un !

Serge et Coleman se retournèrent. Dar-Dar tenait un cimenterre à l'air bien aiguisé. Sans son T-shirt et sa casquette de base-ball, la cicatrice bien en vue sur son front, il ne ressemblait plus du tout au fan des World Series. Il était entièrement vêtu de noir et son trench-coat lui descendait jusqu'aux chevilles. Il y avait des pieds fourchus peints sur ses espadrilles.

Serge étudia son accoutrement ainsi que la croix renversée.

— Serais-je en présence de Belzé-bite ?

— De Dar-Dar !

— Tartare ? demanda Coleman. Comme la sauce ?

— Non ! Dar-Dar ! Le seigneur du mal ultime, terrible et impitoyable !

— Ah, fit Serge. Celui-là !

Dar-Dar posa la pointe de son épée sur la route et fit une gémflexion. Puis il ferma les yeux et pria à voix basse. Serge lança un regard à Coleman en faisant tourner un doigt contre son front pour signifier qu'il était taré.

Dar-Dar poursuivait son acte de contrition.

— Ô Dieu des Ténèbres, je ne suis rien. Mais je te remercie, Grand Satan, d'accepter en guise d'offrande ce sacrifice sanguinaire au nom de tout ce qui est impie et dégoûtant...

Agenouillé sur un pont non éclairé, ses longs cheveux aussi noirs que ses vêtements, Dar-Dar était invisible dans la nuit. Un chant s'éleva dans le lointain : « Mets ta main dans la main de l'homme qui a apaisé la mer... »

Il s'amplifia, mais Dar-Dar continuait à s'adresser au diable.

« Main dans la main de l'homme de Galilée... »

Il leva les yeux au-dessus des phares et vit le chauffeur pleurer de joie. Il y avait une banderole en travers du pare-brise.

Dar-Dar lut l'inscription, hurla « Nom de Dieu ! » et fut écrabouillé

par le bus des Gardiens de la Promesse.

Entre Dar-Dar écrabouillé partout sur la route et les Gardiens de la Promesse qui couraient dans tous les sens, Serge se dit qu'il valait mieux partir avant l'arrivée des flics.

Une heure plus tard, ils déambulaient dans Duval Street. Coleman portait un tout nouveau T-shirt avec l'inscription : « Les méchants giclent, les gentils déglutissent. »

— Peut-être qu'on pourrait aller voir un combat de coqs tout à l'heure, fit Serge. Ils en donnent dans le coin. Il faut simplement que je me rencarde. On demandera à un chauffeur de taxi, ils savent où il y a de l'action.

Ils dégustèrent des beignets de conques avec des citrons verts des Keys assis sur le trottoir, adossés à la façade du Southern Cross Hôtel. Une débutante de Jupiter Island prit les deux barbus pour des clochards et commença à déblatérer : « les sans-abri et les affamés, bla-bla-bla. »

Serge repéra à la station de taxi l'un de ces engins à moitié pousse-pousse, à moitié mobylette. Le chauffeur déclara s'appeler Aubrey et être originaire de Nouvelle-Zélande. Vingt-deux ans et pas une once de sagesse. Il observa leurs barbes d'Hemingway.

— Hé ! ZZ Top ! lança-t-il.

— ZZ Top veut aller faire une grande promenade, déclara Serge en montant à l'arrière avec Coleman.

— Ça roule !

Après avoir imposé une série d'arrêts à Aubrey, Serge et Coleman avaient à l'arrière avec eux des sacs de nourriture cubaine à emporter, de la bière et du Jack Daniel's.

— Prends une bière, proposa Serge à Aubrey.

— Pas pendant le travail. Je me ferais virer.

Serge lui demanda de s'arrêter à un drugstore, où il acheta une gourde de cycliste. Il versa dedans deux canettes de Miller, puis tendit l'objet à Aubrey par-dessus son épaule.

— Hé, merci !

Dans les trois heures qui suivirent, Serge et Coleman allaient faire entrer Aubrey dans la légende des conducteurs de pousse-pousse. Il établit le record de Key West avec une course à deux cents dollars. Ils visitèrent la maison blanche de Truman, typiquement du sud, et s'arrêtèrent pour prendre des photos du dé à coudre en béton de dix teintes différentes au soi-disant Southernmost Point, l'ultime bout de

la Floride. Entre-temps, ils faisaient de fréquentes haltes pour aller aux toilettes et s'acheter des colifichets tropicaux.

Ils descendirent Olivia en direction de Whitehead Street. À l'angle de la maison d'Hemingway, ils furent pris en chasse par trois dealers de crack concurrents à mobylette, qui surgirent des buissons comme des flics à moto chargés de contrôler la vitesse.

— Pssst, hé, j'ai un truc qui va vous intéresser !

Serge se mit debout à l'arrière du pousse-pousse et remonta sa chemise pour exhiber le pistolet à sa taille. Les mobylettes se dispersèrent.

Aubrey pédalait sur Duval en direction du nord.

Susan Tchoupitoulas remontait le trottoir à pied en direction du sud avec ses photocopies à la main et faisait de brèves incursions dans les commerces où Serge et Coleman avaient été repérés.

Elle montra les photos qu'elle avait reçues par fax à une usine de cerfs-volants, dans un salon de massage et chez un importateur d'art. En raison du fort risque de casse qu'ils avaient encouru, les importateurs se rappelaient parfaitement des deux énergumènes. Serge avait photographié et pris entre ses mains chaque objet. Coleman s'était emmêlé avec son chapeau de poisson dans un gigantesque carillon en cuivre qui représentait un banc de maquereaux espagnols. Les employés avaient dû aller chercher des échelles pour le dégager de là.

Susan atteignit le coin de Southermost Bong et d'Hookah, où Coleman avait acheté une pipe à eau en céramique qui représentait un toucan. Le vendeur cria à son collègue : « Les flics ! »

— Bennie ! C'est moi, Susan ! s'écria-t-elle au moment où il disparaissait par la porte de derrière. On était au lycée ensemble !

Serge continuait à alimenter régulièrement Aubrey en bière. Celui-ci se sentit bientôt totalement désinhibé et se mit à boire du Jack Daniel's à la bouteille en pleine rue, devant le Bull.

— Vous êtes les meilleurs ! s'exclama-t-il.

— Tout est relatif, dit Serge. Retourne-toi et fais attention à la route.

Quand ils atteignirent Turtle Kralls, Aubrey avait du mal à garder le pousse-pousse sur trois roues. Une route tortueuse, abrupte et sombre, qui descendait sur la Land's End Marina. Il retira ses pieds des pédales et laissa la mobylette en roue libre. Les pédales se mirent à tourner comme des ventilateurs. Aubrey jeta un coup d'œil à Coleman et à Serge, qui avait le teint terreux.

— Intense, les mecs !

Ils filèrent à cinquante à l'heure sur le ponton en bois. L'engin vibrait comme sur une voie de chemin de fer. Une fois au bout, ils décollèrent et disparurent dans l'eau noire de Key West Bight.

Une équipe de piliers de bar top niveau accourut sur le ponton pour les repêcher.

Les élastiques qui retenaient leurs barbes avaient glissé sur leur cou. Quelqu'un s'écria :

— Ce sont les types qu'on a vus à la télé, les tueurs de cerfs !

Un Serge et un Coleman dégoulinants traversèrent Front Street en flèche juste devant un taxi rose. Le chauffeur écrasa le frein. Ils sautèrent dedans.

Le taxi possédait une épaisse bâche en plastique étanche sur la banquette arrière, le chauffeur ne se formalisa donc pas de leur état d'humidité avancée.

— On va où ? demanda-t-il.

— Aux combats de coqs, lança Coleman.

— Ne vous occupez pas de lui, ordonna Serge. Avancez, je vous dirai où tourner.

Ils prirent Greene Street vers l'ouest. Serge jeta un coup d'œil par la lunette arrière et s'aperçut qu'une petite troupe poursuivait le taxi. Le chauffeur observa Serge et Coleman dans son rétroviseur.

— Hé ! Mais vous êtes les types de la télé ! Les tueurs !

Il donna un coup de frein. Serge et Coleman sautèrent du taxi et détalèrent dans Greene Street. Le groupe d'autodéfense courait à côté du taxi.

La troupe se rapprochait. Elle était à environ cinquante mètres derrière eux quand ils atteignirent le carrefour de Duval.

Devant, la rue était très encombrée. Au coin gauche, se trouvait Sloppy Joe et sur le trottoir, en train de se déverser dans Duval, se trouvaient les sosies. Ils étaient quelques centaines à s'entasser au milieu du carrefour.

Dans la rue, la foule était dense. La plupart des Hemingway titubaient, se déplaçaient à petits pas, ou restaient immobiles, apparemment sans destination précise et immédiate en tête, un peu comme des vaches en train de paître. Ils bloquaient le passage à Serge et à Coleman, tandis que la troupe leur fonçait droit dessus.

Serge arriva à la hauteur des Hemingway, s'arrêta et pivota sur lui-même. À la recherche d'une solution de fuite. Il aperçut la troupe à quelques mètres, prête à les coincer en bordure des sosies.

— Remets ta barbe ! intima-t-il à Coleman.

Ils remontèrent les élastiques derrière leur nuque puis tournèrent le dos à la troupe et se faufilèrent parmi les Hemingway comme dans une jungle épaisse.

La troupe s'arrêta à la frontière des Hemingway, se hissa sur la pointe des pieds et tendit le cou pour localiser Serge et Coleman. Tous deux s'enfoncèrent encore plus loin parmi les sosies.

L'un de leurs poursuivants tendit le doigt en hurlant :

— Ils sont là !

Voyant le groupe d'autodéfense progresser vers eux, Serge sortit un pistolet et tira en l'air. La troupe recula, hésitante, puis se dispersa quand il tira deux nouveaux coups de feu.

Pendant ce temps-là, les Hemingway s'étaient lentement mis en route dans la direction opposée, autrement dit le bas de Duval. Vu leur état d'hébétude, il y eut une certaine confusion, à laquelle répondit une apathie générale. Mais quand les premiers se mirent en marche, les autres suivirent. Doucement, d'abord. Ils furent cependant bientôt tous en mouvement, un mouvement qui ne tarda pas à s'alimenter de lui-même.

La masse ondoyante et protoplasmique d'Hemingway adopta le trot, puis le galop. Serge et Coleman partirent à la même allure. Quand ils atteignirent Fleming Street, c'était la débandade. Une horde pesante et vacillante d'individus flatulents tonitruait à travers l'île. Une femme hurla. Un étranger se précipita dans la rue pour éloigner un petit enfant de la trajectoire des Hemingway. Une mobylette échappa à son conducteur, et un homme-sandwich qui arborait une pancarte « Repenti » fut piétiné. Son panneau se couvrit d'empreintes de pas.

Les gens couraient en sens inverse en beuglant. D'autres se jetaient sous des porches ou se réfugiaient sur le toit des voitures. Des chats terrorisés surgissaient de nulle part et détalait comme des fous, ce qui ajoutait à la panique ambiante. Un félin tigré sauta sur le dos d'un Hemingway et y planta ses griffes. Le type tournoya en hurlant et en agitant les bras derrière lui pour essayer de frapper l'animal, qui était hors d'atteinte. Il se précipita sur le trottoir et passa à travers la vitrine de Margarita-ville. À l'abri d'une baraque à frites, un groupe de lycéens en mal de sensations fortes chronométrait la troupe. Quand les Hemingway arrivèrent à leur hauteur, ils se jetèrent dans la mêlée et descendirent la rue en se glissant entre les sosies et leurs bocks de bière pour éviter les coups. Sur Angela Street, Serge et Coleman se frayèrent un chemin jusqu'au bord est de la foule et s'engouffrèrent dans une cabane de vente de tickets pour croisières au coucher du soleil.

Les Hemingway en tête de cortège finirent dans la mer, à l'extrémité de Duval. Les autres continuèrent dans South Street jusqu'à ce que la force gravitationnelle du mouvement se tarisse d'elle-même. Les équipes de télévision japonaise, anglaise et espagnole rendirent compte de la cohue générale. Une semaine plus tard, les sosies seraient approchés par un consortium de Londres qui leur signerait un contrat lucratif pour participer l'année suivante à la première course annuelle des Hemingway.

Serge et Coleman retrouvèrent leur chemin en passant par les

minuscules cours et jardins potagers et atterrirent derrière des poubelles entassées dans une allée non loin du Pélican Pourpre. Au loin, du côté de Duval, ils entendaient des sirènes et distinguaient plusieurs colonnes de fumée noire. Ils tournèrent tranquillement le coin et entrèrent dans le hall du Pélican. Trempé, sale et hors d'haleine, Serge salua le réceptionniste en passant, mais le type lui témoigna une indifférence pleine de dégoût et reprit ses mots croisés.

Quand Serge alluma la lumière, il fut aussi surpris que Mo Grenadine. Tous deux poussèrent un cri. Grenadine avait une lampe torche et des outils de cambrioleur dans une bourse à cordon Crown Royal.

— Qui êtes-vous ? demanda Serge.

— Le Termite de Southernmost. Le propriétaire m'a contacté pour me demander...

— Non, c'est pas vrai ! dit Coleman. Je vous connais ! Par la radio ! Vous êtes Holy Moly ! J'adore votre émission !

Grenadine sourit, mais Serge le plaqua tout de même au sol.

— Je n'arrive pas à croire que je parle à Holy Moly en personne ! s'écriait un Coleman en extase tandis que Serge et lui le ligotaient à une chaise. Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Espèce de crétin ! Il cherche le fric !

Serge attacha ensemble les deux chevilles de Grenadine et fouilla dans les poches de son pantalon.

— Enlève ta main de ma bite, espèce de défonceur de pastille ! gueula Grenadine. Au secours, au secours ! Une attaque de pédé !

— C'est ça, jeta Serge en le bâillonnant avec du chatterton. (Il fit jaillir la lame d'un couteau de poche et sectionna toutes les cordes, à l'exception de celles qui retenaient les mains de Mo.) Coleman, viens me donner un coup de main. Aide-moi à le mettre debout. (Coleman cherchait un objet qu'il pourrait faire signer à Grenadine.) Coleman !

Mo frémit. Ils l'assirent au bout du lit. Coleman le tenait fermement par le torse pendant que Serge sortait ses bottes antigravité de son sac et les enfilait à Mo.

— Aide-moi à le mettre la tête en bas, demanda Serge.

Ils accrochèrent les bottes à la barre d'exercice installée dans l'embrasure de la porte de la salle de bains. Serge ouvrit sa boîte à outils, s'accroupit et étudia le visage renversé de Mo.

— Apparemment, t'aimes bien traiter les gens de défonceurs de pastille.

La réponse de Grenadine fut étouffée par le bâillon. Serge lança à Coleman :

— Baisse-lui son pantalon. Remonte-le-lui, je veux dire.

Il farfouilla dans le sac et en sortit un petit entonnoir en plastique destiné à remettre de l'huile de vidange dans le moteur. Lequel

plastique était encore un peu taché.

— Tu sais en quoi tu transformes la vie de types qui ont bien plus de caractère et de compassion que toi ?

Cette fois, Serge retira le bâillon pour laisser Grenadine répondre :

— Fouteur de cul !

Serge lui remit son bâillon.

— Je suggère un toast. Un toast à Holy Moly !

Il glissa l'entonnoir entre les cuisses de Grenadine.

— C'est une boisson que j'ai inventée en pensant à toi. Ça s'appelle le daiquiri spécial défonce !

Serge déboucha une bouteille de rhum et la versa dans l'entonnoir.

— Cul sec !

La moitié de la bouteille disparut dans les entrailles de Mo. Puis Serge lui boucha le cul avec un savon de l'hôtel en forme de pélican.

Il expliqua ensuite à Grenadine, qui était toujours la tête en bas :

— La conduite en état d'ivresse en Floride commence à zéro gramme huit. À quatre grammes, tu es en bonne voie pour le coma, et à six, presque mort. Ce que je viens de te verser doit te placer à quelque chose comme neuf grammes. Dans la mesure où l'alcool évite ton foie et passe directement dans ton sang par les intestins, tu vas te le prendre de plein fouet, comme un missile, dans les minutes qui viennent.

Serge jeta un coup d'œil à sa montre.

— Voici ta seule chance de survie. Toi, tu devrais tout particulièrement l'apprécier. Il faut que dans le quart d'heure à venir, tu persuades quelqu'un de te faire sur-le-champ un énorme lavement. Ta vie en dépend.

Ils décrochèrent Grenadine de la barre et le traînèrent hors de la chambre d'hôtel jusqu'en haut des escaliers.

— Tu as entendu parler du Duval Crawl ? demanda Serge, faisant référence à la tradition de tournée des bars de Duval Street. Eh bien toi, tu t'apprêtes à devenir la première personne de l'histoire à faire le Duval Crawl de la mort !

Il libéra les poignets de Mo, lui retira son bâillon et le poussa dans l'escalier.

— Démerde-toi avec ton mauvais esprit, sale connard, lui hurla-t-il.

Coleman et Serge revinrent à la chambre n° 3 et claquèrent la porte.

Le réceptionniste entendit depuis son comptoir un bruit de dégringolade, et sursauta. Au pied des escaliers, Grenadine se redressait en se tenant à la rampe. Il voyait au moins cinq ou six réceptionnistes qui tournaient comme dans un kaléidoscope.

Il voulut s'approcher de la réception, mais réussit uniquement à se mouvoir comme un type qui vient de subir un rite initiatique

consistant à faire tourner sur son front le manche d'une batte de baseball. Il dépassa la réception et atterrit dans un croton en pot. Le réceptionniste fit le tour du comptoir pour lui venir en aide. Mo l'attrapa par la chemise et lui demanda un lavement.

Il se retrouva sur le cul devant le Pélican Pourpre.

— Et ne vous avisez pas de revenir ! lui jeta le réceptionniste.

Même dans son état de stupeur, Mo savait que le facteur temps était essentiel. Il tituba au milieu de la circulation de Duval et entra dans le Charter Boat.

Le Charter Boat était un bar riche en testostérone et en cerveaux-petits pois, sans aucun doute l'endroit le plus homophobe de Key West. Les barmans mélangeaient les cocktails sur une tourelle dressée au centre de la taverne. Juste derrière, se trouvait un fauteuil de pêche en teck où les clients s'attachaient avant de pencher la tête en arrière pour qu'on leur prépare des margaritas directement dans la bouche. Ça les secouait comme s'ils luttèrent contre un mako de trois cent cinquante kilos.

Mo bouscula deux types assis sur des tabourets. Qui renversèrent leur bière.

— Aidez-moi ! Pour l'amour du ciel ! Ils veulent me tuer. Ils m'ont empoisonné avec de l'alcool...

À ce détail près que ces paroles furent prononcées dans une nouvelle langue incompréhensible, composée en tout et pour tout de voyelles et de salive. Et malheureusement pour Mo, son énonciation s'éclaircit au moment où il aborda la question du lavement.

On l'arrima au fauteuil de pêche. Un homme aux bras musclés lui pinçait le nez tandis qu'un autre lui versait des doubles margaritas dans la gorge. Mo donnait des coups désespérés contre le plateau où reposaient ses pieds. Au-dessus du bar, il aperçut une photo dédicacée de lui-même, où était écrit : « À bas les défonceurs de pastille ! Affectueusement, Holy Moly. »

Il se retrouva une fois de plus affalé sur le trottoir, exhalant des gaz hautement alcoolisés par le haut et le bas. Il se releva en s'agrippant à un garage à vélos et se mit à zigzaguer sur le trottoir en trébuchant sur les mobylettes et en se cognant aux passants, qui le repoussaient contre les murs et les réverbères. Duval Street était devenu une terrifiante maison hantée qui tanguait et s'inclinait, un lieu tout en courbes, déroutant.

En plein milieu de la rue, sans la moindre honte, il mit la main dans son pantalon, puis la glissa entre ses cuisses dans l'espoir de récupérer le savon pélican. Qui était remonté trop haut. Il s'écroula à travers les portes battantes de Sting Rays, une boîte gay. Un arc-en-ciel de rayons laser illuminait l'intérieur obscur. Le pépiement d'un millier de watts lui brisa les tympanes et les mégabaffles lui firent

trembler les côtes. Il se rendit bientôt compte qu'il était sur la piste de danse, à imiter Joe Cocker.

— Pivote sur toi-même ! lui cria le type à côté de lui.

Son partenaire sourit en hochant la tête.

— J'ai besoin d'un lavement ! hurla Mo.

— Quoi ? J'entends rien !

— J'ai dit, j'ai besoin d'un lavement !

Mo se demandait : « C'est des câbles de démarrage, ou quoi ? »

Les types entraînèrent Mo dans un endroit moins bruyant, à l'écart de la piste.

— J'ai dit, j'ai besoin d'un lavement !

Les types éclatèrent de rire.

— Qui n'en a pas besoin !

Nouveaux rires.

— Non, ma vie en dépend ! Il faut qu'on me fasse un lavement !

Il tira sur les câbles de démarrage.

— Eh, ça fait mal, putain !

Mais même pour sauver sa vie, Mo ne put s'empêcher de crier :

— Espèce... espèce de défonceurs de pastille !

— Si c'est ce que tu veux... commença l'un d'eux.

Mais il fut interrompu par un type au bar :

— Cette expression. Cette voix. Je le connais ! C'est le connard de Tampa !

— Un lavement, c'est tout, je vous en supplie !

En guise de lavement, il se fit botter les fesses, reçut coup sur coup trois directs à la mâchoire, franchit les portes battantes dans l'autre sens en vacillant et tomba cul par-dessus tête au beau milieu de Duval Street.

Clang-clang. Clang-clang. Clang-clang.

De plus en plus fort. Clang-clang. Mo se redressa pour voir d'où venait le bruit.

Et vlan ! Il fut percuté par le Conch Train, puis traîné en direction de tous les sites touristiques de Key West.

Avant l'aube, dans la chambre n° 3 du Pélican Pourpre, Serge fut réveillé par le bruit d'une canette de bière qu'on décapsulait. Il découvrit Coleman assis devant l'armoire comme si c'était une télévision.

— Je veux sortir, lança ce dernier.

Mais Serge avait déjà de l'avance sur son camarade. Il sauta du lit.

La veille, il était peu disposé à mettre le nez dehors mais ce matin-là, tout le poussait à partir en exploration. L'île avait commencé à intégrer son métabolisme pendant la nuit.

Serge s'était toujours dit que s'il habitait Key West, il mourrait dans le mois. Tandis que le style de vie capricieux et apaisant de l'île ralentissait le temps et pompait l'énergie des autres, il ravivait le côté obsessionnel de Serge. Son intérêt pour l'histoire, l'architecture, la nature et tout ce qui touchait à Key West le faisait papillonner dans l'île comme un insecte de nuit sous acide.

D'autres se seraient brûlé les ailes à l'alcool et à la drogue qui allaient de pair avec la nonchalance des Keys. Serge, lui, aurait pu frire comme une chips à essayer d'y consumer entièrement sa personnalité. Mais ça, c'était Key West. Cette île cherchait la fêlure en chacun pour mieux l'agrandir à coups de cric.

Serge fut pris d'un frénétique besoin de faire des courses. Il ramena ensuite ses emplettes dans la chambre. Il défit un grand sac à dos et en sortit un plus petit, où il rangea son matériel de touriste-né : un appareil photo, des objectifs, des pellicules de rechange, un calepin en cuir relié, des stylos antigravitationnels, une bouteille d'eau, le guide WPA de la Floride de 1939, des bons de réduction, des cartes, un transistor AM/FM avec alarme météo, un pistolet automatique .25 de voyage et les cartes de crédit d'autres gens. Il laissa une poche vide pour les dépliants, badges, insignes et autres cartes postales à venir. Coleman ajouta quelques bières, une bouteille de bourbon, un shaker, des tasses de voyage et une rangée de joints dans un étui à cigarette allemand en argent datant de la Seconde Guerre mondiale.

Le sac à dos était plus lourd que le pensait Serge. Du coup, il le hissa sur le dos de Coleman et lui tendit sa barbe. Le réceptionniste somnolait quand il lui demanda s'il n'avait pas vu un petit gars noir du nom de Sean. Le réceptionniste entrouvrit les yeux et faillit dire non, mais se contenta de les refermer. Il y avait une cafetière en marche quelque part. Ils quittèrent le hall pour la ville plongée dans la

nuît, juste avant cinq heures.

Des sans-abri étaient couchés dans les allées et sous les poincianas devant l'église épiscopale Saint-Paul. Jeunes et vieux, par ordre d'âge déclinant : l'évolution du clodo à butagaz.

À part eux, seuls les éboueurs et les pêcheurs étaient levés. Il n'y avait pas un bruit, à l'exception de la brise fraîche en provenance de l'océan et des clapets métalliques des boîtes à journaux qui se refermaient par intermittence. Le ciel ne s'éclaircit pas tandis qu'ils marchaient vers le sud sur Duval et traversaient Truman. Le noir n'était juste plus aussi pur. Serge initia Coleman à la Routine avec un grand R.

Il acheta un exemplaire du *Miami Herald* et du *Key West Citizen*, puis sélectionna des sièges avec vue sur la rue à la terrasse surélevée du Sapodilla Inn. Petit déjeuner à quatre-vingt-dix neuf cents. Serge et Coleman en commandèrent deux chacun. Biscuits au babeurre, œufs au plat, gruau de maïs et bacon. Serge étala du jaune d'œuf partout. Coleman agrémenta son jus d'orange d'Absolut.

Quand le soleil se leva sur des gros nuages, Serge lisait les articles à propos des meurtres déconcertants commis aux World Series. Il sauça les assiettes avec les biscuits.

— On y va !

— Okay, fit Coleman.

Serge glissa les journaux dans le sac à dos de Coleman et laissa un billet de dix dollars sur la table.

Ils se remirent en route vers le sud puis traversèrent pour gagner le bas de Whitehead Street. Serge prit des photos de la balise en béton rouge, noir et jaune qui marquait le point à l'extrême sud, qu'il avait déjà photographié la nuit précédente. Ses lacunes en termes de technique et de talent, il les compensait par de l'électricité. Il se coucha par terre, l'œil fixé à un grand angle 28 mm, et se déplaça tout doucement sur la route afin de trouver une nouvelle perspective qui ne le satisfaisait jamais. Il commençait à être vraiment sale. L'objectif grossissait la balise en béton et incurvait le ciel. Des vagues s'écrasèrent sur la digue et envoyèrent des embruns en l'air. Serge appuya sur le bouton.

L'aube n'était qu'une bataille de gris. Serge eut tout à coup la déprimante impression de déjà-vu qu'il ressentait chaque fois que Key West était froide et déserte sous un ciel plombé.

— Ils ont construit cette balise en béton parce que les touristes n'arrêtaient pas de voler les pancartes, expliqua-t-il en s'approchant avec Coleman. Ce n'est même pas l'endroit le plus au sud. Le véritable point se trouve sur le territoire de la marine. (Il désigna du doigt une zone interdite hérissée d'antennes directionnelles tournées vers Cuba, puis montra la résidence de la reine Anne, censée être la maison la

plus au sud.) Tu vois ce bâtiment ? Il paraît qu'il y a des portes secrètes qui mènent à une cave souterraine. Le propriétaire les avaient rouvertes au début du XVIII^e siècle au cas où il serait attaqué par les Indiens, ce qui arrivait tout le temps, puisque nous aussi, on n'arrêta pas de les attaquer. Tu trouves qu'il y a des problèmes de crime de nos jours ? Eh bien, imagine que tu es dans ta cuisine en train de faire cuire une tarte et que les flèches se mettent à voler par la fenêtre...

Coleman hocha la tête pour feindre l'intérêt. Il était assis au bord du trottoir, occupé à se préparer à boire avec ce que contenait le sac à dos. Serge le fit remonter jusqu'à Simonton Street. Ils allèrent déguster une soupe de conques au snack à l'intérieur de Dennis' Pharmacy.

Puis ils se rendirent à l'Armée du Salut et fouillèrent dans le bac des T-shirts à un dollar. Serge en trouva deux.

— Mets celui-là, commanda-t-il à Coleman. (Ils se changèrent au milieu du magasin et payèrent les deux dollars.) C'est ce qu'il nous faut pour ressembler aux gens du coin. Personne ne fera la différence.

Ils descendirent la rue vêtus de T-shirts de la Compagnie d'Électricité de Key West, avec leurs fausses barbes d'Hemingway.

Ils arrivèrent au cimetière par le mauvais côté et escaladèrent la barrière. Serge raconta à Coleman l'histoire du USS *Maine*.

— Tout est en rapport avec le jour où on a visité le vieux Tampa Bay Hôtel.

Il prit des photos de la sculpture vert-de-gris d'un marin qui scrutait l'horizon, avec un avion argenté à hélice qui descendait sur une rangée de cocotiers. Serge poussa Coleman à l'intérieur de la librairie de Key West Island et lui montra les photos dédicacées des écrivains le long des murs.

— Un vrai panthéon ! s'exclama Serge. C'est Tom McGuane ! Et voilà James Hall !

Il acheta des cartes postales ainsi que quelques grands formats d'occasion rares, qu'il glissa dans le sac à dos de Coleman.

Ils filèrent dans Southard Street jusqu'à l'épicerie des Cinq Frères pour manger des toasts au fromage accompagnés de *café con leche*. Coururent chez Faustos acheter des salades cubaines au comptoir de vente à emporter. Foncèrent dans une galerie d'art afin que Coleman voie les gravures de Winslow Homer intitulées *Ouragan* et *Embarquement clandestin*. Puis ressortirent aussitôt.

Serge galopait presque.

— Hé, ralentis ! lui demanda Coleman, qui renversa son verre et essaya d'allumer un joint.

— Désolé, fit Serge.

Ils sillonnèrent méthodiquement le centre résidentiel d'Old Town. Les maisons en bois donnaient de l'inspiration à Serge. Il tendit le doigt et entama un cours d'architecture : « Renouveau classique,

gothique victorien, créole... » Il attira l'attention de Coleman sur les bordures en pain d'épice, la marche des veuves et l'influence des bâtisseurs de navires.

— Tu vois le toit qui descend sur les fenêtres de l'étage ? Ça s'appelle des lucarnes à tabatière.

Coleman prit une nouvelle bouffée de marijuana.

— Encore de l'herbe, hein ? interrogea Serge.

Coleman :

— Herbe, douce, beu, hash, cornet, chanvre, cannabis, joint, spliff, double zéro, bédou, marie-jeanne, joko, tarfion, H, cône, kashmiri, shit, beuz, libanais, charas, pétard, népalais...

Serge arracha son joint à Coleman et l'écrasa dans Eaton Street.

— Ce truc réduit ton cerveau à un chou des marais.

— Il faut qu'on s'arrête pour se reposer un peu, déclara Coleman. Il y a un bar quelque part ?

La Bait House, sur Garrison Bight, avait vraiment été une boutique d'appâts. Des bières flottaient dans l'eau glacée du vieux puits à crevettes en ciment. La pompe à appâts fonctionnait toujours, et les bouteilles nageaient en cercle dans la cuve.

Coleman commanda une bière pression et Serge une Zephyrhills en bouteille.

— Enfin un endroit qui possède une source, déclara-t-il.

Coleman observa la bouteille d'eau de Serge.

— Et la règle de la couleur banane ?

— C'était hier. Je disais que des conneries.

Le bar, placé devant la cuve à appât, perpendiculairement à la porte, était en bois de gaïac sombre et dense. Il était midi dehors et minuit dans la salle, uniquement baignée de lumière rouge. Serge et Coleman s'installèrent sur des tabourets au milieu du comptoir. Il n'y avait personne entre eux et la porte. Dans l'autre sens, trois tabourets plus loin, se trouvait le seul autre client : un vendeur de Dodge descendu d'Hialeah pour quelques jours. Il se glissa sur le tabouret près de Serge.

— Vous roulez en quoi ? Parc'que j'parie que je peux vous refiler un engin mieux que vot' poubelle, à un prix imbattable ! (Il sourit et leur tendit la main avec une confiance aveugle et déplacée.) Archie Wallace. (Leur donna à chacun une carte de visite professionnelle. Il avait de grosses bajoues tombantes comme Droopy et un très fort accent du Sud. Il glissa une boulette de tabac derrière sa lèvre inférieure.) Putain, les Hurricanes ont fait une saison de merde, ct'année. Moi, j'préfère les Crimson Tide, mais quand on est à Rome... hein ? Ah ah ah ! Vous buvez un truc, les gars ?

Serge montra sa bouteille d'eau.

— Pour moi, ça ira.

Coleman, qui avait une bière devant lui, renifla l'opportunité d'une boisson gratuite.

— Une Dewar's !

— Une Dewar's pour le monsieur ! beugla Archie au barman. Putain, les mecs, j'adore les Keys. J'espère bien m'offrir un p'tit extra, si vous voyez ce que j'veux dire. Y a de ces canons ! Et la pêche est pas dégueu non plus. Vous êtes pêcheurs ? Moi, je suis expert en lousps. Dites, c'est quoi toutes ces tapettes dans le coin ? Tavernier, où est l'verre de mon pote ?

La porte d'entrée s'ouvrit brusquement. Serge et Coleman se protégèrent les yeux de la lumière du soleil. Trois individus en costumes sombres entrèrent. Ils portaient des lunettes noires de tireurs d'élite, et un petit fil relié à leur oreille dépassait de leur col de chemise. Ils avaient la coupe de cheveux classique des services secrets et/ou du FBI.

— Merde ! souffla Serge.

Il tourna la tête et se concentra sur son eau minérale, puis abaissa la main la plus éloignée de la porte vers l'arme à sa taille, jeta un coup d'œil au miroir derrière le bar et leva son verre d'eau à hauteur de ses lèvres avec son autre main.

Coleman transpirait et ne tenait plus en place.

— J'ai peur, lança-t-il à Serge.

— Garde ça dans ton froc, répondit Serge dans un murmure. Ils ne nous ont pas encore chopés. Je vais peut-être réussir à les embobiner.

Les agents regardaient tout autour d'eux tout en avançant sans hâte le long du bar. D'un coup d'œil dans le miroir, Serge vit qu'ils n'étaient plus qu'à trois tabourets de lui. Il retira la sécurité de son arme.

Quand les agents furent juste à leur hauteur, Serge tourna lentement sur son siège en cherchant quelque chose de désarmant à dire, du genre : « Ça boume aujourd'hui, les gars ? »

Il avait pivoté d'un quart de tour et s'apprêtait à ouvrir la bouche quand deux agents bondirent en arrière, en position de tir, sortirent leurs flingues de leurs holsters d'épaule et hurlèrent : « Bouge pas, fils de pute ! »

Le troisième agent attrapa le vendeur de Dodge par les cheveux et lui plaqua la tempe contre le bar. Puis il exhiba à hauteur de son visage un mandat d'arrêt paraguayen pour onze attentats à la bombe. La photo du vendeur de Dodge figurait au-dessus du nom Che Mendez alias « le Carcajou », « le Dingo », « le Charançon de tapis à bandes jaunes ».

— C'est la fin de la route pour toi, Che, fit l'agent.

Le vendeur de Dodge lança avec un fort accent espagnol : « *Viva la révolution !* » et fut entraîné par la porte.

— Allons dans un autre bar, proposa Coleman.

L'avant-dernière île de l'Overseas Highway avait dans le temps servi d'étable à Key West. On y élevait le bétail destiné à nourrir les habitants. Elle s'appelait Stock Island.

Serge quitta l'US 1 au volant de la LeMans et prit la direction du nord sur Cross Street, puis remonta la Cinquième Rue jusqu'au Cow Key Channel.

Il roula sur le parking jusqu'aux docks, coupa le moteur et se mit à scruter le bâtiment en blocs de ciment. Coleman vit que quelque chose le perturbait.

— Elle a disparu !

— Quoi ?

— La Cow Key Marina !

Coleman observa le bâtiment couleur pêche et les membres des confréries qui se pressaient autour des jet-skis, cartes de crédit à la main. Serge sortit de la voiture et s'approcha avec Coleman.

— C'est là où ils ont tourné le film ! s'écria Serge. C'est juste à cet endroit que Peter Fonda a fait exploser un bateau ! C'est quand il était dans sa période *Dirty Mary, Crazy Larry*. Et c'est ici que Warren Oates et Harry Dean Stanton ont parlé du meurtre. Il y avait des espadons peints sur les volets. Maintenant, c'est un putain de snack à la con !

Coleman acquiesça.

Serge s'avança jusqu'à un endroit recouvert de gravier et pointa le doigt vers le sol.

— La hutte tiki était ici, celle où Margot Kidder et Elizabeth Ashley se sont battues. J'étais venu là dans les années quatre-vingts. Un type est arrivé au volant d'une Torino, il l'a mise en gage pour un pack de six bières, et il est rentré chez lui à pied.

— Complètement à côté de la plaque, fit Coleman.

— C'est un très mauvais présage, déclara Serge.

Il retourna à la voiture d'un air morose, reprit le volant et ne prononça pas un mot jusqu'au bateau de plongée situé quelques quais plus loin.

Le capitaine Bradley Xeno avait obtenu son grade de capitaine en achetant un bateau, tout simplement, ce que Serge considérait comme très gênant. Il insista pour l'appeler « enseigne ». Xeno le détesta à la seconde où ils se rencontrèrent.

Ce qui mettait Serge au même plan que tous les clients que Xeno avait jamais eus. Il possédait un Wellcraft de trente pieds, qu'il remboursait en emmenant des touristes en mer faire des sorties de plongée sous-marine écourtées sur des récifs merdiques, pollués et sans poissons.

Les excursions traditionnelles proposées par les autres bateaux duraient trois ou quatre heures plutôt agréables. Mais au bout d'une heure et quart environ, Xeno ne supportait plus l'idée de la présence d'étrangers sur son bateau. Alors, il faisait sortir tout le monde de l'eau et revenait en quatrième vitesse au port pour déposer sur le quai ses clients abasourdis et amers.

Dans la mesure où il fallait quarante-cinq minutes pour atteindre le récif, les passagers avaient à peine appris à recracher l'eau de leur tuba qu'ils devaient remonter sur le bateau. Xeno interdisait qu'on parle à bord.

Parfois, il lui arrivait de s'attarder sur un site de plongée, si bien que les clients avaient le temps de s'apercevoir de quelque chose et demandaient :

— Hé, où sont les poissons ?

Xeno rétorquait alors :

— Vous voulez du poisson ? Allez au Homard Rouge !

Il portait systématiquement une barbe d'une semaine pour se persuader qu'il était un tombeur. Et aussi des lunettes avec des verres miroirs verts et une monture jaune vif, ainsi que le short à mi-cuisses moulant que les joueurs de football mettent à l'entraînement.

Il vendait ses tickets dans une cabane sur Duval Street et amarrait son bateau à Cow Key Channel.

Serge et Coleman arrivèrent affublés de leurs barbes. Xeno leur lança un regard et dit :

— Pas d'alcool avant de plonger.

Coleman décapsula une Bud d'un demi-litre devant lui et la vida d'un trait. Puis déclara en souriant :

— J'ai justement fini de plonger pour aujourd'hui. Il bouscula le capitaine pour sauter dans le bateau, dont il heurta le pont dans un

bruit sourd et sec.

Xeno frémit et s'écria :

— Attention !

— Il y a un problème, enseigne ? demanda Serge. Xeno se retourna, dévisagea Serge et se promit de rester en mer encore moins longtemps que d'habitude.

Pendant le trajet aller, Xeno poussait des soupirs et faisait des grimaces pour bien signifier son ennui à tout le monde.

Quand il ordonna à une mère célibataire de « surveiller son putain de môme », il entama une glissade inexorable dans l'esprit de Serge.

À six milles de la côte, près du récif, le petit garçon aperçut quelque chose à l'horizon en direction du Gulf Stream, au sud.

Serge regarda dans ses jumelles. À cinq milles, une demi-douzaine de types en haillons étaient juchés sur ce qui ressemblait à des baignoires de poupée attachées ensemble.

— Des naufragés. Ils ont l'air dans un sale état.

— Qu'ils aillent se faire foutre ! décréta Xeno. Ils viennent nous piquer nos boulots, et ensuite ils finissent au chômage à vivre à nos crochets !

Quand Xeno se retourna, il avait un .38 à canon court pointé entre les deux yeux.

— Va les chercher, ordonna Serge.

La vapeur sortait presque littéralement des oreilles de Xeno au moment où les six réfugiés cubains montèrent à bord de son bateau bien-aimé en riant, en saluant tout le monde et en chantant : « U-S-A ! U-S-A ! »

Serge demanda à la mère célibataire d'emmener son petit garçon à la proue. Elle obéit.

— Pourquoi faire ? demanda Xeno d'un ton hargneux.

— Retire tes vêtements.

*

— Sérieusement, vous ne pouvez pas faire ça ! protesta un Xeno en haillons, debout sur le radeau. Je risque de mourir !

— Tant mieux pour tout le monde, fit Serge. Comme tu dis, ces réfugiés vont te piquer ton boulot. Tu deviendras donc un travailleur sans emploi, et je devrai payer ton allocation chômage de *ma* poche !

Le capitaine Xeno suppliait Serge tandis qu'il défaisait la corde qui rattachait le radeau au Wellcraft. En guise de réponse, Serge lui chanta les paroles de Tom Petty : *You Don't Have to Live Like a Refugee*.

Il largua les amarres qui reliaient les deux embarcations. Xeno s'éloigna lentement en flottant sur le Gulf Stream.

Serge lui hurla :

— On n'aime pas les gens sectaires, dans ce pays !

— Ouais ! fit Coleman. On n'aime pas les Cubains non plus !

Serge se retourna et lui décocha un regard noir.

— Désolé, fit Coleman.

Serge était maintenant libéré de toute influence de son traitement médical. Dans l'esprit et la lettre de la justice américaine, il n'était plus apte à être jugé.

Au lieu de regagner le port le plus proche, il retourna avec le bateau en direction du récif.

Il distribua des masques, des tubas et des gilets de sauvetage aux réfugiés, qui écoutaient attentivement et hochaient la tête en se disant que c'était peut-être une étape du processus de naturalisation. Mais ce qui avait commencé dans la joie se transforma bientôt en séance de dégrisement pour les Cubains, qui se retrouvèrent de nouveau à l'eau, contraint d'apprendre à se servir des tubas sous la menace d'une arme à feu.

Serge, penché par-dessus le bateau, leur parlait avec un revolver dans une main et un guide de pêche imperméable dans l'autre. Il tapota deux fois la carte en plastique avec le canon de son arme.

— L'un d'entre vous est-il capable de reconnaître un sergent-major ?

Le secteur des assurances avait élevé le niveau de violation de la vie privée à un seuil qui faisait pâlir d'envie le FBI. C'est pourquoi quand Charles Saffron désirait des informations, il lui suffisait d'interroger sa propre compagnie. La New England Life piétinait les libertés individuelles avec un tel délice qu'elle recourait à cette solution même quand il y avait des moyens plus simples et plus économiques.

Saffron composa le numéro de son bureau de Tampa depuis la suite présidentielle de l'Ocean King Resort, au bas de Simonton Street. Il retrouva la trace de Grenadine grâce à une série de coups de fil facturés à son domicile, mais passés depuis le Shrimboat Willie's Motel and Grill de Key West.

« Ça ne peut pas être aussi simple », pensa Saffron un quart d'heure plus tard, debout dans la chambre de Grenadine, qui était située au premier étage. Il n'avait même pas eu besoin d'une carte de crédit, la porte voilée s'étant ouverte d'un petit coup sec. Et maintenant, un bloc-notes jaune posé sur la télévision lui délivrait ces mots :

« Serge/Coleman (souligné) Pélican Pourpre, chambre 3, 27 octobre. »

Il avait franchi la fenêtre et il était en train de redescendre, une

main après l'autre, par un câble d'ouragan fixé au sol quand il entendit les Costa-Gordiens ouvrir violemment la porte.

Dans la chambre 3 du Pélican Pourpre, Coleman essayait sa nouvelle pipe à eau en forme de toucan. Il s'assit en tailleur au centre de la pièce et posa la bouche sur le bec orange vif. L'oiseau produisit un gargouillis reconnaissable entre mille quand il s'emplit de fumée de hash. Coleman se redressa, prit une profonde inspiration et essaya de retenir la fumée du mieux qu'il put, mais commença à éternuer, puis rejeta le reste dans une monstrueuse quinte de toux.

Étourdi par le nuage de fumée illicite, il se rassit. « Mes poumons n'ont plus la même capacité qu'avant, se dit-il. Je me demande bien pourquoi. »

On frappa à la porte.

— Qui c'est ? demanda-t-il.

— Des crêpes fourrées de Southernmost !

— À manger ! s'écria Coleman. Entrez !

Trois Latinos surgirent dans la pièce et sortirent de leurs vestes des mitraillettes israéliennes munies de silencieux. Ils promènèrent le canon de leur arme de droite à gauche et arrosèrent le centre de la pièce.

Les silencieux produisirent le bruit illusoire d'un doux ronronnement au moment où le toucan en céramique explosa et les éclats en céramique colorée retombèrent partout dans la pièce. Quand ils eurent terminé, ils poussèrent le corps de Coleman hors du passage et entreprirent de mettre la chambre à sac.

Le savon pourpre de l'hôtel en forme de pélican tinta en heurtant le plateau en acier inoxydable. Le D^r Sheldon Killjoy l'avait attrapé avec des ustensiles dont Susan Tchoupitoulas se dit qu'ils ressemblaient étrangement à des couverts à salade.

— Ce *sont* des couverts à salade, déclara Killjoy.

La morgue de Southernmost, située sur Atlantic Boulevard, partageait un bâtiment avec une laverie automatique où l'on n'était pas obligé de garder ses vêtements et l'Unofficial Jimmy Buffett Museum, qui devait faire face à une avalanche de procès.

Susan questionna Killjoy à propos du savon retrouvé à l'intérieur d'un Mo Grenadine étendu devant eux dans un bien sale état.

— Pour moi, ça reste un accident, répondit Killjoy. Le savon ne signifie rien. Vous n'imaginez pas les trucs que j'ai pu retrouver, déjà. Une guirlande de Noël électrique, deux kilos de ciment sous-marin à prise rapide...

Susan renversa une grande enveloppe marron sur la table de dissection vide près de celle où gisait Mo.

Elle contenait les objets qui se trouvaient dans ses poches : cinq pennies, une bobine de fil marron, une boîte d'allumettes à l'effigie d'une boutique de plongée, deux pastilles antiacidité en vrac et la clé d'une chambre du Shrimpboat Willie's.

Une jeune femme en maillot de bain une pièce et chapeau de soleil ouvrit les volets de la fenêtre passe-plat. Elle avait sous le bras une salière gonflable d'un mètre vingt de long et des boucles d'oreilles artisanales en languettes métalliques.

— C'est ici que je paie ça ?

— Non, répondit Killjoy en pointa une main gantée de latex qui contenait un foie. La caisse de la boutique de souvenirs se trouve au bout de l'allée suivante.

Susan garda la clé de l'hôtel et remit le reste des objets dans l'enveloppe marron, qu'elle posa sur le bureau de Killjoy.

— Merci, doc !

*

Une brosse à dents Mickey Mouse dépassait du coin de la bouche fermée de Serge tandis qu'il avançait dans le couloir à l'étage du Pélican Pourpre en chantonnant *Smuggler's Blues*. Il portait une robe de chambre en gomme-gutte avec un pélican à hauteur du sein droit et se demandait quand les deux types aux cinq millions allaient faire leur apparition. Il avait plus que tyrannisé le réceptionniste à leur propos.

Les tongs en plastique de chez Eckerd à quatre-vingt-dix-huit cents qu'il s'était achetés pour s'éviter un pied d'athlète dans la douche à l'européenne produisaient un claquement humide sur le parquet vernis. Une serviette était enroulée comme un turban autour de ses cheveux humides, ce qu'il avait appris à faire dans son enfance en observant Haji dans *Johnny Quest*.

En ouvrant la porte, Serge eut la sensation d'une présence étrangère dans son cœur. Coleman était assis dans un coin, défiguré. Trois Latinos en costumes blancs armés de mitraillettes fouillaient la pièce.

Ils le virent.

Serge disparut de l'embrasure de la porte et se plaqua contre le mur.

La règle veut qu'une personne désarmée qui se retrouve face à trois types munis de mitraillettes s'enfuie en courant. Les Costa-Gordiens ne pensèrent pas autrement en chargeant la porte. Serge coupa le souffle au premier d'entre eux d'un coup de coude à la pomme d'Adam.

Puis il claqua la porte au nez des deux autres et bondit de l'autre côté, attrapant au passage la mitraillette du Costa-Gordien couché par terre. La porte se rouvrit et les deux Costa-Gordiens restants se précipitèrent dehors, tournés du mauvais côté.

Serge tira à l'aveuglette à travers le battant. Des échardes de bois, de la sciure et des écailles de peinture pourpre jonchèrent bientôt le sol de l'étage.

Il traîna les deux corps dans la pièce. Le troisième Costa-Gordien, qui n'était pas mort, tenait sa gorge endolorie à deux mains. Serge l'assomma avec un cendrier pélican en verre.

Il s'approcha de Coleman et s'assit par terre à côté de lui. Il lui mit un chapeau de Marlin sur la tête, enfila le sien et fixa le plafond.

La porte grinça et s'ouvrit. Charles Saffron surgit en pointant une arme.

— Si vous le prenez comme ça, je refuse de vous acheter le moindre magazine, déclara Serge.

— Je veux l'argent, jeta Saffron. (Il baissa les yeux et aperçut les mitraillettes.) Des silencieux. Parfait.

Il s'empara de l'une des mitraillettes et passa la main dans son dos pour remettre son pistolet dans le holster dissimulé au creux de ses reins.

Pour Serge, assis en tailleur par terre près de son pote, rien n'avait plus d'importance. Il raconta tout à Saffron sur Veale et l'attaché-case, ainsi que sur les deux gars des World Series et du Pélican Pourpre.

La mitraillette toujours braquée sur Serge, Saffron appela à nouveau son bureau pour vérifier ses dires.

Il émit une série de « hum-hum » en écoutant les informations qu'on lui transmettait sur Sean et David, y compris leurs coups de téléphone passés le matin même depuis l'Angel Fish Inn.

— Tout est vérifié, déclara-t-il.

À cet instant, Serge sut qu'il était mort. Il demanda :

— Vous pouvez prendre une dernière photo de nous ?

Puis il se pencha, passa un bras autour de l'épaule de Coleman et sourit.

Saffron était horrifié par le spectacle qui s'offrait à lui. Le corps de Coleman attirait déjà les mouches.

— Pas question ! tonna-t-il.

— Je vous en prie, supplia Serge en ramassant l'appareil photo pour le donner à Saffron. Je crois que les réglages sont bons.

— J'ai dit non !

Serge appuya sur le bouton. L'ampoule au xénon explosa au visage de Saffron, ce qui l'aveugla. Serge plongea pour s'emparer d'une mitraillette. Saffron hurla et tira au jugé.

Les événements se ralentirent et se ralentirent encore jusqu'à l'arrêt

total du temps, qui resta un instant suspendu en l'air comme un perchiste au-dessus de la barre. Saffron était en train de recharger et se remit à tirer n'importe où. Serge lui mit le guidon de la mitrailleuse sur la poitrine.

Il n'y avait pas le moindre souffle d'air. C'était l'une de ces journées un peu fraîches où il faut mettre un manteau léger pour sortir. Mais les rayons de soleil qui filtraient par la fenêtre créaient un joli effet de serre. La lumière qui pénétrait de biais dans la pièce éclairait un tube de poussières dansantes. La température rappela à Serge une journée avec sa mère où ils avaient dégusté un sandwich au thon dans le jardin, au début des années soixante.

Sans s'en apercevoir, il se mordit un petit bout de la langue pendant qu'il se concentrait, l'espace d'un millième de seconde. Il visa et s'apprêta à tirer quand il sentit une balle en provenance directe de la poisse percuter sa poitrine. Mais vu son taux d'adrénaline, il ne ressentit qu'un petit coup.

Il inhala rapidement la moitié d'une bouffée d'air. Pour de mystérieuses raisons, il se représenta la vue depuis le Seven Mile Bridge et, au moment où il tombait tête la première, pensa que ça avait été un beau voyage.

Susan Tchoupitoulas trouva la chambre du Shrimboat Willie's complètement à sac. En partie à cause de la fouille des Costa-Gordiens, en partie à cause du style de vie de Grenadine. Les matelas et oreillers étaient éventrés, la commode jonchée de canettes de bière vides, de sous-vêtements sales et de bretzels en miettes ; les abat-jour tachés de graisse de viande séchée. Un bloc-notes jaune avait été transformé en confettis. L'attention de Susan fut attirée par un petit bout de papier. Elle y déchiffra : « Serge/Colem ». Le reste était arraché.

Elle trouva sous le lit un engin électronique dont l'écran s'éclaira de vert quand elle enclencha le bouton « on ». Sur l'écran de dix centimètres, une flèche désignait un point clignotant au nord.

De retour au volant de sa voiture de patrouille, Susan partagea son attention entre la route et la surveillance de l'écran de la tête chercheuse, qui la conduisit à une LeMans garée près du Pélican Pourpre, en haut d'Elizabeth Street.

Le réceptionniste regarda les photos de Serge et de Coleman que lui tendait Susan et s'exclama :

— Ces types-là ! (Il désigna la cursive au-dessus de sa tête.)
Chambre 3.

Susan retourna à sa voiture pour demander des renforts. Son vieux coéquipier Jeff arriva le premier, suivi du plus ancien des Bubbbs, le lieutenant Turdly.

Elle suggéra qu'ils délimitent un périmètre de sécurité, mais Turdly lui rétorqua :

— Reste-là, gamine.

Et partit à l'assaut des escaliers d'un air bravache.

Saffron avait laissé la porte entrouverte.

— Lieutenant, il me semble qu'on devrait...

Cette fois, il la bouscula en lui donnant au passage dans les côtes un coup de coude rapide, discret et sans témoin.

— Quel bordel ! déclara-t-il en se tapotant le ventre, c'est-à-dire la cible à atteindre pour le Costa-Gordien encore en vie qui s'était remis de sa blessure à la gorge et braquait une mitrailleuse.

— Attention ! cria Susan en pointant son arme.

Mais les grands gestes de Turdly bloquaient l'embrasure et ne permettaient pas un tir sans bavure.

Susan se jeta au sol derrière le lieutenant, ce qui lui coupa le

souffle. Elle lui tira entre les jambes et atteignit le Costa-Gordien à la bouche.

Turdly resta coi un instant, puis s'écria :

— Tu te prends vraiment pas pour de la merde !

Avant de la repousser dans l'encadrement de la porte et de quitter la pièce.

Serge ignorait où il se trouvait, au paradis ou ailleurs. Il était couché par terre. Il entendit des voix, un coup de fusil qui résonna comme dans un canyon et une voix grave : « Prends-prends-prends pas pour de la merde-merde-merde... »

Il n'y avait ni tunnel, ni lumière vive, ni corps désincarné en train de flotter dans la pièce. Incapable de se relever, Serge se contentait de regarder fixement depuis le sol. Il essaya de crier au secours mais, comme dans un rêve, aucun son ne sortit de sa bouche. Il avait vraiment très peur. Puis il réussit à remuer le bout des doigts, le cou et la bouche. Sa panique se dissipa juste assez pour qu'il comprenne qu'il valait mieux ne pas appeler. Quand il parvint à soulever sa tête, il ressentit une douleur dans la poitrine aussi vive que si un gorille lui avait donné un coup de poing.

Sa chemise était humide et tachée de rouge au centre, mais le coup de feu de Saffron avait fait moins de dégâts qu'il le pensait. La balle avait ricoché sur sa cage thoracique et provoqué une arythmie ayant entraîné une perte de connaissance.

Tout le monde venait de sortir. Turdly avait placé un sous-fifre bubba sur la coursive afin de monter la garde devant la chambre.

Serge referma la fermeture à glissière de son coupe-vent pour dissimuler la tache de sang et attrapa son appareil photo. Puis il jeta un coup d'œil par la porte et vit que le policier en faction était penché par-dessus la balustrade de la coursive et observait le hall sans se préoccuper du reste.

Serge recula vers la porte avec son appareil et se mit à photographier la chambre. Le policier l'entendit et se retourna.

— Hé ! Vous n'avez rien à faire là ! Sortez d'ici !

Le policier montra les escaliers du doigt.

— D'accord, d'accord, fit Serge.

Susan recueillait le témoignage du gérant de l'hôtel derrière la réception quand ce dernier montra du doigt Serge qui descendait les marches. Il annonça d'un air désinvolte :

— C'est lui.

Serge vit la fille vêtue de l'uniforme du shérif se tourner dans sa direction en cherchant son revolver. Mais l'arme de Serge était déjà prête sous son coupe-vent. Il la sortit et mit aussitôt Susan en joue.

— Bougez pas ! cria-t-il.

La main sur son arme encore dans le holster, Susan s'immobilisa.

Ils se dévisagèrent. Les battements de leurs cœurs respectifs empêchaient toute action. Serge lut le nom de Susan inscrit sur le badge de son uniforme.

— Tu es Suzie. La fille de Samuel. (Elle acquiesça en regardant le canon de son arme.) Dis bonjour à ton père pour moi.

Il abaissa son arme et la lui lança d'un geste vicieux. L'objet atterrit aux pieds de Susan. Il pivota sur ses talons et s'avança tranquillement vers la porte du Pélican Pourpre.

Susan sortit son revolver, qu'elle tint à deux mains.

— Bougez pas ! (Serge continua à avancer.) Je vais tirer ! menaçante, cette fois avec davantage de fermeté et de détermination.

Serge se retourna depuis le seuil.

— Non, tu ne tireras pas.

Il tourna à nouveau les talons et quitta l'hôtel en courant. Susan se précipita dehors, mais quand elle atteignit le trottoir, la rue était déserte.

*

Saffron passa deux heures pénibles à fouiller une seconde chambre d'hôtel subtropical et à écumer un second parking à la recherche d'une voiture qu'il ne trouvait pas. Le moment était maintenant venu d'une approche honnête et directe : la vérité n'avait jamais fait de mal à personne. Il se dirigea vers la réception de l'Angel Fish Inn.

Une fois que Saffron eut tout expliqué, le réceptionniste lui apprit que ses anciens camarades de lycée Sean Breen et David Klein avaient sans doute décidé de faire l'impasse sur la réunion d'anciens élèves, puisqu'ils venaient de prendre un hydravion pour Fort Jefferson.

— C'est où ? demanda Saffron.

— Dans les Dry Tortugas.

— Où ça ?

— Vous allez tout au bout de Key West, et vous nagez pendant soixante-dix milles.

Saffron examina les peintures aux couleurs vives à l'huile et à l'acrylique qui représentaient des escaliers français, reines et bleus. Les aiguilles de la pendule se terminaient par un poisson papillon et un poisson clown.

— Tout est donc à thème dans cette ville ?

— Que voulez-vous dire par là ? s'enquit le réceptionniste.

Saffron roulait toutes vitres baissées en s'orientant sur la carte pour rejoindre la route qui faisait le tour de Stock Island, à la recherche du bureau des hydravions. Sans s'en rendre compte, il tapotait son volant en rythme avec *Hot Fun in the Summertime* qui passait sur l'autoradio Alpine.

Le gravier blanc crissa sous ses roues quand il traversa le parking de l'ancienne marina. Il aperçut les hydravions arrimés à l'autre bout, mais ne voyait toujours pas le bureau.

Un type avec des sandales et un T-shirt Blue Parrot sortit d'une cabane en contreplaqué que Saffron pensait être un snack-bar à l'abandon. Il abaissa un volet en PVC ondulé sur le devant de la hutte.

Au moment où Saffron s'approchait, il découvrit que le type portait sous le bras un manche à air orange foncé.

— Désolé, on a fait décoller le dernier avion il y a vingt minutes et on a dû annuler les autres. Il y a un orage qui s'annonce.

Saffron sortit mille dollars de sa poche.

— Ce que je voulais dire, c'est qu'on était justement en train d'embarquer.

*

Les sinus de Sean lui apprirent que le baromètre était au beau fixe quand David et lui passèrent à trente mètres au-dessus de l'atoll Marquesas dans un ciel clair et lumineux, à l'exception d'une ligne de nuages pop-corneux en direction de Cuba. Trois dauphins nageaient dans un creux près de la côte nord-ouest de l'atoll. Une volée de mouettes quitta le mât d'une épave couverte de rouille et à moitié immergée.

Leur pilote ressemblait à un Jack Nicklaus cuité. Il portait une chemise de golf bleu cobalt ouverte, et son bronzage s'interrompait à un centimètre sous sa visière de soleil blanche. Il appuyait sur les pédales de l'avion avec des pieds chaussés de sandales de créateur taillées dans de vieux pneus, et sinon, il était nostalgique, laconique et ponctuel.

Il y avait une caisse de Budweiser sous son siège. Il se rendit compte que la présence de la bière inquiétait Sean.

— C'est au cas où on rencontrerait les pêcheurs de crevettes, dit-il sans donner davantage d'explications.

Ils portaient tous trois des casques munis d'écouteurs. Celui du pilote était gros, rouge et équipé d'un micro dont il ne se servait pas. Sean et David avaient des modèles jaune et bleu plus petits. Sean remarqua que les couleurs primaires étaient toutes représentées, mais garda cette réflexion pour lui.

Ils volaient depuis une demi-heure et il n'y avait plus aucune trace de présence humaine. Les quelques derniers îlots à palétuviers se terminaient en goutte à goutte quand apparurent les caouanes. Des douzaines d'entre elles étaient éparpillées sur les zones désertiques du golfe du Mexique. Elles agitèrent leurs minuscules nageoires au moment où l'ombre du Cessna passa au-dessus d'elles.

David jeta un coup d'œil à l'horizon par-dessus la coque de l'avion et fut le premier à le voir. Il trouva qu'il ressemblait à ce truc lisse et noir sur la lune dans *2001, L'Odyssée de l'espace*.

Très loin dans le golfe, au cœur d'un monde sans angles, ce long rectangle de la taille d'un centre commercial surgissait de la mer au milieu de nulle part et à mi-chemin d'un second nulle part.

À mesure qu'ils s'approchaient, Fort Jefferson se révéla être un hexagone en brique. Jack Nicklaus effectua un virage sur l'aile et décrivit des cercles au-dessus du fort pour préparer l'amerrissage. Une cour verdoyante apparut au centre de plusieurs bâtiments de trois étages. Il y avait des douves, un pont, un port, des bouquets de cocotiers et une plage de sable accolée au mur d'enceinte côté sud.

Des bateaux à voile et des yachts étaient ancrés près du port. Le pilote les écarta en amerrissant. Quand il coupa les gaz, l'avion tomba brusquement. Sean et David eurent une sensation de vide à l'estomac. Les flotteurs touchèrent rudement l'eau, firent mine de rebondir et se stabilisèrent quand le Cessna s'avança vers la plage.

L'avant des flotteurs s'enfonça dans le sable. Jack Nicklaus sauta dans l'eau, qui lui arrivait aux chevilles. Sean et David descendirent plus doucement.

David, debout sur le flotteur gauche, tendait le matériel à Sean, qui se trouvait dans l'eau.

— On n'arrive pas dans ce genre d'endroit par accident.

Sean glissa et tomba sur un genou.

— Non, mais parfois par erreur.

Le pilote de Charles Saffron était un vrai moulin à paroles. Dégingandé et électrique, il avait une moustache en guidon de vélo ainsi que des cheveux frisés qui ne connaissaient pas l'usage de la brosse. Agé d'environ vingt-cinq ans, il donnait l'impression de ne s'être jamais vraiment réveillé.

— Et voici à la fois Indiana Jones, Banana Republic et *À la poursuite du diamant vert* ! s'écria-t-il, heureux de voler. Votre petite tranche de paradis !

La plupart des passagers désirent s'asseoir sur le siège du copilote quand il est disponible, mais après un coup d'œil au pilote, Saffron préféra l'arrière de l'appareil. Le type, à la fois calme et surexcité, était

trop distrait pour s'offusquer de la réaction de son client. Il fit tout à coup penser Saffron à Mark Fidrych, le lanceur des Détroit Tigers qui parlait aux balles de base-ball.

— Mec, c'est le début et la fin de la Floride. Notre réponse au sommet de l'Éverest, au bout de la Vallée de la Mort et à la fermeture du Rick's.

« Ne m'appelle pas mec », dit une voix dans la tête de Saffron, qui ouvrit une boîte camouflage étanche sur ses genoux.

— Mec, il se passe des trucs vraiment dingues ici ! Si tu connaissais toutes les histoires !

« Non, je ne préfère pas. »

— Au début, c'était un fort qui servait à protéger les bateaux dans le golfe, comme Gibraltar. Tu piges ?

« Nan. » Saffron sortit ses pistolets de la boîte et les chargea.

— Mais les soldats ont chopé la fièvre jaune et sont tombés comme des mouches. Alors, on les a mis en quarantaine sur un banc de sable. Vraiment trop !

Saffron vérifia le réglage des viseurs.

— Puis c'est devenu une prison. Et tu sais ce qui s'est passé ? Certains détenus sont devenus fous. Moi, c'est ce qui me serait arrivé ! Ils ont voulu rejoindre les Everglades à la nage, à cent milles de là. On les a jamais retrouvés.

À mi-chemin des Tortugas, le pilote annonça :

— Mon nom, c'est Tom Johnson. Mais on m'appelle Crash Johnson.

Crash avait pour manie de se tourner complètement vers Saffron pour lui parler. Il se rendit compte de l'appréhension de son passager.

— T'inquiète pas, ce machin vole tout seul.

Saffron se dit que si c'était vraiment le cas, il aurait déjà buté le pilote.

— C'est d'ici que le USS *Maine* est parti pour la Havane. Et c'est ici qu'il a sauté. Ça marque le début de la guerre hispano-américaine. Tu t'intéresses à l'histoire ?

« Nan. »

— C'est comme le type qui a descendu Lincoln, hein ? Il y avait un second gars, un médecin qui savait pas qu'il était le tueur et qui lui a soigné sa jambe cassée. Eh bien, ils l'ont envoyé en prison, lui aussi. Ça les avait énervés à ce point ! Et devine où ils l'ont mis ?

« Je n'en ai pas la moindre idée. »

— Gagné ! À Fort Jefferson. On peut voir sa cellule. Ça fait partie de la visite du fort. Tu sais que Tortugas, ça veut dire tortues en espagnol ? Ou en mexicain.

Crash se gratta le menton.

— Mais tu te demandes sans doute pourquoi on les appelle les Tortues *sèches* au milieu de toute cette foutue eau.

« Pas le moins du monde. »

— Parce qu'il n'y a pas d'eau potable ! On peut crever de soif, ici ! Tu vois le tableau ? Les gens qui viennent aux Tortugas subissent le genre de malédiction qu'on rencontre d'habitude dans les tragédies grecques.

« C'est ce que je commençais à me dire », pensa Saffron.

— Tu vois cette île là-bas ? Tu sais ce que les marins y faisaient, avant ? Ils écrasaient tous les œufs des oiseaux en marchant dessus, et les oiseaux en pondaient d'autres dans les heures qui suivaient. Petit déjeuner instantané ! Hé, tu sais ce que je pense ?

Saffron avait envie de se graver un motif sur le front avec un couteau de plongée, mais ils se préparaient à atterrir. Ce serait bientôt fini. Crash décrivit un cercle supplémentaire au-dessus du port parce qu'il n'avait pas le temps d'expliquer toutes les particularités historiques en un seul survol.

Ils se posèrent beaucoup plus doucement que ne s'y attendait Saffron, et s'immobilisèrent sur la plage près d'un autre hydravion.

Crash descendit, ouvrit la portière de Saffron et dit avec effervescence :

— Bienvenue au XIX^e siècle !

Le mur d'enceinte mesurait près de deux mètres de large. Il était assez grand pour que deux personnes y marchent de front. Sean et David laissèrent leur matériel sous un palmier et l'escaladèrent pour avoir une vue d'ensemble du fort.

Ils commencèrent leur promenade par la plage sud, dans le sens des aiguilles d'une montre. Le mur servait de digue au ressac en provenance du golfe. Du coup, il y avait des écosystèmes différents de chaque côté. À leur gauche, c'était la haute mer classique. Une raie manta géante nageait majestueusement près de l'ancre d'un vieux galion. Un barracuda chassait des poissons plus petits dans un coin des douves. David et Sean aperçurent des nageoires de tarpons dans un autre coin.

Sur leur droite, le mur abritait des colonies d'hippocampes, d'oursins, de crevettes et d'anémones. Une méduse flottait à la surface de l'eau comme une petite montgolfière. Un touriste qui faisait le tour en sens inverse promenait son poisson : il coupait des petits morceaux de pain qu'il lançait dans la douve à mesure qu'il avançait, et le poisson nageait très exactement à la hauteur du type en attrapant chaque bout de pain.

Saffron chercha à savoir si Sean et David avaient pris l'autre hydravion et essaya d'entamer la conversation avec Jack Nicklaus. Il comprit bientôt qu'il aurait besoin de dynamite ne serait-ce que pour lui soutirer l'heure. Les pilotes étaient des gens sympathiques, quand on faisait la moyenne.

Au bout de cinq minutes harassantes, Saffron réussit à lui arracher une description sommaire de Sean et de David. Il s'éloigna sans mettre un terme à la discussion.

Puis il sortit un sandwich de sa glacière de voyage et entreprit de faire le tour du mur d'enceinte dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. Il se souvint alors à quel point il détestait les piments et se mit à couper son sandwich en petits morceaux pour le jeter à un poisson dans la douve.

Les deux types qui arrivaient dans le sens contraire correspondaient à la description. Saffron se servit de son numéro de poisson dressé pour leur faire la causette. Ce n'était pas rare que les étrangers baissent la garde dans les Tortugas. Au vu de l'important effort qu'exigeait ce voyage au bout de nulle part, il se créait automatiquement des liens.

Sean et David découvrirent que les autres personnes qui fréquentaient les Tortugas ne ressemblaient pas du tout au club des habitués de la piscine du Hilton. Il y avait là une confluence de modes de vie quelque peu plus originaux. Des aventuriers millionnaires sur des yachts, des étudiants en biologie marine de l'université de Floride, des pêcheurs au filet sur des chalutiers et une colonie de rangers qui vivait dans un coin du fort comme une secte de moines.

La priorité de Saffron était de découvrir si Sean et David avaient trouvé l'argent. Si ce n'était pas le cas, il se tiendrait à bonne distance et les laisserait le conduire jusqu'à leur voiture. S'ils étaient tombé dessus, ils l'avaient certainement déplacé et risquaient donc très fort de disparaître. Il devrait alors accélérer la manœuvre et provoquer une confrontation où il bénéficierait d'une écrasante position de force.

Saffron ne voulait pas paraître trop curieux et espérait qu'au cours de la discussion, ils laisseraient échapper certains indices signifiant qu'ils étaient tout à coup devenus très riches. Une nouvelle maison, des projets de voyage, une retraite anticipée, des maîtresses entretenues.

Saffron jugea leurs réponses ambiguës ou ambivalentes. Elles pouvaient signifier les deux à la fois. David allait déménager et Sean prévoyait de quitter son boulot. Mais il ne détecta pas en eux la frénésie souvent constatée chez les gagnants au loto, un peu comme une accoutumance naissante à l'héroïne.

D'un autre côté, ils pouvaient très bien avoir trouvé l'argent et la jouer cool.

— Hé, les gars !

« Oh non », pensa Saffron. Le type qui s'avavançait sur le mur d'enceinte avec un caleçon de bain et des palmes n'était autre que Crash Johnson. Il avait le nez blanc à cause du zinc qui cachait les rayons du soleil. Son caleçon de bain était orange de cadmium, et Saffron remarqua qu'il était orné d'un motif de pieuvres souriantes affublées de casquettes de marin.

— Seize millions de briques, voilà le chiffre exact. La construction a démarré en 1846. J'adore monter sur le toit. Ça me donne l'impression d'être un roi, déclara Crash en se mettant les mains sur les hanches comme Yul Brynner.

Il parlait du nez à cause de ses bouchons de narines reliés par un petit caoutchouc rose.

— L'autre île avec le phare, c'est Loggerhead Key, expliqua-t-il en désignant un point à quatre milles en direction de l'ouest. C'est la fin des Keys. De la Floride, en fait.

Tandis qu'il parlait, Sean, David et Saffron n'arrivaient pas à détacher leur regard du petit caoutchouc sous son nez. Et Crash ne cessait de courber la nuque et de plier les genoux pour se mettre à hauteur de leurs yeux.

— Il faut du liquide vaisselle pour prendre un bain. Vous savez que le savon normal ne mousse pas dans l'eau de mer ? C'est comme si on se passait une pierre toute douce sur la peau. J'ai découvert ça quand j'ai campé ici pendant trois jours.

Ils continuaient à fixer le caoutchouc rose. Crash se redressa.

— Bon, je vais plonger un peu, dit-il en les saluant.

Saffron le haïssait. Ce crétin n'avait visiblement pas une thune, mais il était heureux de vivre au grand air. Or, le manque de justice en ce bas monde énervait prodigieusement Saffron.

— Qu'est-ce qu'on disait ? demanda-t-il à Sean et David.

Une voix en provenance de la plage les interrompit.

— Les pêcheurs de crevettes !

C'était Jack Nicklaus, qui se mit à courir vers l'hydravion.

Sur la plage, des gens se précipitèrent en direction d'une rangée de canots pneumatiques à l'échouage, qu'ils poussèrent dans l'eau comme s'ils devaient fuir de toute urgence.

Derrière le fort, de l'autre côté de l'eau, s'éleva le vacarme mécanique de la décadence générale. Accompagné du beat des Creedence Clearwater.

— Qu'est-ce que ça veut dire, "janchler" ? s'enquit David.

Un petit bateau diesel en piètre état apparut. L'équipage de pêcheurs de crevettes fous furieux riait et mugissait.

Jack Nicklaus attrapa la caisse de Budweiser sous son siège et galopa en direction du quai. La plupart des canots pneumatiques

quittaient les yachts et les voiliers du port et regagnaient le rivage. Remplis de bouteilles de Beefeater et de Stolichnaya. Tout le monde rejoignit le pilote sur le quai.

Dès que le chalutier longea la jetée, les plaisanciers se mirent à courir en tendant aux marins des bouteilles par-dessus la rambarde, sans attendre que le bateau s'immobilise.

Un grand pêcheur en cuissardes bleues apparut sur le pont, chargé de deux seaux de quinze litres. Les autres se mirent à remplir des sacs en plastique épais de crevettes qu'ils puisaient dans les seaux.

Les plaisanciers brandissaient leurs sacs de crevettes géants comme la tête de leurs ennemis. Les pêcheurs avaient déjà ouvert presque toutes les bouteilles. Le type en cuissardes protesta :

— Les meilleurs alcools et pas un seul soda ! Je donne un sac rempli de crevettes pour un Coca !

Un type qui portait des chaussures bateau et une Rolex se précipita sur une glacière comme s'il était le majordome personnel du pêcheur.

Bientôt, la brise de l'ouest véhicula l'odeur des crevettes grillées sur la plage.

Depuis le mur d'enceinte, Sean, David et Saffron virent Crash discuter avec quelques pêcheurs. Il désignait les différentes parties du fort comme s'il faisait une reconstitution historique à lui tout seul. Les pêcheurs rirent de bon cœur, lui tapèrent dans le dos et l'invitèrent à bord.

Le yacht de Fred McJagger était ancré au sud du port des Tortugas. Max Minimum rejoignait le rivage en canot pneumatique quand il avait aperçu la vente de crevettes.

Il badigeonna de beurre les crevettes qui grésillaient et tressautaient sur un grill à l'extrémité sud de la plage, et les mangea ensuite à l'aide de pinces Channellock dénichées dans une boîte à outils sur le canot, qui était échoué entre la jetée et les quais à charbon. Minimum se dit que ces pêcheurs faisaient vraiment un commerce idiot.

Les crevettes grillées étaient succulentes. Il jeta ses déchets sur la plage, puis entra dans le fort pour se rendre à l'office de tourisme afin de faire éventuellement la visite et de se moquer un peu des vestiges de l'histoire.

Sean et David redescendirent l'escalier en colimaçon depuis le sommet du fort et baissèrent la tête en pénétrant dans l'office de tourisme dont le plafond était très bas. Ils examinèrent les brochures.

— Vous aimez la plongée, les gars ?

Sean et David se tournèrent vers Minimum.

— Je suis descendu avec le yacht de mon patron, expliqua ce dernier. Il m'a éloigné du bureau parce que je faisais trop de ventes. Ils ont dit qu'ils avaient besoin de rattraper le retard de paperasse. (Il s'interrompit pour glousser.) Je suis tout seul et j'ai envie de plonger un peu. Mais il faut que je trouve des gens pour m'accompagner.

David lui répondit qu'il y avait des plongeurs près du mur d'enceinte.

Minimum fit non de la tête.

— Je parle de véritable plongée. À Loggerhead. (Il tendit la tête en direction de l'ouest.) Il y a un récif génial sur le flanc le plus éloigné. Il s'appelle Petite Afrique parce qu'il a la forme du continent. On dit qu'il est merveilleux, et que c'est sans doute le plus beau des Keys car il est vraiment isolé. Vous voulez y faire un tour ?

Sean et David hésitèrent.

— Allez, venez ! Vous allez adorer. Je ne peux pas y aller seul, supplia-t-il. À cause des règles de sécurité.

Sean et David échangèrent un regard et haussèrent les épaules. Pourquoi pas ?

— Super, fit Minimum. Retrouvez-moi sur le quai dans dix minutes.

— Je peux venir, moi aussi ? demanda Charles Saffron depuis l'embrasement de la porte.

Au bout d'une semaine en mer, Minimum finissait par avoir l'air très à l'aise derrière son gouvernail, tandis qu'il manœuvrait le yacht dans le profond et étroit chenal naturel qui séparait le fort de Bush Key. Il fit décrire une boucle nord-ouest, puis ouest-sud-ouest au bateau.

Il cria contre le vent :

— Il paraît qu'il y a des super homards sur le récif, mais ils sont protégés par les lois fédérales !

Le yacht était tellement puissant que le pont bougeait à peine sur les petites vagues du golfe tandis qu'ils se dirigeaient vers Loggerhead. Minimum avait sa veste de bateau ouverte, et les pans voletaient dans son dos. Il tournait le gouvernail avec facilité et l'illusion d'être un vieux loup de mer. Saffron était assis sur ses mains, l'air faussement inoffensif.

Sean et David allaient bientôt être à court d'argent, ce qu'ils auraient évité si Sean s'était rappelé où il avait mis les cinq cents dollars en traveller's checks.

— Je t'ai dit que je les avais cachés !

— Où ça ?

— Si je le savais...

Etc.

Saffron surprit l'altercation, mais le vent entraînait les paroles dans le sens contraire, hors de portée de ses oreilles. Quand il s'arrêta un instant de souffler, Saffron entendit la dernière réplique :

— Si on retrouve où tu as caché l'argent, c'est bon, disait David. C'est ce qui nous permettra de foutre le camp d'ici.

Bingo. Saffron donna un coup d'accélérateur à ses projets.

Minimum jeta l'ancre dans le sable mou à une profondeur de cinq mètres. Le récif se trouvait entre Loggerhead et eux. Ils étaient au niveau du phare.

Loggerhead leur montrait son flanc, mais la carte indiquait qu'il s'agissait d'une longue bande de terre se prolongeant jusqu'à l'endroit où se faufilait le Gulf Stream, à l'extrême sud-ouest. Minimum sauta dans l'eau le premier. Sean et David suivirent, puis Saffron, qui garda sa chemise pour nager. Ils se laissèrent dériver au-dessus d'éventails de mer pourpre et de globes de corail. Ils virent du corail en corne de cerf, en corne d'élan, des éponges tubulaires, des grondeurs, des demoiselles, un vivanot à queue jaune, des chirurgiens, un poisson

perroquet et même un grondin volant.

Un tarpon assez gros pour remporter le concours de Boca Grande passa à trente centimètres de Sean. La muraille argentée le fit sursauter, ce qui éloigna le poisson. Un couple de raies noires d'une envergure de deux mètres nageait tranquillement entre eux.

Tandis qu'ils barbotaient, la distance entre le corail et leurs ventres diminuait. Sean releva son masque et s'aperçut qu'ils se trouvaient à vingt mètres de la plage. Ils se faufilent dans une brèche et gagnèrent la rive à la nage.

Sean se prit à imaginer qu'il était en 1800 et le seul rescapé d'un naufrage. La vision qu'il avait sous les yeux était exactement celle qu'aurait eue un tel matelot. Dans sa partie la plus étroite, en direction du phare, l'île ne mesurait que deux douzaines de mètres. À l'intérieur se trouvait un gardien, qui dormait au sommet de son perchoir.

Sean et David annoncèrent qu'ils se rendaient à l'extrémité sud-ouest de l'île. Ils voulaient pouvoir dire qu'ils avaient été *tout au bout* de l'État. Saffron souhaitait les accompagner.

Minimum annonça qu'il se reposerait sur la plage près du phare. Il désigna au loin, vers l'ouest, une ligne de pluie qui se rapprochait et leur dit qu'ils n'avaient pas trop de temps. Puis il se coucha pour faire une sieste.

Sean et David parcoururent les quelques centaines de mètres qui les séparaient du bout de l'île en examinant le ruban de plage dégagé par la marée basse. Il y eut un brusque coup de vent. Il aperçurent au loin sur l'horizon un front gris et bas qui avançait rapidement sur le ciel bleu vif.

— On y est presque, dit Sean.

La minute suivante, ils atteignaient le bout de l'île. Ils se tinrent tour à tour à l'extrémité de l'État, un endroit pointu et sablonneux, les pieds dans l'eau.

— Qu'on ne s'avise plus de me parler du « southernmost point » de Key West, lança Sean à David, qui prenait une photo avec un appareil jetable étanche. Voilà la *vraie* fin de la Floride.

— La Floride, c'est terminé pour vous, espèce d'enculés. (Saffron pointait sur eux un Glock 9 mm.) Où sont les cinq millions ?

— Hein ?

— Les cinq millions que Veale vous a donnés.

— Qui ça ? demanda David.

Mais Sean eut l'air de comprendre.

— Vous parlez du docteur cinglé ?

— Lui-même.

Un cri assourdi s'éleva. Minimum courait vers eux en hurlant qu'il fallait quitter l'île et rejoindre la sécurité du port de Fort Jefferson, car

l'orage arrivait trop rapidement.

Saffron plaqua son arme contre son flanc et pivota vers Minimum, qui se trouvait à trente mètres de là. Tournant le dos à Sean et David, il souleva un pan de sa chemise et rangea le Glock dans son holster.

— On arrive !

Il fit face à Sean et David :

— Pas d'histoires. Au moindre mot, je vous bute tous les trois. Qu'est-ce qui me retiendrait ?

Le retour à la nage jusqu'au bateau fut tendu et bizarre. Minimum se demandait ce qui se passait entre ses trois compagnons, qui ne cessaient de s'arrêter et de s'observer. Ils reprirent la direction de Garden Key sous un ciel noir. La pluie ne tombait pas encore, mais la température avait chuté de dix degrés.

Après avoir levé l'ancre, Minimum se sentit soulagé et prit le temps d'enfiler un pantalon de jogging. Il distribua des pulls supplémentaires aux autres, puis du café dans des tasses à l'emblème des Vista Lago Estates.

*

Sean se réveilla dans le même état que lorsqu'il faisait une sieste : il n'avait plus aucune notion de l'heure ni de l'endroit où il se trouvait. Il lança un regard inquiet à David et à Saffron, qui avaient déjà repris connaissance du café bourré de somnifères. Minimum les fixait depuis le gouvernail, une Barbie dans la bouche.

Ils étaient tous trois assis sur le plongeoir avec des menottes dans le dos et des liens aux chevilles. Une chaîne de deux mètres cinquante allait de leur cou à des blocs de ciment. David était au centre, Saffron sur la droite.

Le sommet du fort était à peine visible au-dessus de l'horizon. David en conclut qu'ils avaient jeté l'ancre à environ cinq milles au large du flanc le plus éloigné de Loggerhead. Même si le soleil ne se coucherait pas avant une heure, le front de basses pressions laissait croire qu'il était plus tard. Quelques rayons de soleil filtraient à travers le plafond de nuage.

À genoux derrière la poupe, Minimum respirait de plus en plus fort.

Du coin de l'œil, David vit Saffron soulever lentement avec ses mains menottées, sans quitter Minimum des yeux, le pan de sa chemise sous lequel se trouvait l'arme.

Minimum émit un grognement de malade mental puis, sans prévenir, se pencha par-dessus la traverse avec la gaffe et poussa le bloc de ciment de Saffron dans l'eau. Saffron s'électrisa de peur. Les

veines de son cou et de son visage gonflèrent à la surface de sa peau. Des petits vaisseaux explosèrent dans le blanc de ses yeux. Il fut arraché au plongeoir et disparut dans l'eau.

Minimum, dont la respiration était de plus en plus lourde, se pencha à nouveau pour pousser le bloc de ciment de David.

Les yeux de David s'exorbitèrent. Son organisme fut submergé par les endocrines et la fureur. Il vit que Minimum aimait ça.

Ce dernier se pencha en avant avec la gaffe mais interrompit son geste pour faire durer le plaisir. Il tendit le bras jusqu'à ce que la gaffe touche le bloc.

David avait rassemblé ses pieds sous lui, et quand Minimum fut presque déséquilibré, il se projeta en l'air. Son intention était de donner un coup de tête, mais il positionna mal ses jambes et rata son coup.

S'il n'y avait pas eu la Barbie, David aurait donné un coup à la bouche de Minimum avec son front. À la place, il percuta le pied de la poupée.

Minimum bascula en arrière et se prit la gorge entre les mains comme Kennedy dans le film de Zapruder. David s'était relevé pour voir ce qui se passait sur le bateau. La Barbie, tombée de la bouche de Minimum, gisait sur le pont.

À ce détail près qu'elle n'avait plus de tête, laquelle était logée dans la trachée artère de Minimum comme une balle de golf Titleist. Ce dernier chancela, tituba et finalement tenta une manœuvre de Heimlich : il se précipita sur la rambarde. Mais dans la panique, il la heurta trop bas et trop fort. Il bascula dans l'eau.

Éberlués, David et Sean virent Minimum se débattre sur le dos, incapable de se noyer car il était en train d'étouffer. À mesure qu'il s'éloignait vers l'ouest, son corps bougea de moins en moins. Il fut agité de quelques derniers soubresauts, puis devint aussi immobile qu'une épave dans le coucher de soleil.

David chercha autour de lui un objet qui puisse lui servir de levier pour briser les chaînes des menottes. Il essaya de garder l'équilibre quand la proue heurta une série de vagues qui firent vaciller le bateau. En jetant un coup d'œil à Sean, il vit qu'il tentait de se lever. Quand le yacht roula, le bloc de ciment de Sean s'approcha peu à peu du bord du plongeoir et tomba dans l'eau.

Plus de Sean.

David réfléchissait désormais en termes de chiffres. Or, le calcul était très simple : Sean avait deux gosses et une femme. Pas lui.

D'un grand coup de pied, il poussa son propre bloc de ciment dans l'eau.

L'eau salée envahit les narines de Sean alors qu'il était entraîné par le cou vers le fond du Golfe. Quand le bloc de ciment s'immobilisa, il se retrouva tête la première à deux mètres cinquante du fond de l'océan. Près de lui gisait Saffron, mort. Les sécrétions qui lui brûlaient les entrailles, contractaient et déformaient ses muscles secouaient tout son corps.

Il lui semblait que son cœur avait explosé et que sa cage thoracique était pleine de sang bouillant. Avant de disparaître dans l'eau, il avait pris une petite bouffée d'air, qui n'était plus qu'un lointain souvenir. À dix mètres de fond, la pression lui transperçait les tympanes et lui écrasait les poumons. Il était dans tous ses états.

Il y eut de gros remous au moment où le bloc de David toucha le fond entre Saffron et lui.

David agitait ses mains menottées dans son dos pour localiser Saffron. Il avait surestimé sa capacité respiratoire, qui était déjà épuisée. Sa poitrine commençait à s'enfoncer.

Tête en bas, complètement désorienté, il trouvait la tâche plus ardue qu'il l'avait cru. Il fit peu à peu tourner Saffron par sa chemise, quelques centimètres à la fois, à l'aveuglette. Et chercha frénétiquement derrière lui du bout des doigts. Il attrapa le cadavre par la ceinture pour avoir une meilleure prise. Ses poumons étaient sur le point d'exploser. Il ne s'occupa même pas de savoir comment allait Sean. Il sentit une courroie en cuir, qu'il remonta jusqu'au holster. Il n'avait plus de temps, mais il ne pouvait prendre le risque de se dépêcher et de lâcher l'arme, sinon tout était foutu.

Il attrapa le pistolet, s'écarta de Saffron et buta dans Sean. Cette fois, il eut plus de chance et trouva rapidement la chaîne autour de son cou. Il s'en empara dans l'eau noire, pressa l'arme dessus et appuya sur la détente. Fidèle à sa réputation, le Glock tira dans l'eau.

Sean jaillit à la surface. Il recrachait et avalait de l'eau par le nez quand les lames lui passaient au-dessus de la tête. David se courba, attrapa sa propre chaîne et tira un deuxième coup de feu. Il surgit près de Sean. Tous deux luttèrent pour se maintenir à la surface. Sean crut qu'ils n'avaient échappé au fond de l'océan que pour mieux se noyer dans les vagues, mais au cours des minutes qui suivirent, David réussit à briser leurs deux paires de menottes grâce au Glock.

Ils arrachèrent le scotch collé sur leur bouche et nagèrent jusqu'au yacht à l'ancrage, le *Serendipity II*.

Quand l'appel radio émanant de la station des rangers de Fort Jefferson aboutit à Key West, Susan Tchoupitoulas demanda à monter à bord de l'hélicoptère de sauvetage des gardes-côtes.

L'officier de service répondit que le gros de l'orage restant à venir, c'était à ses risques et périls.

Malgré le vent contraire, l'hélico fonça. Un quartier-maître baissa la lumière des projecteurs dans le port, où la confusion grandissait. Trois étudiants en biologie marine couraient après une tente ronde arrachée par le vent. L'objet voletait sur la plage comme une amarante en Nylon à trois cents dollars. La moitié des ancres s'étaient libérées du sol mou, et les bateaux se cognaient les uns aux autres. Des sirènes d'alerte et des klaxons hurlaient. Plusieurs plaisanciers voulurent déplacer leur yacht vers des endroits plus sûrs, comme dans un jeu vidéo de science-fiction.

— Ça a l'air épouvantable, déclara Tchoupitoulas.

— En fait, pour les Tortugas, c'est plutôt calme, répondit le quartier-maître.

Contrastant avec le tohu-bohu du port, deux rangers escortèrent tranquillement Sean et David sur le pont des douves jusqu'à une clairière entourée de palmiers. L'hélico fit descendre un filin de sauvetage.

Il plana. Sean et David se lancèrent un coup d'œil au milieu du grondement venu du ciel. Sean monta en premier. Cinq minutes plus tard, David était à ses côtés. L'hélicoptère tourna et prit de la vitesse, laissant derrière lui Bush et Long Key pour fuir le front de l'orage et gagner le ciel limpide en direction de Key West.

Sean et David allaient bien, mais Susan les prévint qu'ils ne devaient pas s'attendre au sommeil qu'ils convoitaient. Ils étaient des témoins physiques et des suspects de second rang, même si elle espérait bien lever ces soupçons grâce à l'interrogatoire. Key West était en transes depuis la découverte du cadavre du tueur en série de Tampa et l'évasion du deuxième suspect. Un sénateur était décédé de mort étrange, et on avait découvert trois autres corps appartenant aux membres d'un cartel de cocaïne dont la trace prenait mystérieusement fin dans une boîte postale de Grenade.

Il fallait ajouter à ça le cadavre d'un vendeur de maisons préfabriquées, ainsi que celui du directeur d'une compagnie d'assurances. Susan les prévint que tout semblait lié à la chambre 3 du Pélican Pourpre. Sous l'hélicoptère, un trimaran croisait en sens inverse vers les Tortugas avec Blaine Crease dans son harnais de sécurité.

À bord, Sean et David se roulèrent dans des couvertures et sirotèrent du cacao. Ils firent une déposition intégrale au commissariat jusqu'à minuit passé où, vêtus de joggings de la Police Athletic

League, ils se reposèrent et se restaurèrent de calamars frits en provenance du Crab Shack.

Au bout d'un moment, Dave désigna le badge de Susan de la tête et dit :

— Quel nom !

— On ne prononce pas le T, riposta-t-elle.

Comme minuit approchait, Sean et David supplièrent qu'on les laisse dormir, qu'on leur apporte une bière, ou les deux.

Susan leur promit qu'à condition de tenir le coup encore une heure, ils dîneraient aux frais du service le lendemain.

— Tant mieux, lança David. Parce que ce petit malin a perdu nos traveller's checks.

*

Sean et David dormirent longtemps après l'heure où ils auraient dû libérer leur chambre à l'Angel Fish Inn. Quand ils se réveillèrent, il était temps de prévoir leur soirée. Le téléphone de la chambre sonna.

Susan Tchoupitoulas avait l'air encore plus désarmante dans son jean coupé et sa veste trop large qui arborait l'inscription « Conque de combat », son sobriquet de lycée. Ses cheveux détachés et lissés lui arrivaient au-dessus des épaules. Elle n'avait nul besoin de maquillage.

Quand elle aperçut Sean et David, elle quitta sa table à la terrasse du dernier étage de La Concha Inn, le seul bâtiment en hauteur de l'île.

— Il y a une telle faune à Mallory Square. Ici, on sera un peu plus tranquilles, expliqua-t-elle.

Le dernier étage de l'hôtel se composait d'un salon central entouré d'une promenade. Susan s'était assise à sa table préférée au coin nord-ouest. À cela près que ce n'était pas une vraie table, mais l'un de ces guéridons à cocktail. Leurs genoux se frôlaient. De plus, Sean craignait qu'en s'appuyant trop sur la rambarde, il ne descende une tuile ronde et tue quelqu'un huit étages plus bas dans Duval Street.

— J'espère que vous avez une idée de restaurant, annonça-t-elle. Parce que moi aussi, je profite de l'invitation du service, ce soir.

Susan honora ensuite sa seconde promesse : tout leur raconter. Son récit ne risquait pas de mettre l'enquête en péril, dans la mesure où la plupart des protagonistes étaient morts.

Elle leur parla des cinq millions de dollars disparus ainsi que de l'hécatombe sur l'île parmi les trafiquants de drogue et les types qui constituaient la lie de la Floride.

— Et nous ? demanda Sean.

— Apparemment, vous avez été pris pour d'autres. On a vérifié les

registres. La chambre n° 3 du Pélican Pourpre vous était attribuée jusqu'à ce que vous annuliez. Il n'y a pas d'autre lien. En ce qui nous concerne, vous êtes lavés de tout soupçon.

Elle but une gorgée de Coca. Une foule de touristes en provenance des banlieues de l'Amérique se déversa sur le ponton. Un groupe de deux musiciens se retrancha près d'un magnétophone dans un coin. La foule, qui arrivait tout droit des parcs à thème d'Orlando, réclama *Margaritaville* à grands cris.

— Tout le monde pense que ces criminels étaient des génies, surtout cet imbécile de Blaine Crease, déclara Susan. Pourtant, ils ont laissé un sillon d'indices large d'un mile.

— Et ce docteur que j'ai rencontré ? demanda Sean.

— Apparemment, les deux types nommés Serge et Coleman l'ont assassiné à Cocoa Beach et lui ont volé les cinq millions. Ils ont semé des billets de cent dollars tout au long de la côte. Les numéros de série correspondent à ceux de la banque de Tampa.

— Dans ce cas, où est l'argent ? demanda Sean.

— On ne le saura probablement jamais. Serge et Coleman l'ont caché quelque part. Mais ça n'a pas vraiment d'importance. C'était de l'argent de la drogue, donc personne ne fera d'esclandre. Tous ceux qui étaient en rapport avec la compagnie d'assurances cherchent actuellement à se dédouaner.

Un type qui ressemblait à Weird Al Yankovic s'assit sur un tabouret avec une guitare. Les touristes s'approchèrent de lui et s'apaisèrent.

Susan poursuivit :

— Le bureau du procureur pense que c'est presque mieux qu'on ne retrouve jamais l'argent. Une holding de Costa Gorda l'a réclamé. Tout le monde sait qu'il provient de la drogue, mais le procureur dit que la holding peut gagner si elle prétend que Saffron et la New England Life le lui ont volé, et qu'il devrait donc lui être restitué.

— Et les Latinos ? demanda Sean.

— Vous parlez des types de l'Ouzbékistan ? Il s'agit d'une délégation de la nouvelle mafia russe en Floride du Sud. Ils ont loué une boîte postale à Grenade et essayé de se faire passer pour des autochtones.

Susan regarda le chanteur dans son coin, puis tourna la tête vers David.

— Avant, j'adorais Buffett.

Yankovic, qui portait une chemise de couleur vive ornée de perroquets, se mit à gratter sur sa guitare l'air de *Nibblin' on sponge cake*...

La foule s'enflamma.

— Rentrons, suggéra Susan.

Ils s'installèrent au bar avec des boissons glacées de couleur verte.

La télévision, branchée sur Florida Cable News, montrait Blaine Crease suspendu dans son harnais à la proue du trimaran. On apercevait Fort Jefferson au loin. Près de lui, accroché dans un second harnais de sécurité, se trouvait un jeune homme vêtu d'un maillot de bain orné de pieuvres.

Crease s'adressa à la caméra sur un ton mélodramatique.

— Ce soir, une interview exclusive de Crash Johnson, le pilote de l'homme assassiné !

Crash se pencha sur le micro de Crease.

— Bonjour.

Il sourit et fit un petit signe de la main.

— En tant que pilote personnel de Charles Saffron... commença Crease.

— En fait, je n'étais pas vraiment son...

— Mais en tant que pilote qui a volé en compagnie de l'assassin...

— Euh, il n'a pas dit grand-chose.

— Quand avez-vous compris qu'il était une bombe humaine, le fameux tueur des Keys ?

— Quand vous me l'avez dit. Vous vous souvenez pas ? Juste avant qu'on enfile ces harnais.

— Quels harnais ? plaisanta Crease.

— Celui qu'il y a sous votre costume. (Crease s'éclaircit la gorge.) Avant, il y avait de l'eau potable à Fort Jefferson, mais vous savez quoi ? Toutes les citernes se sont craquelées... Et vous savez ce que Tortugas veut dire ?...

Crease l'interrompt :

— Les événements meurtriers de ces derniers jours ont secoué les Keys de Floride, de même que ce courageux jeune homme, ancien pilote de chasse ayant passé un vol entre la vie et la mort...

— C'est moi, le pilote de chasse ?

— ... qui l'a visiblement perturbé. C'était notre reportage en provenance des eaux assassines des Dry Tortugas.

— Merci, Blaine, lança la courageuse présentatrice. Nous nous rendons maintenant au centre de transit et de détention de Krome Avenue, à l'ouest de Miami...

L'écran de télévision montra une troupe d'exilés têtus qui agitaient des drapeaux cubains et américains. Ils avaient installé des tables, des chaises et des parasols à l'entrée. Des bus des services de l'immigration et de la naturalisation franchirent les barrières surmontées de fil barbelé.

Une jeune correspondante en robe rouge s'adressait à la caméra :

— Des manifestants sont venus soutenir la dernière vague de combattants de la liberté cubains conduits au centre de détention.

Deux bus tournèrent lentement dans l'enceinte, puis la caméra

zooma sur un troisième, duquel un homme barbu essayait de sortir par la vitre.

— Je suis américain ! hurlait le capitaine Xeno, vêtu d'une combinaison des services de l'immigration.

Les protestataires l'acclamèrent. Les drapeaux s'agitèrent furieusement.

— *Libertad* ! hurla quelqu'un.

— Non, je ne mens pas ! Je suis vraiment américain !

— Bien sûr que tu l'es, mon frère, cria quelqu'un à l'arrière de la foule.

Le groupe l'acclama de nouveau. Le capitaine Xeno disparut à l'intérieur du bâtiment.

David dit à Susan :

— Excusez-nous un moment.

— Où on va ? demanda Sean.

David, qui s'était levé, donna dans le dos de Sean un coup que Susan ne pouvait pas voir.

— On revient, expliqua Sean.

Ils se rendirent aux toilettes des hommes. Quand ils réapparurent, David se rassit mais Sean resta debout, s'étira et bâilla.

— Désolé d'être rabat-joie, mais je suis crevé.

Il partit. Susan se tourna vers David.

— Vous êtes toujours aussi direct ?

David sourit.

— J'ai une idée de restaurant.

Il en coûta 127,42 dollars au département de la police de Key West pour un dîner au Louie's Backyard ainsi que des boissons à l'Afterdeck Bar, mais la promenade sur la plage fut gratuite.

Fin du dernier jour. David ne desserrait pas les dents en faisant le plein à Dade Corners, une gigantesque station-service/épicerie aux abords de Miami, à la limite des Everglades, où flottaient des têtes d'alligators sans peau. Des hydroglisseurs s'entassaient sur le parking et les présentoirs de journaux montraient les photos du défilé de la victoire des Marlins.

David remit le bouchon du réservoir et prit le volant. Ils entamèrent leur traversée des 'glades en direction de Tampa.

— Si tu ne veux pas en parler... commença Sean.

— Je ne veux pas en parler.

— Parce qu'autrement... Je pense qu'elle est parfaite pour toi. Tu as besoin d'un peu de stabilité.

David mit les Allman Brothers sur l'autoradio, et ils entreprirent de compter les concessions indiennes le long du Tamiami Trail.

Les Allman chantaient à propos d'un enfant né sur la banquette arrière d'un bus empruntant la route 41. David signala à Sean que la route de la chanson était celle-là même où ils se trouvaient, le Tamiami Trail, la 41. Au cœur des marais, ils dépassèrent le dernier bus de tourisme Gray Line de la journée, qui était garé sur le bas-côté gauche. Ses soixante passagers photographiaient une cabane en bois blanc surmontée d'une pancarte où était écrit : « Ochopee, plus petite poste des États-Unis d'Amérique. »

— Tu as remarqué quelque chose à propos de notre voyage ? fit Sean.

— Quoi ? demanda David.

— Pas un seul poisson.

Devant leur pare-brise, le ciel était rouge sang au-dessus de Naples, et dans la lunette arrière, violet sur Miami tandis que la Chrysler coupait par les Everglades sans autre voiture en vue.

À environ quarante miles de là, à l'endroit où la deux voies entamait sa traversée des marais, une tortue gaufrée avait entrepris de traverser le Tamiami Trail dans la lumière déclinante. Son univers s'éclaira tout à coup quand les phares d'une limousine Mercedes noire balayèrent la route.

La limousine, dont le régulateur de vitesse était enclenché, roulait à soixante à l'heure. Sur le siège du conducteur, plus exactement sur la

vitre du conducteur, lequel conduisait avec son pied droit, un individu prenait des photos du superbe coucher de soleil au-dessus de Naples. Le soleil venait de disparaître, et des rayons cramoisis dardaient dans la fournaise de nuages. La colonne de direction de la limousine était brisée et forcée ; un P.-V. avec demande d'enlèvement émanant du département de la police de Key West roulé en boule sur le plancher.

À la dernière seconde, le conducteur se rendit compte qu'il allait écraser la tortue. D'instinct, il donna un coup de pied dans le volant. La voiture prit un brusque virage à gauche, évita l'animal et projeta violemment le conducteur sur la vitre. Il fut secoué comme un prunier et cria « ahhhhhhhhh ! » quand la voiture quitta la route et s'enfonça dans la laîche.

Il s'agrippait au volant et essayait de regagner son siège depuis le plancher. La limousine s'arrêta au bord d'un trou à alligators, mais il réussit à la ramener sur la route, dans la bonne voie.

— Merde alors, cette tortue a surgi de nulle part, murmura-t-il en chargeant un .357 Magnum. Si je l'avais tuée, je ne m'en serais jamais remis.

La limousine filait dans les Everglades en direction de l'ouest et réduisait l'écart, tandis que Serge guettait une Chrysler au bout de ses phares.

1 L'épicerie « Réponse rapide » est ainsi rebaptisée « Monde de dépendance ». Le lecteur découvrira pourquoi au cours du roman. (N. d. T.)

2 Rube Goldberg (1883-1970) : dessinateur humoristique célèbre pour ses inventions de machineries très complexes censées effectuer des tâches en réalité bien plus simples à exécuter sans apport extérieur. (N. d. T.)

3 Vice-président de Richard Nixon. (N. d. T.)

4 Vieux comédien connu pour émettre des sons idiots et dépourvus de sens au beau milieu de la conversation. (N.d.T.)

5 Too White Krewe : mot à mot, l'« Association des Trop Blancs ». Les « Krewe » sont des clubs chargés de l'organisation du mardi gras dans le Sud des États-Unis. (N. d. T.)

6 . Lamelles de bœuf séché considérées comme de la « junk food », de la nourriture bas de gamme, que Mo Grenadine grignote tout au long du roman. (N. d. T.)

7 Célèbre joueur de base-ball de l'équipe des New York Yankees dans les années cinquante. (N. d. T.)

8 Designer du dôme géodésique, une structure hémisphérique qui abrite un maximum d'espace avec un minimum de matériaux. (N. d. T.)

9 Présentateur vedette du premier hit-parade de rock'n roll, qui fut diffusé de 1957 à 1987 sur la chaîne ABC. (N. d. T.)

10 Version américaine, bien entendu. (N. d. T.)

11 L'un des parrains de la boxe professionnelle américaine depuis vingt-cinq ans. (N. d. T.)

12 Paul Revere (1735-1818) : patriote et orfèvre. Le poète Longfellow a rendu hommage à ce héraut de la cause britannique à la veille de la bataille de Lexington dans l'un de ses poèmes. (N. d. T.)

13 En français dans le texte.

14 Héros populaire créé dans les années vingt, et devenu par la suite un symbole publicitaire, ce bûcheron géant est capable de prouesses extraordinaires. (N. d. T.)

15 Le gourou américain de la décoration d'intérieur. (N. d. T.)

16 Terme difficilement traduisible signifiant le don de faire des rencontres heureuses... (N. d. T.)

17 Personnage créé par une marque de farine, censé incarner la parfaite ménagère. Certains croient encore qu'elle a vraiment existé... (N. d. T.)

18 Suprématiste blanc ayant perdu les élections de Louisiane. (N. d. T.)

19 Jeu de mots faisant allusion aux Keystone Kops, flics

notoirement incompetents, vedettes d'une serie comique muette de la Keystone Company. (N. d. T.)

20 En français dans le texte.

21 Zane Grey (1875-1939) : auteur de nombreux romans western qui ont pour la plupart été adaptés pour le petit ou le grand écran. (N. d. T.)